Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28770171_0001

LA PRATIQUE

D U

JARDINAGE,

Par M. l'Abbé ROGER SCHABOL,

*OUVRAGE rédigé après sa mort sur ses Mémoires, par M. D***.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, augmentée & ornée de Figures en taille-douce.

Nihil est Agriculturâ melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius.
Cic. de off. lib. 1.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez les Freres DEBURE, Libraires, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LA PRATIQUE

D U

JARDINAGE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Jardinage en général.

L'ART du Jardinage, portion la plus noble de l'Agriculture, ſe borne à cultiver, dans un eſpace particulier de terre, les arbres fruitiers, les plantes potageres & uſuelles, les arbres de ſimple ornement, les fleurs & les plantes curieuſes. Il ſe propoſe moins l'agrément que procure un terrain rempli de légumes & de fleurs,

bien planté & orné de quantité d'arbres chargés de toutes ſortes de fruits, que l'utilité qui naît du travail & de l'induſtrie à les faire fructifier.

Le Jardinage réunit toutes les opérations de l'Agriculture; mais dans des vues bien plus relevées. Le Jardinier ambitionne plus la jouiſſance d'un terrain bon, bien dreſſé, favorablement expoſé, & fourni de tout ce qu'on peut déſirer en chaque ſaiſon, que la poſſeſſion d'un eſpace de terre immenſe: il ſuit en cela le conſeil d'un Poëte.

Laudato ingentia rura,
Exiguum colito.

Il y a cette différence entre le Jardinier & le Laboureur, que celui-ci n'a pour but que l'abondance, & qu'il ne cultive la terre que pour le ſeul profit, ſans ſe mettre en peine d'orner & d'embellir ſon ouvrage. Son travail, quoique d'une plus grande importance pour le bien de la ſociété, eſt néanmoins fort borné. L'art & l'induſtrie y ont moins de part qu'une certaine routine & l'uſage des lieux. Ses terres une fois enſemencées ne requierent plus de ſa part que de légeres attentions, & ſon ouvrage, bien ou mal fait, ne peut être réformé: le ſuccès eſt plus l'effet des ſaiſons & du temps, que le fruit de ſes peines. Le Jardinier, au contraire, outre l'utilité & cette abondance qu'il ſe

propoſe de tirer des différentes façons qu'il donne à la terre, obſerve de plus l'ordre, la ſymétrie, une méthode réglée & raiſonnée. Il conſulte le plaiſir des yeux; ſes ſoins & ſa vigilance influent du moins autant ſur le ſuccès de ſes entrepriſes, que la Nature & la diſpoſition du temps. Il ſe rend maître, juſqu'à un certain point, des ſaiſons, par les divers moyens que lui ſuggere l'induſtrie; & toujours en garde contre l'intempérance de l'air, il brave, pour ainſi dire, les orages, il les prévoit & pare leur maligne fureur. Au milieu des ſtériles hivers, il fait briller les charmes du printemps, & goûter les délices des fruits & des légumes de l'automne.

Le Jardinier differe du Vigneron, en ce que celui-ci, lorſqu'il plante, taille & ébourgeonne, n'enviſage qu'une ample récolte, au lieu que celui-là, s'il cultive la vigne dans ſes jardins, c'eſt uniquement dans l'intention de lui faire produire une certaine quantité de raiſins, dont les grains, gros & caſſans, jaunes & dorés, viennent d'abord s'offrir à la vue, puis flatter agréablement le goût. Il a grand ſoin que ce coloris tendre & délicat, que la Nature d'une main légere y a placé, comme avec un pinceau, ne ſoit aucunement terni. On ne voit point les pampres de ſes vignes groſſiérement raſſemblés, préſenter des groupes informes de feuillages, ramper ou pencher négli-

gemment vers la terre. On les conſidere au contraire relevés avec art, & attachés régulièrement ſur la muraille.

Si le Jardinier plante des pleins bois ou des arbres de haute futaie, c'eſt pour procurer un ombrage, & former de riantes promenades.

Les arbres fruitiers en plein vent, & les vergers, il les diſpoſe en quinconces, dont les allées, auſſi variées que les faces, partagent en tout ſens, coupent & varient agréablement le terrain. S'il ſeme des grainés, c'eſt en obſervant les formes de carrés, de planches, de rigoles, en bordures & toujours avec ſymétrie. En un mot, il met tout en œuvre pour réunir l'utile avec l'agréable dans les diverſes opérations de ſon art.

Ainſi le Jardinier enchérit ſur tous les ouvriers qui travaillent à la terre, & qui donnent plus à la nature qu'à l'induſtrie. Il réfléchit ſur tout ce qu'il fait; il imagine, il invente ſans perdre de vue les regles & les principes. Il n'eſt rien par conſéquent dont il ne doive rendre raiſon. Il eſt tout à la fois le ſecrétaire de la Nature, le dépoſitaire fidelle de ſes ſecrets & de ſes oracles, l'économe & le diſpenſateur de ſes tréſors, ſon conducteur & ſon guide. Comme il regne entre elle & lui un heureux concert, il n'entreprend rien ſans la conſulter, ſans l'interroger, ſans en être avoué. C'eſt

d'elle qu'il attend le ſuccès de ſes entre-priſes, de même que de ſon côté, elle veut bien ſe montrer docile à ſes intentions. Sans la coopération de la Nature, tout l'art imaginable échoue, & ſans le ſecours de l'art, la Nature brute & groſſiere n'offre plus dans nos jardins qu'un ſpectacle hideux. Si dans ſes productions libres elle nous plaît, ſi les prés, les bois touffus, les ſombres vallons, les montagnes, eſcarpées, les lieux les plus délaiſſés ont pour nous quelque attrait, ce n'eſt qu'autant que la Nature s'y joue en variant à l'infini ſes ouvrages. Par-tout l'œil y rencontre des objets qui ſont une agréable diverſion, & un contraſte charmant avec la pompe éclatante de nos jardins. Telle une beauté négligée nous ravit par ſa modeſte ſimplicité, & obtient la préférence ſur celle que releve l'éclat de la parure & des ornemens.

Je compare le Jardinier, par rapport aux phénomenes de la nature, à nos Aſtronomes appliqués à étudier les mouvemens des aſtres & les moindres événemens qui ſurviennent dans le globe céleſte pour les recueillir, les ſuivre & les approfondir. Le Jardinier non moins exact, ne laiſſe rien échapper de nouveau, de ſingulier & d'extraordinaire. Mais il y a cette différence entre celui qui obſerve les phénomenes de la région ſupérieure des airs, & le Jardinier qui contemple la nature dans le ſanctuaire

obſcur du ſein de la terre, ou dans la ſtructure des plantes, que le premier n'a ſouvent pour motif qu'une ſimple curioſité très-louable en elle-même, au lieu que les obſervations du ſecond tendent toujours à l'utile & à la pratique.

L'Agriculture naiſſante réuniſſoit tous les travaux champêtres. L'homme vaquoit indiſtinctement au labour des terres, à la culture des arbres, des vignes, des plantes potageres, & même des fleurs. Ce ne fut que long-temps après que naquirent les profeſſions de Laboureurs proprement dits, de Jardiniers particuliers, de Vignerons, & des autres. Cette diſtinction n'eſt marquée dans aucun endroit de nos Ecritures.

J'y apperçois bien la différence des terres de ſimple labour avec les jardins, celle des fruitiers avec les potagers (*a*), *hortum olerum*. J'y trouve les enclos, les plants d'arbres, les vignes, les pâturages, les beſtiaux; mais il ne paroît point que les fonctions en fuſſent attribuées à des particuliers plutôt qu'à d'autres. Il faut en excepter les beſtiaux, dont le ſoin fut dévolu à certaines perſonnes qui en étoient entiérement occupées. Il n'eſt qu'un ſeul endroit où il ſoit fait mention d'un Jardinier pris dans un ſens particulier;

(*a*) Nomb. XXIV, 6. Deut. XI, 10. Liv. III des Rois, XX, 2. Eccleſ. II, 4 & 5. Iſa. LXI, 5.

ſavoir, au chapitre XX de Saint-Jean, v. 15, où il eſt dit, en parlant de la Magdeleine, *Exiſtimans quod hortulanus eſſet.*

Dans le très-élégant ouvrage des Géorgiques, qui renferme de grands détails de la vie champêtre & de l'Agriculture, nous n'appercevons point non plus cette diſtinction. Le Poëte y attribue aux mêmes ouvriers les labours & ſemences, la culture de toutes ſortes d'arbres fruitiers, les pépinieres, les vignes, les bois, les prés & les herbages : ſous le nom de Laboureur, *Agricola*, *Colonus*, il comprend ceux qui vaquoient à quelque fonction que ce pût être, relativement à l'Agriculture. Il faut donc remonter au principe, & examiner comment ſe ſont établies les différentes ſortes d'ouvriers qui travaillent à la terre.

Il en eſt de l'établiſſement du Jardinage & des ſubdiviſions de cette profeſſion, comme de l'Agriculture elle-même, dont il eſt un démembrement. Deux ſortes de Laboureurs exploitoient les terres : les uns prenoient ſoin eux-mêmes de leurs propres fonds, comme les Fabius, les Caton, les Cincinnatus ; & tels ſont parmi nous beaucoup de Gentilshommes dans les Provinces, & les particuliers qui font valoir des fonds acquis en vertu de quelque privilege que ce ſoit : les autres cultivoient ceux d'autrui, à titre de bail à ferme, ou de loyer en argent. Tous exerçoient l'exploitation des

terres & les divers travaux décrits, tant dans les Géorgiques, que dans les ouvrages des Anciens sur l'Agriculture. Le tout étoit tellement dépendant l'un de l'autre, que Ciceron (*de sen.*) faisant le détail des occupations champêtres, réunit dans l'Agriculture les diverses fonctions de cet art. Il dit, en parlant de la taille des arbres & des greffes : *Nec consitiones modò delectant, sed etiam insitiones : quibus nihil invenit Agricultura solertius.* Les greffes, comme on le verra, étoient du ressort de l'Agriculture en général.

Quant à l'époque & à l'établissement des pratiques qui en ont été distraites, & qui ont fait par la suite des professions distinctes & séparées, nous n'avons rien qui puisse nous fixer ; nous ne pouvons parler que d'après des conjectures fondées sur le fait même. Voici de quelle maniere je conçois que cette distraction a pu avoir lieu, en suivant la Quintinye qui a effleuré ce sujet.

Les fonctions de l'Agriculture étant si multipliées, si diverses & si étendues, il n'étoit pas possible que les mêmes personnes réunissent tous les talens propres à autant de parties dissemblables, & que les ouvriers de campagne pussent y vaquer. Chacun se décida donc suivant son goût & ses talens. Le labour proprement dit, & tout ce qui en est une suite nécessaire, fut le partage de ceux qu'on nomma *Laboureurs*, & tel

qu'il eſt aſſez univerſellement établi parmi les diverſes Nations policées.

Quoique les beſtiaux fuſſent de ſon reſſort, je lis néanmoins, ſoit dans l'Ecriture ſainte, ſoit dans les ouvrages faits ſur l'Agriculture, qu'il y eut toujours des gens que nos anciens nomment *Pâtres*, *Paſtouraux* ou *Paſteurs* de troupeaux. Ils étoient tellement dévoués à les nourrir, les conduire, les garder, les panſer, en élever de jeunes, les tondre, & en faire trafic, qu'ils s'y conſacroient privativement à toute autre occupation. Cette profeſſion ſéparée du labourage fut, durant pluſieurs ſiecles, le partage des Patriarches. On voit dans Homere, des Rois & des Princes travaillant de leurs mains, ſe nourriſſant des fruits de leurs terres, & du produit de leurs troupeaux.

On fit encore diſtraction des vignes, dont la culture forma dans la ſuite une profeſſion auſſi conſidérable qu'étendue. Du temps de Ciceron, de Virgile & d'Horace, elle dépendoit encore du labour des terres. Mais je ne vois nulle part comme elle en fut ſéparée.

L'exploitation des bois fut de même un démembrement de l'Agriculture. Des particuliers s'adonnerent à la plantation, à la culture, au débit des bois, ſoit pour les bâtimens, ſoit pour la conſtruction des vaiſſeaux, le commerce de mer, & les autres ouvrages auxquels ils peuvent être propres.

Alors il les fendoient, le coupoient de longueur, & les disposoient à être employés par les divers artisans auxquels chaque sorte de bois convenoit. Il ne faut pour toutes ces opérations qu'une légere teinture d'Agriculture. Des hommes robustes, sans doute, & assez dépourvus de talens, se bornerent à ces occupations grossieres & pénibles.

Enfin, le Jardinage fut totalement séparé du corps de l'Agriculture, & devint aussi étendu, tant pour la multiplicité de ses fonctions que pour leur importance. Je ne pense pas que le Jardinage chez les Anciens fût aussi chargé d'occupations différentes & détaillées qu'il l'est à présent. Ils avoient bien la pratique de greffer les arbres, dont nous lisons les principes dans Columelle, Caton & ailleurs; mais ils ignoroient la maniere (*a*) de les tailler, & ils ne connoissoient ni espaliers (*b*), ni contre-espaliers, ni l'art des divers compartimens, ni celui de varier les parties d'un jardin. On ne peut disconvenir que dans les temps les plus reculés, il n'y eût des jardins très-artistement dressés. On

(*a*) *Arbores hoc modo putentur; rami divaricentur quos relinquites, & uti rectè cadentur, & ne nimiùm crebri relinquantur.* Caton, C. XXXII. Voilà, ce semble, à quoi se réduisoit la taille des arbres chez les Anciens.

(*b*) Qui reconnoîtra les espaliers dans ce passage de Columelle, où il dit que les souris & les rats ravagent les vignes plantées près des maisons! *Vites quæ secundùm ædificia, à soricibus aut muribus infestantur.*

en trouve des exemples & dans nos Ecritures & dans les Auteurs profanes. Les jardins de Sémiramis furent une des ſept merveilles du monde. Qui ne ſait l'hiſtoire de Dédale, auteur du fameux labyrinthe où lui-même fut enfermé, ſuivant la fable ?

Tous ces démembremens ſucceſſifs arrivés dans l'Agriculture, ont eu lieu par la ſuite dans le Jardinage. Un Jardinier étoit originairement Fruitier, Fleuriſte, Pépiniériſte, Botaniſte & Marager. Ceux qui ſe ſentirent du goût pour les arbres fruitiers, porterent de ce côté-là leur induſtrie, & formerent des enclos. Sans doute qu'ils les entourerent de haies ſeches ou vives, de larges foſſés, & enſuite de murs de terre, comme ceux de nos Maragers autour de Paris, & peut-être auſſi de murailles en forme. Ces Jardiniers que j'appelle *Fruitiers*, cultivoient auſſi des légumes, ce que nous nommons *graines*, & d'autres herbages, les fruits n'étant pas ſuffiſans pour occuper une ſeule perſonne dans les différens temps de l'année.

Qu'on ne s'imagine point qu'en conſtruiſant des murailles on ſe ſoit apperçu des avantages qui en pouvoient réſulter, & qu'on y ait planté des arbres fruitiers, pour en avoir des productions belles & prématurées. Il faut faire à ce ſujet quelques obſervations importantes.

D'abord on n'auroit pu profiter de ces murailles, & y placer des arbres ſuivant

notre uſage, que dans des climats tempérés ou dans des pays froids ; car dans les pays chauds les arbres auroient brûlé. De plus, les anciens jardins étoit fermés de murs fort bas en dedans, & très-élevés en dehors, parce qu'ils ne ſervoient qu'à ſoutenir la pouſſée des terres. Les châteaux flanqués de tours & de baſtions étoient deſtinés à ſe mettre à couvert des incurſions des Peuples barbares, & des attaques des voiſins avec leſquels on étoit continuellement en guerre, & l'on s'occupoit moins des ornemens des murs que de leur ſolidité. Lorſque ces raiſons ceſſerent, on ne penſa point à profiter des avantages réſultans de leurs expoſitions favorables ; les yeux étant accoutumés à les voir dénués de verdure.

Les jardins fruitiers étoient ou joints aux maiſons, ou en étoient ſéparés. Il n'a jamais été trop poſſible que des particuliers, dans l'enceinte des villes, euſſent de grands jardins, des vergers ou des parcs. Il fallut donc chercher au-dehors des lieux commodes, pour y former des habitations riantes & des jardins ſpacieux. Ceux qui n'en eurent point les facultés, ou que leurs affaires rappelloient inceſſamment à la ville, pratiquerent dans leurs rempars des jardins, où ils firent conſtruire de petits réduits ; on en voit quantité dans beaucoup de villes de provinces, qui ne ſont point villes frontieres. La dépoſition des plus anciens habitans fait

foi, que de temps immémorial il y eut dans ces endroits de ces sortes de jardins particuliers & isolés, où l'on cultivoit des arbres fruitiers pour l'usage de la maison. Telle est, à ce que je crois, une des premieres origines des jardins en général.

On voulut bientôt y pratiquer des promenades agréables, & s'y procurer un ombrage frais. On travailla de génie, l'émulation fit des curieux. L'art & les regles multiplierent beaucoup les ovrages, & par conséquent les ouvriers qui y consacrerent leur temps & leur talens.

Je pense que les vergers eurent d'abord la préférence; les arbres qu'on y planta furent apportés des bois dans les enclos. Il est à présumer que par la suite on destina des cantons particuliers pour les y élever. On forma sans doute des plants provenant de pepins, de noyaux, de boutures; & l'on coucha ceux dont l'expérience fit connoître la facilité à prendre racine, tels que la vigne, le figuier & le mûrier. On greffa ces arbres transplantés dans les jardins, sur les fruits qui semblerent les meilleurs. Divers espaces de terre furent consacrés à des pépinieres. Des Jardiniers en firent commerce: & telle est l'origine de ceux que nous nommons *Pepiniéristes*.

Le plus grand nombre des légumes & des herbes potageres, est originaire des bas prés, des fonds & des terres grasses ou fortes,

Ce ſentiment eſt fondé ſur ce que les légumes qui ſont maintenant dans nos jardins, ſe trouvent encore épars aujourd'hui dans ces lieux. Les différentes contrées ſe ſont réciproquement communiqué les légumes qui croiſſoient chez elles. Il n'y a pas plus de quarante ans que les laitues de Siléſie & de Batavia ont été apportées dans nos climats, ainſi que la chicorée d'Eſpagne & celle d'Italie, qui ne ſont connues que récemment parmi nous. Preſque tous nos légumes conſervent encore les noms des lieux qui furent leur patrie, tels que les cardons d'Eſpagne, les choux de Milan, la civette d'Angleterre, & autres. Des particuliers deſſécherent des marais, & défricherent des terrains bas & enfoncés, d'où leur eſt venu le nom de *Maragers*. Ils préférerent ces lieux non-ſeulement à cauſe de l'humidité du ſol, mais encore parce que les puits ſont plus proche de la ſuperficie de la terre, & que le tranſport des fumiers y eſt plus facile. Ces jardins ſont auſſi anciens que les vergers.

Lorſque Achab, Roi d'Iſraël, demanda à Naboth ſa vigne, l'Ecriture dit que ce fut pour en faire un potager, *Ut faciam mihi hortum olerum*. Reg. L. III, 21, 2.

Les jardins fleuriſtes & les parterres ſont d'une date bien plus récente. Les premiers hommes, tels que nous les dépeignent les Ecritures, & d'après elles la fable & l'antiquité, ne s'amuſerent point à la culture des

fleurs. Pourvoir à leur néceſſaire, fut tout leur objet. L'époque de l'établiſſement de ces jardins n'eſt point connue. Je les trouve dans les Auteurs & dans Cicéron (*de ſenec.*) confondus encore avec le labour, les moiſſons, les vignes, les beſtiaux, les abeilles, lorſque ce dernier décrit les plaiſirs champêtres, *Tùm pecudum paſtu ... florum omnium varietate.*

L'origine de la culture des fleurs ſe perd dans les temps éloignés. Elles furent particuliérement employées au culte de religion dans les ſolemnités & dans les fêtes publiques. De tout temps elles ſervirent à la parure des perſonnes du ſexe. Il eſt croyable qu'on les cultivoit conjointement avec les arbres fruitiers, & que dans les pays chauds où celles que nous élevons ſur couches viennent naturellement, on alloit les chercher dans les prairies & dans les bois. L'exemple des lis qui croiſſent d'eux-mêmes dans les champs, peut être cité en preuve de ce que j'avance.

La Nature qui ſe plaît dans la diverſité, forma les fleurs; & les plaça, non dans les endroits où la terre eſt la meilleure, mais dans les lieux les plus délaiſſés, comme pour leur ſervir de parure. Les premiers Fleuriſtes les découvrirent le long des ruiſſeaux, dans les forêts ſombres & dans les friches. La nature du terrain qui les produiſit régla leur culture. La ſaiſon propre à les ſemer & à les élever, fut enſuite étudiée, & leur

ſoin devint une profeſſion fort étendue.

Ce fut alors qu'on vit la terre des jardins ſuperbement ornée en chaque ſaiſon, par un aſſemblage ſymétriſé de fleurs de différentes nuances. Elles ſurprirent d'autant plus, que les premieres payerent de leurs peines avec uſure, ceux qui les éléverent; & qu'elles acquirent ce coloris brillant & ce volume que l'art ſeul peut leur donner. Leur culture devint une ſorte de paſſion, comme toutes les choſes de la vie dont le plaiſir eſt l'objet. Les Fleuriſtes voulurent avoir des fleurs étrangeres; ils en firent venir de tous les endroits de l'Univers, & les cultiverent à grands frais. Encouragés par d'heureuſes tentatives, ils ſe livrerent à cette ſeule partie du jardinage.

Je penſe encore que la ſcience de la Botanique fut anciennement fort bornée, & que les jardins de plantes curieuſes n'ont été formés que très-tard. Ils étoient ſans doute fournis de plantes uſuelles, mais éparſes de tous côtés. On alloit chercher les médicinales, les potageres & les fleurs, pour les placer pêle-mêle, ou dans un canton ſéparé du jardin. Mais on ne pouvoit les avoir, ni en auſſi grande quantité, ni dans toutes les ſaiſons. En voici la raiſon. On ne connoiſſoit point les couches, les cloches, les chaſſis vitrés (*a*), les ſerres chaudes, les étuves à

(*a*) Nous liſons dans Columelle, qui vivoit ſous l'empire de Claude, que pour hâter la maturité des

poêle ; inventions récentes, filles de la délicateſſe & de la volupté. Elles ont forcé la Nature à donner prématurément, & contre

---

concombres, on les expoſoit pendant l'hiver au ſoleil, en les couvrant de pierres tranſparentes, & qu'on les rentroit enſuite dans la ſerre : afin de leur procurer cet avantage, on les plaçoit dans des tonnes ou cuves portées ſur des roulettes. Voici ſes paroles : *Poſſunt... vaſis majoribus rotulæ ſubjici, quo minus labore producantur & rursùs intra tecta recipiantur, ſed nihilominùs ſpecularibus integi debebunt, ut etiam frigoribus, ſerenis diebus, tuto producantur ad ſolem.* Col. lib. XI Cap. III.

Martial qui a vécu ſous Domitien, nous apprend auſſi des particularités qui ne ſont pas à négliger : c'eſt dans le Livre VIII de ſes épigrammes.

14

Pallida ne Cilicùm timeant pomaria brumam,
Mordeat & teneruni fortior aura nemus ;
Hibernis objecta Notis ſpecularia puros
Admittunt ſoles & ſine fæce diem.

65

Invidia purpureos urat ne bruma racemos,
Et geliduin Bacchi munera frigus edat ;
Condita perſpicuâ vivit vindemia gemma,
Et tegitur felix, nec tamen uva latet.
Quid non ingenio voluit natura licere !
Autumnum ſterilis ferre jubetur hiems.

Ces paſſages prouvent ſeulement que les Anciens employoient des vaſes de pierre ſpéculaire, afin de hâter la maturité des légumes, & qu'ils avoient de petites chambres fermées au vent & uniquement ouvertes au midi, pour conſerver des raiſins en hiver & renfermer des citroniers, grenadiers & autres arbres délicats nés en Cilicie, partie méridionale de l'Aſie mineure. Ces eſpeces de ſerres avoient des carreaux faits d'une pierre blanche & tranſparente, qui ſe coupoit par feuilles.

ſon gré, des fruits dont elles ne nous fait jouir que beaucoup plus tard.

Dans les premiers temps, on ſe contentoit des plantes, ou nées ſur les lieux, ou qui pouvoient y croître naturellement. Les exotiques ne furent recherchées que les dernieres. Leur culture eſt différente. Accoutumées à reſpirer dans d'autres climats un air entiérement oppoſé à celui de nos régions, elles ne doivent, parmi nous, leur conſervation qu'à des ſoins infinis. Nos Jardiniers ordinaires ſont peu propres à les gouverner; il faut des connoiſſances particulieres & une étude toute différente pour entendre la pratique de cette ſubdiviſion du Jardinage, qui en forme une claſſe ſéparée.

A l'égard des jardins de propreté & de ſimple ornement, où l'art ſemble vouloir aſſervir les beautés de la nature, je les crois fort anciens. On prétend qu'Epicure les a le premier introduits dans les villes. Ce qui eſt certain, c'eſt que les hiſtoriens & les Poëtes des temps les plus reculés, nous repréſentent les jardins très-ornés, décorés de figures, d'obéliſques de vaſes précieux, de perſpectives, de caſcades naturelles ou artificielles, de canaux, de jets d'eau & de portiques. Tout ce qui eſt du reſſort des beaux arts, ſe reſſentoit aſſurément de leur enfance. Les Princes, pour déployer leur magnificence, & les riches particuliers, pour faire éclater leur ſomptuoſité, planterent dans tous les

temps des jardins uniquement conſacrés au plaiſir des yeux, & à l'agrément de la promenade. Les hommes illuſtres, que leurs ouvrages en ce genre immortaliſent, ne doivent point être compris dans la claſſe des Jardiniers; leurs talens pour le deſſein & la diſtribution des jardins, les rangent dans celle des Architectes. Nous devons à leur génie les progrès étonnans que le Jardinage a faits parmi nous depuis près d'un ſiecle, & la ſupériorité conſtante que nous avons ſur les Anciens dans cette partie de l'Agriculture.

Après avoir parlé de l'établiſſement du Jardinage, & de ſes divers ouvriers, il eſt naturel de dire un mot des outils connus de nos peres, & de ceux employés de nos jours.

Les inſtrumens du Jardinage ont été ou empruntés de l'Agriculture & du labour des terres, ou trouvés par ſucceſſion de temps, comme ceux des autres arts. Quant à leur invention, je compare les premiers hommes aux habitans des pays nouvellement découverts, & aux Sauvages. Ces derniers travaillent à la terre, ſans les outils en uſage chez les peuples qui cultivent les arts & les ſciences. Ils ſe ſervent de pierres fort aiguiſées, d'os d'animaux & de poiſſons, avec leſquels ils fouillent la terre, fendent le bois & font quantité d'ouvrages pour ſe procurer les choſes utiles, comme des arcs, des fle-

ches, des naſſes & des filets. Je parle des peuples ſauvages qui ne ſont pas en relation avec les Européens & les autres chez qui les arts ſont connus, tels qu'un grand nombre de Sauvages à la Louiſiane & ailleurs.

La deſcription que nous liſons dans Virgile des inſtrumens ſervans au labour, nous fait croire qu'ils ont beaucoup de rapport avec les nôtres. Nous nous ſommes contentés de les perfectionner, à en juger par les deſcriptions que nous en ont laiſſées pluſieurs Auteurs. La différence qui peut être entre nos outils & les leurs, eſt la même qui ſe trouve entre ceux des diverſes régions. Nos couteliers de Paris, par exemple, font des ſerpettes qui ne reſſemblent point à celles de Châtelleraut. Dans ces derniers temps on les a perfectionnées. On fait de très-groſſes ſerpettes pour travailler dans les bois, & dans les brouſſailles, des demi-ſerpettes (*planche I. fig.* 1.) pour les moindres ouvrages, & des ſerpillons (*fig.* 2.) à long manche, à lame courte & à petit bec, très-commodes pour l'ébourgeonnement & le paliſſage. Il y a auſſi des ſerpettes renforcées (*fig.* 3.) propres à toutes ſortes d'ouvrages (*a*) : Je

(*a*) Le manche de ces ſerpettes a quatre pouces un quart de long, dégénérant par le bas un peu en arrondiſſement en dehors, il a onze lignes de diamettre & neuf d'épaiſſeur; la lame a deux pouces trois quarts &

dirai à ce ſujet que pour opérer ſurement avec ces outils, il faut avoir la main gauche au-deſſus de la branche, quand on coupe en en-bas, & au-deſſous lorſqu'on fait ſa coupe en-deſſus. On fait aller ſa ſerpette en coulant d'un côté ou d'un autre, toujours en-dehors, quand on retranche une branche ſur le devant.

Les ſcies à main, que j'ai rendues plus commodes, ont différentes formes ; les unes ſont à manche de bois, non fermantes (*fig.* 4.) & les autres à virole (*fig.* 5.) ou à reſſort qui ferment. (*fig.* 6.) Ces ſcies ont beaucoup de voie & ſont plus épaiſſes par les dents que par le dos, ſans quoi elles ne paſſeroient pas aiſément ; parce que leurs dents ſeroient bientôt engorgées. Il y en a une que j'appelle paſſe-par-tout, (*fig.* 7.) deſtinée à ôter les branches en fourches, où la largeur des

---

les plus grandes trois pouces ſur un de largeur. Au lieu d'être alongée & peu courbée par la pointe, elle a une ſorte de bec arrondi en dedans. L'œil ou le clou rivé qui traverſe le manche & la lame eſt à trois quarts de pouce en-deçà de ſon extrémité ſupérieure ; cet éloignement du bord garantit la lame & la tient ferme ; de plus, le reſſort plus court que le manche empêche la lame de vaciller & l'emboîte pour ainſi dire. *Bonié*, Maître Coutelier, rue de la Vieille Monnoie, près celle des Lombards, fait de ces ſortes de ſerpettes & d'autres outils, d'après les meſures ci-deſſus données par l'Auteur. Le prix des groſſes ſerpettes eſt de 3 *liv.* celui des moyennes, 2 *liv.* & les autres ſont de 30 *ſous* ; les grandes ſcies à main, de buis, à virole, coûtent 4 *liv.* & 5 *liv.* ſelon leur force ; & les moyennes de corne de cerf, 3 *liv.*

autres ſcies les rendroit inutiles, & à faire une coupe moins groſſiere eu égard à la fineſſe de ſes dentelures. La lame de ces paſſe-par-tout a cinq pouces de long ſur un pouce par en-bas. Tout Jardinier doit avoir une trouſſe ſemblable à celle des Tapiſſiers, où il y ait pluſieurs poches pour placer ſes ſerpettes, ſa pierre à éguiſer, ſon carrelet, ſa ſcie, les cloux & les loques. Sur les côtés de cette trouſſe on met deux anneaux où on paſſe les tenailles & le marteau à dents.

La *fig.* 8. offre le greffoir : *a*, eſt le manche arrondi en-dehors plus commode pour le travail ; *b*, le morceau d'ivoire en forme de petite eſpatule, il ſert à ouvrir la peau du ſujet & à y inſérer l'écuſſon.

La *fig.* 9. eſt une fourche nouvellement introduite dans le Jardinage, pour fouiller la terre, & lever les arbres, ſans offenſer leur racines. Cette fourche a trois dents comme celle à fumier, avec cette différence qu'elles ſont plus fortes, que leur pointe eſt plus camuſe, & qu'au lieu que celle-ci eſt arrondie de chaque côté de la douille, celle-là eſt faite carrément, en ſorte qu'on peut poſer le pied deſſus, comme ſur une bèche pour la faire entrer en terre.

Je ne puis me défendre de joindre à ces outils de Jardinage un inſtrument d'Agriculture autant connu dans l'Anjou qu'il l'eſt peu par-tout ailleurs ; il ſe nomme *Ecobue*,

eſt recourbé à peu-près comme une Houe, & a ſeize pouces de long ſur huit & demi par en-bas, d'où ſa largeur commence à diminuer juſqu'auprès du manche où elle eſt réduite à trois. Le fer, ſuffiſamment épais, eſt renforcé dans le milieu & coupant par en-bas. Le trou pour paſſer un manche d'environ trois pieds eſt rond & a deux pouces de diametre en dedans. La *fig.* 10. repréſente cet outil emmanché & vu de côté. La *fig.* 11. eſt le fer de l'écobue vu de face (*a*).

C'eſt à M. le Marquis de Turbilly, fondateur des ſociétés d'Agriculture en France, que l'on eſt redevable de cet inſtrument, dont on connoîtra plus parfaitement l'utilité par la lecture de ſon livre, qui a mérité les ſuffrages d'un corps célebre.

L'uſage des engrais & du fumier eſt auſſi ancien que l'Agriculture & le Jardinage. Je ne m'arrête point à établir ce point univerſellement reconnu. Il eſt pourtant des terres ſi bonnes par elles-mêmes, qu'elles n'ont pas beſoin d'être remontées par des engrais. Tout le monde ſait que l'Egypte eſt fécondée par le débordement des eaux du Nil. Dans les pays méridionaux, les fumiers chauds de mulet, de mouton & de pigeon, brûleroient les

(*a*) On trouvera des écobues chez *Gervais*, Taillandier, rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'Aſſomption.

plantes, s'il n'étoient ſuffiſamment conſommés & employés modérément.

Outre les fumiers, il y a différentes ſortes d'engrais, dont parlent les Anciens qui ont écrit ſur l'Agriculture & ſur le Jardinages, dans le temps que ces deux Arts étoit unis ; ſavoir, le marc de raiſin & d'olives, auquel nous pouvons joindre celui de pommes, de noix & d'amandes. C'eſt principalement dans les climats tempérés & froids, que ces engrais ont lieu pour les terres des campagnes & des jardins. Leur trop grande abondance nuit dans un ſens autant que leur diſette.

La Quintinye s'efforce de prouver (Chap. XXIV, 2e. Partie) qu'aucun arbre ſain ou malade, planté en quelque terre que ce ſoit, ne doit jamais être fumé. J'ai fait à ce ſujet diverſes perquiſitions à Montreuil, & les plus anciens du lieu m'ont dit unanimement qu'une tradition de pere en fils leur avoit appris l'emploi du fumier. Tant qu'un arbre eſt ſain & vigoureux, il n'a pas plus beſoin de reſtaurans que nous, lorſque notre eſtomac fait bien ſes fonctions ; mais quand on voit cet arbre dépérir, un peu de fumier bien conſommé eſt eſſentiel pour le faire renaître. Je ne conſidere ici les engrais que par rapport à leur origine. J'en parlerai plus au long en traitant des pratiques du Jardinage, & des raiſons ſur leſquelles elles furent établies.

Quoique

Quoique le fumier ait été en uſage dans tous les temps, la façon de l'employer ne fut pas toujours la même. L'invention des couches chaudes, par exemple, & des réchauds mis tout autour eſt récente, ainſi que les couches ſourdes & celles à champignons. Je ne crois pas qu'elles aient plus d'un ſiecle d'ancienneté. J'imagine que les meules à fumier & les foſſes où on l'a entaſſé, ont donné lieu à l'invention des couches. On a vu que ces meules s'échauffoient, & que quelques graines apportées par le vent, y germoient, & produiſoient des plantes; on s'eſt aviſé d'imiter ce qui fut l'effet du haſard. On a donc entaſſé ces fumiers, on les a arrangés par lits, on a mis de la terre ou du terreau par-deſſus, puis on y a ſemé & planté. Quand on a remarqué que la chaleur de ces couches diminuoit, l'idée eſt venue d'y appliquer autour du fumier chaud. On a arroſé ces couches, & l'on s'eſt apperçu que les unes & les autres donnoient des champignons. Les cloches de verre, les chaſſis, les ſerres échauffées par des fourneaux & des poêles, ſont dus à des obſervations ſubſéquentes. C'eſt au Hollandois principalement & aux Anglois que nous ſommes redevables de ces utiles inventions. Leur climat ne leur permettant point d'avoir des plantes de toute eſpece dans le même temps que nous, ils ont invoqué le

ſecours de l'art, pour jouir de celles que la Nature leur refuſoit.

Je parlerai dans un autre endroit des murs coupés de Montreuil, de ſes briſe-vents, de ſes paillaſſons, de ſes auvent & de ſes tablettes, dont le haſard fut le pere. Il en eſt de même de ce qu'on appelle *ados* & *coſtiere*. Sans doute qu'à l'occaſion de quelque éminence de terre, ou de fumier, on aura vu des plantes préſervées du froid & des mauvais vents ; & l'on aura, en conſéquence, imaginé de creuſer la terre, pour y ſemer & planter durant l'hiver & le printemps. Les pratiques qui ont été en uſage avant nous, ont été perfectionnées, comme il eſt probable que les nôtres le ſeront.

Juſqu'ici j'ai conſidéré le Jardinage relativement à ſon établiſſement, à ſes progrès & à ſa formation. Je vais préſentement l'enviſager du côté de l'eſprit & des talens qu'il requiert.

CHAPITRE II.

Du Jardinage considéré du côté de l'esprit.

QUELQUE AMUSANTES que soient les occupations de cet art si universellement aimé, quelque brillantes que soient plusieurs d'entre elles, néanmoins à les bien considérer, le Jardinier ne trouve par-tout que des sujets d'humiliation. Ses connoissances, relativement aux opérations de la Nature, sont si bornées, les expériences sont si trompeuses, & les conjectures si hasardées, que toujours il est novice dans le Jardinage.

De tous les Arts qui ont été démembrés de l'Agriculture, & qui en font partie, le Jardinage est le seul où l'on soit à portée de suivre la Nature, & de l'observer dans ses phénomenes & ses variations ; j'ai presque dit ses caprices. Réunissant les opérations des autres Ouvriers occupés du travail de la terre, le Jardinier apperçoit, ainsi qu'eux, les merveilles de la Nature ; mais comme il est le seul de tous ceux qui cultivent les végétaux, qui se soit appliqué sans interruption aux fonctions qu'il partage avec eux, il est bien plus en état d'observer à chaque instant les événemens extraordinaires & merveilleux.

Cette raiſon eſt, à mon avis, une de celles qui démontrent l'impoſſibilité de raiſonner pertinemment de la végétation, quelque pénétration & quelques talens qu'on ait d'ailleurs, tant qu'on ſe contentera de faire des épreuves paſſageres, & des ſpéculations dans ſon cabinet. Je démontrerai cette propoſition, en parlant de la néceſſité de la phyſique inſtrumentale & expérimentale.

Il faut, pour ſonder les myſteres de la Nature, en être l'eſpion. Dès que vous la perdez de vue, elle vous échappe. Toujours elle prend plaiſir à ſe cacher, toujours elle ſe maſque & ſe traveſtit. Vous vous flattez d'être parvenu à une découverte, en conſéquence de vos obſervations & de quelques expériences particulieres; vous les réitérez, & vous trouvez tout changé au point que nulle de vos obſervations ne cadre avec ce que la Nature vous a fait appercevoir quelques mois, quelques jours auparavant, & ſouvent au moment où vous croyez l'avoir ſaiſie dans ſon vrai point.

Je me bornerai à deux exemples tirés de pratiques très-ordinaires dans le Jardinage: le premier regarde le ravalement des vieux arbres, & le changement de leur greffe; le ſecond eſt pris de la tranſplantation de ces mêmes arbres déjà âgés.

Durant plus de quarante années conſacrées au Jardinage, il m'eſt arrivé d'ébotter

un grand nombre de vieux arbres, auxquels je ne laiſſois preſque que le tronc avec quelques groſſes branches très-écourtées, ſuivant l'uſage. Fort peu ont réuſſi ; un arbre eſt vieux & caduc, il ne rapporte plus, il ne pouſſe plus, on a de la peine à l'arracher, & l'on eſpere qu'à la faveur de quelques amendemens, on le vivifiera. On le fume donc, on le laboure, on le change de terre, & enfin on l'étronçonne. Pendant les premieres années, il donne de nouveau bois, on ne peut ſe laſſer de l'admirer, on ſe félicite & l'on s'applaudit de ces ſignes trompeurs de fécondité, qui ne ſont que les efforts d'une ſeve expirante. Cependant ce même arbre, après avoir jeté ſon feu, & s'être ſoutenu durant quatre ou cinq ans, retombe dans ſon premier état ; & enfin il faut replanter. Voilà donc pluſieurs années de perdues, durant leſquelles un jeune arbre mis à la place du vieux, ſe ſeroit formé & auroit déjà produit du fruit.

Il eſt encore fort en uſage de changer de greffe ces vieux arbres ; par la même raiſon que ceux qu'on avoit ébottés ont pouſſé vivement, ceux-ci font admirer la force de leurs jets. Ces nouvelles greffes portent auſſi quelquefois des fruits, dont on tire d'heureux préſages. Mais au bout de quelques années, elles meurent l'une après l'autre, & les gros bois quittent leur écorce. J'ai pratiqué heureuſement à l'égard des

uns & des autres le rapprochement, dont le détail se lira dans mon Traité du Pêcher.

Le second exemple est tiré de la transplantation des arbres de moyen âge. On les plante en motte, avec toutes les précautions possibles, on les fume, on les arrose, & on en a beaucoup de soin. Ils reprennent & donnent du fruit durant plusieurs années. Ces mouvemens de la seve ne sont que passagers, & forcent enfin d'arracher des arbres qu'on auroit mieux fait de ne pas conserver.

Le succès de ces deux pratiques très-usitées dans le Jardinage, n'a jamais été heureux pour le pêcher, quoiqu'il l'ait été quelquefois à l'égard de certains arbres de fruits à noyau. Je puis assurer que dans l'un & l'autre exemple, sur un cent d'arbres, il en est tout au plus un quart qui réussisse. Un grand défaut de ceux qui s'appliquent au Jardinage, c'est de n'être point assez en garde contre les préjugés & les présomptions. Il vient une idée, on la met à exécution, elle semble réussir d'abord, on l'étend, on la modifie, on s'en promet des suites, qui pourtant n'ont point lieu; mais n'importe: l'amour-propre ne veut jamais avouer son erreur. Que fait-on alors? On attribue le défaut de succès à quantité de causes aussi étrangeres que chimériques. Ainsi, dans le cours de sa vie, l'homme est industrieux à s'abuser lui-même. Pour avoir de la végé-

tation des idées nettes, étendues & approfondies, il faudroit connoître particuliérement la seve, sa nature, son action, son jeu & ses mouvemens dans toutes les parties des végétaux. Il faudroit savoir comment d'autres causes particulieres concourent avec elle pour procurer des effets dissemblables, & concevoir leur accord dans la production de ce nombre infini de plantes diverses. L'esprit de l'homme ne comprendra jamais que la seve qui n'est qu'une & la même dans tous les végétaux, puisse être modifiée en autant de formes, acquérir autant de propriétés, de qualités, de saveurs, d'odeurs & de couleurs, qu'il y a de plantes particulieres & de parties qui les composent; & que l'action du feu, de l'air & de l'eau, tant en dehors que dans le sein de la terre, contribue avec ses sucs à la germination & à l'accroissement des végétaux. Nous ignorerons toujours pourquoi les canaux de la seve, ses tamis intérieurs, les fibres qu'elle a à parcourir, les loges, les calibres, les trachées, & tant d'autres parties internes des plantes, occasionnent des effets si variées.

Tous ceux qui jusqu'ici ont travaillé sur les végétaux, ont-ils pu pénétrer assez avant dans le sanctuaire de la Nature, pour savoir comment les plantes aspirent & pompent le suc nutritif par l'entremise des racines; & quelles sont les fonctions particulieres de

de celle-ci ? Quel génie a pu ſuivre la ſeve dans ſes deux mouvemens bien diſtingués ; ſavoir, du bas en haut, de la part des racines, & du haut dans le bas, lorſque de l'extrémité des branches & des feuilles elle revient ſur ſes pas ſe répandre toute travaillée dans les différentes parties des plantes, & y porter la nourriture & la vie néceſſaires à leur accroiſſement ?

Les divers phénomenes qui frappent nos yeux, & les variations de la Nature qui nous déconcertent ſans ceſſe, nous forcent à faire à chaque inſtant l'humiliant aveu des bornes de notre intelligence. Par-tout nous ne trouvons que ténebres, nuages obſcurs, voiles, énigmes & difficultés inſurmontables. Cependant j'ai oſé, malgré ces obſtacles, rendre raiſon de quantité d'effets dans la végétation. Je n'ai point prétendu donner des ſolutions, ni des démonſtrations, mais des probabilités fondées ſur des conjectures & des préſomptions d'après des faits.

Quoi qu'il en ſoit de ces obſcurités myſtérieuſes, on peut dire que d'un autre côté la Nature ſe proportionnant juſqu'à un certain point à la foible portée de notre eſprit, ſe manifeſte à nous en nombre d'occaſions. C'eſt un grand livre ouvert à tout le monde, c'eſt un miroir univerſel où l'on trouve toujours à contempler, c'eſt une ſource inépuiſable de réflexions. L'étude de

la Nature, quoiqu'elle nous rabaiſſe & nous humilie, éleve l'ame au-deſſus d'elle-même, l'anoblit, l'agrandit & l'enrichit. Il n'eſt point de ſcience plus ſublime, ni de philoſophie plus étendue.

La végétation, portion la plus riche de la ſcience de la Nature, eſt le principe de la formation de notre être. Notre ſubſiſtance, notre ſanté, notre vie, nos aiſes, ſont dépendantes de la végétation. Il faut, afin que nous vivions, labourer, fumer, herſer, ſarcler, juſqu'à ce que tirés de la pouſſiere nous y rentrions. Qui pourroit nombrer toutes les cauſes particulieres qui concourent à procréer dans la terre de quoi fournir à nos beſoins, à nos plaiſirs, à nos commodités, à notre ſenſualité? Que de ſervitudes de notre part! Quel enchaînement de moyens, avant que de recueillir & de moiſſonner! Par combien d'états doivent paſſer toutes choſes avant que de nous nourrir, de nous vêtir, de nous guérir, de nous loger & d'être propres à nos beſoins! Si le ciel frappe la terre de ſtérilité, des millions d'hommes périſſent de miſere & de faim. Si des contre-temps fâcheux interrompent la végétation, ſi les ſucs informes de la terre ont paſſé dans les plantes contre l'ordre de la Nature, il s'enſuit des maladies univerſelles ou des dérangemens de ſanté, & ſouvent la mortalité parmi les humains, comme parmi les animaux.

Tout ce que la terre fait éclore de son sein fécond est également immense & incompréhensible. Le moindre des fruits, le plus petit herbage, les légumes, avant que d'arriver à leur formation & à leur maturité, ont été modifiés à l'infini. Ils ont été, comme nous-mêmes, œuf ou germe, embryon, fœtus. Ensuite il leur a fallu passer par les différens degrés de la végétation, croître successivement & se former. Tout cela n'a pu se faire sans le concours des saisons, sans les différens aspects du soleil, les pluies, les rosées, la succession de la nuit & du jour, les diverses influences de l'air, son action & son jeu. Il a fallu que les feuilles aient préparé la seve aux boutons qui ont dû, au sortir de leur prison, s'alonger, se former par gradations insensibles, & de simples bourgeons arriver à la consistance de bois dur, & devenir chefs d'une postérité nombreuse de graines & de fruits. Toutes ces chose se font avec un ordre, un concert & une économie si parfaite, que chacune de ces causes coopere à cette grande œuvre, sans qu'aucun se dérange. Au défaut d'une seule, tout est manqué, il n'y a plus de végétation.

Malgré cet ordre général & cet économie dont la Nature paroît ne point se départir, ses variations la font paroître dans un certain nombre de végétaux, suivre un cours tout différent que dans les autres. Toutes les plan-

tes ont pour principe un germe, une graine qui ſe developpe par gradation dans le ſein de la terre. Là, par ſucceſſion de temps, ce germe arrive, ſuivant ſa façon de végéter, à ſa croiſſance parfaite. Cependant tout ce bel ordre eſt changé ailleurs. Au moyen d'une branche ſéparée de ſa tige, ou d'une bouture, d'un rejeton, d'un filet alongé, on voit des plantes formées preſque à l'inſtant : en couchant ſimplement en terre un rameau, je vois avec ſurpriſe un arbre tout venu, ſans avoir paſſé comme les autres par ces états progreſſifs, dont je viens de parler. C'eſt ainſi, qu'en coupant un ſarment de vigne, une branche de ſaule, un brin d'oſier, un rameau de ſureau, de groſeiller, & le mettant en terre, il prend racine. Tous les jours les violiers, les fraiſiers, le houblon, le chiendent ſe multiplient par des filamens.

Nul fruit encore qui n'ait été fleur, ayant un calice, des pouſſieres, des étamines, ou un piſtil. Il faut, pour l'ordinaire, que ce fruit venant à ſe nouer, ſe débarraſſe de toutes les eſpeces de maillots dont la Nature l'entoure lorſqu'il n'eſt qu'embryon, juſqu'à ce que ſevré, pour ainſi dire, il n'en ait plus beſoin. Ici au contraire, le fruit, ſaillant à la branche même, ſort de l'écorce & du bouton, & ſe montre d'abord tout formé ; telle eſt la figue qui naît le long des branches de l'arbre, ſans avoir été précédée

d'aucune fleur apparente, & la pomme-figue, ſans pépin.

Ailleurs aucune fleur n'eſt double ſans être ſtérile, & preſque toujours dans les fleurs doubles la plante eſt privée de la faculté de produire des graines pour ſa multiplication. Toutes les giroflées, par exemple, tant les panachées que les jaunes, les julliennes, les campanelles & autres, ne portent graine que lorſqu'elles ſont ſimples. Cependant d'autres fleurs doubles donnent des preuves de leur fécondité par leurs ſemences; tel eſt le pêcher à fleurs doubles, les œillets, les pieds-d'alouette, les roſes à cent feuilles. C'eſt ainſi que pour éclore du ſein de la terre & ſe former, chaque plante, & tout ce que cet élément produit de néceſſaire, tant à notre ſubſtance qu'à celles des animaux, a ſubi un nombre infini de métamorphoſes internes & ſecretes, que la Nature nous voile, & dont, malgré tous ſes efforts, notre raiſon orgueilleuſe ne peut concevoir la cauſe.

L'auteur de la Nature a attribué des actions particulieres aux différentes eſpeces de plantes qu'il a créées. Il leur a imprimé un mouvement de direction pour ſe porter en divers ſens, ſuivant leur genre & leur caractere diſtinctif. Fidelles aux volontés invariables de leur auteur, celles-ci tendent vers le haut; celles-là rampent ſur la ſuperficie de la terre, tandis que d'autres, en

même-temps qu'elles plongent dans ſon ſein, s'étendent horizontalement, & s'élevent à la hauteur qui leur eſt preſcrite; quelques-unes enfin ſont de nature à ſe cacher dans l'obſcurité du ſein de la terre, ſans montrer au-dehors aucune partie d'elles-mêmes.

Il en eſt des plantes comme des autres êtres vivans, par raport aux fonctions machinales. Elles ont chacune, ainſi que leurs parties, leur action particuliere, leur miniſtere & leur mouvement. Tous les animaux de même ſe meuvent & parviennent à la fin qui leur eſt propre par des voies & des moyens auſſi différens qu'ils le ſont eux-mêmes. Les fonctions de leurs parties internes ne ſont pas moins différenciées. Leur production, leur accroiſſement, leur façon de vivre, de ſe mouvoir, de ſe tranſporter d'un lieu à un autre, de travailler à leur conſervation & à leur multiplication, n'ont rien de parfaitement reſſemblant, quelques rapports particuliers qu'ils puiſſent d'ailleurs avoir entre eux. Les principes, quoique les mêmes en un ſens, ſont néanmoins très-diſſemblables dans les effets. L'inſtinct particulier des animaux, qui ne ſe reſſemble en rien dans chaque eſpece, eſt quelque choſe d'incompréhenſible. De même, tout ce qui, dans les plantes, ainſi qu'en nous, eſt purement machinal, dépend uniquement de la conſtitution particuliere, de l'aſſemblage inté-

rieur & de l'arrangement mécanique des parties tant internes qu'externes. Que doit faire le Jardinier à la vue de tous ces effets merveilleux ? Les contempler & les admirer avec une soumission aveugle aux loix de celui qui a voulu lui en cacher les causes.

Une des raisons pour lesquelles la profession de Jardinier est réputée vile, c'est qu'il en est peu parmi ceux qui l'exercent, qui en possedent les talens. Elle est aussi regardée comme très-bornée, par le défaut de connoissance de la Physique, du moins dans ceux qui doivent donner le ton aux autres. Je ne demande point qu'un homme de campagne, qui souvent ne sait pas lire, ait des notions de Physique, proprement dite ; mais je désire en lui un instinct machinal de cette science, fondé sur des notions particulieres d'une sorte d'anatomie des plantes en général, le tout à sa portée. Ces notions sont tellement nécessaires pour être Jardinier, qu'il est impossible, sans leur secours, de se bien conduire dans l'art de gouverner les végétaux, sur-tout les arbres fruitiers.

J'entend par Physique instrumentale & expérimentale, la connoissance des parties des plantes, du moins des plus essentielles, & de l'ordre qui est entre elles, ainsi que du cours de la Nature & de son action dans les plantes, suivant leurs especes particulieres ; c'est cette science qui apprend à connoître les choses dans leurs principes &

dans leurs cauſes, pour parvenir à diriger ſon travail quant aux végétaux.

Le Phyſicien ſpéculatif & le Jardinier Phyſicien, different en ce que l'un eſt un beau raiſonneur, & l'autre un bon ouvrier: le premier ne viſe qu'à l'eſprit pour tout approfondir, ſans tendre directement à la pratique; & l'autre n'étudie juſqu'à un certain point la Nature, que pour mieux opérer. Celui-là ambitionne plus de faire briller ſon génie fertile, en l'exerçant ſur les phénomenes de la Nature, qu'à la rendre plus féconde par des connoiſſances & des leçons utiles, au lieu que celui-ci ne cherche qu'à s'inſtruire pour mieux diriger ſes opérations, afin de procurer l'abondance en tout genre dans ſon Art. Comparez le ſyſtême des Montreuillois dans le gouvernement des arbres, leurs principes & les conſéquences qu'ils en tirent pour la pratique, avec les idées brillantes de nos Phyſiciens ſublimes; & vous verrez combien les premiers l'emportent ſur ces derniers.

Un bon Jardinier, ſelon moi, & un bon Phyſicien ſont ſynonymes; je vais plus loin, au riſque de paroître ſingulier, & je prétends que pour parvenir à une connoiſſance parfaite des végétaux, comme à leur gouvernement exact, il faut avoir une teinture ſuffiſante de l'anatomie des ſubſtances végétales & des ſubſtances animales; la reſſemblance de leurs organes, l'indentité de leurs

fonctions m'ont toujours parues bien décidées. Un jardinier tant soit peu versé dans ces connoissances, sera très-réservé pour ne leur point faire de plaies sans nécessité. Il imitera l'exemple des Siamois, qui n'osent élaguer les rameaux de leurs arbres, de peur de leur faire des incisions douloureuses.

L'anatomie des plantes a été inconnue aux Anciens, de même qu'une grande partie de celle du corps humain ; faute de microscope, ils n'ont pu raisonner qu'imparfaitement sur la mécanique des unes & des autres substances, n'étant point éclairés par le flambeau de la Physique. C'est la connoissance de l'anatomie des plantes, science extrêmement curieuse & amusante, qui nous éleve à celle de leur organisation ; par le secours de cette Physique, ainsi que par les inductions qu'elle nous fournit, nous appercevons une grande conformité de cette organisation avec celle de notre corps. Ces notions peuvent nous guider dans le régime, & la conduite que nous devons observer à leur égard. Quelques exemples vont confirmer ce que j'avance.

Il est question de savoir pourquoi les branches à bois dans les arbres de fruits à pepin, ne sont jamais fructeuses ; pourquoi elles montent verticalement, à moins que la surabondance du suc nourricier ou quelque cause étrangere ne les fasse pencher, & pourquoi

au contraire les branches à fruit ou ne pouſſent point du tout en bois, ou ne pouſſent que foiblement ; pourquoi auſſi elles ne montent point verticalement, ſont placées obliquement, latéralement, & pointent en devant ou ſur les côtés en forme de dard.

La connoiſſance de la configuration intérieure des parties des unes & des autres, répand là-deſſus un grand jour. J'ai, pour cet effet, examiné leur diſpoſition intérieure. Les branches à bois ſeulement, & celles de faux-bois m'ont paru, au microſcope, avoir des fibres droites, alongées & aplaties les unes ſur les autres, occupant toute l'étendue de la branche & diminuant à meſure qu'elle diminue de groſſeur juſqu'à ſon extrémité. Je les ai trouvées ſi filandreuſes, qu'elles ſe détachoient comme des brins de chanvre qui n'eſt point travaillé ; leurs aires, leurs pores, ceux par leſquels la ſeve ſe communique à ces fibres, leurs parois m'ont ſemblé auſſi pratiqués dans toute la longueur des branches. Elles ſe tordoient aiſément, & la plupart obéiſſoient juſqu'à plier en forme ſpirale ſans ſe caſſer. Quand je les rompois, elles s'éclatoient, & laiſſoient des eſquilles inégales, à chacune des parties ſéparées.

Les branches à fruit, au contraire, ont des fibres courtes & tranſverſales, elles ſont toutes criblées de trous ſemblables à ceux d'un dé à coudre. Quantité de petits vaiſſeaux, dont quelques-uns ſont preſque im-

perceptibles, des particules de ſeve amaſſées çà & là, dont le tiſſu eſt plus ſerré, des ſinus, de petites cavités, dont les orifices paroiſſent imiter ceux d'une éponge, ſont répandus dans toute la capacité de ces ſortes de branches. J'y ai trouvé nombre de cellules, dans leſquelles étoit contenu le ſuc nutritif, plus épais & plus gluant que la ſeve renfermée dans l'intérieur des branches à bois ſeulement. En tirant avec une épingle du fond de ces loges des particules de ce ſuc, & les conſidérant dans le microſcope, elles m'ont parues comme de la bouillie, de la couleur & de la conſiſtance de la glaire d'un œuf. Les branches à fruit ou brindilles, au lieu de plier & de ſe rompre par éclat, ſe caſſent net, comme le verre, ou comme le fer aigre.

Quant aux lambourdes, j'ai trouvé leur tiſſu ſerré, leurs fibres fort menues, aplaties, preſſées & compactes. En les ſuivant de près ſur les arbres, j'ai remarqué les changemens ſucceſſifs qu'elles éprouvent. Elles groſſiſſent d'abord fort peu, parce que la ſeve qui leur eſt préparée étant extrêmement travaillée, forme un moindre volume que celle qui étant crue paſſe directement dans les branches ſimplement à bois. Mais ſi elles n'acquierent pas une plus ample capacité, leurs yeux ou boutons groſſiſſent conſidérablement, & à la troiſieme année qu'ils deviennent boutons à fruit, prennent

la même conformation intérieure que ces brindilles dont je viens de parler ; c'eſt-à-dire que de ſeches & de compactes, elles deviennent dilatées & poreuſes.

Voici maintenant l'uſage que j'ai fait de ces découvertes. J'ai imaginé d'abord pour rendre fructeuſes ces branches à bois, & celles qu'on appelle de faux-bois dans les poiriers & pommiers, de les caſſer à deux ou trois lignes en de-çà de leur naiſſance, vers l'endroit où ſont communément les ſous-yeux. Il s'y fait des eſquilles qui ne ſe recouvrent que difficilement, en ce qu'elles forment autant d'obſtacles au paſſage de la ſeve, qui eſt obligée de refluer ailleurs. Telle eſt la différence pour la réunion des parties & la promptitude de la guériſon d'une coupure ſimple faite à nos chairs d'avec une plaie, à l'occaſion de laquelle elles auroient été arrachées ou déchirés par lambeaux.

Puiſque le rapprochement des fibres & la contraction des parties occaſionnent la formation des branches fructueuſes, & qu'en oppoſant des barrieres à la ſeve, elle ſe filtre, & ne paſſe que peu-à-peu dans ces branches d'un tiſſu ſerré, j'ai eſſayé de faire par art, ce que fait la Nature dans ſon cours ordinaire. J'ai donc caſſé une partie de ces branches ſtériles par elles-mêmes. La ſeve ne trouvant plus pour faire éruption au dehors que les ſous-yeux, dont le calibre eſt fort étroit,

& dont les orifices ſont extrêmement fins ; ne peut y paſſer qu'elle ne ſoit très-affinée, & par conſéquent propre à la formation du fruit. L'événement a tellement répondu à mon attente, que pendant plus de trente ans ce caſſement m'a produit ou lambourde, ou brindille, ou boutons à fruit pour l'année.

Ces mêmes expériences m'ont guidé dans l'uſage & la direction des bourſes à fruit, afin d'en faire des branches à bois, en cas de néceſſité. Nos Jardiniers font preſque toujours avorter ces branches ſi précieuſes : elles ſont tellement abondantes en certains arbres, qu'ils ne pouſſent plus de branches à bois : leur ſort eſt d'être bientôt épuiſés, ſi au-lieu de les ſoulager on ſeconde leur intempérance, en leur laiſſant toutes leurs branches à fruit. Mais celui qui connoît la néceſſité des magaſins & des réſervoirs de la ſeve, ſe comporte tout différemment. Il taille à bois ces ſortes d'arbres, qui n'ont que des lambourdes & des bourſes à fruit ; & pour cet effet il choiſit les plus fortes & les mieux placées, qu'il taille à œil ſeulement, & ce ſeul œil produit infailliblement un bourgeon à bois.

Si l'arbre, au lieu de lambourdes, n'a que des brindilles & des boutons à fruit, il faut le rapprocher, le rabattre & le tailler ſur le vieux bois ; alors on eſt aſſuré d'avoir des branches à bois. Je conviens qu'elles ne ſeront point dans l'ordre ordinaire, & qu'elles ne ſeront

pas ſorties des boutons à bois dont l'arbre eſt totalement dépourvu ; mais j'aurai des branches de faux-bois, qui perceront de l'écorce, & par leur moyen je garnirai cet arbre de branches à bois, que je taillerai fort court, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement renouvelé.

A l'égard des bourſes à fruit, elles produiſent aſſez ſouvent deux ſortes de branches ; ſavoir, des lambourdes & des branches à bois. Si ce ſont des lambourdes, nos Jardiniers ſe contentent de les caſſer par le petit bout, & ſi ce ſont des branches à bois ils les ſupprimeni, afin, diſent-ils, que la ſeve ne s'y perde point. Ce raiſonnement prouve qu'ils ſont peu au fait de la végétation. En conſéquence de ce principe, *il faut amuſer la ſeve ;* je taille avec Montreuil les lambourdes à un ou deux yeux, afin d'attirer la ſeve de ce côté-là, & afin que devenant branches à bois, elle y trouve un réſervoir & un entrepôt, pour paſſer enſuite dans la bourſe à fruit, & la fournir au beſoin. Celle-ci eſt dans l'abondance, & tire de ces branches à bois toute la ſubſtance néceſſaire pour elle-même pour les fruits qu'elle nourrit ou les boutons à fruit qu'elle forme. Dans le cas où la bourſe à fruit fait éclore une branche à bois, je la taille à ſix, ſept ou huit yeux, parce que je ne l'ai jamais vu ſupprimer ſans que la bourſe à fruit ait péri.

D'après la connoiſſance du tiſſu & de

la configuration des branches fructueuſes dans les arbres tant à pepin qu'à noyau, j'ai reconnu que les gens de Montreuil avoient beaucoup de principes de Phyſique, fondés ſur la ſeule expérience : ſans cette étude je n'euſſe jamais porté dans leur travail qu'un jugement faux. C'eſt auſſi d'après leurs opérations, quant au traitement des gourmands, que je me ſuis décidé pour en faire la baſe de mes arbres, conſéquemment aux intentions de la Nature, ſi viſiblement marquées dans ces branches précieuſes, réprouvées univerſellement par les Jardiniers dénués d'intelligence. Les Montreuillois ont des moyens d'arrêter & de diviſer la ſeve, qui ſuppoſent une excellente judiciaire. Parmi les exemples ſans nombre, que je pourrois rapporter, je choiſis celui qu'ils ont inventé ; ſavoir, la ſuppreſſion du canal direct de la ſeve, & de toutes branches verticales à leurs abres d'eſpaliers. Ce point ſeul fait voir que leur ſyſtême tient à un goût de Phyſique, qu'il eſt impoſſible de ne pas admirer. Qoique non ſuivi par les Jardiniers, ce ſyſtême n'eſt pas nouveau dans le Jardinage, il ne l'eſt que pour les arbres d'eſpaliers ; mais l'application en eſt due aux gens de Montreuil.

Il me reſte à conſidérer le Jardinage du côté des fonctions corporelles, & des exercices fatigans qui en ſont inſéparables.

CHAPITRE III.

Du Jardinage considéré du côté de l'opération.

LES talens particuliers & les qualités de l'esprit ne suffisent pas pour être Jardinier ; il faut, de plus, être doué par la Nature de plusieurs avantages corporels qu'elle refuse quelquefois, je veux dire d'un tempérament robuste & d'une sorte de rusticité. J'ajoute qu'on doit tout faire par soi-même. Quiconque ne voit que par les yeux d'autrui, voit presque toujours mal. Il faut donc avoir pratiqué les diverses fonctions du Jardinage, en qualité de ce qu'on appelle manouvrier, de même qu'il n'est pas possible d'être bon Médecin, ni habile Chirurgien, quelque génie & quelque pénétration qu'on ait d'ailleurs, si l'on n'a disséqué les différentes parties du corps humain, pour en découvrir les ressorts & les mouvemens.

La profession de Jardinier, quand on veut en remplir les devoirs, ne s'accorde guere avec les aisances & les commodités de la vie. La paresse & l'indépendance sont inalliables avec elle. Il n'est peut-être point de profession plus assujettissante. Dans tous les autres états on peut différer, avancer, suppléer suivant les occurences ; ici tout

assujettit & presse dans chaque saison. Manquez le temps des labours, une sécheresse fend la terre, & vous n'y revenez plus. Différez la taille des arbres, la seve perçant alors de toutes parts, leurs fleurs tombent aisément. D'ailleurs vous risquez, quelque précautions que vous puissiez prendre, d'abattre quantité de boutons à fruit extrêmement tendres alors ; je parle ici des fruits à pepin : si vous êtes obligé de faire de fortes amputations, vous êtes sûr d'éventer la seve. Que vous remettiez à ébourgeonner quand la seve est répartie trop abondamment dans les bourgeons surnuméraires ; c'est autant de perte pour ceux qui doivent rester. Si d'un autre côté vous ébourgeonnez trop tôt pour avancer l'ouvrage, vous le reculez réellement, en ce que la seve n'ayant point jeté son feu, vous ne tardez pas à recommencer. Soyez une seule nuit sans couvrir vos couches par trop de confiance dans le temps, & que cette nuit-là même une gelée vous surprenne, vos plantes sont moissonnées sans ressource.

Les saisons ayant donc leurs ouvrages déterminés, vous tracent votre devoir & vous commandent. Mais il est quelque chose de plus ; c'est que dans chacune, chaque ouvrage a également ses instans marqués, par raport au temps qui lui est propre. Manquez un seul jour d'arroser vos plants de laitues, de fleurs & autres, lorsqu'un soleil brûlant darde

darde à plomb ſes rayons ſur la terre, vous êtes aſſuré qu'en vingt-quatre heures tout eſt monté, deſſéché ou avorté ; vous avez beau les arroſer après coup, c'en eſt fait, dès qu'une fois le ſoleil a frappé le cœur de ces plantes. Ne cueillez point les fruit dans leur ſaiſons, ils tombent, ſe froiſſent & ſe perdent. Cueillez-les trop tôt ou par l'humidité, ils ſe fanent, n'ont point de goût & pourriſſent. Il en eſt de même de tout ce qui n'eſt pas fait dans ſon temps, ou qui ne l'eſt pas ſuivant les regles de l'art.

Mais les fatigues, les ſoins de cette profeſſion de Jardinier, les diſgraces même qui en ſont inſéparables, ſont bien autre choſe. L'expoſé de quelques-unes de ſes principales fonctions en donnera une juſte idée.

Si l'on conſidere plus particuliérement le Jardinage du côté de ſes occupations ordinaires, combien de ſervitudes encore ! De quel droit au reſte cette profeſſion prétendroit-elle ne point ſe reſſentir des amertumes qui accompagnent toutes les choſes d'ici bas ? Toujours dans l'action & dans un cercle perpétuel d'occupations & de travaux ; expoſé aux viciſſitudes des ſaiſons, le Jardinier brave les intempéries de l'air, travaillant mal à ſon aiſe, & dans les poſtures les plus gênantes.

Là, pour étancher la ſoif ardente de ſes plantes dévorées par le ſoleil, & lui-même en proie à ſes ardeurs brûlantes, il lui faut

tarir des puits profonds, pour emplir ſucceſſivement à force de bras de vaſtes cuviers, puis, chargé de deux arroſoirs, ſe tranſpoter dans les différentes parties du jardins. A l'inſtant même, il remplit, à la ſueur de ſon front, ces mêmes cuviers deſtinés à renfermer une proviſion d'eau imprégnée des particules ignées, répandues dans l'air. S'il eſt aſſez heureux pour que des ſources abondantes l'exemptent de ce pénible exercice, il eſt d'autant plus obligé aux arroſemens fréquens, qu'il eſt plus à portée de les réitérer.

Ici, les mains dans la terre humide & le fumier, à la roſée, durant & après les pluies, il ſe trouve dans la boue & dans la fange; comme auſſi durant les ſéchereſſes, il eſt au milieu des immondices & de la pouſſiere.

Là, des fatigues d'un genre différent lui ſont préparées. Ce ſont des fardeaux peſans, des tranſports de terre, de fumier, de terreau, des caiſſes & des vaſes à remplir de terre & à porter aux lieux de leur deſtination, pour les renfermer enſuite dans la ſerre.

Ailleurs des fruits à cueillir dans leur ſaiſon. Sans parler des précautions néceſſaires pour ne les point froiſſer, le Jardinier eſt obligé de les arranger dans de vaſtes mannes avant que de les dépoſer dans la fruiterie, chacun à la place déſtinée à ceux de ſon eſpece.

S'il aime ſon état, quels momens trouvera-t-il le long du jour pour goûter les douceurs du repos ? Toujours en guerre avec des ennemis ſans nombre, qui ne lui donnent aucun relâche ; les uns ſont apportés par les ſaiſons & par l'air : tels ſont les vents déſſéchans durant l'été, & les noirs aquilons ſuivis des frimats & des gelées : telles ſont encore les brûlantes ardeurs du ſoleil, & les longues ſéchereſſes, comme les humidités continues : les brouillards vermineux & les autres influences malignes. Il eſt d'autres ennemis non moins à craindre pour les végétaux ; les uns oſent braver effrontément le Jardinier, & comme lui inſulter en plein jour ; les autres profitent de l'obſcurité de la nuit, pour exercer impunément leur brigandage. Quel que ſoit leur nombre, le Jardinier vigilant peut les détruire par quantité de moyens efficaces ; mais il en eſt contre leſquels il ne lui eſt pas facile de ſe défendre. Ce ſont ceux qui, enſevelis dans le ſein de la terre, ſemblent conjurer contre les végétaux, comme les vers deſtructeurs, qui rongent les racines des plantes ; les taupes & les mulots dont Virgile dit qu'ils ſe creuſent des demeures & des greniers ſouterrains, où on ne peut les attaquer :

Sæpè exiguus mus
In terris poſuitque nidos, atque horrea fecit,
Aut oculis capti fodère cubilia talpæ.

La terre elle-même, loin de répondre aux intentions du Jardinier, par une prédilection qui nous paroît bizarre, préfere à nos plantes utiles & les plus ſalutaires des herbes inutiles & préjudiciables. Un ſoin & une attention aſſidus arrêtent le progrès de toutes ces plantes; d'autant plus funeſtes, qu'elles renaiſſent à meſure qu'on les détruit.

Que de peines donc, & que de ſujétions pour un Jardinier qui veut tout prévoir, & ſe mettre en garde contre tant d'ennemis ligués contre lui? De combien de ſecrets n'a-t-il pas beſoin pour s'en garantir? A combien de ruſes, d'artifices & de ſtratagêmes ne faut-il pas qu'il recoure ſelon les divers obſtacles qu'il rencontre? Tantôt appliqué à préſerver de la gelée & des frimats les arbres de ſes eſpaliers, dont les fleurs tendres encore & les bourgeons naiſſans peuvent être moiſſonnés dans une nuit; il faut que le ſoir il place ſes paillaſſons, & les ôte le lendemain, ſouvent même dans la journée.

Portant ſes pas ailleurs, il rend le même office à quantité de plantes foibles & faciles à endommager, auxquelles il a ſoin de procurer une chaleur artificielle par le moyen des couches & des réchauds. Avant le lever de l'Aurore, & lorſque la douce roſée humecte encore la terre, il cherche les limaçons & les autres inſectes qui dévorent les plus beaux fruits dans leur naiſſance, comme dans leur maturité.

Ici les espaliers exigent de lui les mêmes attentions durant le cours de la journée, après des pluies abondantes. Là, d'autres soins non moins importans appellent le Jardinier en divers lieu à la fois. Ce sont des figues exquises, des muscats dorés, des chasselas délicieux qu'il est obligé de garantir de l'avidité des oiseaux & des mouches. Par-tout il emploie des fioles emmiellées, il a recours à des sacs de papier ou de crin, à de grosses toiles claires attachées avec des cloux à crochet, ou a des filets de pêcheur, préférables en ce que la maturité, la saveur & la couleur des fruits y sont bien différentes que dans des sacs ou sous des toiles.

Un réduit, séparé du jardin par des murailles, ou des brise-vents, renferme sous des cloches de verre des fleurs & des plantes curieuses, que dans l'instant même il faut couvrir, parce que le ciel obscurci s'apprête à frapper la terre d'une horrible grêle. Souvent il s'échappe brusquement des bras du sommeil au bruit effrayant du tonnerre, pour courir dans le jardin rendre à ces plantes le même office : heureux si la terre secondant ses travaux ses soins pénibles ne sont pas infructueux.

Je passe sous silence ces contre-temps, ces révolutions subites & désespérantes, & les différens revers auxquels le jardinage est sujet presque tous les ans. Le Jardinier ne

doit point alors se décourager. Soumis aux ordres d'en-haut, il adore le Dieu qui commande aux élémens ; comme eux, il obéit & se tait. Ainsi les travaux du Jardinage, quelque amusans qu'ils paroissent, quand on ne fait que s'y prêter, sont d'un poids accablant pour ceux qui les exercent par état, ou qui veulent s'y livrer. C'est à ce sujet que le Prince des Poëtes a dit :

Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit.

CHAPITRE IV.

Des diverſes pratiques uſitées dans le Jardinage.

LES GREFFES, à ce que je crois, ſont auſſi anciennes que le Jardinage. Je penſe bien qu'elles n'ont pas été trouvées toutes à la fois, ni telles que nous les pratiquons, mais on connoiſſoit les trois principales ; ſavoir, celle en approche, celle en fente & celle en écuſſon. Du temps de Virgile elles étoient en uſage, ſuivant la riche deſcription qu'il nous en a laiſſée dans le ſecond livre de ſes Géorgiques, & qu'il termine par ces vers :

Nec longum tempus & ingens
Exiit ad cælum ramis felicibus arbor;
Miraturque novas frondes & non ſua poma.

On ne peut diſconvenir que, quoique les fruits ne ſoient pas d'une néceſſité abſolue pour la vie de l'homme, ils n'en aient fait dans tous les temps une des principales douceurs. J'ai dit la maniere dont la découverte avoit pu s'en faire. Le beſoin enſuite & la néceſſité de pourvoir à la multiplication des fruits doux, ont rendu l'homme aſſez induſtrieux

pour inventer l'art de greffer. Son origine peut être attribuée au hasard, ainsi que la plupart des découvertes utiles, dont il est le pere. On aura vu deux arbres de différente espece étendre au loin leurs branches souples, qui se seront croisées. Ces branches grossissant, seront devenues plus pesantes à proportion du plus grand nombre de leurs rameaux. Celle de dessus passant en travers sur l'inférieure, aura appuyé sur son écorce. Le vent, à force de les agiter, leur aura causé par le frottement réitéré des contusions, des déchiremens, puis une double excoriation à leur peau. Enfin le poids de la branche supérieure devenu plus considérable, l'aura fixée sur l'inférieure. La seve alors venant pour cicatriser chacune de ces plaies n'aura pas pu pénétrer dans l'endroit où leur bois se touchoit, & les deux seves se rencontrant, auront formé deux bourrelets qui se seront soudés & confondus, en sorte qu'il n'aura plus été possible de les séparer au nodus qui les joignoit. Un des deux arbres sera mort, sa branche inoculée par la Nature n'en aura pas moins subsisté, & en aura produit d'autres avec leurs fruits. De ce phénomene, on aura conclu que si la seve d'un arbre se communique à une branche étrangere, on peut, en plaçant un œil de quelque bon arbre fruitier sur les branches ou sur le tronc de celui qui n'en porte que de mauvais, faire d'un sujet inutile, un sujet

précieux. C'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous nos yeux par le moyen des différentes greffes, que d'heureuſes expériences ont amenées à leur perfection.

Elles ne permettent pas de douter que la branche unie à un corps étranger ne végete comme ſi elle étoit ſur ſa propre tige ; de ſorte que la greffe, loin de changer les eſpeces de fruits, ou d'en créer de nouvelles, les conſerve, les multiplie & les perfectionne en ſubſtituant de la douceur à l'âcreté qu'elles avoient. Je me perſuade aiſément que par ſon union intime avec le ſujet, elle eſt devenue une de ſes branches naturelles, que l'identité de la lymphe, du ſuc propre, de l'organiſation du bois eſt eſſentielle à ſon ſuccès, & qu'il n'eſt pas indifférent de conſidérer dans cette opération les différens temps de la premiere pouſſe des végétaux. Ces conditions réunies diminuent à mes yeux le merveilleux de cette opération ; je l'aſſimile alors, à l'inciſion qu'on fait à la peau d'un bras dont on coupe un lambeau pour ralonger un nez trop court, ou à l'inſertion d'un ergot d'un coq ſur ſa crête, lequel prend ſon accroiſſement tant au-dedans qu'au dehors.

Mais ce qui excite ma curioſité, c'eſt de ſavoir pourquoi certains fruits, tant ceux qui naiſſent parmi nous, qu'une infinité d'autres dans les pays éloignés, n'ont pas beſoin d'être greffés, & que quantité de

fruits excellens deviennent amers & chétifs, ſi on met en terre leurs noyaux ou leurs pepins. Le figuier, par exemple, l'amandier, le mûrier, le noiſetier rapportent, ſans être greffés, les fruits qui leur ſont propres ; un beurré, au contraire, un cerifier, un pêcher en donnent de déteſtables, quand ils ne ſont point greffés. Ce changement d'un fruit excellent dans un autre d'un goût déſagréable, & les contraſtes que la Nature nous fait appercevoir à ce ſujet, ſont-ils de la premiere inſtitution ? Faut-il les aſſimiler aux miſeres humaines, & aux maux qui ſont une ſuite de la prévarication du premier homme ?

Ces queſtions, auſſi curieuſes qu'intéreſſantes, ne peuvent ſe réſoudre par des raiſons phyſiques, priſes du fond même de la Nature. Il faut néceſſairement interroger la Morale : elle nous dira que tout eſt conſéquent aux intentions d'une Providence ſpéciale du Créateur. Attentive aux beſoins de ſes créatures, elle a pourvu par-là à ceux des nombreux Citoyens de la région des airs, & à la nourriture d'une infinité d'animaux qui ſont fait pour l'homme, tels que les habitans des forêts, d'où nous viennent ceux qu'on appelle domeſtiques. Tous, & particuliérement les animaux de la plus groſſe eſpece, aiment ces fruits ſauvageons, quand ils peuvent en trouver en pâturant dans les bois. L'âcreté & l'amertume, qui nous les

rendent insupportables, ont une analogie avec leur goût. Ceux, au contraire, qui sont analogues à notre palais sont moins spiritueux & moins substantiels pour eux. Leur durée est également moins longue, au lieu que les sauvageons dont les parties sont plus compactes & plus cohérentes, & qui sont aussi plus petits pour la plupart que nos fruits à couteau, restent bien plus long-temps sur les arbres sans être abbatus par les vents, ainsi que sur terre sans se gâter. Ceux qui nous sont réservés sont communément plus tendres & plus gros; leur consistance est aussi moindre, à l'exception de quelques-uns; & de plus, dès qu'ils tombent, ils ne tardent point à se pourrir.

Il en est de ces fruits sauvageons comme des herbages des campagnes, des prés, des bois & des friches. C'est pour la même raison que l'Auteur de la Nature a multiplié à l'infini ceux-là, tandis que ceux qui sont propres à notre subsistance & à nos besoins, sont en bien plus petit nombre. Il a donné à l'homme les talens de les chercher & de les faire croître par son travail & son industrie, au-lieu qu'ayant privé l'animal de ces avantages, il lui a seulement départi l'instinct qui lui est propre, & s'est chargé de fournir directement à tous ses besoins.

Sans attribuer l'obligation de greffer certains arbres, à la désobéissance du premier homme, il me semble qu'on peut se dis-

penſer d'admettre de ſon temps la néceſſité des greffes pour avoir des fruits doux, parce que tous les arbres lui ayant été abandonnés, il étoit libre de laiſſer les fruits ſauvages aux animaux qui s'en nourriſſent, & de ſe réſerver les autres. On peut aſſimiler ces fruits amers & ſauvageons aux ronces & aux épines que la terre produiſoit, en ſortant des mains du Créateur ; mais elles ne pouvoient nuire à l'homme innocent. Au moment de ſa prévarication, elles lui ſont devenues nuiſibles. De même en ſuppoſant que ces fruits ſauvages lui euſſent ſemblé déſagréables, il faudroit dire que ſa déſobéiſſance ayant occaſionné le dérangement de ſa ſanté, & ſa mortalité, elle auroit auſſi opéré dans ſon palais des ſenſations différentes, & que les fruits devenus amers pour lui dès cet inſtant, pouvoient ne le pas être dans ſon état d'innocence. Enfin il en ſeroit comme de ſa nudité dont il n'eut de honte qu'après ſon péché.

Cette difficulté reſtera toujours à réſoudre, pourquoi un grand nombre d'autres fruits n'ont pas beſoin d'être greffés. Eſt-ce que la malédiction dont, ſuivant l'Ecriture, le Tout-Puiſſant frappa la terre, n'eſt point tombée ſur eux, & pourquoi en auroient-ils été exempts plutôt que les autres ?

En remontant à l'origine des fruits, nous verrons que ceux que nous trouvons ſi excellens & que nous greffons ſur des ſau-

vageons, ſont eux-mêmes ſauvageons. La Nature a donné à un certain nombre d'arbres la faculté de travailler les ſemences de leurs fruits ; de façon que les uns en rapportent de ſemblables à eux-mêmes, & d'autres de tout différens. Pour cet effet, les ſucs des arbres qui ont des graines & des ſemences, produiſant leurs ſemblables, paſſent par des couloirs capables de les modifier tels ; & les moules internes des autres ſont propres à donner aux graines & aux ſemences une configuration différente.

Tout ſuit des loix fixes dans la Nature. J'ai fait à ce ſujet pluſieurs eſſais : j'ai ſemé des pepins des meilleurs fruits, & tous ne m'ont produit que des ſauvageons. Quelques-uns m'ont donné des fruits paſſables & du moins auſſi mangeables que beaucoup de ceux qu'on greffe dans nos jardins : il a fallu greffer ces arbres venus de pepins.

Un Fermier qui avoit une piece de terre, dont le fonds étoit extrêmement chaud, s'aviſa de la fumer avec du marc de différentes pommes tombées, dont il venoit de faire du cidre. Son deſſein étoit, après que les pluies d'hiver auroient pourri ce marc, de ſemer ſa terre en graines de mars, pour la nourriture des animaux. Je lui conſeillai de n'y rien mettre, & de laiſſer germer tous les pepins du marc, de creuſer un large foſſé autour, de laiſſer croître les ſauvageons qui proviendroient de ces pepins,

& de les faire ſarcler exactement. Il le fit : l'année d'après & les ſuivantes, il en vendit quelques milliers pour former des pépinieres. D'un nombre conſidérable de plants qui furent diſtribués dans différens jardins, pas un ſeul ne donna ni rainette, ni api, ni calleville, mais toutes pommes douceâtres & ameres, & on fut obligé de les greffer.

J'ai planté des noyaux de pêches ; la plupart ne m'ont donné que des fruits fades & inſipides, ſecs & âcres, tels que ceux de Corbeil. Jen ai eu quelques-uns d'excellens, & une eſpece parfaitement reſſemblante à celle qu'on nomme l'admirable, que j'ai greffé heureuſement ſur des pruniers & des amandiers.

A l'égard des noyaux d'abricots que j'ai plantés, la plupart des fruits provenant des ſauvageons qu'ils ont produits, étoient ſecs ; leur chair mince & aplatie touchoit preſque au noyau. Un entre autres me donna des abricots paſſablement gros & d'un goût exquis, même ſupérieurs à ceux en plein-vent ; leur chair étoit attachée au noyau.

J'ai voulu faire une autre épreuve en greffant ces ſauvageons, dont aucun n'a réuſſi. Durant quelques années, ils ont médiocrement rapporté ; mais peu à peu ils ont dépéri, malgré mes ſoins. Pluſieurs ſont morts tout d'un coup au milieu de l'été. J'ai remarqué de plus qu'ils étoient beaucoup plus gommeux que les ſouches

d'amandiers & de pruniers. Ces ſauvageons mis de bonne heure en terre, ſont quelquefois des arbres formés dès la premiere année, & portent fruit à la ſeconde. Comme la Nature ſe hâte à leur égard, elle les abandonne promptement. Dans les pays chauds où la terre eſt plus ſpirituеuſe & plus ſubſtantielle, on ne greffe point ces ſauvageons, & cependant leurs fruits ſont gros & exquis. Leur durée n'eſt pas longue.

Toutes ces épreuves ont été faites ſur des ſauvageons provenant de noyaux de pruniers & de cériſiers. Tantôt ces noyaux, quoique d'une même eſpece, produiſoient des prunes paſſables, tantôt de fort mauvaiſes, & quelquefois de très-bonnes. Ceux de ceriſes venues ſur des arbres greffés ont donné des ſauvageons qui ont porté des ceriſes, les unes auſſi belles que celles dont j'avois mis les noyaux en terre, les autres moindres, quoique vraies ceriſes, & pluſieurs des eſpeces de meriſes preſque ſemblables à celles du bigarrautier & du guignier.

J'ai ſemé pareillement des pepins de muſcats & de chaſſelas, les uns & les autres n'ont fait éclorre que des ceps dont les raiſins étoient petits & âcres, ayant de gros pepins, & preſque point de chair ni de jus: Comment ſe peut-il que des noyaux ou pepins de fruits de même eſpece, il provienne diverſes ſortes de fruits à la fois,

bons, mauvais, paſſables ? Il n'eſt pas plus aiſé d'en trouver la cauſe, que de dire la raiſon pour laquelle quantité de graines de fleurs doubles ne donnent que des ſimples, tandis que de ſimples en produiſent de doubles. Les œillets ſont un exemple de cette bizarrerie de la Nature.

Il eſt tellement conſtant que les fruits ſauvages ſont ſauvageons dans leur origine, qu'on trouve des fruits nouveaux qui ſont exquis. Le haſard a donné lieu à pluſieurs découvertes en ce genre. Quiconque ſe donneroit la peine de parcourir tous les bois dans différents climats & d'examiner les fruits des diverſes ſaiſons, en trouveroit, ſans doute, quantité d'eſpeces excellentes répandues çà & là.

Pluſieurs fruits venus de cette ſorte ont été naturaliſés dans nos jardins, & n'ont été connus que récemment. Telle eſt, ſelon la Quintinye, la poire nommée échaſſerie : elle n'avoit, de ſon temps, qu'environ une vingtaine d'années d'antiquité : il nous dit encore que la poire de Colmar lui avoit été communiquée par un Curieux de Guienne. L'épine d'hiver, ainſi appelée à cauſe des piquans de l'arbre qui la produit, eſt un de ces fruit ſauvageons dont on greffe d'autres poiriers de la même eſpece. Qu'on ne diſe point avec un célebre Naturaliſte, qu'au bout de vingt ans, un ſauvageon pourra rapporter des fruits doux, & que la

ſeve, à force d'être filtrée, s'adoucira enfin, & formera de bons fruits. Cette opinion eſt contredite par l'exemple de tous ceux qu'on cultive dans nos jardins. J'ai vu des meriſiers de plus de quarante années, remarquables par la beauté de leur tête, qui ne portoient que des meriſes ſi petites, qu'elles n'avoient qu'un noyau couvert d'une peau noire, fort ſeche, & dénuée de chair.

On a fait dans tous les temps divers eſſais pour greffer des fruits ſur des arbres non analogues, comme des poiriers ſur des noyers, des cerifiers ſur des châtaigners, & des fruits à noyau ſur des arbres de fruits à pepin, qui n'ont jamais réuſſi. On a pareillement tenté de greffer ſur des arbres ſtériles; mais toutes ces épreuves n'ont eu de ſuccès que dans l'imagination des Poëtes. Ainſi un fruit à noyau ne prendroit pas ſur un ſauvageon ni ſur un abre franc à pepin, non plus qu'un fruit à pepin ſur un ſauvageon ou ſur un franc à noyau. Tous les fruits à noyau ne peuvent pas être greffés ſur leurs pareils. L'abricotier, le prunier, l'amandier & le pêcher, qui ſe greffent les uns ſur les autres, ne pourroient pas l'être ſur le cerifier, non plus que le cerifier ſur aucun de ceux-là.

Mais voici quelque choſe de plus intéreſſant, que perſonne n'a encore pratiqué. C'eſt de greffer un même arbre dix à douze fois de ſuite, en poſant toujours un nouvel

écuſſon ſur la greffe faite en dernier lieu. J'ai greffé un jeune poirier, qui l'avoit déjà été, & j'ai mis pendant neuf ans de ſuite une greffe en écuſſon, changeant toujours les ſujets d'eſpece: à la derniere année je laiſſai pouſſer l'arbre. Trois ans après j'eus ſix poires de bon-chrétien d'été, monſtrueuſes & d'un goût exquis, leur figure réguliere répondoit à la groſſeur & à la beauté de leurs coloris; elles égaloient les poires de catillac. Cet arbre n'a pas ceſſé de rapporter beaucoup; & quoiqu'on le déchargeât conſidérablement, ſes fruits n'égalerent point enſuite cette premiere production; ils ſurpaſſerent néanmoins leur groſſeur ordinaire. Plus une liqueur eſt filtrée, plus elle eſt épurée; & la ſeve paſſant par tant de couloirs différens, qui tous la varient & la modifient, doit être bien autrement travaillée que dans les autres arbres où elle ne paſſe que par les couloirs d'une ſeule greffe.

Sans entrer ici dans le détail des greffes qu'on lira dans la ſuite, je ne parlerai que d'une qui m'a réuſſi ſur quelques arbres. Je perçois avec une vrille l'écorce liſſe & unie d'un poirier, & j'y faiſois un trou d'environ un pouce de profondeur. Puis avec un fermoir de menuiſier, j'uniſſois la plaie ſurtout à l'endroit de l'écorce. Je prenois enſuite la meſure de la profondeur du trou, & je diminuois par le bout mon rameau en

forme de cheville ronde, en obſervant qu'il fût de la même groſſeur que la vrille. Après l'avoir fait entrer un peu à force, & l'avoir enfoncé juſqu'au fond du trou, j'obſervois que l'écorce de la tige de l'arbre & celle du rameau ſe touchaſſent de toutes parts, après quoi j'enduiſois cet endroit d'onguent de Saint-Fiacre. Le rameau étoit toujours de la pouſſe précédente, & je lui laiſſois trois ou quatre yeux. Cette façon de greffer a lieu à la fin de Février ou au commencement de Mars, comme la greffe en fente, à qui elle eſt bien ſupérieure, quand elle réuſſit: il faut avoir étêté l'arbre qui, l'année ſuivante, devient très-touffu.

J'ai eſſayé la même greffe d'une autre maniere. Avec un ciſeau plat, fort mince & d'un quart de pouce de large, j'ai fait tout près de l'écorce de la tige une entaille profonde d'un demi-pouce. Enſuite d'après ſon épaiſſeur, j'ai aplati deſſus & deſſous en forme d'eſpatule, l'extrémité inférieure du rameau, & je l'ai enfoncé juſqu'à la profondeur de l'entaille faite à la tige. J'ai obſervé pareillement que les écorces ſe rapprochaſſent exactement, ſans négliger le cataplaſme ordinaire.

Les Auteurs font mention des greffes à rebours, qui conſiſtent à poſer dans l'entaille les greffes en fente par le petit bout, au lieu du gros bout ou l'écuſſon, l'œil ſens deſſus deſſous. Ces greffes ne laiſſent pas de

prendre, avec cette différence que les rameaux qui en proviennent, décrivent un demi-cintre, ou font un coude, en sortant de chaque œil pour s'élever ensuite verticalement. Tout ce qui est contre nature, & qui, sans nécessité, tend à changer l'ordre de la végétation, n'eut jamais d'attrait pour moi. *Voyez* à ce sujet le Livre du Docteur Agricola, Part. I.ere, Sect. III, Chap. I.

Je ne considere ici le labour des terres que du côté des raisons physiques sur lesquelles il est fondé. Le Laboureur se borne à le regarder comme nécessaire pour l'accroissement des plantes. Celui qui fait plus d'usage de sa raison que l'Ouvrier accoutumé à travailler machinalement, pense que l'objet du labour doit être le développement des sucs de la terre. En effet, tant qu'elle est compacte, que ses parties sont scellées les unes avec les autres, l'air, le soleil, les rosées humectantes, les pluies douces, les brouillards sulfureux, ne pouvant pénétrer cette croûte dure qui se forme sur sa superficie, elle est privée des bienfaits qu'elle a droit d'en attendre. Alors tous ses sucs sont comme engourdis, & la terre éprouve une espece de léthargie. Mais par le soulevement de ses parties qu'occasionne le labour en mettant la superficie à la place du fond, & le fond à la place de la superficie ; l'air aidé des influences d'en-haut fait fermenter les acides renfermés dans le

ſein de la terre. Rien de plus juſte, de plus conforme à l'expérience & de mieux penſé.

N'y auroit-il pas néanmoins d'autres raiſons plus fortes & plus déciſives du labour des terres ? En voici quelques-unes qu'une longue expérience & que des réflexions ſur la végétation m'ont ſuggérées. Deux choſes conſtituent eſſentiellement la terre, indépendamment de ce qui forme le ſol ; ſavoir, l'air intérieur renfermé dans ſon ſein & ſon humidité. Ces deux principes contribuent ſinguliérement à l'action des ſucs de la terre ; tant qu'elle eſt durcie en-deſſus, que l'air intérieur y eſt renfermé, & que ſon humidité reſte ſans être renouvelée, ce qui s'y trouve planté ne profite point ou profite bien moins que lorſqu'elle eſt douce & friable : or, par le labour, qui briſe & met en miettes la ſuperficie de la terre, qui en ouvre les pores pour la ſortie de cet air intérieur, & qui donne lieu à la tranſpiration de l'humidité, dont le renouvellement doit également ſe faire, le mouvement & l'agitation deviennent univerſels. Arroſez une terre excellente ſur laquelle le hâle aura formé une croûte épaiſſe ; mettez deſſus du fumier & plantez enſuite ; jamais rien n'y profitera par défaut d'air, dont les parties nutritives & élaſtiques auroient opéré la végétation.

Il ſe fait un flux perpétuel des influences d'en-haut, qui après avoir été dépoſées ſur

la terre, remontent dans la région supérieure de l'air, pour ensuite retomber sur cette terre qui les reçoit & les aspire. Quant à ce point, que fait le labour? Il lui forme d'une part des ouvertures & des soupiraux pour l'évaporation de l'air & de l'humide qu'il renferme, & il donne lieu en même-temps à l'entrée de cet air nouveau, en pratiquant un passage libre à d'autres humidités, pour remplacer celles qui sont aspirées par l'air extérieur. On ne peut concevoir que l'air intérieur de la terre soit toujours le même sans qu'il perde de son ressort, ni que son humidité n'éprouve point de changement. Il faut à cet élément, ainsi qu'à l'eau, une fluidité perpétuelle, pour que l'un & l'autre se conservent dans leur pureté & dans leur action.

De même que la transpiration sensible & insensible est nécessaire à nos corps, & que l'air que nous recevons par l'aspiration, s'il n'étoit poussé dehors par la respiration, se corromproit en séjournant dans nos poumons; de même l'air, renfermé & comprimé dans le sein de la terre, seroit plus capable de faire périr les racines, en les pourrissant, que de contribuer à leur avancement, parce qu'il est essentiellement uni à l'humidité de la terre. C'est pour cette raison que les terres glaiseuses & argilleuses qui se scellent, & les autres qui sont mattes, ne donnent que de mauvais fruits, en com-

muniquant, ſur-tout à la vigne, divers goûts de terroir; ou que les arbres après y avoir pouſſé vigoureuſement, périſſent tout formés: j'ai examiné pluſieurs de ces arbres infortunés, & j'ai trouvé leurs racines noires par le bout, chancreuſes & pourries. Il en eſt de l'air & de l'humide de la terre, quand l'un & l'autre ſont ou ne ſont pas renouvelés par cette tranſpiration dont je parle, comme d'une riviere dont le cours eſt rapide, avec une autre qui roule peſamment une eau dormante. Ceci n'eſt point établi ſur une conjecture, mais ſur un point de fait, qui conſtate ce qu'on appelle vapeurs de la terre.

Non-ſeulement le labour donne une iſſue libre à la tranſmiſſion des vapeurs de la terre & au renouvellement de ſon humidité; mais il procure encore un cours facile à ſes exhalaiſons. On fume cette terre, on y met des engrais: leurs parties étant développées & miſes en mouvement par la fermentation, les unes plus ſpiritueuſes & plus volatiles ſont enlevées dans les airs, les autres onctueuſes, balſamiques, anodines paſſent dans la ſubſtance des végétaux. Le labour opérant donc des vides & des ventouſes, pour ſervir de paſſage à ces exhalaiſons qui, par leur ſubtilité, s'évaporent, contribue directement à la fécondité de la terre, par la ſouſtraction de ces parties trop ſpiritueuſes & pas aſſez ſubſtancielles, qui nuiroient plu-

tôt à la végétation qu'elles n'y contribueroient. Dans les terres nitreuſes & pleines de ſalpêtre, les végétaux ſont chétifs, leurs racines ne groſſiſſent ni ne s'étendent, les arbres y croiſſent peu, & n'y durent pas long-temps, ſans compter qu'ils ne peuvent jamais être d'une belle venue.

Une autre raiſon plus particuliere du labour des terres m'a été ſuggérée par un fameux Laboureur du côté de Louvres en Pariſis & de Dammartin. Une des choſes qui me firent le plus d'impreſſion dans ſa façon de régir ſa ferme, fut de lui voir faire ſes ſemences différemment des autres. Tous les Laboureurs commencent par préparer leurs terres à recevoir la ſemence, puis ſuivant la diſpoſition du temps, ils les enſemencent ſur ces labours ci-devant faits. Celui dont je parle ne donnoit au contraire la derniere façon à ſes terres qu'en même temps il ne les ſemât. Toujours le ſemeur ſuivoit le charretier labourant en dernier lieu. Il m'aſſura qu'au moyen de ſa méhode, quatre cents arpens dont ſa ferme étoit compoſée lui rapportoient plus que celle de ſon voiſin qui en exploitoit huit cents.

Je dis d'abord que la raiſon la plus eſſentielle du labour eſt la néceſſité d'enfouir les mauvaiſes herbes, en retournant la terre où il s'en trouve de trois ſortes : les unes apparentes & déjà grandes, les autres prêtes à éclore dans ſon ſein, & un plus grand nombre

nombre en graine seulement. Personne ne s'avise de semer sur les mauvaises herbes qui couvrent la surface de la terre, ni de planter parmi celles qui offusqueroient les végétaux. Par la même raison, quoiqu'on ne voie aucune mauvaise herbe sur la superficie de la terre, on ne doit semer ni planter, qu'après un labour fait immédiatement avant la semence ou la plantation, à cause des mauvaises herbes en graine, qui sont déjà sur la terre ou dans son sein.

Ce Laboureur ayant remarqué que les terres récemment labourées & ensemencées tout de suite, rapportoient plus que celles qui l'étoient anciennement, que les grains y levoient plus promptement, & qu'il y avoit beaucoup moins de mauvaises herbes, voulut en découvrir la cause, & il reconnut par la comparaison des semences faites sur des labours anciens, avec celles faites sur des labours actuels, qu'il y avoit le double contre le simple pour la prompte végétation, & l'abondance.

En semant sur un labour ancien, le grain trouve de mauvaises herbes déjà levées ou prêtes à lever entre deux terres ; comme les premieres ont de l'avance sur le grain que vous y semez, il a bien moins de nourriture, & il a plus de peine à lever ; & durant le cours de la végétation jusqu'à la moisson les mauvaises herbes ont toujours le dessus.

Lorsque la semence au contraire accom-

pagne ou ſuit le labour, les mauvaiſes herbes etant miſes au-deſſus & expoſées aux injures de l'air, périſſent pour la plus grande partie. Le grain que vous ſemez, qui a été leſſivé ou avec de la chaux, ou avec toute autre compoſition, l'emporte ſur les mauvaiſes herbes qui ne ſont qu'en graine, ou ſur celle que l'air y apportera par la ſuite. Non-ſeulement il ſe défend contre les unes & les autres, mais il les étouffe au point qu'elles ne croiſſent que fort peu, ſans être en état de lui nuire. Quels que ſoient les avantages du labour, il eſt certain qu'il peut devenir nuiſible l'orſqu'il eſt trop fréquent. Les engrais de l'air qui ont bénéficié le deſſus, n'ont pas le temps de paſſer dans l'intérieur de la terre, & vous remettez endeſſus, les mauvaiſes herbes, ou leur graines que vous aviez enfouies.

DES ENGRAIS. Tout eſt terre ou originaire de la terre. Comme elle eſt le principe des êtres corporels, elle en eſt auſſi le terme & la fin. Ce qui émane d'elle redevient terre, pour y raparoître enſuite ſous une autre forme, s'y replonger enfin, & s'y confondre. Rien donc qui ne ſoit, qui ne doive, ou qui ne puiſſe être engrai de la terre, ce que Virgile appelle *pabula terræ* dans un autre ſens.

De même que tous les mets ne conviennent pas également à tous les eſtomacs, ni les mêmes nourritures aux diverſes eſpeces

d'animaux ; de même auſſi toutes ſortes d'engrais ne ſont pas indiſtinctement propres aux terres, qu'on pourroit dire en avoir chacune de ſpécifiques & de perſonnels.

Il n'eſt aucun corps qui n'exale à chaque inſtant des parties ſubtiles de lui-même, qui vont ſe perdre dans les airs. Les pierres & les métaux même ne ſont point exempts. Les parties humides & liquides des ruiſſeaux & des fleuves retombent ſur la terre après en avoir été enlevées & forment les pluies, les roſées, les neiges & les frimats. Ces brouillards épais & ſouvent mal-ſains, qui engraiſſent les terres, ſont formés des parties nitreuſes, ſulfureuſes & vitrioliques, émanées des différens corps qui les renferment. Les parties ignées, métalliques, terreſtres, compoſent les météores & ſont la matiere du tonnerre. Que d'exhalaiſons nuiſibles autant que déſagréables affecteroient notre odorat, quel ſpectacle dégoûtant frapperoit nos yeux de toutes parts ; ſi la terre officieuſe ne nous débarraſſoit de nos immondices, & ne les convertiſſoit en ſa propre ſubſtance, pour ſervir enſuite ſous d'autres formes à nos différens uſages !

Voici les principaux engrais de la terre propre au jardinage.

Les mouſſes doivent être entaſſées dans un lieu humide, ou mêlées dans le trou à fumier par couches minces pour y pourrir.

Non-seulement elles ne valent rien employées crues, mais leur graine invisible, enlevée dans l'air, leveroit sur tous les arbres du jardin bien plus qu'auparavant. Seches par leur nature & fades, elles attireroient les sucs de la terre & les retiendroient, comme fait l'éponge à l'égard de l'eau, jusqu'à ce qu'elles vinssent à pourrir, ce qui ne leur arrive qu'à la longue, & que difficilement : réduites en terreau, elles sont très-utiles aux planches de graines & de fleurs. Leur engrais fort léger & peu substantiel, ne peut être employé que pour les terres fortes & grasses ; il faut en mettre plus que de toute autre, parce qu'il est promptement évaporé.

Les gazons. J'en distingue quatre sortes, ceux des prés, des places vagues & des chemins, ceux des bruyeres & des friches, les gazons de chiendent & de ce qu'on appelle faux-blés, où croissent aussi des chardons & des orties, & ceux des bois & des endroits marécageux.

Les premiers sont préférables à tous les autres ; ils forment les pâturages les plus succulens ; aussi les animaux & le gibier qui s'en nourrissent, ont-ils la chair plus délicate que ceux qui paissent dans les bois, dans les prés & dans les fonds. Ces gazons dont l'herbe est toujours broutée par ces individus, prennent toute la substance de la terre qu'ils couvrent, leurs sucs frappés

par les rayons du ſoleil & humectés par les bienfaits de l'air qu'à cauſe de leur touffu ils retiennent plus que les autres, ſont bien autrement travaillés, que ceux que les humidités détrempent, ou que le hâle dans les ſables arides déſſeche & dévore.

La maniere d'en faire uſage conſiſte à les jeter dans la tranchée, l'herbe en deſſous, afin que la terre qui tient aux racines la faſſe pourrir, qu'elle ne repouſſe point ſur-tout étant proche de ſa ſuperficie, & qu'elle fonde aiſément ſans ſe moiſir. Guidés par la ſimple Nature, les gens de campagne levent des gazons en automne, & en forment de petits monticules, après avoir gratté la ſuperficie de la terre dont ils les couvrent. Ces gazons juſqu'au printemps, reçoivent les influences bénignes de l'air, qui les fondent & les réduiſent en miettes; on les éparpille alors, on les enfouit par un labour ſubſéquent, on plante, on ſeme, & tout vient à ſouhait.

C'eſt une très-bonne pratique que de dépoſer des gazons dans une foſſe vers laquelle on ménage une pente pour l'écoulement des eaux. A meſure qu'on les y décharge, un homme a ſoin de les arranger par lit, & de les fouler, en les empilant plus haut que les bords de la foſſe. Au bout de l'année, on en répand ſur les carrés, dont la terre devient douce, maniable & friable. Qu'on ne les accuſe point de faire

pouſſer quantités de mauvaiſes herbes : en ce cas, il ne faudroit jamais employer aucune eſpece de fumier. Il eſt hors de doute, que plus les terres ſont préparées, plus il y croît de ces ſortes d'herbes qui y trouvent une meilleure nourriture que dans les friches.

La ſeconde eſpece de gazons n'eſt autre choſe que ce que nous nommons pelouſe. Elle eſt extrêmement ſeche, ce qui paroît en ce qu'elle ne croît ni ne ſe fortifie. Ces gazons pris dans les bruyeres, & dans les friches, ne doivent être recherchés qu'au défaut d'autres ; il n'y a que les terres fortes qui puiſſent s'en accommoder.

Ceux de la troiſieme eſpece exigent des précautions dans l'emploi qu'on en fait. Le chiendent, même à un pied de terre, ne meurt pas, il y trace au contraire & reparoît quelquefois ſur ſa ſuperficie. J'ai vu des racines d'arbres qu'il avoit percées d'outre en outre, comme une alêne. Ces gazons auxquels ſont aſſociés communément les faux-blés, les chardons & les orties, ſont réfrigérans, crus & fort âcres. Néanmoins, avec ces mauvaiſes qualités, ils ne laiſſent pas d'humecter la terre & de rafraîchir celle qui eſt brûlante ; en ſe fondant, ils font un terreau paſſable, quoique froid : je ne voudrois donc pas les bannir des terres chaudes, & ſeches, ou ſans ſaveur, en obſervant de les couvrir au moins de trois bons pieds de

terre & de les ſerrer les uns près des autres.

Les gazons des bois & des marécages compoſent la derniere eſpece. Le principal aliment des végétaux, après la terre, eſt l'air. Toute plante qui en eſt privée, ne peut être que fade par elle-même. Par conſéquent les gazons ombragés par le touffu des arbres, doivent être fort inſipides. Cette raiſon leur donne l'excluſion des jardins. Ceux des marécages ſont pareillement à rejeter : le tiſſu de leur herbe eſt épais, large & inciſif ; ce ſont des eſpeces de roſeaux, qui toujours imprégnés d'une humidité morfondante, ne peuvent profiter des rayons vivifians du ſoleil. Les beſtiaux qu'on met pâturer dans ces endroits, ne donnent qu'un lait mat & peſant ; les chevaux nourris des foins qui y croiſſent, ſont veules, maladifs & toujours maigres.

Les feuilles ſont le fumier naturel des arbres. Quoique deſſéchées, elles conſervent des ſucs & des parties ſpiritueuſes ; on les brûle, & leurs cendres ſont d'une grande utilité pour la leſſive. Pourries & transformées en terreau, elles allegent beaucoup la terre. Cette ſorte de fumier peut être prodigué aux fleurs délicates, & aux plantes curieuſes, attendu qu'elle ne peut contenir que des eſprits déliés, ce qui la rend peu propre aux plantes fortes ; telles que les carrotes, les oignons, les choux. Cependant en les ſemant, les Jardiniers couvrent de

trois ou quatre pouces de ce terreau leurs planches & leurs carrés, parce qu'il ne ſe durcit point, que les mauvaiſes herbes y ſont plus facilement ſarclées, que les pluies coulent aiſément à travers ſes pores, qui ſont larges, & qu'il empêche que la ſéchereſſe ne gagne les racines des plantes.

Il y a beaucoup d'autres engrais; tels que les fleurs fanées, les herbages, les épluchures d'herbes, les tontures, les lavures de vaiſſelle, les balayures des cours des maiſons, des appartemens, des greniers; un Jardinier économe, qui en connoît les avantages, ſait en profiter. Il a dans un endroit particulier de ſon potager, une foſſe large & profonde garnie d'un contre-mur, ou de doſſes avec des pieux pour retenir les terres & où les eaux voiſines viennent ſe perdre. Là, il porte habituellement les dépouilles de ſes plantes & de ſes fleurs, qui étant bien conſommées, font, d'une année à l'autre, un terreau excellent pour ſes ſemences & ſes légumes.

Les terres rapportées ſont un des meilleurs ſpécifiques pour amender les jardins, j'entends les terres ſaines & franches, ſuivant l'avis des gens de l'art. Telles ſont celles des prés, du moins juſqu'à une certaine profondeur. J'entrerai à cet égard dans un plus grand détail, en parlant de la façon de planter les arbres & de remonter les terres.

Rien de plus commun en Bourgogne & en

Champagne, que de voir le long des grands chemins & des voiries quantité d'enfants occupés ſans ceſſe à ramaſſer la fiente des animaux dans des paniers, qu'ils vendent pour remonter les terres des vignes, ou qu'ils portent pour le même uſage chez leurs peres & meres vignerons.

On fait très-bien d'amaſſer les boues le long des grands chemins ou dans les rues des villes & des villages. Après une grande averſe, avant qu'il ſe forme une croûte ſur la boue, on balaye & on la releve des deux côtés pour la porter dans un trou où elle reſte au moins un an. Ces immondices ſont brûlantes & crues en même temps; il eſt à propos que les eaux puiſſent s'écouler du côté du trou, pour qu'elles ſe conſomment plus aiſément. Vers l'automne de l'année ſuivante, couvrez de cette terre vos planches, vos carrés, vos plate-bandes, & rien n'y manquera.

On peut placer parmi les engrais, les démolitions des maiſons bâties en plâtre, les décombres des vieux bâtimens, les chaumes qui ſervent à couvrir les habitations des gens de campagne, & beaucoup d'autres, dont je ne fais aucune mention, à cauſe qu'ils appartiennent moins au Jardinage qu'au Labourage. Tels ſont les marcs de raiſins, de biere, de cidre, d'huile, la marne, les charrée, les curures de puits, de puiſards, la poudrette, la bourbe des

rivieres, des étangs, des pieces d'eau, & le ſable de ravines.

On peut conſidérer tous LES FUMIERS ſous trois rapports différens; ſavoir, immédiatement après qu'ils ſont ſortis de deſſous les animaux; quand ils ſont entaſſés en forme de meules iſolées, ou dépoſés par monceaux dans des foſſes; & quand après avoir fermenté en cet état, ils ont laiſſé évaporer leurs parties humides, ainſi que les plus âcres & les plus ſpiritueuſes, & ſe ſont converti en terreau. Les principaux fumiers qui appartiennent au Jardinage, ſont:

Celui de cheval: fraîchement ſorti de deſſous l'animal, il ſert à faire des couches. Il s'échauffe alors plus aiſément par le moyen de l'air, qui agite & met en mouvement toutes ſes parties ſpiritueuſes. Le fumier ainſi employé ne ſert pas ſeulement à avancer les dons de la Nature, mais il nous procure quantités de plantes dont nous ſerions privés, ſans le ſecours des couches & des cloches de verre, dont la forme concave & orbiculaire concentre les rayons du ſoleil, tandis que les vapeurs douces & bénignes de ce fumier entaſſé, portent vers le haut leurs particules humides & chaudes. Par leur moyen nous avons quantité de plantes qui periroient en pleine terre.

La ſeconde façon de conſidérer le fumier de cheval, & celui des autres animaux,

c'eſt lorſqu'il eſt en meule ou en tas dans dans des foſſes. Comme il n'eſt pas poſſible que le Jardinier ait toujours du fumier neuf ſortant de deſſous les chevaux, & qu'il n'a pas beſoin d'un ſi grand nombre de couches à la fois, il a ſoin d'avoir à ſa portée de ſemblables amas pour y recourir au beſoin, & voici ce qu'il pratique à cet égard. Après qu'on a fait une premiere couche pour y mettre la ſemence, on ſait par expérience que ſa chaleur va toujours en déclinant, & avant qu'elle ſoit tout-à-fait paſſée, on la ranime par des réchauds, c'eſt-à-dire qu'on qu'on environne la couche de fumier mis en meule, qui nouvellement remué, mêle ſa chaleur avec celle de la couche, & ſuffit pour la conſerver en vigueur durant une quinzaine de jours. Quelques-uns font les réchauds en même temps que la couche, & les rabattent par la ſuite, en les remettant en place, ce qui ſuffit pour lui procurer une nouvelle chaleur.

Cependant la ſemence a levé, elle a formé du plant qui s'eſt fortifié. On pratique alors une ſeconde couche au-devant de la premiere; & lorſque celle-ci a jeté ſon feu, & que celle-là a acquis une chaleur convenable, on y repique ce qui étoit ſur l'autre & ainſi ſucceſſivement, à meſure que les plants grandiſſans ont plus beſoin d'être eſpacés. On défait la premiere couche, & on la rebat, en y mêlant de nouveau fumier

pris de la meule. Elle n'a jamais la même chaleur, que ſi elle étoit entiérement compoſée de fumier neuf; mais comme le temps s'adoucit lors de cette opération, la chaleur du ſoleil ſupplée à ſon défaut.

Le fumier mis dans les foſſes peut ſervir à faire des couches, quand il n'y a pas ſéjourné long-temps : & lorſqu'il n'eſt qu'à demi-conſommé, il eſt bon à fumer des carrés & des plate-bandes. Mais quand il eſt reſté long-temps dans la foſſe ou qu'il a ſervi à faire des couches, il devient terreau. Il ne convient point à toutes ſortes de terres, ſur-tout à celles qui ſont brûlantes ; on le réſerve pour les froides, les humides, les épaiſſes & les glaiſeuſes.

Après le fumier de cheval, celui de mulet & de bête aſine tient le premier rang : la conſtruction interne des animaux & leurs différentes nourritures mettent auſſi des différences dans leurs excrémens. Le fumier de mulet, moins onctueux & moëlleux que que celui de cheval, paſſe pour être plus chaud. Celui des bêtes aſines l'eſt encore moins. L'un & l'autre, quoique non tout-à-fait conſommés, peuvent ſervir pour les terres fermes & fraîches, & quand ils ſont récemment tirés de deſſous les animaux, on les admet pour faire des couches ; ils ſe réduiſent auſſi en un terreau léger & fort ſpiritueux.

La troiſieme ſorte de fumier utilement

employé dans le jardinage, eſt celui des bêtes à cornes, & particuliérement celui de vache qui eſt gras, peſant & froid juſqu'à un certain point. Il faut, pour être admis dans les jardins, qu'il ait ſéjourné quelque temps dans la foſſe. Peu de plantes s'accommoderoient de ſon humidité graſſe, épaiſſe & viſqueuſe. Il eſt pour cette raiſon long-temps à ſe conſommer; ſouvent les plantes & les graines pourriſſent, ſur-tout dans années les tendres & humides, lorſqu'il a été dépoſé tout frais en des terres fraîches par elles-mêmes. La vraie façon de tirer parti de ce fumier non-conſommé, c'eſt de le répandre ſur la terre vers la Touſſaint, après un labour, & de l'y laiſſer, tout l'hiver, afin que les pluies, les gelées & les humidités d'en haut le pourriſſent. Le jus qui s'en détache, pénetre la terre, & on l'enfouit au printemps. Les parties du fond qu'on met deſſus en labourant & qui reçoivent en outre les bienfaits de l'air ſont animées & miſes en mouvement. Celles qui n'ont point été fondues & qui ſont enfouies ſe conſomment dans le fond de la terre, & elles envoient vers le haut des vapeurs douces & pleines de ſels. Il eſt inutile de dire que le fumier de vache ne convient qu'aux terrains ſecs, légers ou brûlans. Celui de bœuf eſt un peu moins humide & froid, à cauſe de la complexion plus ſeche de cet animal, & du plus grand feu de ſon eſto-

mac. Auſſi ſa chair eſt plus compacte que celle de la vache, qui eſt plus molle, plus lâche & plus dilatée.

Le fumier de mouton, plus chaud que les précédens, s'emploie rarement ſeul. Pour en corriger l'acrimonie & la ſéchereſſe, on le mêle avec celui de vache. Il faut de plus qu'il ait eſſuyé pendant l'hiver les diverſes influences de l'air, afin que le crottin qui le compoſe puiſſe être attendri; autrement il brûle les plantes, deſſeche la terre, & au lieu de s'incorporer avec elle, il reſte en mottes ſeches, ou par menues parcelles. Les terres froides & humides, s'accommodent très-bien de cette ſorte de fumier; mais l'uſage le plus ordinaire qu'on en fait dans le Jardinage, eſt pour les orangers.

Le fumier de porc ne doit être employé dans nos jardins, que lorſqu'il eſt bien pourri, qu'il a paſſé l'hiver ſur la terre, & qu'il a été bien mêlé avec elle ou d'autre fumier. On eſt aſſez d'accord ſur ſa qualité peſante & matte, médiocrement chaude, peu ſubſtantielle & fort âcre. On l'accuſe de produire une infinité de mauvaiſes herbes, ſans doute à cauſe de la qualité des nourritures qui ſont propres à l'animal, comme ſi par la digeſtion qu'il a faite des graines de ces mauvaiſes herbes, renfermées dans ſes alimens, elles n'avoient pas été broyées & conſommées; de ſorte qu'il

eſt auſſi impoſſible qu'elles levent, que les pepins de poires & de pommes, qui, après avoir ſéjourné dans notre eſtomac, ont paſſé par la ſtercoration. La vraie raiſon pour laquelle le fumier de porc ſemble procurer plus de mauvaiſes herbes qu'un autre, c'eſt qu'apparemment ſes ſucs ſont plus propres à les faire germer & à les nourrir, & qu'elles y trouvent plus de conformité & d'analogie.

La fiente de pigeon, de poule & de volaille, ne s'emploie point ſeule, excepté la premiere. Tous ces engrais ſont fort chauds, auſſi ne les répand-on point, mais on les ſeme, à peu près comme les graines, dans les terres fortes, froides & humides. Ils ſont ordinairement confondus & mêlés avec les autres engrais dont j'ai parlé, & on les jette ſur le grand fumier qui eſt dans la baſſe-cour. Je penſe qu'ils doivent être exclus du Jardinage à cauſe des inſectes, de la vermine imperceptible dont ils fourmillent, & de leurs œufs, qui ne manquent pas d'éclore au grand air. Cette fiente, à meſure que les animaux la laiſſent tomber, s'entaſſe & s'aigrit; & alors une foule d'inſectes s'en nourriſſent, attirés par l'aigre & la fermentation : comme on ne la leve que rarement, ils ont le temps d'y dépoſer leurs œufs, & de là des inſectes ſans nombre, qui inondent les jardins, & qui font périr les graines, en les criblant à meſure qu'elles levent.

Je n'ai plus qu'un mot à dire de la taille des arbres, & de l'ébourgeonnement.

Quel peut être le but de LA TAILLE? Quels ſont les effets des diverſes formes que l'Art a jugé à propos de faire prendre aux arbres, ſoit à ceux en plein vent, qu'on dirige dans nos jardins, ſoit à ceux qu'on dreſſe en buiſſon, & en contre-eſpalier, ſoit aux arbres qui s'appliquent contre les murailles, & dont les branches ſont étendues? Quelle peut être l'origine de la taille?

La fin de cette opération ſur les arbres, eſt de leur faire rapporter des fruits, & d'en procurer de plus beaux, en ſupprimant certaines branches & raccourciſſant les autres. C'eſt auſſi pour leur donner une forme plus réguliere. De plus, il eſt des fruits dont nous ſerions privés, s'ils étoient expoſés à la violence des vents, comme ceux des vergers & des campagnes, & tels ſont en particulier les fruits qui ont la queue fort longue, ou dont le volume eſt conſidérable. Pluſieurs n'acquierent point en plein vent cette maturité, ce coloris charmant, ni ce goût fin & délicat qui nous les rendent ſi précieux. Ainſi, l'art aidé de la taille, dirige le cours de la ſeve & la fixe par la ſuppreſſion des rameaux ſurnuméraires, & le raccourciſſement des autres. Il faut en outre que les arbres & leurs branches ſoient attachés à la muraille ou au treillage, ſi l'on veut que les fruits reçoivent du Pere de la

Nature ces coups de pinceau charmans, que lui ſeul peut donner, cette ſaveur douce, & ce parfum qu'il leur procure. De même les autres placés dans les carrés du jardin, ou dans les plate-bandes, n'auroient que des fruits d'un vert mat, ou d'un goût fade, privés de cette couleur tendre, de ce liſſé & de ce poli qui brillent ſur la peau des fruits aérés de toutes parts, ſi une main habile & intelligente ne dégageoit les arbres au pourtour, & ne les évidoit entiérement dans le milieu. Tels ſont nos bons chrétiens tant d'été que d'hiver, nos beurrés, nos rouſſelets, nos martinſecs, nos prunes de reine-claude.

J'ai dit qu'une des raiſons de la taille & l'un de ſes effets eſt la beauté des fruits. En ôtant aux arbres quantité de rameaux, & en raccourciſſant les autres, que faiſons-nous? Nous ſupprimons autant de canaux & de réſervoirs où la ſeve ſe ſeroit dépoſée, parce que les racines en pompent & en envoient toujours dans l'arbre la même quantité, ſoit qu'on le taille ou non. La ſeve ne trouvant plus ſes entrepôts auſſi nombreux qu'auparavant, lorſqu'elle enfile les fibres des rameaux qu'on lui laiſſe, rencontre des yeux à bois & des boutons à fruits vers leſquels elle ſe porte en entier. Les uns & les autres profitent de ce qui auroit paſſé dans les branches ſupprimées ou raccourcies par la taille. De là, on conçoit

aiſément qu'il doit y avoir une plus grande abondance de ſucs dans les fruits des arbres taillés & dans leurs rameaux, que dans ceux qu'on ne taille point, où cette ſeve eſt répartie en tant de branches différentes.

D'un autre côté, l'expérience nous apprend que les arbres taillés groſſiſſent moins que ceux qui ne le ſont pas. Dans ceux-ci la ſeve eſt entiérement conſervée; ceux-là en ſont privés en grande partie par l'amputation de leurs rameaux. Dans les arbres qu'on taille, on la force à faire des efforts & des frais pour remplacer ce qu'on lui ôte; ce qui n'a point lieu pour les arbres non-taillés. Par la ſuppreſſion des rameaux on dérange le cours de la ſeve, qui ſe répand où elle trouve quelque iſſue, ou s'en fait une; & on en occaſionne une grande diſſipation, qui opere un retardement conſidérable dans leur accroiſſement. On expoſe à l'air l'intérieur de l'écorce, la partie ligneuſe & la moëlle; par toutes ces ouvertures, il ſe fait une évaporation de ſucs conſidérable, qui l'eſt bien davantage, quand la ſeve eſt obligée de faire bourrelet, pour couvrir chacune de ces plaies dues à la taille, comme on le verra ailleurs.

Je penſe que ſes Auteurs ont voulu prévenir prudemment les fâcheux événemens qu'éprouve trop fréquemment le Jardinage. Dans les années critiques, les vents font des ravages affreux à ces arbres en plein vent,

ainſi que les gelées tardives, les giboulées & les grêles, les neiges fondues, les vents brûlans & deſſéchans, ſans parler de quantité d'animaux, dont le cours eſt périodique. Les uns fourragent la verdure naiſſante, tels que les hannetons & les chenilles; les autres piquent le dedans des fleurs au fond du calice, comme ces mouches longuettes qui ont le corps noir & qui ſont rougeâtres à leur extrémité. Elles ne vivent que quinze jours, durant leſquels elles font beaucoup de dégâts. Les gens de campagne les nomment mouches de Saint-Marc, parce qu'elles ont coutume de paroître vers la fête de ce Saint. Elles laiſſent après elles une nombreuſe poſtérité.

Si dans les contre-temps dont je viens de parler, on n'avoit point de reſſource pour les fruits du côté de la taille, on ſeroit privé de ceux des arbres iſolés des vergers & des campagnes, qui ſouvent ſont moiſſonnés dès leur naiſſance, au-lieu que les premiers, moins expoſés à tous ces dangers, nous dédommagent alors de la diſette de ces derniers.

Enfin, il eſt à préſumer que la facilité de cueillir les fruits, & l'avantage de les laiſſer arriver ſur l'arbre même à leur parfaite maturité, ſont entrés pour beaucoup dans la taille des arbres. Par cette opération on les tient toujours de court en les empêchant de s'élever, & on peut attendre, pou

en détacher les fruits, qu'ils aient acquis plus de qualité en mûrissant, je parle de ceux d'été & d'automne ; au lieu que sur les arbres en plein vent, on est obligé de les cueillir avant leur maturité ; autrement ils tomberoient les uns après les autres.

Ces raisons suffisent pour avoir engagé l'homme à tailler les arbres, sans parler de celle alléguée par Cicéron : *Ne silvescant sarmentis.* S'il perd du côté de leur force, de leur étendue, de leur durée, & même de la quantité de leurs fruits, il en est amplement dédommagé par les avantages que j'ai exposés.

L'ÉBOURGEONNEMENT, en supprimant à propos ou mal-à-propos les branches des végétaux, leur procure ou l'abondance ou la disette. Décharger un arbre de ses rameaux superflus, faire choix avec discernement de ceux qui sont les plus propres, soit à le former, soit à lui donner une figure réguliere, pourvoir habilement par ce sage retranchement à sa fécondité présente & future, lui laisser suffisamment de bourgeons pour le rendre plein par-tout, distribuer avec art dans ses parties les branches à bois & les branches à fruit, surcharger en certains cas, & soulager en d'autres quelques parties de l'arbre pour parvenir à un bel équilibre, mettre un frein à l'intempérance fougueuse des uns qui s'emportent ou du haut ou d'un seul côté, aider cependant

& ſoutenir la partie foible, procurer en un mot cette belle harmonie, cette ſage ordonnance de chacune des parties avec le tout; voilà le but & les effets de l'ébourgeonnement.

Le paliſſage ne contribue pas moins à la régularité de la figure de l'arbre qu'à ſa fécondité. C'eſt l'art d'aſſigner aux bourgeons leur place, de les diriger avec ordre pour laiſſer entre eux un eſpace proportionné, afin qu'à peu de choſe près, ils ſoient également proches & également diſtans ſans forcer ni contourner les uns, ni leur faire prendre une forme déſagréable. Cette ſeconde opération exige du goût & de l'intelligence. Conſidérez un arbre paliſſé par une main habile: vous y appercevrez la naiſſance de chaque branche, & vous la ſuivrez de l'œil, aucune ne croiſera ſur ſa voiſine, toutes les parties de l'arbre tirées & alongées par les extrémités formeront comme autant de bras étendus ſur la muraille, avec laquelle ils ſembleront ne faire qu'un. Comparez enſuite un arbre ainſi dreſſé, avec ceux de tous nos jardins, où vous ne voyez rien que de forcé & hors de ſa place naturelle, où des parties ſont abſolument dégarnies, tandis que d'autres ſont dans la confuſion, où loin de diriger la Nature avec art, chaque bourgeon a été paliſſé comme il s'eſt préſenté; quelle différence pour le coup d'œil, la pouſſe & le

progrès de l'arbre, ainſi que pour l'abondance des fruits!

Quelque grands que puiſſent être les avantages de cette double opération, on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit troubler l'ordre de la végétation, que de priver la ſeve d'une partie des réſervoirs deſtinés à lui ſervir de paſſage & de dépôt. Par ces retranchemens, on fait aux arbres des plaies vers leſquelles elle eſt obligée de ſe porter en ſe détournant pour les fermer. Les formes auxquelles nous les aſſujettiſſons, ſont également contre les intentions de la Nature. Elle les a faits pour élever vers le Ciel leur tête altiere, pour étendre à leur gré leurs rameaux ſouples, & faire briller dans toutes leurs parties cette multitude de branches & de bourgeons, dont chaque année elle embellit leur tige. L'Art qui s'eſt attribué ſur la Nature un empire abſolu, en même temps qu'il l'aſſujettit, ſait auſſi la diriger, l'orner & la perfectionner. Docile à ſes loix, elle le ſeconde dans tout ce qui ne tend point à ſa deſtruction. Ce concours de la Nature & de l'Art a procuré aux arbres en eſpalier cette forme réguliere, qui offre le long des murailles une tapiſſerie riche & une riante verdure, en abattant les branches de devant & de derriere, pour étendre avec ordre & ſymmétrie celles des côtés.

L'uſage d'appliquer les arbres aux mu-

railles a été peu pratiqué juſqu'au ſiecle précédent. Le plus grand nombre des anciens châteaux & leurs jardins, ne ſont fermés que par des haies fortes, ou par des murs de terraſſes, avec de larges foſſés. Les guerres continuelles, l'inondation des Peuples barbares, la difficulté de trouver des ouvriers propres à ces ſortes d'ouvrages, le défaut de conſommation en certains lieux éloignés des grandes Villes, ont pu faire négliger les eſpaliers.

Quoi qu'il en ſoit, juſqu'au ſiecle de Louis XIV, les bonnes pêches furent très-rares, parce qu'on ne s'étoit point aviſé de placer les pêchers en eſpalier. Les ſeules pêches de vignes & celles de Corbeil étoient en recommandation. Tandis que la Quintinye, l'oracle de ſon temps, s'occupoit à former les eſpaliers de Verſailles, & qu'il dirigeoit les jardins des Seigneurs de la Cour, les Montrueillois humbles, cachés & inconnus formoient ſans bruit le grand œuvre du Jardinage, & dreſſoient leurs eſpaliers, tels que nous les voyons aujourd'hui. Girardot vint enſuite, qui ſe rendit fameux par le débit conſidérable qu'il fit de ſes pêches. Depuis ce temps, leur art de gouverner les arbres eſt inconnu, & leurs talens éminens pour le Jardinage ont uniquement tourné à leur profit.

Toutes ces opérations, telles que je viens de les expoſer, ſont aiſées, quand ont veut

ſuivre la Nature & la ſeconder. Un Jardinier qui les met en uſage d'après de bons principes & une bonne judiciaire ſoutenue par l'expérience, jouit de l'abondance & de la fécondité. Mais ſi, au-lieu de ſe conformer à ce que cette Nature exige de lui, ſi au-lieu de l'écouter & de n'écouter qu'elle, il prétend ſe faire des ſyſtèmes particuliers & donner l'eſſor à ſon imagination pour forcer la Nature, ſans ſe régler ſur les climats & les terrains, alors il confond tout, & renverſe l'ordre naturel. Les végétaux deviennent les victimes de ſes tentatives haſardées & de ſes entrepriſes audacieuſes.

DISCOURS

SUR LE VILLAGE

DE MONTREUIL.

MONTREUIL eſt un Village à deux lieues de Paris, où la culture des arbres fruitiers eſt portée à la perfection. Ses Habitans ſont les ſeuls qui juſqu'ici aient entendu la direction de la ſeve dans le gouvernement des végétaux. Leur ſavoir & leur pratique ſont fondés ſur une Phyſique expérimentale, plus parfaite, j'oſe le dire, que les ſpéculations renfermées dans les écrits des Phyſiciens les plus profonds. Ceux-ci ont mis ſur le papier leurs idées & leurs penſées, ſans trop s'embarraſſer ſi elles pouvoient cadrer avec la pratique, au-lieu que ceux-là ne travaillent que d'après un ſyſtême le plus ſuivi qui fut jamais.

A la faveur de ce ſyſtême, les Montreuillois ont trouvé le ſecret de tirer des arbres fruitiers tous les avantages poſſibles.

Leur méthode a, juſqu'à préſent, été ignorée; ceux qui s'imaginent la connoître n'y entendent rien. Elle eſt tellement rai-

ſonnée, qu'il eſt impoſſible d'y rien comprendre au premier coup d'œil, & en les voyant travailler. On ne peut même en porter qu'un jugement faux, ſi l'on n'a approfondi leur travail & ſi l'on n'a eu des relations particulieres avec eux. Telle eſt l'origine de l'erreur des Jardiniers au ſujet de cette méthode. Tout ce qu'ils ont imaginé à cet égard & qu'on a imprimé d'après eux, n'eſt qu'un tiſſu de chimeres. Auſſi ſe ſont-ils accordés pour la bannir du Jardinage, ſans ſavoir ce qu'ils ont réprouvé.

Comme on pourroit me taxer de prévention en faveur de Montreuil, ou d'une cenſure trop ſévere à l'égard de tous mes Confreres, qui ſe ſont ligués contre ſa méthode, je me crois obligé d'entrer dans quelque détail ſur le travail des Montreuillois, leurs talens & leur induſtrie. Je ferai voir qu'il n'y a aucune de leurs opérations qui ne ſoit fondée ſur des regles invariables, puiſées dans la Nature : au-lieu que nos Jardiniers n'ont pour guide qu'une routine aveugle, deſtituée de raiſonnement; cette Société eſt en état de rendre raiſon juſqu'à un certain point de toutes ſes pratiques.

Mes recherches remontent juſqu'à l'établiſſement du Jardinage à Montreuil : on y verra comment de ſimples campagnards ont trouvé ce qui n'a point été apperçu des plus grands Phyſiciens, qui ſe ſont exercés ſur les phénomenes de la Nature. Sans être

découvert, ſans que ſa méthode ait tranſpiré, un Peuple auſſi nombreux, renfermé dans pluſieurs Villages, qui fait depuis plus d'un ſiecle un commerce immenſe de toutes ſortes de denrées dans un eſpace de terrain aſſez borné, eût attiré les regards de la République Romaine. En publiant les talens de ce Peuple enſeveli, juſqu'à préſent, dans l'obſcurité & dans le ſilence, je me propoſe de détruire les fauſſes préventions priſes ſur ſon compte, & d'inſtruire en même temps ceux qui ne connoiſſent point ſon travail.

La premiere idée qui ſe préſente à l'eſprit, quand on fait l'énumération de tout ce qui croît dans le terrain de Montreuil, eſt ſon excellence pour les productions de la Nature que ſes habitans cultivent. C'eſt-là, ſelon l'auteur du *Traité de la Culture des Pêchers*, la principale cauſe de ſes grands ſuccès. Or, je prétends que ſi le pêcher ſe plaît plus dans le terrain de Montreuil que dans un autre, parce qu'il y produit une ſi grande abondance de fruits, il faut convenir auſſi que ce terrain eſt propre à tous les végétaux qui y croiſſent & y réuſſiſſent également. Il eſt plus d'un canton chez les Montreuillois fort inférieur en bonté à ceux où l'impéritie d'un grand nombre de Jardiniers laiſſe tout périr. Les terres les plus mauvaiſes ceſſent de l'être entre leurs mains. Dans le Jardinage, tout dépend plus

de la culture que de la qualité du terrain : d'où je conclus qu'il eſt infiniment plus rare de trouver des Cultivateurs auſſi intelligens, qu'un terrain ſemblable au leur.

Je commence par les enclos (1) de Montreuil que peu de gens connoiſſent ; il eſt eſſentiel d'y conduire mon lecteur. Ses habitans ont imaginé de partager leur terrain par carrés, & d'y pratiquer des murailles en tout ſens. Qu'y apperçoit-on en y entrant ? Des murs tapiſſés d'une riante verdure, & couverts d'une riche moiſſon de fruits, un arbre ſeul qui paroît remplir un plus grand eſpace que quatre des nôtres, des Pêchers âgés de dix-huit ans, dont l'étendue eſt de huit à neuf toiſes, & nombre d'autres qui, à l'âge de douze ans, s'étendent à vingt & trente pieds.

Si je m'arrête à tous les objets ſinguliers offerts à mes regards, je ne puis me laſſer d'admirer les diverſes inventions de l'art qui les a produites. Pourquoi, demanderai-je, ces murailles ſi multipliées & pratiquées en tout ſens ? Pourquoi ces ta-

(1) Les enclos dont tous les Cultivateurs ne ſont pas propriétaires, ſont loués depuis cinquante écus, juſqu'à vingt & vingt-cinq piſtoles l'arpent. Ils ont été taxés pour la taille à 50 & 60 livres. Les terres en dehors ſont louées 40 & 50 livres l'arpent.

blettes faisant saillie le long de leur larmier ? A quoi servent ces auvents, portés sur des morceaux de bois scellés dans les chaperons, & qui regnent dans toute l'étendue de ces murailles ? Pourquoi ces divers abris, si artistement placés, & qu'on nomme des brise-vents ?

En examinant toutes ces choses, je trouve que ces murs qui coupent le terrain ont été inventés pour garantir les arbres des mauvais vents, & en détourner les influences nuisibles de l'air. Par leur moyen, les gens de Montreuil ont réuni dans chacun des carrés, que forment ces murailles, les rayons du soleil dont ils ménagent la réverbération, lorsqu'il est passé, pour en conserver long-temps après la chaleur. Les autres inventions qui m'ont frappé, me paroissent tendre à procurer aux fruits des arbres, la facilité de nouer plus promptement & plus surement, ainsi que les moyens de croître & d'acquérir plus de saveur. Curieux de connoître l'époque & les auteurs de ces pratiques ingénieuses, tous me répondent que leurs ancêtres apprirent d'âge en âge à leurs descendans, depuis plus d'un siecle, à les mettre en usage, comme eux à leur tour les transmettront à leurs enfans.

J'examine ensuite les carrés, les ados, les plate-bandes, & toutes les autres parties du terrain, ainsi fermé de murs, afin

de voir ce qu'on y cultive, quels végétaux y croiſſent, comment ils y croiſſent, & quel profit ils rendent à leurs maîtres. Alors, que d'objets s'offrent à moi qui caractériſent le génie de ces laborieux Cultivateurs ?

Là, ce ſont des ceriſes hâtives, en abondance, dont les arbres, par leur étendue prodigieuſe & le touffu de leur riche feuillage, forment une tapiſſerie la plus réguliere. Le contraſte de leurs petits fruits d'un rouge incarnat, avec les feuilles d'un vert brun mat, eſt charmant. Que de ſoins pour arranger leurs rameaux ſouples avec tant d'art?

Près de ces arbres ſi renommés à Montreuil & qui ſont partie de ſes revenus conſidérables, ſe trouvent des abricotiers non moins avantageuſement placés. Ils offrent à mes regards, outre leurs feuilles d'un vert médiocrement foncé, des fruits pâles d'un côté & d'un vermillon auſſi vif que brillant de l'autre. J'en vois de deux ſortes, dont les branches ſont pompeuſement étalées ſur la muraille. Ailleurs, j'apperçois ces mêmes fruits en plein vent. Le hâle & le ſoleil les ont brunis ; ils me paroiſſent panachés & marqués de petites taches d'un rouge brunâtre.

Non loin de là les feuillages ſimples & d'un vert brun des pruniers précoces placés entre les pêchers, ſervent à relever

le vert tendre de ces derniers ; leurs branches artiſtement étendues, préſentent à mes yeux, les unes des fruits rougeâtres d'un brun obſcur, les autres d'un jaune doré, ceux-ci d'un rouge de ceriſe, ceux-là d'un blanc pâle. Mais rien n'excite plus ma ſurpriſe que ces reines-claudes, tant en eſpalier & en éventail, qu'en buiſſon & en plein vent. Le vert de mer des unes & la verdure foncée des autres, avec les taches de la plupart mélangées d'une petite teinte de rouge, forment un coup d'œil raviſſant.

Ailleurs, ce ſont des poiriers de primeur, ainſi que d'été, d'automne & d'hiver. Si je conſidere ces arbres immenſes, ſurchargés de fruits, taillés & paliſſés avec tout l'art imaginable ; je demande pourquoi on n'en trouve point ailleurs de ſemblables. Mais ceux qui me charment le plus ſont, les rouſſelets exquis, les beurrés d'une groſſeur prodigieuſe, recherchés pour leur coloris & la régularité de leur forme, les craſſanes dénuées de cette âpreté, qui en diminue ſi ſouvent le prix, les colmars ſucculens, les martinſecs d'un vermillon brillant & d'une groſſeur au-deſſus de l'ordinaire, les bons-chrétiens d'été & d'hiver, où ſe trouvent réunies les perfections des fruits les plus renommés.

Un ſpectacle nouveau attire encore mes regards. Ce ſont les pommes d'api, d'un

liſſe & d'un luiſant qu'on prendroit pour un beau vernis. Elles ne ſont parvenues à une groſſeur ſi ſurprenante, que parce qu'on a ſu leur prodiguer une ſeve qui trop partagée n'eût fait que des fruits maigres, imparfaits & de mauvais goût. Pour leur procurer le rouge éclatant qu'y a appliqué le grand Peintre de la Nature, il a fallu qu'une main habile ait coupé ſagement les feuilles qui pouvoient leur porter une ombre funeſte.

Pourrois-je ne pas jeter les yeux ſur les chaſſelas, dont Montreuil fournit ſi amplement nos tables ſomptueuſes. Ils ſont roux, dorés, clairs, tranſparens, croquans, nourris & ornés de leur fleur. Leurs muſcats ne leur cedent en rien. Je remarque qu'il en eſt d'une groſſeur extraordinaire, & que pour éclaircir les grappes, dont les grains ſont trop drus, on en a coupé délicatement un entre deux.

Enfin, par-tout où je porte mes pas dans ces riches enclos, je ne trouve que des productions perfectionnées par le génie du Cultivateur, ou des effets de ſon induſtrie. Les carrés & les plate-bandes offrent des pois hâtifs, des haricots, des fraiſes, des framboiſes, des groſeilles, des violettes recherchées par préférence à celles des bois & des jardins pour le ſirop violat. J'apperçois de tous côtés des bordures & des planches d'oſeilles, qu'on réchauffe en

hiver, & qu'on couvre pour en avoir de primeur. Enfin, je ne trouve rien de confus, rien de négligé, pas un coin de terre qui ne ſoit occupé. Les murs même du côté du Nord, ſont garnis d'arbres auſſi touffus, que ceux qui ſont le plus favorablement expoſés dans nos jardins: on y a placé les fruits dont la chair plus groſſiere eſt en état de ſe défendre de la rigueur du froid, tels que les poires, les pommes à cuire, les meſſire-jean, les martinſecs, & quantité de fruits d'hiver.

Mais pourquoi ne trouve-t-on point ailleurs des arbres auſſi bien paliſſés? Ici, on ne voit ni treillage, ni gaulettes pour les tenir, ni oſier, ni jonc pour les attacher; ce ſont de petits morceaux d'étoffe qui embraſſent chaque bourgeon & chaque branche, & qui les retiennent avec un clou, comme plaqués ſur la muraille avec laquelle ils ſemblent s'unir. Quelle peut être la raiſon d'une pratique auſſi ſinguliere? Tout ce qui violente la Nature, diſent les Montreuillois, hors le cas de néceſſité, eſt contraire à la végétation. Un lien qui appuye ſur la peau de la branche, la preſſe & y fait contuſion. Les jeunes bourgeons qui l'ont plus tendre, ſouffrent quelque altération de tout ce qui les contraint, les branches ſerrées par l'oſier venant à groſſir, ſes ligatures gênent le cours de la ſeve: ſi elles ſont lâches, il en réſulte

que les grands vents agitent & souvent briſent les bourgeons & les branches de l'arbre. Leurs murs ſont enduits de plâtre, qui ne peut jamais offenſer l'écorce, & procure aux fruits, outre la chaleur du ſoleil pour les faire mûrir plus promptement, cette ſaveur, cette groſſeur & ce coloris, qui les diſtinguent de ceux des autres jardins.

J'approche de plus près, pour mieux contempler ces arbres ſi bien tenus. Je n'y vois ni onglets, ni chicots, ni bois morts, ni chancres, nulle gomme, mais une écorce brillante. La plupart ſont des pêchers où les fruits ſont diſtribués dans leurs différentes parties, avec tant d'ordre & de profuſion, qu'on les croiroit placés par la main de l'Art plutôt que par celle de la Nature. Ils profitent tous également, & parviennent tour-à-tour à une heureuſe maturité. Ici, la petite mignone, par ſon velouté éblouiſſant charme les yeux; là, ſe préſente la madeleine, non avec ce teint pâle & cette couleur blafarde qu'on ne lui voit que trop, mais avec un vermillon éclatant. Ailleurs la groſſe mignone, l'admirable, la pourprée, la nivette, la bourdine, le teton de Vénus & une infinité d'autres qui ſe ſuccedent, contraſtent par leurs coloris varié avec le vert tendre du feuillage.

Au reſte, ces arbres ſurchargés de fruits,

n'en ſont point épuiſés, vous les verrez l'année ſuivante faire des pouſſes vigoureuſes, qui ſemblent annoncer, qu'ils acquiérent inceſſamment de nouvelles forces. Conſidérez leurs membres alongés, jetez les yeux ſur cette foule innombrable de branches à fruit, regardez la groſſeur des tiges & l'eſpace immenſe que chacun d'eux occupe ; toutes ces choſes ſont les effets d'une taille raiſonnée faite ſur les gourmands, qu'on a trouvé le moyen de convertir en branches fructueuſes. Cette abondance, cette vigueur ſont également dues à un ébourgeonnement ſage & modéré. Là, on ne fait ce que c'eſt que de pincer & d'arrêter les bourgeons par les bouts ; là, on ignore l'art pernicieux de violenter la Nature, de déranger ou de troubler les arbres dans leur action de végéter.

Nous ne pouvons quitter ces enclos charmants, ſans conſidérer avec quelque attention un objet ſingulier. C'eſt la diſpoſition de tous les arbres en eſpalier, qui, au lieu d'être formés en éventail, comme tous ceux de nos jardins, & de n'avoir que des branches montantes, n'en ont aucunes verticales, perpendiculaires à la tige. Toutes ſont obliques, latérales, diagonales, & le canal direct de la ſeve eſt ſupprimé, ſans que les arbres ſoient dégarnis du bas.

Si nous parcourions les dehors de Mon-

treuil, quelle foule d'objets nouveaux ſe préſenteroient a nos yeux! des plants de vignes ſur des côteaux, des noyés fort élevés, de vaſtes oſeraies, des luzernes, des prés, des blés, des ſeigles, de petits emplacemens entourés de paillaſſons, & deſtinés à élever des fraiſes, des plantes de chicorée, de petites pépinieres. Les Montrueillois ne cultivent point de fleurs, ce ſont eux cependant qui en font un des plus amples commerces. Rien n'égale leur activité induſtrieuſe pour ſe pourvoir de tout ce qu'ils n'ont pas, comme d'œufs frais, de laitage, de crême, de petits fromages, qu'ils vendent dans les ſaiſons où ils ne recueillent point de fruits. Il ne leur ſeroit pas poſſible de ſe livrer en même-temps, à tous les ſoins des baſſe-cours, étant obligés d'être ſans ceſſe hors de leurs habitations pour vaquer à leurs affaires.

Après ce que je viens de dire, il eſt bien aiſé de décider ſi c'eſt la Nature ou l'Art qui rend le terrain de ces laborieux Villageois inépuiſable, & propre à tous les végétaux, & non pas ſimplement au pêcher, & s'il eſt poſſible qu'ils y aient adapté leur méthode. De huit cents ménages, il y en a ſix cents qui gouvernent le pêcher & qui cultivent également les denrées. Là, nul n'eſt oiſifs ni exempt de peine, pas même celles que la foibleſſe de leur ſexe ne diſ-

penſe que trop ſouvent du travail. Pluſieurs parmi elles entendent parfaitement la direction des arbres, & ſe livrent aux ouvrages les plus pénibles. Chaque jour on les voit prévenir le lever de l'Aurore, pour apporter ſur leurs têtes à nos marchés les riches productions de leurs enclos, dans des mannes d'oſier appelées noguets. Quelques-unes ainſi chargées conduiſent en même temps des bêtes de ſomme. Cependant les peres, les maris & les enfans de tout âge, font les préparatifs du voyage ſubſéquent. Il n'eſt retardé ni par les ardeurs brûlantes du ſoleil, ni par les pluies, les vents & les orages. A peine ces femmes laborieuſes ſont-elles de retour, qu'elles prennent un frugal repas & un rapide ſommeil, & revolent dans les champs s'occuper d'une nouvelle récolte dont elles ſe chargeront à deux & trois heures du matin, comme le jour précédent.

Le terrain de ces Villageois, voiſin de carrieres à plâtre, leur a fait naître l'idée d'en faire uſage. Ils en tirent la pierre, la cuiſent, la battent, & leurs mains adroites élevent les murs de leurs enclos. Ils ménagent tellement leurs arbres, qu'au milieu même de l'été, quand ils ſont forcés de ſe clorre, ils n'abattent ni fleurs ni fruits.

On leur fait un reproche qui a quelque choſe de ſpécieux, au ſujet des longues

tailles qu'ils donnent quelquefois à leurs arbres. La confiance qu'ils ont en la bonté de leur terrain eſt cauſe, dit-on, qu'ils s'embarraſſent peu de les ſurcharger, au riſque de les faire périr. Je puis démontrer que les gens de Montreuil, dans leur façon de tailler leurs pêchers, leurs laiſſent moins de bois, que ne font ceux qui leur attribuent un tel défaut.

En donnant à certaines branches, telles que ſont quelques gourmands, deux ou trois pieds de longueur de taille, ils ne fatiguent nullement leurs arbres, en ce qu'ils ſe gardent bien lors de la pouſſe d'en rogner les bourgeons; au lieu que les Jardiniers qui pincent, arrêtent, caſſent les bouts, forcent la Nature à repouſſer de nouvelles extrémités. De plus, ils évident davantage & déchargent plus leurs arbres tant à la taille qu'à l'ébourgeonnement. Ils n'alongent que les gourmands; les autres, au contraire, alongent les branches foibles, & taillent court les fortes, d'où il arrive que celles-là s'épuiſent, languiſſent & meurent, & que celles-ci ne pouſſent que de nouveaux gourmands, dont le retranchement continuel fatigue & ruine en peu de temps les arbres. Mais en ſecondant la Nature par des tailles longues ſur des branches à qui elle prodigue la nourriture, les Montreuillois en tirent des fruits ſans nombre, & n'alterent nullement

leurs arbres, qui croiſſent rapidement, rapportent promptement, groſſiſſent conſidérablement, & ont une étendue prodigieuſe, en donnant des fruits abondans. Autant qu'ils ſont attentifs à ne paliſſer que les bons bois & à ſupprimer tous les autres comme défectueux, ou comme ſurnuméraires, autant les jardiniers laiſſent des forêts de bourgeons à leurs arbres, qui les épuiſent. Jetez les yeux ſur les eſpaliers de Montreuil, vous verrez des eſpaces réglés avec jugement entre les branches & les bourgeons, afin qu'ils puiſſent jouir des bienfaits de l'air, & vous les conduirez de l'œil, depuis l'endroit où chaque bourgeon ſort de la mere-branche juſqu'à ſon extrémité.

Rien de plus étonnant que de voir comment les Montreuillois ont pu, ſans avoir étudié la Phyſique, ſaiſir le point fixe de diriger les arbres par principes, & comment ils ont pu réuſſir à l'égard du pêcher dans le gouvernement duquel les perſonnes les plus verſées dans le Jardinage, & la Quintinye même, ont échoué.

J'ai toujours été ſurpris que ceux qui par état l'ont dirigé, n'aient pas découvert leur méthode; que la Quintinye qui aimoit ſi fort ſon art, & tant d'autres ſavans aient pris un parti ſi contraire à la nature de cet arbre, & qu'en ſuivant une route toute oppoſée, une ſociété de Jardiniers

isolés, ait fait aux portes de Paris, depuis cent cinquante ans, tout le commerce des pêches & des autres fruits.

Quiconque se donneroit la peine de recueillir ce que la Quintinye a dit du pêcher, feroit assurément un gros volume, mais il seroit sûr, en s'y conformant, d'avoir peu de fruit, de replanter souvent & de supporter beaucoup de dépenses infructueuses. Quant aux autres Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ils se sont copiés réciproquement, & n'apprennent autre chose qu'à hâter la perte du pêcher.

J'ai fait différentes perquisitions à Montreuil, pour avoir des Anciens quelques éclaircissemens sur l'époque de la culture de cet arbre. Je n'ai pu apprendre que diverses particularités, qui m'ont amené à des inductions d'après lesquelles j'ai tracé cette esquisse.

Jetant par hasard les yeux sur un livre de Médecine intitulé : *les Œuvres de Nicolas Abraham de la Framboisiere*, Médecin de Henri IV, ensuite de Louis XIII, & de la Reine-Mere, je lus ce qui suit : « Les meilleures pêches sont celles de Corbeil, qui » ont la chair seche & solide tenant aucunement au noyau. Les abricots sont » beaucoup meilleurs que les pêches : car » ils ne se corrompent pas si-tôt au ventricule, & ne s'aigrissent point, & ont » le goût plus suave, & pour ce sont » plus agréables à l'estomac. »

Telle étoit l'idée de l'ancienne Médecine au ſujet des pêches ; celle d'aujourd'hui eſt bien différente, & dans nombre de maladies elle les permet avec le correctif du ſucre. Il faut dire auſſi que nos pêches d'eſpalier & celles de Corbeil ſont auſſi différentes que nos excellens fruits à couteau le ſont de ceux deſtinés à faire la boiſſon en Normandie. L'auteur avoit remarqué que *Dioſcoride & Galien étoient en grand débat ſur le fait des pêches ; Dioſcoride pour, & Galien contre.*

La Quintinye nous apprend d'un autre côté, que quoique de ſon temps les eſpaliers de pêchers fuſſent très en vogue, néanmoins ils n'étoient pas fort anciens. Voici un fait certain, qui prouve la vérité de ce qu'avance cet Auteur, & qui fait voir combien Montreuil étoit alors peu connu.

Pepin, dont la famille étoit établie en ce lieu depuis long-temps, quitta ſa patrie pour ſe mettre au ſervice de la Quintinye à Verſailles, en qualité de garçon Jardinier ; c'étoit dans le temps que Louis XIV venoit de faire la dépenſe prodigieuſe de ſes potagers. La maniere de conduire le pêcher pratiquée aujourd'hui à Montreuil exiſtoit déjà, mais elle n'avoit pas encore pénétré juſqu'au Directeur des potagers du Roi. Le jeune homme qui ne goûtoit point ſa façon d'opérer, travailloit à Verſailles ſuivant les principes qu'il avoit reçus dans ſon enfance.

Le disciple n'étoit rien moins que d'accord avec son Maître. Celui-ci lassé d'être toujours contredit, se débarrassa un peu brusquement d'un ouvrier indocile, & ils se séparerent fort mécontens l'un de l'autre. Le jeune Pepin reprit le chemin de Montreuil, où l'a mémoire de ses ancêtres sembloit l'inviter à se fixer, pour y soutenir la gloire que leurs talens leur avoient acquise.

En rapprochant ces époques & ces anecdotes, il est constant qu'en 1613, temps auquel écrivoit la Framboisiere, on ne connoissoit d'autres pêches que celles en plein vent, qui croissent encore actuellement dans le territoire de Corbeil. Servies alors sur les tables des Rois, elles sont devenues depuis le partage du menu peuple. On ne parloit point des pêches de Montreuil, non plus que du temps de la Quintinye, qui a écrit vers l'an 1680.

J'ai conféré sur tous ces différens faits avec les principaux personnages (1) de Montreuil & de Bagnolet, & le résultat a été que depuis cent cinquante ans, on y cultive le pêcher comme on fait aujourd'hui. Ils m'ont déclaré que leurs peres ne l'y avoient point vu naître. Quelques anciens

(1) Boudin, Pepin, & de Beausse le pere; ce dernier est décédé à quatre-vingts & tant d'années, en 1754.

arbres de leurs jardins font juger par la façon dont ils ſont dreſſés, que les fondateurs de l'établiſſement du pêcher à Montreuil, n'avoient point atteint cette perfection à laquelle on eſt parvenu depuis pour le paliſſage. Pluſieurs ſouches de pêchers antiques ſur amandier, qui ont un pied de diametre ſont tout à-fait en terre, & ſeches, à l'exception d'un peu d'écorce vivante par derriere, qui porte la nourriture à un rejeton greffé en pêches depuis vingt ans. Les uns & les autres peuvent en avoir quatre-vingts, & ils ne laiſſent pas de bien pouſſer & de donner amplement de beaux fruits.

Des gens de Montreuil, m'a-t-on dit, après avoir mangé des pêches de vigne, ou de celles de Corbeil dont j'ai parlé, jeterent les noyaux dans leurs jardins. Quelques-uns ayant levé le long du mur, produiſirent des arbres. Il prit fantaiſie aux propriétaires de ſoutenir leurs branches chargées de fruit, & de les attacher à la muraille. On ignoroit alors en France l'art d'y appliquer les arbres. Ces bonnes gens n'ayant ni jonc ni oſier, firent des loques avec des morceaux de leurs vieux habits & chaſſerent des clous dans la muraille ſur les deux bouts de ces loques unis dont ils envelopperent chaque branche. Telle eſt l'origine de la méthode de travailler à la loque, pratiquée dans tous les pays. Les

pêches ainſi expoſées au grand ſoleil, prirent couleur, acquirent du goût & groſſirent davantage. Ce ſuccès engagea à planter de nouveaux noyaux ; les fruits portés au marché, furent enlevés d'abord & bien vendus. L'Auteur de cette découverte, attacha bientôt toutes les branches de ſes pêchers le long de ſes murailles qu'il multiplia auſſi.

Pluſieurs particuliers de Montreuil voyant l'heureux débit de ces fruits, planterent pareillement le long de leurs murs de ces arbres venus de noyau. Il ſe trouva des eſpeces plus ſucculentes, plus charnues, plus colorées, qu'on s'appliqua à multiplier par la voie des greffes, & on eſſaya ſans doute d'écuſſonner les pruniers ſauvageons & les amandiers. Ces pêchers prirent le nom de ceux qui en firent les premiers la découverte : celle, par exemple, qu'on appelle la Bourdine (ſon vrai nom eſt la Boudine) laquelle eſt très-eſtimée à Montreuil & à Bagnolet, doit ſon exiſtence au nommé Boudin.

Les ſuccès de ces particuliers donnerent de l'émulation aux autres. Non-ſeulement ils s'appliquerent à cultiver le pêcher ; mais tous enchériſſant les uns ſur les autres, s'empreſſerent de planter & de gouverner les arbres de leur mieux. Dès-lors les pêches de Corbeil diſparurent de nos marchés. Les Jardiniers & les maîtres des

maiſons de campagne autour de Paris, voulurent avoir de ces fruits ſi colorés, d'un goût ſi ſuave, & qui ſe vendoient fort cher. Bientôt les Pépiniériſtes éleverent des amandiers & des pruniers ſur leſquels ils grefferent diverſes ſortes de pêches.

Il n'y avoit originairement qu'une douzaine de jardins à Montreuil, où l'on cultivât le pêcher ; à la mort d'un des propriétaires qui poſſédoit un terrain d'environ quatre arpens, ſitué vers l'endroit qu'on nomme la Croix-du-Bois, ſes enfans eurent chacun un arpent qu'ils firent enclorre de murailles. Les héritier d'un de ces derniers, au nombre de quatre, partagerent entre eux l'arpent de terre provenant de la ſucceſſion de leur pere. Tous planterent des pêchers le long de leurs murs de clôture. On s'apperçut alors que dans les quatre quartiers de terre du dernier décédé, les pêches avoient plus de couleur & de goût, que les arbres profitoient mieux, geloient moins tous les ans, & que ce qu'on avoit planté dans le reſte de chaque carré, étoit plus hâtif. Bientôt le terrain commença à être coupé de murs en tout ſens ; uſage préſentement général à Montreuil.

On remplit enſuite les carrés non-ſeulement des fruits d'un débit ſûr, tels que les fraiſes & les framboiſes ; mais encore de plantes d'un commerce lucratif & abondant. On planta des primeurs, des vignes,

& des arbres de fruits à pepin de toute nature. Les expoſitions du nord & du couchant moins favorables au pêcher que celles du levant & du midi, furent deſtinées aux fruits à pepin & à noyau, qui peuvent y réuſſir. L'intelligence des Montreuillois juſqu'alors renfermée dans la ſeule culture du pêcher, s'étendit inſenſiblement aux denrées, & aux fruits de toute eſpece. Depuis ce temps-là, ils multiplierent tellement leurs murailles que tous les terrains de la campagne même éloignés en furent coupés. Pour bien juger de leur effet, il faut ſe tranſporter ſur le haut de la montagne, en venant par Bagnolet, & conſidérer de là Montreuil à vue d'oiſeau.

Lors des révolutions, que fit éprouver à la France le ſyſtême qui changea la face des affaires de l'état & des particuliers, les habitans de ce lieu qui faiſoient des rentes ſur leurs biens, les rembourſerent, ſoit pas les facilités qu'ils trouverent à faire des emprunts en billets, ſoit par les gains immenſes que leur produiſoit la vente de leurs denrées. Ils firent plus : ils acheterent les maiſons bourgeoiſes aſſez nombreuſes. Alors, ils conſtruiſirent des murs de toutes parts, tant dans leurs enclos qu'en dehors. Les tablettes, les auvents, les paillaſſons plats & les autres abris furent des ſuites de ces agrandiſſemens.

Girardot, ſi renommé pour le com-

merce des pêches à Bagnolet, n'en fut point l'inventeur. Ce ne fut que vers la fin du dernier ſiecle que cet habile Agriculteur commença ſon établiſſement. Il avoit plus beſoin que tout autre du ſecours de l'art pour ſes arbres plantés dans un lieu fort bas & aquatique. Il fit donc faire des rideaux de groſſe toile qu'on tiroit tous les ſoirs & durant le jour dans les temps nébuleux. Long-temps avant ſa mort il uſoit de ſimples paillaſſons comme les autres, & avoit abandonné ces rideaux qui ne garantiſſoient pas ſes arbres des vents coulis. Les vents, de plus, les déchiroient, & en les faiſant flotter, occaſionnoient la chûte des fleurs. Il avoit fait auſſi ſceller dans ſes murs des ſupports de fer qui portoient des planches peintes en huile.

Pendant une longue ſuite d'années, il préſenta aſſidûment à Louis XIV, qu'il avoit ſervi en qualité de Mouſquetaire, les fruits de ſes arbres naiſſans. Il n'y avoit pas encore long-temps qu'il jouiſſoit de ſes dépenſes exceſſives, lorſque l'hiver de 1709, ſi fatal à tous les végétaux, n'épargna point ſes pêchers, ni ceux des environs. Les pêches ſe vendirent cette année juſqu'à quatre francs la piece, & Girardot, qui n'en recueillit point & ne put en trouver, ne fit pas au roi ſes préſens accoutumés. Il eſt certain qu'il travailloit peu par lui-même à ſes arbres, qu'il les faiſoit façon-

ner par des gens de journée & des garçons Jardiniers. Sa fortune aisée & brillante, qu'on fait mal-à-propos monter à 30,000 livres de rente, doit moins être attribuée au profit qu'il retiroit de ses fruits, qu'au discrédit dans lequel tomberent les bien-fonds durant les longues guerres de Louis XIV. Girardot fit alors diverses acquisitions à bas prix, qu'il revendit ensuite ou qu'il donna à bail à rente, sur lesquelles il gagna considérablement. Son terrain consistoit en quatre arpens d'une seule piece; on y construisit des murailles en tout sens, qui le partageoient en soixante-douze carrés, ce qui le fit nommer *damier*. La nature de cette terre franche, pesante & tardive, dans un fonds extrêmement humide, ne me paroît pas fort propre au pêcher. Girardot fit ensuite au même endroit l'acquisition d'un fief appelé *les Guédons*, dont l'emplacement, qui n'est que carriere à plâtre, & rempli de sources à quatre ou cinq pieds de profondeur, n'étoit pas plus convenable au pêcher que le précédent. Avouons donc que la bonté du terrain a moins de part au succès que le gouvernement.

LE PÊCHER

ET LES AUTRES ARBRES,

CONSIDÉRÉS DANS LEUR PREMIER AGE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description du Pêcher, son gouvernement commun aux autres arbres.

LE Pêcher originaire de Perse (1), est un arbre médiocrement touffu, de

(1) *Ex Persîde advecta* (dit Pline, liv. XV, Hist. Nat.) Son nouveau Commentateur prétend que le Pêcher vient de la Celtique Belgique, parce qu'aujourd'hui en langue Belgique ou Flamande, qui est un reste de la langue des anciens Gaulois, une pêche s'appelle *Perse* & *Perse*, &

moyenne hauteur & groſſeur, aſſez ſemblable à l'amandier, par ſon écorce d'un rouge griſâtre, ſes feuilles longues, pointues, liſſes & dentelées, ſes fleurs d'un rouge mat, & ſa façon de pouſſer. Ses feuilles étant écraſées, répandent une odeur d'amande, & ſes fleurs en cela différentes de celles des arbres fruitiers à pepin, ſe montrent & s'épanouiſſent avant qu'aucune feuille les dévance. Ses boutons, au lieu d'attendre que le printemps leur donne le ſignal, ſemblent s'efforcer de le prévenir; & dès la fin de Février, ils commencent à paroître & groſſiſſent lentement. On diroit, à voir la façon dont ils ſe développent alors, que prévoyant les contretemps qu'ils auront à eſſuyer, ils ſemblent s'aguerrir contre le froid; & telle eſt la raiſon pour laquelle ils ſont huit jours ſans s'ouvrir. Quand on néglige de tailler le pêcher, ſoit en plein vent, ſoit en buiſſon, ſes rameaux d'une écorce liſſe & tachetée de rouge du côté du ſoleil s'alongent toujours; il les fait tomber négligemment vers ſa tige, les yeux du bas avortent, chaque branche meurt inſenſiblement, & l'arbre périt en peu d'années.

Il eſt inconcevable à combien d'accidens

---

que Columelle dit que les plus groſſes & celles qui viennent le mieux ſe ſont toujours trouvées dans les Gaules.

le pêcher eſt ſujet dans nos climats. On le voit tantôt preſque ſans vie d'un côté, tandis que de l'autre il pouſſe des branches nombreuſes & fécondes. Le plus ſouvent il porte toute ſa ſeve vers l'extrémité de ſes branches, pendant que le bas eſt vide & dégarni. D'autres fois, il n'en a que de gourmandes, & ſi on les lui ôte, il n'en produit que de chiffonnes; ſouvent il paroît deſſéché, puis il renaît pour ainſi dire, & repouſſe avec une ſinguliere vigueur. On le voit auſſi durant quelque temps maigrir & rechigner; & lorſqu'on eſt près de l'arracher, il reproduit de ſa ſouche, ſur-tout étant greffé ſur amandier, des rameaux verdoyans qui operent ſans renouvellement pour une longue ſuite d'années. Ses branches d'un vert éclatant deviennent fanées & deſſéchées, ſans qu'on puiſſe en deviner la cauſe & ſouvent l'arbre meurt, ou avec ſes fruits avancés, ou après les avoir amenés à une heureuſe maturité.

A tous les arbres fruitiers, ſoit à pepin, ſoit à noyau, le fruit noue, ſoit au bout des branches, ſoit dans le milieu, & murit s'il ne ſurvient point d'accident. Pour que la pêche au contraire tienne & muriſſe, il faut qu'il y ait à côté ou au-deſſus une branche à bois à laquelle elle ſoit attachée, comme à ſa mere nourrice. S'il arrive que ſans elle une pêche groſſiſſe, elle tombe ordinairement avant ſa maturité.

Quelquefois un Jardinier s'aviſe de couper la mere nourrice du fruit après qu'il a noué ; ou ſéduit par le brillant éclat des branches, qui ont des toupillons de fleurs entaſſées les unes ſur les autres ſans boutons à bois, il taille ſur ces branches : les pêches alors avortent ou tombent toutes groſſes.

Nous n'avons point d'arbres fruitiers auſſi féconds que le pêcher. Il eſt étonnant qu'il puiſſe fournir à toutes les pertes qu'il fait par le retranchement des branches dont on le décharge à la taille, & de celles qu'on lui ôte lors de l'ébourgeonnement. Il ne l'eſt pas moins qu'il ſuffiſe à la prodigieuſe quantité de ſes fruits peſants & très-acqueux. On voit des pêchers à Montreuil qui produiſent un millier de pêches toutes fort groſſes, ſans que l'année ſuivante ils ſoient épuiſés. Durant l'été, il s'extravaſe quantité de gomme de pluſieurs de leurs branches ; leur verdure n'eſt point altérée, quoiqu'ils ſoient appliqués contre un mur à la merci des rayons brulans du ſoleil, qui les deſſechent continuellement. Toutes ces choſes prouvent l'abondance exceſſive de leur ſeve.

Le pêcher eſt plus difficile à conduire que les autres arbres. C'eſt un étranger qui conſerve parmi nous une ſorte de férocité qui le rend peu traitable, ſur-tout quand il eſt gouverné par des gens qui n'ont point

étudié ſon goût, ſon caractere, ſes penchans ni ſes vices. Les naturels du pays réſiſtent mieux à un traitement qui en peu d'années cauſe infailliblement la perte du pêcher. On peut bien gouverner ceux-là, ſans être au fait de celui-ci. Quiconque au contraire excelle à diriger le pêcher, réuſſira aux autres ; avec le ſecours d'une bonne judiciaire, il variera ſa méthode ſuivant la différence de leur pouſſe.

Bien des pratiques ſont communes à tous les arbres, telles que la préparation de la terre avant la plantation, la diſpoſition des racines, les précautions ſages qu'exige leur jeuneſſe, & les divers ſoins ſuivant les ſaiſons. L'alongement des branches, la taille des gourmands, le rapprochement & la façon de concentrer le pêcher en lui-même, ſont des exceptions dont je ferai mention, & qui ne conviennent aux autres arbres que dans certaines circonſtances. J'ajoute que le pêcher eſt d'une telle ſujétion, qu'une ſeule mauvaiſe taille, un ébourgeonnement défectueux, le défaut même de direction des premieres pouſſes après ſa plantation, décident de ſon ſort. Auſſi ſa deſtinée, entre les mains des Jardiniers ordinaires, eſt de périr promptement après avoir donné médiocrement de fruits. Sa délicateſſe s'habitue difficilement à nos terres franches. Dans les unes il ſeche, ſes branches meurent l'une après l'autre,

ſes fruits, quoique bons, ſont petits & rares. Dans les autres il pouſſe extrêmement en bois, on a beaucoup de peine à le retenir; ſes fruits agréables aux yeux ſont dénués de cette eau ſuave & de ce parfum qui en font l'excellence. Dans de certaines terres, il ne réuſſit guere mieux; les brouillards, les mauvais vents, les gelées tardives, les pucerons, la gomme, accélerent ſa fin.

On dit ordinairement que notre climat ne convient pas au pêcher, & qu'au bout d'une quinzaine d'années ſa fin arrive. Il y a même des jardins où l'on le renouvelle tous les ſept ou huit ans. Il eſt vrai qu'il parvient rarement à la vieilleſſe comme les autres arbres; mais il ne faut attribuer ſon peu de durée, ni à ſa nature, ni à la terre, ni au climat. Sa vie eſt entre nos mains; elle dépend de notre travail & de notre induſtrie. J'avance hardiment qu'un pêcher bien gouverné doit durer un ſiecle. Il y en a à Montreuil qui rapportent cinq ou ſix cents pêches, quoiqu'ils aient plus de ſoixante ans, & qui dureront autant. On voit à Bagnolet des arbres qui ont paſſé par les mains de différens Jardinier, & qui néanmoins ſont peu éloignés d'un ſiecle.

CHAPITRE II.

Des différentes ſortes de greffes & de celle du Pêcher en particulier.

LA greffe (1) eſt un moyen ingénieux de changer la nature des ſauvageons, de multiplier les fruits, d'en mêler les eſpeces, de les conſerver & de s'en procurer de tous les climats. On en diſtingue ſix ſortes; ſavoir, en fente, en couronne, en écuſſon, en flûte, à emporte-piece & en approche. Les trois premieres ſont les plus uſitées. On greffe en fente en Février & en Mars; en couronne au commencement de Mai; & en écuſſon dans les mois de Juin, de Juillet, d'Août & de Septembre.

La greffe *en fente* ou *en poupée*, qui eſt la plus ancienne, convient principalement aux poiriers & aux pommiers francs, & s'applique également à la naiſſance des branches & au haut de la tige. C'eſt en Janvier & avant que les arbres ſoient en

(1) Quoique tous les livres du Jardinage entrent, au ſujet de la greffe, dans le plus ample détail, j'ai penſé qu'une notice abrégée de cette opération omiſe par l'Abbé Roger, contribueroit à la perfection de ſon ouvrage.

ſeve, qu'on leve les rameaux deſtinés à être entés ; leur longueur doit être de deux ou trois pouces, & il doit s'y trouver au moins trois bons yeux. J'ajoute que ces rameaux ſeront pris ſur des branches ſaines, émanées d'arbres qui donnent du fruit. On taille la greffe par le gros bout en forme de coin ſur deux faces de la longueur d'un demi-pouce (*Plan. II*, *fig.* 1.) : au-deſſus de l'endroit où commence ſa tête, on pratique deux petites retraites pour l'arrêter, & on obſerve que de chaque côté il y ait de l'écorce bien adhérente au bois. Le côté deſtiné à être en-dedans ſera moins épais que celui qui ſera placé en-dehors.

Lorſque le ſujet qu'on veut greffer a été ſcié (*fig.* 2.) un peu en pied de biche, & qu'on l'a ragréé, on le fend avec une ſerpe aſſez avant & dans toute la largeur du tronc. Un coin de bois placé dans la fente, la tient ouverte juſqu'à ce que la greffe y ſoit entrée librement. Pour qu'elle ſe lie au ſujet, il eſt eſſentiel qu'il n'y reſte point de jour, qu'elle ne puiſſe être ébranlée, & que ſon *liber* coincide avec le *liber* du ſujet. Lorſque la greffe eſt placée, on couvre l'aire de la coupe du ſujet avec de la terre glaiſe mêlée de mouſſe que l'on enveloppe d'un linge. Il eſt d'uſage de ne mettre qu'une greffe ſur un ſauvageon, & deux ou quatre ſur les gros troncs d'arbres (*fig.* 2.) en y faiſant une fente

en croix. Si l'on greffe de jeunes plants de pépiniere, on coupera le pied qu'on voudra enter, à six pouces de terre & du côté du septentrion pour que la greffe soit opposée au midi, on le taillera ensuite en talus jusqu'à la moitié de la tige, & on coupera l'autre moitié toute plate. Cette maniere de greffer rend la fente plus aisée à faire, & le recouvrement de la plaie plus facile. Lorsque les arbres sont plus menus, on choisit une greffe de la même grosseur que l'endroit du sujet, de sorte que la moëlle du bois & l'écorse de la greffe répondent aux mêmes parties du sujet, comme dans la *fig.* 3.

La greffe *en couronne* est préférée à celle en fente, parce qu'elle est plus sure, plus aisée & qu'elle fatigue moins l'arbre. Elle se fait entre le bois & l'écorce, principalement sur de gros arbres fruitiers à pepin : son nom lui vient de ce qu'on met plusieurs greffes à trois pouces les uns des autres sur le sujet relativement à sa force, ce qui forme une espece de couronne (*fig.* 4.). On les prend d'un demi-pouce de grosseur & garnies de quatre ou cinq beaux yeux, & on les taille comme le bout d'un cure-dent par le gros bout, afin que l'entaille ait près d'un pouce de long (*fig.* 5.). Pour appliquer ces greffes on choisit sur le sujet un endroit bien uni & sans nœud, on fait à l'écorce une incision

verticale avec la pointe du couteau, & ſans l'endommager on acheve de la ſépare du bois avec un petit coin qu'on chaſſe lé gérement. Enſuite on y introduit la greffe & on recouvre la plaie avec une poupé comme les greffes en fente.

La greffe *en écuſſon* eſt la plus uſité pour les arbres nains & pour les fruits novau. Il y en a de deux ſortes : la greff à œil pouſſant, & la greffe à œil dorman Elles ſe font de la même maniere, & n different qu'en ce que la premiere ſe pra tique au printemps, au lieu que la ſecond ſe fait en été & en automne.

Avant que les boutons ſe ſoient ouverts on leve l'écuſſon ſur les branches de la de niere pouſſe ce qui ſe pratique ainſi: On don ne avec le greffoir trois coups dans l'écorc qui environne l'œil, le premier en trave de la branche juſqu'au bois à l'épaiſſeur d deux écus au-deſſus de l'œil, & les deu autres de chaque côté en deſcendant ju qu'au-deſſous, de façon que les trois for ment une eſpece de triangle dont la poin ſoit en bas (*fig.* 7.) L'œil ainſi cerné leve aiſément, en appuyant un peu fo avec le pouce ſur les côtés de l'inciſion on a ſoin d'y laiſſer le moins de bois qu eſt poſſible. Lorſqu'on a trouvé un endro bien uni ſur le ſujet qu'on veut écuſſonner on y fait deux inciſions en forme d'un (*fig.* 6.), on en ſouleve l'écorce avec

manche du greffoir afin de faire entrer par la pointe l'écuſſon entre le bois & l'écorce, de ſorte que ſa partie ſupérieure réponde parfaitement à l'inciſion horizontale du ſauvageon, qu'il en occupe toute la place, & que les côtés de l'écorce le recouvrent entiérement à l'exception de l'œil. L'écuſſon étant ainſi poſé, on aſſujettit le tout avec de la laine dont on fait pluſieurs tours, juſqu'à ce que la greffe ſoit couverte, en ſerrant le haut un peu plus que le bas. Si cette greffe ſe fait au printemps & avant la Saint-Jean, on coupe le ſujet deux travers de doigt au-deſſus de l'écuſſon, qui produit un bourgeon dès la même année; au lieu que lorſqu'on écuſſonne à œil dormant on n'étête le ſujet qu'après l'hiver, parce qu'avant cette ſaiſon il ne pouſſeroit qu'un jet herbacé qui périroit probablement. La ligature de l'écuſſon à œil pouſſant ſe deſſerre au bout de huit jours, & dans la quinzaine on eſt aſſuré de la réuſſite de l'opération. Si elle manquoit, on la répéteroit pendant la durée de la ſeve. L'écuſſon à œil dormant ne ſe dégage qu'au printemps, lorſqu'il a pouſſé. Pour garantir les greffes de la pluie & du ſoleil, il eſt bon de les couvrir d'un cornet de papier.

La greffe *en flûte* ou *en ſifflet*, n'eſt bonne que pour les ſujets fort ſéveux qui ſe dépouillent aiſément de leur écorce, tel que les figuiers & les châtaigniers, les noyers

& les oliviers. Elle se fait en Avril & en Mai lors de la pousse de ces sortes d'arbres. On choisit sur un arbre greffé une branche de la pousse précédente, chargée d'yeux bien disposés; on lui fait une incision circulaire & on enleve à son extrémité un petit tuyau d'écorce (*fig.* 8.) garni d'un bouton, & on le détache doucement de la partie ligneuse en le tirant à soi par son plus petit bout. On l'insere ensuite sur un sauvageon de la même grosseur dont on coupe la tige, & auquel on enleve un anneau d'écorce (*fig.* 9.), & on le lui fait adopter avec l'œil qui s'y rencontre (*fig.* 10); en sorte qu'à l'endroit incisé de part & d'autre les levres de la peau se joignent. Souvent l'anneau cortical ne s'adapte pas exactement à la place qui lui est destinée: s'il est trop grand, on le fend du coté opposé au bouton, & on en ôte un peu d'écorce. S'il est trop petit, on retranche un peu de bois du sujet (*fig.* 9.).

La greffe *à emporte-piece* n'est d'usage que pour les gros arbres de fruits à pepin, qu'on altéreroit nécessairement en les fendant. Lorsque la greffe est disposée comme pour la fente & dans la même saison, on fait avec un fermoir de menuisier (*fig.* 11.) une entaille longue & large dans l'écorce & dans le bois, d'une tige étronçonnée, & on y insere la greffe le plus juste qu'il est possible, on lie le tour de sa tête avec

de l'oſier, & on y fait une poupée. On obſerve de plus de ne pas étêter trop court ni trop près de la tige les arbres qu'on a deſſein de greffer à emporte-piece.

La greffe *en approche*. Lorſqu'on entamera l'écorce & le bois de deux arbres voiſins l'un de l'autre & d'égale groſſeur, comme le préſente la *fig.* 12, & qu'on appliquera les plaies l'une ſur l'autre, ces arbres ſe grefferont ſi exactement vers *a*, que ſi l'on en coupe un au-deſſous de l'endroit où ils s'uniſſent, les racines de l'autre nourriront les deux têtes. Il eſt plus d'uſage d'étêter le ſujet, de lui faire dans le haut une entaille triangulaire (*fig.* 13), & de tailler enſuite en forme de coin vers la moitié de ſa circonférence la tige ou une des branches de l'arbre qu'on veut multiplier (*fig.* 14.) On les aſſujettit dans cette poſition avec un oſier (*fig.* 16.), & lorſqu'ils ont contracté une union aſſez parfaite, on coupe par le haut la branche qui forme la greffe vers *a*. Il eſt encore plus aiſé de greffer par approche en coupant ſimplement en forme de coin la tige du ſujet (*fig.* 16.), & fendant celle de l'arbre voiſin qu'on veut mutiplier, de façon que les deux *liber* coincident, & que le coin ſoit exactement embraſſé par les deux côtés de la fente. On ne ſe ſert guere de cette maniere de greffer que pour des arbriſſeaux curieux.

Il y a encore une greffe qui se pratique *sur les racines* lorsqu'on ente une branche à fruit sur une souche. On choisit à cet effet une forte racine d'un arbre analogue à celle de celui qui a fourni la greffe, & on la coupe en plusieurs divisions, dans chacune desquelles on insere une greffe. Si le sujet est assez vigoureux, on peut en ôter une racine qui fournira une vingtaine de pieds. Un habile cultivateur a fait greffer quelques arbres très-bas, & leurs greffes étant bien reprises, il les a fait planter assez avant, pour que la greffe fut enterrée. Le collet a produit des racines, & on a levé les arbres pour retrancher tout ce qui appartenoit au sujet. Cette plantation a procuré plusieurs bonnes especes d'arbres fruitiers, dont tous les rejets n'ont pas eu besoins d'être greffés

Le pêcher se greffe à œil dormant sur sauvageon, c'est-à-dire sur un arbre venu d'une bouture, d'un rejeton ou d'un noyau; ou sur un arbre greffé d'un fruit à noyeau qui lui est analogue. Quand il vient d'un noyau de pêche sans être greffé, il reste pêcher, & rapporte des fruits tels que ceux de vignes & de Corbeil. Les arbres, soit sauvageons, soit greffés, qui lui conviennent le plus, sont l'amandier, le prunier, l'abricotier, le pêcher venu de noyau & celui qu'on veut changer de greffe. Jusqu'ici on a cru que les pêchers sur aman-

dier réuſſiſſoient mieux dans les terres légeres que le prunier, & qu'au contraire ceux entés ſur prunier convenoient mieux aux terres fortes. La raiſon qu'on en apporte eſt que le ſauvageon de l'amandier ſe nourriſſant de peu & ne pouſſant preſque point de chevelu qui pompe & ſuce ſans ceſſe, n'a pas tant beſoin de ſucs ni d'une terre ſi ſubſtantielle, au-lieu que le prunier étant un arbre de plus longue durée, a peu de groſſes racines; mais quantité de moyennes & de petites qui exigent plus de nourriture. Je m'embarraſſe peu de la diſtinction des terres fortes ou légeres, de celles qui ont du fond, d'avec celles qui n'en ont pas, & j'ai toujours préféré de planter ſur amandier dans quelque terrain que ce fût. De plus, le pêcher ſur prunier eſt toujours gommeux, dure peu, & à l'endroit de ſa greffe il ſe fait une extravaſion de ſeve, qui forme un bourrelet énorme, enfin ſa tige ne profite point également comme la greffe qui eſt ordinairement plus forte du double.

La greffe eſt une opération eſſentielle. On ne connoiſſoit autrefois que les pêches de Corbeil; il n'y a pas plus d'un ſiecle qu'on s'eſt aviſé de greffer le pêcher: j'ai dit que c'eſt Montreuil & ſes environs qui l'ont tiré de ſon état obſcur, en le greffant & le plaçant avantageuſement, afin de lui faire rapporter de plus beaux & de meilleurs fruits.

Les pépiniéristes, sans attendre que leurs sauvageons aient une grosseur convenable, les greffent dans le tronc même, au moyen de quoi on est fort embarrassé pour les planter. Si on les enfonce en terre, tels qu'ils doivent être, la greffe est enterrée; si on les plante en superficie, leurs racines brûlent. Dans le cas où l'on seroit obligé de planter de tels arbres, on n'auroit qu'à les buter jusqu'à ce que la terre fût affaissée. Les Chartreux greffent ordinairement leurs sauvageons à six ou sept pouces au-dessus de la terre, lorsqu'ils en ont deux ou trois; au lieu de rebotter ceux qu'ils ne vendent pas, ils greffent un nouveau fruit sur la greffe, qui a poussé l'année précédente; ainsi, les arbres restent deux années de plus en place, & forment ce qu'on appelle franc sur franc. J'en ai plantés d'une grosseur prodigieuse, avec des racines immenses, & à qui je laissois des têtes de vieux bois, qui m'ont donné des fruits l'année même, & qui à la troisieme pousse avoient vingt-cinq pieds d'étendue.

Dans les pépinieres, on greffe le pêcher trop tôt sur de maigres ou sur de mauvais sujets, sur des amandiers d'un an, ou sur des pruniers trop fluets. L'expérience démontre que sur un sauvageon qui n'est point d'une grosseur formée, la tige ne prendra que fort peu de corps durant toute la vie du pêcher. La greffe s'y trouve communé-

ment du double de la groſſeur de la tige qui reſte maigre & rabougrie. De là vient ce calus ou ce gros bourrelet ſi difforme à quantité de pêchers vers l'endroit de la greffe. La Quintinye ne veut pas qu'on en plante venant de la pépiniere, qui n'aient par le bas un pouce de diametre, quand ce ſont des nains, & dix-huit lignes quand ce ſont des tiges ou des demi-tiges. Il y a en effet double profit pour la vigueur, la ſanté de l'arbre, ſon prompt rapport & ſa durée, pour l'abondance de ſes fruits & leur bonté. Le choix des pépinieres n'eſt pas indifférent. On doit toujours préférer à celles qui ſont fumées, terreautées ou d'excellente terre, les pépinieres maigres & légeres, telles que celles de Vitry.

Lorſqu'on tranſplantera les arbres au loin, on aura ſoin, pour qu'ils ne ſouffrent pas hors de terre, de les lever dans la ſaiſon où ils ne pouſſent point, de bien couvrir leurs racines avec des herbages frais & abondans en ſeve, & de mettre par-deſſus ce premier lit, quelque onctueux qui ne s'évapore pas aiſément, tel que du fumier gras & bien conſommé, recouvert de mouſſe & enveloppé dans une toile cirée. On ſait que la mouſſe ne ſe pourrit que difficilement, & qu'elle conſerve l'humidité ſans fermenter. De temps à autre on les humectera, en jetant de l'eau deſſus. Arrivés à leur deſtination, ces

végétaux doivent auſſi-tôt être plongés durant vingt-quatre heures dans une mare d'eau de fumier, ou dans quelque eau bourbeuſe, pour que ſes particules développent leur humide radical. Les plantes délicates ſeront dépoſées dans du fumier un peu moite, médiocrement chaud, ou dans du terreau humide. Enfin, ſi on mettoit à couvert les plantes robuſtes durant une journée, après les avoir arroſées, & enſuite dans un ruiſſeau ou dans un baquet plein d'eau, je penſe qu'il en réchapperoit un grand nombre.

Il eſt aiſé de ſe ménager une pépiniere. On dreſſe un canton, & de trois pieds en trois pieds on y plante, au printemps, à trois pouces de profondeur des amandes qu'on a fait germer à la cave dans du ſable; à meſure que les amandiers ſont en état d'être greffés, on les écuſſonne; & lorſqu'on veut les planter, on les leve en motte & on les met en place. On peut encore les laiſſer en pépiniere juſqu'à ce qu'ils aient rapporté des fruits; de cette maniere on ne peut ſe méprendre ni ſur la qualité, ni ſur la bonté des eſpeces. Dans une pépiniere où il n'y a que des ſauvageons nains, je plante au milieu des rangées à ſix pieds de tout ſens, un arbre greffé de l'eſpece qui me convient. Fort & vigoureux, tel que je le ſuppoſe, il ne manque pas de faire des pouſſes très-alon-

gées. Alors, je greffe en approche tous ces bons bois au printemps sur autant de ces sauvageons, qui sont en état d'être greffés, & sur lesquels ces rameaux peuvent s'étendre.

Quand on a des arbres vieux ou caducs, on plante, entre deux dans le printemps, une amande qu'on aura mis germer dès le mois de Novembre pour greffer ensuite le sauvageon, souvent dans l'année même. Cette façon de regarnir ses espaliers est très-bonne : lorsqu'une fois ces arbres ont pris, ils sont d'une très-longue durée, pourvu qu'ils soient secondés & conduits avec intelligence. Je suppose qu'on a auparavant fondé la terre, & qu'on l'a défoncée. Un sauvageon de prunier peut aussi être greffé en place, s'il est bien vif & suffisamment fort.

La réunion des différentes greffes sur un même sujet, réussit rarement : la dominante l'emporte toujours sur la plus foible. Je ne sache qu'une occasion où l'on puisse y conserver plusieurs greffes. Vous avez des arbres fort vieux, dont les fruits ne vous conviennent point, soit parce qu'ils ne sont pas excellens, soit parce que vous en avez trop de la même espece. Ces arbres poussent de leur souche des branches gourmandes qui viennent du sauvageon. On les greffe (1) la même année, & on projette

(1) Quand on voit que la seve est trop abondante & que l'écusson grossit, au point qu'il y a

de les renouveler sur ce rejeton greffé, en observant de ne pas le sapper tout d'un coup, de peur de faire à la fois sur une vieille souche des plaies & trop nombreuses & trop considérables ; mais d'année en année d'abattre successivement des branches.

CHAPITRE III.

Des terres propres au Pêcher, & des moyens de corriger celles qui ne lui conviennent point.

D'APRÈS des observations certaines, je pense que les arbres & les plantes se nourrissent des sucs de la terre, non par voie de broiement; mais d'abord par voie de pompement, ensuite d'action de la seve, & enfin d'élasticité des organes, qui préparent les parties spiritueuses de cette même seve. Ce pompement est fondé sur ce que toutes les racines des plantes sont ouvertes par leurs extrémités, & qu'elles dégénerent en pointes arrondies, au bout desquelles est un

lieu de craindre qu'elle ne soit noyée, il faut couper par derriere la laine & l'écorce, jusqu'au bois, à quatre ou cinq pouces au-dessous de l'endroit où est placé l'écusson par devant.

petit trou ſemblable à celui qui paroît dans chaque graine, & par lequel la ſubſtance des ſucs de la terre y eſt reçue. Telles qu'une éponge qui de plate qu'elle eſt, groſſit dans l'eau, en recevant par ſes pores les parties liquides qui les imbibent & les font gonfler ; les racines d'un arbre déplanté depuis quelques jours, plates, ſeches, rentrées en elles-mêmes, ſe dilatent & rendent l'eau, quand on les preſſe fortement, après un certain ſéjour qu'elles y ont fait.

Il eſt aſſez inutile de s'étendre ſur la néceſſité d'un bon fonds de terre, pour tous les arbres généralement. Je dirai quel eſt le meilleur pour le pêcher, en traitant de ſa plantation actuelle. J'ajouterai ſeulement ici, en faveur des perſonnes qui veulent planter en toutes ſortes de terres, que le pêcher ſe plaît ſur-tout dans celle qui étant douce, médiocrement graſſe, & un peu ſablonneuſe, tient le milieu entre les terres fortes & les terres légeres. Son fruit eſt moins agréable dans les terrains argilleux & humides, que dans les terres un peu ſeches. A l'égard des poiriers, ſur-tout de Saint-Germain, leur fruit a plus de goût dans une terre maigre & ſeche que dans une terre graſſe, forte & humide, mais auſſi il y devient plus pierreux.

Une terre, quelque excellente qu'elle puiſſe être, dégénere à meſure qu'elle eſt

défoncée. Il y a ordinairement un premier lit, qui, à cauſe des pluies, des influences de l'air & des engrais, a des qualités plus avantageuſes. A un pied ou deux, on trouve un lit de couleur moins foncé & rude au toucher. A celui-ci en ſuccede un troiſieme, dont la terre eſt jaunâtre, rouſſâtre, blanchâtre, ſablonneuſe, cendreuſe, & enfin arrive le tuf, la craie, la pierre, la grou.

Si la terre ne vaut rien, il faut en former une, qui approche de celle dont je viens de parler. Eſt-elle trop graſſe, il faut l'alléger; quant aux maigres & aux légeres on les remonte pour leur donner du corps. A l'égard des terres humides & froides, je les deſſeche, & je leur ſubſtitue de quoi les ranimer; enfin je fais en ſorte de diminuer la grande ardeur des ſables brûlans, en leur procurant une fraîcheur tempérée.

Pour alléger les terres trop graſſes, & affoiblir leurs ſucs trop ſubſtantiels, je propoſe quatre moyens, qui m'ont également réuſſi, ſavoir :

Les gazons renverſés,
La charrée,
Le ſable,
Les plâtras battus.

Les avantages des gazons, qu'une longue expérience m'a fait connoître, me déterminent à les conſeiller pour en faire la baſe de

toutes les plantations. Quand on les a levés & amenés au bord du trou, on les jette au fond, en mettant l'herbe deſſous & la racine deſſus. On les étend enſuite & on en fait pluſieurs lits, juſqu'à la moitié du trou. Les gazons étant le fumier naturel de la terre, & ſa production la plus ordinaire, m'ont paru d'autant plus propres à remonter la terre du pêcher, que cet arbre demande un ſuc doux & benin. Lorſque les extrémités des racines les ont atteints, elles s'accommdent parfaitement de leur ſubſtance friable, ils durent dix, douze & quinze ans, ſans être conſommés tout-à-fait, & ne pourriſſent que lentement. A meſure que les pluies & les neiges humectent la terre, ces gazons qui forment comme une eſpece d'éponge, portent avec eux une impreſſion d'humidité douce, qui jointe à la chaleur des rayons du ſoleil, fait paſſer dans les racines de l'arbre ces ſucs qu'ils contiennent. J'ai remarqué que, quelque ſéchereſſe qu'il arrive, les arbres au pied deſquels on a pratiqué de ces couches ſourdes & ſouterraines ſont toujours verdoyans, & pouſſent des jets vigoureux.

La jauge étant à moitié remplie de gazons, je mêle de la terre du deſſus qui vient de la fouille, avec un tiers de charrée ou de plâtras battus, & quand le tout eſt bien mélangé, je remplis le reſte de la jauge & je plante. Cette charrée renferme

beaucoup de parties ſpiritueuſes, & eſt très-propre à rendre légere une terre groſſiere. Si l'on employoit de la cendre pure, elle brûleroit les racines, à moins qu'elle n'eût paſſé l'hiver, expoſée aux influences de l'air.

Le ſable dont je parle eſt différent de ceux de riviere, & des ſables rouges & infertiles. Il eſt doux & léger, approchant de ce qu'on nomme ſablon : on le trouve dans des fonds où les ravines l'ont entraîné, & le long des chemins & voiries qui ſont un peu en pente. Tranſporté dans les terres trop fortes, la chaleur du ſoleil qui les pénétre profondément, diſſout les parties intégrantes de la ſeve & en ranime le mouvement.

Je mêle les plâtras, de même que les ingrédiens dont je viens de parler. Quiconque ſait les employer à propos, peut être aſſuré de fertiliſer ſes terres pour long-temps. Il faut commencer par les battre & les paſſer enſuite à la claie. On ſait que les ſalpêtriers trouvent dans ces plâtras de quoi faire leur nitre, qui forme la poudre, & qu'ils en tirent une quantité conſidérable de ſel extrêmement corroſif. On peut en inférer que ces plâtras ſagement diſpenſés doivent remonter une terre encore mieux que la marne dont on la couvre. Il ne faudroit pas en faire uſage dans celle qui ſeroit légere, brûlante ou ſabloneuſe.

Inutilement

Inutilement planteroit-on des pêchers dans des terres glaiſeuſes & argilleuſes, ſi l'on n'employoit les moyens convenables pour en adoucir & en corriger la roideur. Il s'agit de les développer & de les émier, afin que leur ſurface ne préſente point de croûtes dures, impénétrables aux rayons du ſoleil & aux pluies. Je ſuppoſe d'abord que la jauge eſt à moitié remplie de gazons renverſés. Si toute la terre eſt graſſe, forte & de même nature, je fais écroûter, pour la remplacer, celle des grands chemins & des voiries. Il eſt des cours de fermiers dans leſquelles les animaux ont dépoſé depuis un temps immémorial des engrais lavés & détrempés, & dont les ſucs ont été développés par les pluies, les neiges & les gelées. Les cours des particuliers contiennent de très-bonnes terres provenantes de balayures, de vannures de grains & autres engrais ſemblables. Dans les carrefours, les rues & les places vagues des Villages, on trouve des immondices conſommées & pourries. Après les avoir fondées, je les fais paſſer à la claie & enlever.

Au défaut de ces engrais, j'ai recours aux terres de prés & de mares, au fumier des cheveaux & des beſtiaux que je mets pourrir dans un grand trou où je fais tomber toutes les eaux voiſines. Quand il s'agit de remplir ma jauge, je me ſers de ces différentes terres, & à leur défaut je mêle

moitié fumier réduit en terreau avec ma terre argilleuſe. Quant à ce dernier engrais, je ſuis obligé d'y recourir tous les trois, quatre ou cinq ans, ſelon que ma terre reprend plus ou moins ſon ancienne roideur. Ainſi dans un ſol jugé impropre au pêcher, viennent des arbres admirables & des fruits auſſi abondans qu'excellens.

A l'égard des terres maigres & légeres, il faut leur donner de la ſaveur & de la fécondité, ſuppléer à la nature, donner un corps à ce qui n'en a point. Par-deſſus les gazons j'emploie la vaſe des ruiſſeaux, & les dépôts faits par les ravines dans des fondrieres où les ſucs des terres voiſines ont été entraînés. Je fais auſſi un amas de fiente de vache, que je laiſſe pourrir, & je mêle le tout par moitié avec ma terre maigre. Il eſt à propos, dans ces ſortes de terrains, d'arroſer les pêchers avec un ſceau d'eau de fumier tous les ans au printemps, ou dans le courant de l'été. Cet arroſement qui les tient frais, les fait pouſſer & produire comme dans les meilleures terres.

Il s'agit de deſſécher & d'échauffer celles qui ſont humides & froides : voici comme je m'y prends. Dans ma jauge je mets des plâtras & des démolitions à la hauteur d'un pied, j'en excepte les pierres à plâtre ou à chaux, les moëllons tendres, les recoupes qui ſe mettent en bouillie dans l'humidité. Par-deſſus je fais placer les plus groſſes

pierres en forme de parpaings, en obſervant qu'elles ne ſe joignent pas exactement pour faciliter l'écoulement des eaux. Sur cette eſpece de pierrée ou de puiſart, j'établis un lit de gazon d'un pied également de hauteur. Reſtent deux pieds de rempliſſage pour combler ma jauge. J'ai recours à la charrée incorporée avec la terre du deſſus, ou à des feuilles pourries & conſommées, ou à la poudrette. Je mêle ces engrais juſqu'à la concurrence d'un tiers, avec ma terre humide & froide. Ils ſont excellens lorſqu'ils ſont réduits en terreau qui devient très-maniable, & dont la qualité eſt chaude. On peut auſſi employer les terres d'égout, pourvu qu'elles aient été cuites au moins durant un an au ſoleil, aux pluies & aux gelées. Au défaut de toutes ces choſes, on uſera de fumier conſommé, de cheval, de mulet, d'âne, de crottin de mouton, excepté de fiente de pigeon, qui ſe met toujours en bouillie, s'empuantit & eſt très-pernicieuſe aux arbres pour plus d'une raiſon.

Deux moyens dont j'ai fait uſage avec ſuccès, peuvent ſuppléer au défoncement. Le premier dont la dépenſe eſt à-peu-près égale, conſiſte à charger la terre le long des eſpaliers, & d'en former une ſorte de terraſſe élevée de deux pieds. Pour la ſoutenir on conſtruit un petit mur à joints apparens, ou un talus garni par les bas de gazons bien battus. Cette terraſſe doit avoir au

moins six pieds d'étendue, & peut former une costiere pour avoir des primeurs, ou pour conserver dans l'hiver quantité de plantes délicates. Le second expédient moins dispendieux, est d'incliner les arbres, & de les placer fort loin du mur, à douze pieds de distance les uns des autres, en les tirant au cordeau. On choisira pour cette plantation, des arbres greffés fort haut, & un peu cambrés. La muraille fait, à leur égard, le même effet, que le penchant d'une colline qui ne les empêche ni de venir, ni de produire. Les racines cambrées qui s'étendront alors horizontalement, suffiront seules à la nourriture de l'arbre. Je ne disconviens point que les sécheresses ne soient défavorables à des arbres ainsi plantés, mais on peut y suppléer par des bassins & y verser de l'eau au besoin.

Cette plantation exige une précaution essentielle, c'est de la fumer abondamment tous les trois ans. Vers la Toussaint, on déchausse les arbres, & on jette autour le fumier. Les neiges & les pluies le détrempent, & en font passer le jus aux racines; lors du printemps on ne craint point qu'il les brûle, & on l'enfouit en labourant.

Les sables brûlans dans lesquels les mauvaises herbes n'osent éclore, doivent être traités de même que les terres maigres & légeres. Les arrosemens y seront employés fréquemment durant l'été, & de peur que

le ſoleil ne pénetre juſqu'aux racines, on étendra ſix pouces de fumier ſur la ſuperficie de la terre à un pied autour de la tige des arbres. L'aſpect peut en être déſagréable, je ne crois pas qu'on lui préfere la vue d'arbres brûlés, qui meurent & ne rapportent rien. On ôte ce fumier l'hiver pour le renouveler tous les ans au printemps.

Sans ſonder la terre, il eſt aiſé de connoître, ſi elle eſt mauvaiſe, à la pâleur, la jauniſſe, la pouſſe maigre & fluette des arbres, la petiteſſe & le défaut de ſaveur de leurs fruits, leur chute & celle des feuilles; aux bouts de leur branches qui ſe brûlent, à la précipitation avec laquelle l'écorce s'ôte avant que les rameaux aient atteint leur groſſeur ordinaire; enfin, à tout leur extérieur qui languit & dépérit. Quelquefois auſſi les arbres, quoiqu'en bonne terre, ſont ſujets à des dérangemens de ſanté, lorſqu'elle s'épuiſe & ſe trouve dépourvue de ſucs: alors on la remonte conformément à ce que j'ai indiqué ci-deſſus.

Je me comporte différemment à l'égard des vieux arbres, que des jeunes qui ſe trouvent dans un mauvais fonds. Si ceux-ci peuvent ſe lever en motte, pour être remis en place, quand le vice de la terre aura été réformé; c'eſt le parti que je prends, à l'égard des pêchers greffés ſur prunier, qui ont beaucoup plus de chevelu & de racines moyennes que ceux ſur amandier. S'ils ſont

anciens & décrépits, on fait un trou entre-deux pour renouveler l'eſpalier. Mais ſi ce ſont des arbres de douze à quinze ans, qui en vaillent la peine, je les fouille, durant l'automne, de quatre pieds en tout ſens & avec beaucoup de précautions, pour ne couper aucunes racines, je mets à part les terres du deſſous & celles du fond. Quand je les ai bien dégagés, je creuſe en deſſous, faiſant une motte à leur pied, autant qu'il m'eſt poſſible. Les racines qui m'empêchent de travailler ſont retrouſſées ou attachées à une voiſine avec un oſier. Dans les entre-deux, où la bêche ni la pioche ne peuvent aller, je me ſers de la houlette, & avec la main j'enleve la mauvaiſe terre à la profondeur de trois ou quatre pieds juſqu'au bout des racines; je coule à ſa place celle du deſſus & j'introduis de la miette dans les cavités entre les racines remiſes à leur place.

Lorſqu'elles ſont recouvertes de ce premier lit, je fais mettre un lit de fumier bien conſommé, & par-deſſus ſix pouces de bonne terre alternativement, que je mêle enſemble en deſcendant dans la jauge juſqu'à ce qu'elle ſoit entiérement comblée. Pluſieurs ſeaux d'eau jetés enſuite ſervent de liaiſon au tout enſemble. Des arbres ainſi traités ſont plus hâtifs que leurs voiſins, & pouſſent au printemps des jets merveilleux. Je les ſoulage alors en les déchargeant amplement des bois & les taillant court. J'ai employé cet expé-

dient dans le tuf & dans la grou, & je l'ai exécuté avec autant de succès à l'égard des arbres qui jauniſſent & ceſſent de rapporter. L'uſage eſt de les arracher : s'ils ſont bons d'ailleurs & vigoureux, j'eſtime qu'on doit prendre la peine de les penſer & de les rétablir de la même façon.

CHAPITRE IV.

De la plantation des arbres fruitiers.

C'EST une erreur d'avancer qu'il faut s'arrêter auſſi-tôt qu'on trouve la glaiſe ou le tuf, parce que le ſéjour de l'eau dans cette eſpece de caiſſe que vous formez de ces matieres en les perçant, pour y ſubſtituer de bonne terre, pourrit en peu d'années les racines des arbres. Je dis au contraire que c'eſt le cas de faire une fouille plus profonde, attendu qu'ils périſſent dès qu'ils ont atteint la glaiſe ou le tuf, & qu'il eſt même eſſentiel de n'en planter aucun, qu'on n'ait auparavant défoncé la terre de quatre pieds en tout ſens, quelque aſſuré qu'on ſoit de ſa bonté. Ces quatre pieds ſont également néceſſaires aux pêchers nains, & à ceux de tige, pour rendre la terre douce, meuble, friable & pénétrable juſqu'à cette profondeur aux influences d'en-haut, & à l'air

auſſi eſſentiel aux végétaux que la reſpiration aux animaux. Une des raiſons pour leſquelles ils languiſſent au bout de quelques années, eſt le défaut de fouille néceſſaire dans des terres ſouvent ſcellées & uſées. Elles ceſſent d'être meubles à la profondeur de dix-huit pouces. Or, les filets qui ſe forment aux racines, & qui ſont extrêmement tendres & faciles à être offenſés, percent très-difficilement une terre compacte, lorſqu'ils eſſayent d'en piquer le fond. De plus, les humidités ne peuvent pénétrer cette eſpece de plancher ſur lequel les racines ne font plus que s'étendre ſur-tout le long des murs des eſpaliers; ou ſi elles y parviennent, elles y ſéjournent, chanchiſſent les racines & les pourriſſent, bientôt l'arbre jaunit & dépérit.

Perſonne n'ignore que durant les chaleurs, & tant que ſouffient les vents deſſéchans, tout l'humide des plantes eſt enlevé, il ſe fait ſur la terre une croûte dure, elle ſe gerce & ſe fend, les végétaux ſouffrent prodigieuſement de l'attraction de la part de l'air & du pompement du ſoleil. Il faut alors que les racines puiſſent fournir un humide au moins équivalent à cette tranſpiration. Quand donc la terre a été une fois défoncée, les racines ſont en état d'envoyer ſuffiſamment à la plante de quoi fournir à l'évaporation, & elle n'eſt pas incommodée des ſéchereſſes, le hâle ne péné-

trant point auſſi avant en terre que la fouille.

Il n'y a point de terre qui ne ſoit pierreuſe : ces pierres ſont des remparts impénétrables aux racines naiſſantes, qui les rencontrent. On les trouve en fouillant & on les ôte. Le long d'un eſpalier, dont le mur avoit une retraite de plus d'un pied d'épaiſſeur à trois pieds de bas, j'ai fait planter des arbres de dix-huit pouces en avant dans la plate-bande, en les cambrant par la tête, afin que les racines ne puſſent rencontrer les pierres, & que la tête approchât du mur, en obſervant de leur laiſſer plus de longueur de tige. Une excellente pratique eſt de paſſer à la claie toute la terre du trou & de la tranchée, lorſqu'elle a les conditions requiſes pour le pêcher.

Les terres des eſpaliers expoſés ſur-tout au midi & au couchant, ſont extrêmement remplies d'œufs d'inſectes, qui rongent les racines & la verdure. En les défonçant, on détruit une partie de ces ennemis : les humidités & les gelées jointes aux labours achevent de les faire périr.

C'eſt mal planter que de mettre un arbre à la place d'un autre qui eſt mort, ſans changer auparavant toute la terre du trou. Rien de plus rare que de voir un pêcher profiter dans la même place où un autre n'a point reuſſi, quand il a été recouvert

de la même terre. En conſéquence, je n'ai jamais planté ſans avoir rempli le trou de mes arbres de celle de la ſuperficie priſe à trois ou quatre pieds, terre impregnée du nitre de l'air, cuite & digérée par le ſoleil & les influences bénignes d'en-haut: je fais enſuite joncher à ſa place celle du trou, qui ne peut envoyer qu'une ſeve crue, incapable de rendre les arbres féconds, & qui, avec le ſecours des influences du Ciel & des vents, deviendra terre neuve. Si vous faites la fouille en automne, pour ne planter qu'au printemps, vous pouvez vous contenter de répandre la terre pour la laiſſer hiverner, ainſi que le trou.

Je vais plus loin; je prétends qu'il ne faut point planter un arbre à la place d'un autre arraché, quoique vivant, ſans renouveler auſſi la terre & ſans enlever toutes les racines de celui qu'on ôte. On conçoit aiſément que la terre ayant été épuiſée pour la nourriture de l'arbre précédent a beſoin d'être remontée, & que dans un ſol occupé par un végétal, la même eſpece réuſſit rarement, ſi l'on ne le change ou ſi l'on ne le laiſſe repoſer. Cette regle ne ſouffre d'exception que dans le cas d'une terre extrêmement féconde ou abondamment fumée. Enfin, les racines de l'arbre déplanté, étant encore en terre, y reſtent du tems ſans ſe pourrir, & ne le ſeront point quand le nouvel hôte du jardin étendra les

ſiennes, que leur rencontre empêchera de pouſſer.

On obſervera encore, avant que de planter le pêcher, de l'éloigner des plantes gourmandes, qui effruitent & mangent la terre, & d'ôter ſoigneuſement les racines de chiendent, ainſi que les rejetons des arbres voiſins; le Jardinier qui ſe contente de les enlever de la ſuperficie de la terre, les voit ſans ceſſe repouſſer.

C'eſt aſſez l'uſage de planter entre deux pêchers, des vignes qui couvrent la muraille juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez grands pour la tapiſſer eux-mêmes: on élague enſuite ces vignes, & on pratique le long du chaperon un cordon qui donne de très-beaux raiſins. Je condamne cet uſage, & je dis que pour vouloir trop avoir on n'a rien, ou preſque rien. Ces vignes, par leur large & épais feuillage, forment une eſpece d'auvent par-deſſus l'arbre auquel elles raviſſent les pluies & les roſées de la nuit, lui donnent de l'ombre & empêchent ce renouvellement d'air, qui ſert merveilleuſement à ſa reſpiration. Les gouttieres qu'elles occaſionnent ſur les branches & ſur les fruits du pêcher, lors des grandes averſes, cavent & carient ſes bleſſures & ſes cicatrices, & font fluer la gomme de tous les côtés. Je n'ai jamais vu cet arbre réuſſir à des pignons où il y a des égouts. De plus, les racines des vignes l'affament,

ſe mêlent avec les ſiennes & ſe croiſent dans peu de temps. Je n'approuve pas davantage les vignes en contreſpalier, que celles appliquées au mur, à moins que les plate-bandes ne ſoient fort larges & que les vignes ne ſoient plantées entre les arbres, & non en face. On allegue, en leur faveur, qu'elles parent les arbres des grandes ardeurs du ſoleil, & qu'elles tiennent la terre fraîche à leur pied. Le pêcher s'accomode peu de ces ſoins officieux; il eſt jaloux de jouir ſeul de tous ſes droits, & des rayons du ſoleil ſon bienfaiteur. L'uſage des bons ouvriers de Montreuil eſt de placer entre leurs pêchers un poirier ou un pommier, à qui ils laiſſent une tête, & d'en tirer ce qu'ils peuvent durant quelques années, en l'élaguant à meſure que grandiſſent les arbres qui doivent reſter en place.

Il eſt eſſentiel, avant la plantation, de viſiter la tige de ſon arbre. Si elle eſt noueuſe, remplie de bleſſures, de calus, de froiſſures, & que l'écorce au-lieu d'être claire & nette, ſoit livide & noirâtre, il faut le rebuter. Si au contraire ce ne ſont que de légeres contuſions cauſées par le tranſport, on y applique l'onguent de Saint-Fiacre; s'il y a quelque chancre peu conſidérable, il faut couper l'écorce noire, en uſant du même remede, & mettre un tuteur à la tige tortueuſe, qui peut être redreſſée.

A l'égard des racines, il eſt une préparation eſſentielle omiſe par les plus habiles Jardiniers, pour habiller le pêcher & le mettre en état d'être placé en terre.

1°. Sonder toutes les racines, & examiner s'il n'y en a point de mortes, de briſées, d'éclatées, de rongées par les vers ou d'attaquées de chancres. Dans tous ces cas, il faut ſupprimer celles qui ſont totalement défectueuſes, raccourcir celles qui ſont caſſées ou fendues. A l'égard des racines endommagées par des plaies ou des contuſions, & dont le retranchement feroit tort à l'arbre, on les guérira par l'onguent de Saint-Fiacre; précaution tellement eſſentielle, qu'un pêcher à l'égard duquel on l'aura employée, viendra plus vîte en trois ans qu'un autre en ſix.

2°. Ménager ſoigneuſement les pivots, bien loin de les couper en-deſſous près du tronc, ſuivant la pratique ordinaire des Jardiniers. Il eſt impoſſible que toute plante pivotante à qui l'on a ſupprimé ſon pivot, croiſſe & ſe fortifie, à moins que la perte n'en ſoit reparée par un nouveau. Ceux qui ont étudié la Nature, ont vu qu'elle reproduit un pivot, & ſouvent pluſieurs à nombre de plantes qui en ont été privées. Dans les amandiers, par exemple, vous trouverez des racines plongeantes & pivotantes & non des latérales. Comme elles ſont perpendiculaires au tronc, elles prennent

des ſucs plus abondans que celles qui ſont placées horizontalement. J'ai remarqué que les arbres fruitiers qui pivotent, ont toujours rapporté les fruits les mieux nourris & les plus ſucculens ; & que les plus vigoureux qu'on leve dans les pépinieres ſont ceux qui ont des pivots.

J'ajoute que ſi l'on fouille au bout de trois ſemaines à l'endroit de ces plaies conſidérables faites au tronc, on trouvera la terre imbibée des pleurs qui en ſortent continuellement. On verra la chanciſſure prendre à ces plaies, & des inſectes, ſur-tout de petites fourmis jaunes, picoter leurs levres, dont ils empêchent la réunion. Par elles de gros vers entrent quelquefois dans le tronc de l'arbre, & en montant toujours vers ſa tige, ils la carient au point qu'il meurt. J'ai vu à des arbres de vingt ans ces plaies non recouvertes encore, & le corps ligneux devenu comme du terreau. Ces obſervations ne s'accordent guere avec le ſentiment d'un Naturaliſte moderne, qui recommande dans ſes écrits de retrancher le pivot des arbres, & de mutiler leurs racines. Suivant lui, on ne riſque rien en coupant lors du labour, les racines du blé, de la vigne & des arbres ; on leur rend même un grand ſervice, parce que pour quelques ſuçoirs qu'on leur ôte, il s'en forme une foule d'autres.

3°. Planter les arbres avec toutes leurs bonnes racines, quand elles auroient une aune de long ; c'eſt le moyen de leur faire pouſſer des jets vigoureux, dès la premiere année, & de les voir tout formés à la ſeconde. Le 11 Décembre 1762, le Roi ayant demandé pour Bellevue un peuplier de la Caroline, nous en avons fait lever un à Choiſy, dont les racines avoient ſeize pieds d'un côté & quatorze de l'autre. Il a enſuite été voituré à Bellevue & replanté avec toutes ces racines, ſans qu'aucune ait été caſſée. La regle générale eſt de ne rafraîchir le bout des racines que de l'épaiſſeur d'une ligne, en proportionnant la grandeur du trou à leur longueur : coupées dans l'endroit où elles ſont le plus menues, elles s'alongent, en croiſſant par la ſuite, dans leur groſſeur naturelle. Le contraire arrive, quand on les a raccourcies dans leur fort, il ſe fait alors autour de la coupe un petit bourrelet environné de filets, qui deviennent racines moyennes, mais jamais auſſi groſſes qu'elles auroient dû l'être. Il m'eſt arrivé de faire lever des arbres, que j'avois plantés avec toutes leurs racines par voie de perpendicularité, & ſans ſupprimer le pivot, ils les avoient alongées juſqu'à cinq pieds de bas, & ſix à ſept au pourtour. J'en ai vu un grand nombre qui en quatre ou cinq ans avoient des racines de treize pieds de longueur.

4°. Ne toucher en aucune façon au chevelu. Il y a entre toutes les racines un rapport des unes avec les autres, semblable à celui qui dans le corps humain se trouve entre les vaisseaux qui contiennent le sang, & les liqueurs nécessaires à la nutrition & à l'accroissement ; ainsi l'ordre est totalement dérangé par la suppression de ces mêmes filets.

5°. Faire sa coupe par-dessous, nette & en bec de flûte. Cette maxime est fondée sur ce que l'ouverture de la plaie faite à l'extrémité de la racine, se referme plus aisément, quand elle répond directement à la terre sur laquelle elle pose, que si elle se trouvoit en-dessus ou sur le côté, comme la coupe ordinaire des branches.

6°. Observer la position des racines & une juste proportion entre elles. Tous les arbres ont plus ou moins de grosses racines espacées autour du tronc & entre-mêlées de moyennes. Quelquefois elles se trouvent toutes du même côté. On plante un pêcher suivant son sens, & on a plus d'égard à la tête & à l'emplacement de la greffe qu'on n'en a pour la position des racines. Qu'arrive-t-il de-là ? Lorsque l'arbre pousse, il produit du côté où l'on a laissé plus de racines vigoureuses, des jets trois fois plus forts que de l'autre. On ne voit dans tous les jardins que des pêchers dont un côté a des membres vigoureux,

tandis que l'autre ne profite point, dépérit au contraire & meurt insensiblement. Telle est une des causes de la courte durée de cet arbre parmi nous.

Pour éviter cet inconvénient, j'observe en taillant mes racines, de distribuer les fortes & les foibles dans une sorte d'égalité. Si mon arbre ne le permet pas, & que toutes les grosses racines soient d'un côté, je le plante de facon qu'elles se trouvent en devant, mettant le long du mur la partie où il y en a moins. La pousse alors se fait par-devant & en tirant mes branches de chaque côté, sans les mutiler, ni les écourter, je les distribue de maniere que l'arbre est également garni. Si c'est un arbre nain, ou en plein vent, je place au midi le côté où il y a moins de racines, pour le faire profiter davantage. Il est certain que de la distribution proportionnelle des racines, dépend celle des branches que j'expliquerai dans la suite. La raison pour laquelle la seve se porte avec plus d'abondance dans le côté de l'arbre qui a plus de racines, ou de plus grosses, est que les orifices des passages de la seve sont plus nombreux & plus ouverts, & qu'étant violemment poussée par tant d'endroits à la fois, elle élargit de plus en plus ces passages. Ainsi dans le corps humain, le sang se porte avec plus d'abondance dans les parties où les vaisseaux sont plus dilatés.

Ce que j'ai à dire de la plantation actuelle des pêchers, concerne leur profondeur en terre & leur éloignement du mur, la position de la greffe, la distance des arbres entre eux & leur hauteur.

1°. Lorsque la seve est arrêtée, faire lever & déplanter les arbres, & ne les arracher jamais, terme qui ne doit s'appliquer qu'à une destruction totale. On a vu (*Pl. I. fig.* 9.) le modele d'une fourche très-commode, pour fouiller la terre & lever les arbres. Les Pépinieristes (1) toujours pressés, au lieu d'aller en fond pour avoir les racines se contentent de dégager leurs arbres au pourtour du tronc, puis par secousses il les arrachent, éclatent les racines, & en laissent une bonne partie en terre. Je pense qu'on ne peut trop les ménager en les déplantant, pour ne point faire tort aux racines. Dès qu'on

(1) Les arbres étant aussi près les uns des autres qu'ils le sont dans les pépinieres, je conviens qu'il faut en sacrifier plusieurs pour en lever un seul; ce qui va au détriment du Pépiniériste. Mais qu'il les vende le double, & qu'il n'en plante que la moitié sur son terrain, cela ne revient-il pas au même? Il y gagnera de plus amplement; au lieu d'être douze à quinze ans à vuider sa pépiniere, elle le sera en cinq ou six, & ses arbres mis à des distances convenables croîtront du double. Les Chartreux de Paris qui espacent un peu plus leurs arbres, vendent les nains quinze sous, les demi-tiges vingt-cinq sous & les tiges trente sous. On sait quel est leur débit.

les écourte, il eſt impoſſible de parvenir à une prompte jouiſſance.

2°. Planter plus avant le pêcher dans les terres légeres, que dans les fortes. Les terres ſablonneuſes, par exemple, étant plutôt deſſéchées en ſuperficie par le ſoleil, il eſt clair que les racines ſeroient d'abord brûlées, ſi elles n'étoient pas plus avant que dans les terres graſſes. Si on n'obſervoit pas le contraire dans celles-ci, les racines ſe ſentiroient difficilement des rayons vivifians du Pere de la Nature. Il faut obſerver neanmoins que dans les unes comme dans les autres le labeur puiſſe ſe faire ſans offenſer les racines.

3°. Planter moins profondément le pêcher ſur amandier que celui qui eſt greffé ſur prunier. C'eſt un proverbe que l'amandier pique & que le prunier trace. Le premier pivote; ſes racines plongent dans le fond de la terre: le ſecond, au contraire, les étend entre deux terres, en produit peu de groſſes, mais beaucoup de moyennes & de petite, avec un chevelu immenſe. En général tout arbre ne doit jamais être plus profondément en terre que depuis un pouce au-deſſus du tronc, juſqu'à trois. Hales, (*Stat. des Vég. concluſion*, p. 309.) dit « qu'il y a bien des arbres » qui ſont ſtériles, parce que leurs raci- » nes ſont à une trop grande profon- » deur, & que par conſéquent elles ſont

» trop humides & trop éloignées de l'ac-
» tion du ſoleil. Ces arbres ne tirent donc
» qu'une ſeve crue, qui n'eſt pas propre
» à former le fruit, quoiqu'elle ſoit bonne
» pour nourrir & faire augmenter le
» bois. »

4°. Les arbres dont les racines ſont plantées trop profondément dans les terres humides, ſpongieuſes & argileuſes, ne rapportent que peu de fruit, parce qu'elles tirent abondamment une ſeve crue. Ainſi au lieu de mettre dans le fonds les racines en plongeant, il faudra les placer de façon qu'elles ſoient toutes horizontales. Quant à celles qui pivotent, les plier autant qu'elles peuvent le ſouffrir ſans caſſer, & les courber en genouillere, en les faiſant planer environ à un pied de bas, comme lorſqu'on plante des aſperges : alors l'humidité ne peut jamais les prendre. Mais comme ces ſortes de terres ſont ſujettes à ſe ſceller, il eſt à propos de les labourer fréquemment, & lorſqu'elles ſont ſuffiſamment eſſorées, de les couvrir au pourtour de chaque arbre, avec du fumier réduit en terreau.

5°. Laiſſer toujours un pied de diſtance entre le mur & l'arbre. L'uſage de planter le pêcher perpendiculairement à la muraille a été reconnu nuiſible, & on commence à ſe reformer à cet égard, en l'avançant de quelques pouces ; mais ce n'eſt

point assez, à moins que la muraille ayant peu de fondation, les racines ne trouvent dessous suffisamment de terre pour s'étendre. Voici mes raisons de cette façon de planter à un pied du mur. 1°. Le soleil qui darde à plomb sur la souche & les racines du pêcher, les empêche de ressentir les faveurs des influences du Ciel, des pluies & des rosées. Qu'après de fortes pluies on fouille un pied de ces arbres, on trouvera que la terre n'est point du tout humectée : quand même elle pourroit l'être, le moindre rayon du soleil l'auroit bientôt desséchée. 2°. Tout le monde sait que lorsqu'un arbre est planté, la premiere action qui se passe dans son intérieur est de former & de darder de toutes parts à travers les pores de la terre de petits filets blancs au bout & au tour de ces racines, qu'on nomme chevelu. Ces filets sont, comme je l'ai dit, extrêmement tendres & cassans. Lors donc qu'ils rencontrent les pierres du mur & ses fondemens, il faut nécessairement qu'ils se rebroussent, comme ceux des plantes renfermées dans des vases ou dans des caisses. A leur défaut les racines du devant & des côtés sont obligées d'y suppléer, mais elles ne sont guere plus à leur aise, comme on va le voir. 3°. Le sentier qui regne d'un bout à l'autre de l'espalier, afin de travailler aux arbres, est perpétuellement

foulé aux pieds : il se durcit & devient impénétrable aux pluies & aux humidités, du moins en été. Dans cette saison, il est fendu de tous côtés, sur-tout dans les terres fortes ; par ces gerçures les racines sont pour ainsi dire à jour & le peu d'humidité est desséché par les vents, le hâle & les rayons du soleil. 4°. Les mulots & les souris des champs établissent leur demeure dans le pied des murs à travers les racines de ces arbres. Leur accroissement & leur santé ne reçoivent pas peu de dommage des différens passages que ces animaux y pratiquent. 5°. La tige de l'arbre ainsi appliquée au mur, doit être brûlée dans les chaleurs immodérées qui dissipent une grande partie de la seve. Celle-ci ne pouvant plus trouver passage par le devant, qui est désséché, monte & descend par le derriere de l'arbre du côté où il est appliqué au mur. Le mécanisme de la végétation devient imparfait, dès que les parties qui doivent y concourir n'agissent plus de concert, & enfin celle qui fait seule les fonctions des autres, doit à la fin s'épuiser elle-même. 6°. Quand on est obligé de réparer les murs, il est presque impossible que des arbres plantés perpendiculairement, ne souffrent beaucoup de dommage tant de la part des ouvriers que du plâtre ou de la chaux, qui leur est funeste : au lieu qu'étant éloignés d'un pied,

on les dépaliſſe, & on les tire en devant, on les attache à un pieu avec une corde, & les ouvriers travaillent avec une entiere liberté. Quand on plante un arbre au pied d'un mur, il a environ un pouce, mais quand il eſt parvenu à en avoir cinq à ſix, que veut-on qu'il devienne? J'en ai vu dont l'écorce étoit tellement aplatie du côté de la muraille, que la ſaillie des pierres y étoit imprimée; outre l'inconvénient d'une telle contrainte, il faut de néceſſité les arracher quand il eſt queſtion de rebâtir le mur.

Après que les trous deſtinés à recevoir des arbres ſont remplis à dix-huit pouces près, je laiſſe un pied franc depuis le mur juſqu'à l'ouverture du trou, & je cambre mon arbre de façon que ſa tête touche au mur, tandis que ſa tige en eſt à un pied de diſtance. S'il a un courbe, je mets le côté creux en devant, & le fort du côté du mur. A l'égard des nains, lorſqu'au printemps j'abats leur tête, je la tiens plus longue, ſuivant la hauteur de la greffe, pour qu'elle approche du mur, en ſupprimant les yeux du bas & réſervant ceux d'en-haut, qui, ſans être forcés, doivent joindre le mur. Je conviens que, ſuivant ma méthode, les racines du côté du mur ſeront fort enfoncées en terre, tandis que du côté du ſentier elles ſeront en ſuperficie. Mais il n'en réſultera ni in-

convénient ni dommage pour les arbres. Les racines ne ſe porteront que foiblement du côté de la muraille, tandis que s'étendant en ſuperficie vers le ſentier, elles plongeront en terre. Le Jardinier en labourant, ne fera ſimplement que planer au pied. Pour éviter qu'on n'offenſe les ſouches de ces jeunes arbres, j'y mets un petit piquet de chaque côté.

La raiſon qu'on m'alléguera, priſe du mauvais effet que produiront des arbres eſpacés d'un pied du mur avec d'autres déjà plantés perpendiculairement, n'eſt pas capable d'arrêter, à moins qu'on ne préfere un peu de régularité à la poſſeſſion d'arbres ſains, abondans en fruits, & de longue durée. Cette raiſon de difformité s'évanouit, en ne plantant que des nains le long des murs d'une hauteur médiocre, & en les plaçant à la diſtance que j'indiquerai, au lieu de les mettre à ſept ou huit pieds.

Le pêcher, comme tous les autres arbres, ſe plante de quatre façons; en eſpalier, en contr'eſpalier & en plein vent, ſoit à haute tige, ſoit en buiſſon.

Il réuſſit mieux en eſpalier que des trois autres manieres. Ceux qu'on met en plein vent ſont des eſpeces d'enfans perdus, qu'on veut bien riſquer. Les fruits qu'ils produiſent, s'ils cedent à ceux des eſpaliers, pour l'éclat & le coloris brillant, l'emportent

l'emportent sur eux, pour la saveur & l'abondance de leur eau, comme les abricots en plein vent surpassent ceux des espaliers. Les pêches en buisson en approchent, mais ne les égalent pas.

A l'égard des contr'espaliers, je n'en ai point vu reussir durant l'espace de cinquante ans que j'ai consacrés au jardinage; ainsi je n'ose les conseiller. On observera de n'en planter qu'à dix ou douze pieds au moins de l'espalier, de ne mettre aucun arbre en face d'un autre, mais en échiquier, & de ne jamais former de contr'espalier avec des pêchers, même au midi. L'expérience apprend que tous les ans ils gelent, sont cloqués, rongés de chancres, & sujets à se dépouiller du bas, à cause des humidités de la terre dont ils se ressentent, n'ayant pas, comme à l'espalier, la réflexion du soleil par en bas. J'ai indiqué à des personnes qui avoient de ces contr'espaliers, un moyen d'en tirer quelque parti. Au lieu de tailler en fleurs ces sortes d'arbres, les tailler en boutons, les palisser, & appliquer par derriere des paillassons qui restent jusqu'à la mi-Avril, & qu'on replace l'année suivante vers la fin de Février. J'ajoute qu'il faut préférer le pêcher, dont les fruits sont hâtifs, parce que leur position ne leur permet de murir que difficilement.

Les contr'espaliers ne seront donc formés

que de poiriers, pommiers, pruniers, abricotiers & vignes ; plants qui réſiſtent aux gelées printanieres. Comme leur hauteur eſt ordinairement de quatre pieds, on eſpacera les arbres à quatre toiſes les uns dès autres, avec des vignes entre deux pour garnir ſeulement en attendant : & on les plantera droits, ſoit, qu'il y ait du treillage ou non.

On connoît deux manieres de planter les arbres, en mannequin, & les racines découvertes. Ceux qui penſent jouir plutôt adoptent la premiere, mais je la condamne. 1°. Parce que ces ſortes d'arbres ſont communément le rebut des pépinieres. 2°. Parce que ſoit en les levant, ſoit en les tranſportant, leurs racines ſont miſes à jour & leur motte eſt ébranlée. 3°. Parce que les extrémités des racines qui ont pouſſé à travers le mannequin, ſe fanent & s'alterent en prenant l'air. 4°. Parce que les Jardiniers, pour les faire profiter, & ſouvent pour les faire rapporter la même année, les fument amplement, & les réchauffent ; plantés enſuite dans les jardins, ils rechignent & ne tardent pas à mourir. 5°. Les racines ſont gênées & écourtées dans un mannequin étroit. Je ne parle point des pêchers mis dans des pots : il eſt aiſé d'après ce que je viens de dire, de juger du cas qu'on doit en faire.

La vraie façon de planter des arbres

en mannequin, eſt de les avoir chez ſoi, les racines découvertes, & de les habiller comme ſi on les plantoit à demeure. Il faut choiſir des mannequins d'oſiers qui aient un peu de conſiſtance, quoiqu'à claire voie, afin qu'en les tirant de terre ils ne reſtent pas dans les mains à demi-pourris. Leur largeur doit être de quinze pouces, ſur dix-huit de profondeur : on les remplit de bonne terre, on étale les racines de l'arbre, ſans laiſſer de jour entre elles, & on les place enſuite dans une terre meuble à trois pieds les uns des autres pour les lever, ſans qu'ils endommagent leurs voiſins.

La derniere façon de planter le pêcher, uſitée dans les pays chauds, eſt de mettre, en pleine terre, dans une cave, ou en place, des noyaux qui produiſent des arbres qu'on laiſſe croître juſqu'à ce qu'ils rapportent du fruit. J'ai eu de ces ſauvageons dont les fruits ſe ſont trouvés excellens, & dont je me ſuis ſervi pour greffer de leurs eſpeces. Leur durée eſt courte, ils pouſſent d'abord exceſſivement ; c'eſt la raiſon pour laquelle on ne pratique point parmi nous cette façon d'avoir des pêches.

L'uſage eſt de placer la greffe du côté du mur quand on plante en eſpalier, & du côté du nord quand on plante en plein vent : on ſe fonde ſur ce que le ſoleil & la pluie nuiſent également au recouvrement

de la plaie. De cette ſujétion, il s'enſuit qu'on plante d'ordinaire fort mal, & qu'on a des arbres mal faits & contournés. Pour moi je ne cherche que le bon ſens de l'arbre, & je m'embarraſſe peu de quel côté ſe trouve la greffe. Mais pour la préſerver tant du ſoleil que des pluies, je la couvre d'onguent de Saint-Fiacre, ainſi que la coupe faite à la tête de l'arbre; avec cette précaution mes arbres ſont plutôt repris, & leurs plaies plutôt recouvertes en un an, qu'elles ne le ſont en trois, ſuivant la pratique ordinaire.

Obſervez toujours, en plantant, de laiſſer la greffe de votre arbre plus élevée de quelques pouces que le niveau de la terre. Dans preſque tous les jardins, les arbres ſont enterrés par-deſſus la greffe de quatre à cinq pouces. Une terre défoncée s'affaiſſe ordinairement d'un pouce par chaque pied. Ainſi, quand un Jardinier ſe contente de mettre la greffe à fleur de la terre qui a été fouillée de quatre à cinq pieds, il la trouvera engorgée de quatre pouces, lorſque la terre en s'affaiſſant aura entraîné l'arbre avec ſes racines.

C'eſt une attention auſſi eſſentielle de ne point planter trop ſuperficiellement ni durant & après une longue ſéchereſſe, ou une grande humidité. Je ne m'arrête point à prouver les inconvéniens qui réſultent de la pratique contraire.

On eſpace ordinairement les pêchers à quatre, cinq ou ſix pieds, & on eſt étonné de leur prompt dépériſſement. Pour moi, je ne ſuis point ſurpris que des arbres ſi peu diſtans les uns des autres, ne vivent pas long-temps, leurs branches ne tardent guere à ſe toucher, & en les arrêtant ſans ceſſe on les épuiſe promptement. La terre eſt bientôt uſée, les racines s'entrelacent dès les premieres années, la ſeve ne peut être tranſpirée dans une proportion louable; & enfin les arbres ne profitent point de la tige, & ſont toujours étiques. En a-t-on vu donner du fruit & durer long-temps, tandis que la ſouche, qui eſt leur point d'appui, reſte dans le même état?

Les Maîtres & les Jardiniers ſe trompent à cet égard. Dans l'eſpérance de jouir & de voir leur murailles couvertes, ils plantent leurs pêchers dru, mais ils ſe trouvent privés de ce double avantage. Quiconque connoît la nature de ces arbres, extrêmement abondans en ſeve, doit les eſpacer beaucoup dans la vue de jouir, afin qu'ils aient la faculté de croître & de s'étendre. On ne peche jamais en leur donnant trop d'étendue, & le ſeul défaut en ce genre eſt de ne leur en point donner aſſez.

Quoiqu'il n'y ait point de regle fixe pour la diſtance que doivent avoir les arbres plantés en eſpalier, je vais néanmoins

prescrire, d'après les plus grands Maîtres; ce qu'il faut pratiquer à cet égard. Dans les terres les plus maigres l'éloignement doit être de neuf pieds, dans les médiocres de douze, & dans les bonnes de dix-huit, jusqu'à vingt-quatre. Les murailles de clôture ont ordinairement neuf pieds compris le chaperon : il n'y faut mettre que des pêchers nains ; l'expérience apprendra que, suivant ma méthode, ils s'éleveront à la hauteur des murs au bout de quatre à cinq ans.

A l'égard de ceux qui n'ont que sept ou huit pieds, il sera necessaire de reculer les arbres de deux ou trois pieds. Si au contraire ils s'élevent à douze ou quinze, on espacera les arbres comme je viens de le dire, en mettant une tige entre deux nains, pour les garnir de verdure plus promptement. Je sais que difficilement on conçoit que des arbres plantés à une distance si grande en apparence, & dont la tige est si petite, puissent s'approcher de fort près en quatre ou cinq ans ; c'est qu'on ne les considere que dans le coup d'œil actuel, & nullement dans le point de vue où l'on devroit se les représenter.

Lorsqu'on plante un arbre, on doit, 1°. jeter légérement de la miette au pied pour couvrir les racines, & pour qu'il n'y ait point de jour, & en éloigner les mottes & les pierres.

2°. Le soulever après qu'il est planté, en le tirant obliquement du côté de la muraille, & le rabaissant ensuite de son côté, afin qu'il en approche par la tête le plus qu'il est possible, & que la miette s'insinue entre les racines, ayant toujours égard à la hauteur de la greffe.

3°. Laisser la terre meuble, & la fouler seulement avec la main, autour de la tige. C'est une pratique meurtriere que de plomber la terre avec les pieds, pratique que je proscris même à l'égard des arbres en plein vent, qu'il suffit de buter jusqu'à l'entiere reprise des racines.

4°. Rogner la tête du pêcher à une certaine hauteur. Au moyen de cette soustraction il reprend plus vîte, & a assez de substance pour nourrir ce qu'on lui laisse, au lieu qu'avec toutes ses branches il ne feroit que des pousses fort minces, & périroit après avoir long-temps langui. Ce retranchement ne doit être fait qu'au printemps. Il peut arriver qu'ayant coupé, en automne, la tête de votre arbre, une forte gelée, accompagnée de verglas, tombe sur les boutons que vous aurez laissés : vous n'avez plus alors de ressource, & souvent, quoique votre arbre soit jeune, il n'en perce plus à travars la peau. J'ajoute qu'une tige qui aura été laissée courte en automne, n'ayant que peu de boutons à nourrir, se hâte dès les premiers jours du printemps

de les faire éclorre ; & il peut ſurvenir des gelées tardives, qui mordent deſſus vivement, & font périr ces mêmes yeux. En 1749, le 25 Avril, il gela à glace de l'épaiſſeur d'un quart de pouce ; cette gelée ruina ce que les précédentes avoient épargné. Une autre raiſon eſt tirée de la crainte de la gomme qui ſe met à la coupe durant l'hiver, & par laquelle la neige & la pluie s'inſinuent entre l'écorce & le bois, à travers la moëlle de l'arbre.

Par rapport à la hauteur à laquelle la tige doit être coupée, la force de l'arbre la détermine à un pied, & ſouvent à un pied & demi, quand les yeux du bas ſont bien ſains. Dès la premiere année il produira ſuffiſamment de bourgeons, pour qu'on faſſe choix de ceux qui ſont le mieux placés, afin de former l'arbre. L'ayant planté avec toutes ſes racines, je puis lui donner plus d'eſſor. Il eſt inutile d'ajouter que la coupe ſera faite horizontalement, un peu en bec de flûte, par derriere l'œil, à une bonne ligne au-deſſus, en obſervant de ne point ébranler les racines de l'arbre.

LE PÊCHER
ET LES AUTRES ARBRES,

CONSIDÉRÉS DANS LEUR SECOND AGE,
OU LEUR JEUNESSE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Abris.

LES arbres ſont plantés, ils ont pouſſé des branches; leurs fleurs, leurs bourgeons commencent à éclorre; ils ont actuellement beſoin d'être préſervés des gelées printannieres, des temps critiques & des froidures tardives. Il s'agit enſuite de les diriger & de les attacher, ſoit ſur des treillages avec de l'oſier & du jonc, ſoit ſur le mur avec des loques.

De quelque façon que ſoient ſitués les jardins de Montreuil & de Bagnolet, leurs propriétaires y pratiquent des enceintes de murs à cinq ou ſix toiſes les uns des autres, dans leſquelles ils raſſemblent les trois expoſitions du levant, du midi & du couchant. Et afin que chacune reçoive à la fois la réverbération de la chaleur du ſoleil, à meſure qu'il paſſe de l'une à l'autre, toutes ces enceintes forment autant de culs-de-ſac, dont le fond répond par derriere au nord, & par devant en face du midi. Le mur qui eſt à droite eſt oppoſé au levant, & a pour expoſition le couchant : celui qui eſt à gauche eſt oppoſé au couchant, & a pour expoſition le levant. L'eſpace vuide d'un mur à l'autre eſt employé à cultiver des arbres en buiſſon, ces chaſſelas tant eſtimés pour leur couleur dorée, des fraiſes, des framboiſes, des pois & quantité de nouveautés en tout genre.

La plupart de ceux qui élevent des murailles, les conſtruiſent en pierre, avec du mortier de terre, quelquefois de ſable mêlé avec de la chaux. A Montreuil où le paliſſage à la loque eſt en uſage, les murailles ont un fort enduit de plâtre pour recevoir les clous. J'eſtime beaucoup les murs à moëllons apparens, dont on bouche exactement tous les joints ; méthode qui ne peut convenir qu'aux eſpaliers garnis de treillage. A l'égard de leur hauteur, neuf

pieds ſuffiſent, en ne plantant que des arbres nains ; elle peut être portée à quinze pieds, ſi on place une demi-tige entre deux nains. Les murs doivent avoir un double chaperon, qui contribue autant à leur durée qu'à l'écoulement des eaux qu'il partage en deux.

Les abris néceſſaires au pêcher, ſont les tablettes, les rais ou rayons, & les échalas ſcellés dans les murs, les paillaſſons, les briſe-vents, & les auvents.

Les tablettes. On ſait qu'à l'extrémité du chaperon on ménage une ſaillie d'un pouce ou environ, nommée larmier, qui ſert à rejeter loin du mur les eaux pluviales. Ces tablettes faites en plâtre (*Pl. III. A.*) ne ſont autre choſe que le larmier alongé de de cinq à ſix pouces, ſur deux d'épaiſſeur. Leur effet eſt le même que de celles qu'on place ſur les murs de terraſſe, avec cette différence, que ces dernieres, qui ſont de pierre, ont moins de ſaillie. Pour leur ſolidité, on met de diſtance en diſtance des fantons ou des morceaux de bois de chêne qui prennent dans le mur.

Elles ſervent, 1°. à éloigner des pêchers & de leurs fruits les eaux du ciel, qui leur ſont très-nuiſibles, ſur-tout lors des faux-dégels. 2°. A retarder la ſeve du pêcher, à l'arrêter même & à la faire refluer par le bas à raiſon du défaut de circulation d'air, dont ces tablettes empêchent

la perpendicularité, afin que cet arbre, qui se porte toujours vers le haut, se trouve également garni par-tout. 3°. A garantir de la gelée au printemps la partie supérieure de l'arbre. On a vérifié qu'au moyen de ces tablettes, le pêcher poussoit moins vîte par le haut que par le bas. Le contraire arrive aux espaliers ordinaires. 4°. A diviser, briser & écarter ce qu'on appelle vents-roux, les brouillards malfaisans, qui brouissent au printemps les feuilles & endommagent les fleurs. 5°. A comprimer l'air & à ralentir son action sur les pêchers, qui poussent vers le haut avec plus de modération. 6°. La saillie de ces tablettes brise l'ardeur des rayons du soleil & empêche que les arbres & leurs fruits n'en soient frappés aussi vivement. 7°. Elles contribuent à la durée des murailles, dont elles éloignent la chute des eaux.

Les rais ou *rayons* sont les débris des vieilles roues de carrosse qu'on scelle dans les chaperons des murs, qui avancent de toute leur longueur (*Pl. III, B.*) Comme ils sont plus gros par le tenon qui les enfermoit dans la mortaise de la jante, & que leur forme est carrée, ils tiennent plus solidement attachés au mur, à la distance de deux ou trois pieds. On peut y suppléer par des échalas, ou par des supports de fer avec des planches mises à plat par-dessus. Leur usage est de recevoir de pe-

paillaſſons de même largeur que ces bois, qu'on y applique depuis le mois de Février juſqu'à la fin d'Avril & dont la ſaillie garantit le haut des arbres des gelées, des neiges & des pluies froides. On les entretient avec des oſiers attachés à leurs ficelles, & à un clou enfoncé dans le mur, (*Pl. IV, A.*)

Au lieu de poſer *les paillaſſons*, comme on fait ordinairement, ſur les arbres mêmes, il faut les mettre à une certaine diſtance du mur, & leur donner plus de ſolidité que n'en ont les paillaſſons volans. Ceux des Montreuillois beaucoup plus ſimples, ſont auſſi de la plus longue durée, quand on a ſoin de les ſerrer lorſqu'ils ne ſervent plus. Au lieu de les faire avec de la ficelle qui tient les pailles à diverſes mailles, ils choiſiſſent trois traverſes faites avec du cerceau droit de demi-muid, une dans le milieu & une à chaque extrémité. Sur leur plat, ils poſent un lit fort épais de paille de ſeigle, entretenu par trois autres traverſes qui répondent à celles de deſſous, & ils joignent le tout enſemble, avec du fil de fer de diſtance en diſtance. Vous placez dans le mur, aux côtés de chaque arbre, deux crochets de fer de ſix pouces, ou deux chevilles de bois ſaillantes d'environ un pied, deſtinées à recevoir le paillaſſon. Vous l'enfoncez à tel éloignement du mur que vous voulez, immédiatement au-deſ-

ſous de ſa premiere traverſe, & vous l'appliquez par le bas ſeulement, le haut étant ſuffiſamment garanti par les tablettes, & les paillaſſons dont je viens de parler. Comme il ne touche point aux arbres, l'air circule par derriere, les boutons, les fleurs & les bourgeons ne peuvent être attendris ni jaunir.

Les briſe-vents ſervent à préſerver les fruits & les légumes des temps contraires & de la trop grande impreſſion de l'air. On fait beaucoup d'uſage à Montreuil de murailles placées en face des endroits par leſquels les vents nuiſibles ſoufflent ſur les eſpaliers. Les briſe-vents qu'on y emploie dans les champs, ainſi que nos maragers, ſont de ſimples paillaſſons retenus par des échalas enfoncés en terre. Ceux-ci forment toujours des carrés en forme de cul-de-ſac, dont l'ouverture eſt en face du midi, au moyen de quoi les vents fâcheux du nord & de galerne, ſont briſés & ceſſent d'être nuiſibles. Tels ſont les effets de l'art pour diriger l'air, & ne craindre ni les gelées lors de la fleur, ni la biſe, ni les frimats. Le ſoleil par ſa chaleur, & l'air par ſa bénignité & ſa douceur n'apportent que des parties anodines qui s'inſinuent à travers les pores des plantes & des fruits.

Nous avons admis dans le Jardinage une eſpece d'*auvent* fort ſimple & inconnu juſqu'ici. Il eſt fait de paillaſſons poſé en

forme de toit ou de tente prenant du haut du mur où ils sont fortement attachés, & descendant vers les deux tiers de sa hauteur. On les soutient par en bas avec des perches ou des piquets à une élévation suffisante, pour qu'on puisse facilement passer dessous. Ces auvents restent jusqu'à ce que les dangers soient passés, parce qu'il y a assez d'air pour que les feuilles, les fleurs & les boutons ne s'attendrissent point, ou bien on les pose de façon qu'ils puissent être enlevés facilement. Cet expédient garantit les espaliers des influences malignes de l'air, & n'a point les inconvéniens des paillassons ordinaires.

CHAPITRE II.

Des Espaliers & des Expositions.

Les treillages ordinaires dans les pays où les murs sont bâtis en chaux & sable, sont faits avec des échalas, dressés & plantés, traversés par d'autres auxquels ils sont attachés avec du fil de fer pour former des mailles, ensuite peints en vert & retenus avec des crochets scellés dans la muraille. Il s'en faut beaucoup que ce soient les plus utiles. Plus le fruit approche du mur, plus il est abrité durant le printemps, plus

il acquiert de qualité & de maturité. Or ; avec ce treillage le fruit eſt éloigné du mur par ſon épaiſſeur & par les inégalités qui s'y rencontrent, ainſi qu'au mur. Ce treillage eſt en outre l'aſile d'une foule d'inſectes très-nuiſibles, qu'il eſt preſque impoſſible de détruire quand ils ſont cachés dans le mur entre les bois. L'inconvénient des branches qui ſe fourrent derriere malgré les précautions qu'on prend, eſt encore à conſidérer.

Il y a une ſorte de treillage fait avec des oſſemens de pieds de mouton, dont on garnit la muraille, qu'ils excedent d'un pouce, pour attacher le pêcher. Elle eſt bonne, quoiqu'elle n'ait pas trop pris faveur, à cauſe de ſon peu d'agrément.

Le paliſſage à la loque, comme on le verra dans la ſuite, a de grands avantages. Les Montreuillois n'en connoiſſent point d'autre ; il leur eſt ſi familier qu'ils travaillent preſque auſſi vîte que ceux qui paliſſent au jonc.

On peut choiſir des gaulettes de la groſſeur du doigt, les plus droites qu'il eſt poſſible, & les diſpoſer en demi-cintre, en les attachant avec des clous & des oſiers à la muraille à la diſtance de huit à dix pouces les unes des autres. Cette ſorte de treillage n'a rien de diſgracieux, & approche le fruit aſſez près du mur.

Le treillage en fil de fer par mailles

régulieres peut avoir ſon utilité. D'abord, pour une toiſe de treillage peint en vert, on en a de celui-ci ſept à huit. A l'égard de la ſolidité, de la durée & de la propreté, on n'a rien à lui reprocher, Quant à la proximité du fruit à la muraille & quant à l'abri des influences malignes de l'air & des vents, il peut avoir la ſupériorité. La rouille, j'en conviens, rend les branches gommeuſes & les coupe lorſqu'elles ſont tendres. Mais il eſt aiſé d'y remédier, en mettant ſon oſier autour du fil de fer, après l'avoir croiſé, & en prenant enſuite la branche dans l'oſier. S'il faut tenir forcément en place quelque groſſe branche, on frappe un clou dans le mur auquel on l'attache après avoir pris, par rapport au clou, la même précaution du demi-tour avec l'oſier.

On ne peut ſe diſpenſer de peindre le fil de fer à l'huile : il y a deux façons de s'y prendre ; la premiere, c'eſt de le tendre d'un bout à l'autre d'une allée, & de lui donner deux couches de couleur, ſoit en blanc, ſoit en vert ; puis, quand il eſt ſec, de l'employer ſans le tortuer, en coupant les montans & les traverſes de longueur, & les attachant avec des clous à la muraille, en mailles correctes. La deuxieme, c'eſt de faire des bâtis avec des échalas bien dreſſés & de les appliquer au mur par panneaux, après qu'ils ont reçu

une couche de peinture à l'huile des deux côtés.

J'ai fait en petit une nouvelle eſpece de treillage, qui conſiſte à employer en forme de panneaux qu'on joint enſemble, en les appliquant ſur la muraille, des lattes deſtinées à la couverture des maiſons, & je crois qu'exécuté en grand, elle réuniroit les divers avantages que procure le treillage. On ſcelle d'abord à trois pouces au-deſſous du larmier un cordon de petits crochets, il n'en faut qu'un dans le milieu de chaque latte. Ces lattes de cœur de chêne aplaties par les bouts & unies avec les liens de fil de fer, ont quatre pieds de long ſur un pouce & demi de large & un quart de pouce d'épaiſſeur. Une botte en contient cinquante, & par conſéquent fera deux cents pieds qui formeront environ ſix toiſes courantes. Etant peintes en vert elles dureront quoique minces, plus que le treillage ordinaire fait de châtaignier. Il y a deux façons de paliſſer ſur ces lattes avec le jonc ou à la loque, en l'attachant ſur chacune avec des clous à tête ronde, ou avec du petit clou à latte.

Il n'y a point d'expoſition qui ne tienne à quelque autre : celle du nord, par exemple, a pendant un certain temps, le ſoleil depuis qu'il ſe leve juſqu'à ſept ou huit heures du matin en été. De même l'expoſition du Levant a auſſi un peu du midi,

ainſi que celle du couchant. Mais chacune porte le nom de la ſituation la plus dominante, par rapport aux regards du ſoleil.

La plus favorable eſt celle du Levant, parce qu'elle eſt ſuffiſamment échauffée depuis que le ſoleil paroît ſur l'horizon juſqu'à ce qu'il paſſe à ſon midi, ſans qu'elle ſoit brûlée par ſes rayons dévorans. En hiver le pêcher y eſt moins incommodé des vents & de la gelée, à moins que le vent d'Eſt ne vienne le frapper, comme en 1749, ce qui eſt fort rare. Il y pouſſe plus ſagement, & rapporte des fruits plus abondans; quoique moins vineux que ceux du midi, leur eau eſt plus ſuave, plus parfumée & plus exquiſe. Il y dure auſſi plus long-temps, & eſt ſujet à moins de maladies, attendu la température de l'air qui y regne plus qu'ailleurs.

A l'expoſition du midi, il n'eſt point de ſaiſon où le pêcher n'ait cruellement à ſouffrir. Durant l'hiver, il a à combattre les rayons du ſoleil qui, à meſure qu'il avance vers ſon midi, fait fondre les neiges & les frimats. A ſa retraite, ils ſe congelent à l'inſtant & forment tant ſur le bourrelet de la greffe que ſur les branches ſaillantes, une incruſtation de verglas, qui dégélera & ſe fondra de nouveau ſucceſſivement dans le cours de l'hiver. Ce ſont ces faux dégels & ces congélations réitérées qui brûlent le pêcher au midi, & non les

rayons du ſoleil en été, comme on le verra dans la quatrieme partie. Durant l'été le ſoleil le pénetre, le deſſeche juſque dans la moëlle, & acheve de détacher l'écorce que les frimats congelés ont déjà fait lever. Si à cette expoſition il ſe hâte de verdir & de fleurir, il eſt auſſi dépouillé plus promptement, ſes fruits y ſont auſſi plus prématurés, & c'eſt cette ſituation, qui doit être préférée pour les fruits, qu'on veut avoir les plus hâtifs, & pour ceux qui muriſſent moins aiſément.

Comme à cette expoſition le pêcher a tout à ſouffrir, il faut le conduire différemment. Plus hâtif, il doit être taillé, paliſſé & ébourgeonné le premier. Plus ſouvent attaqué de la gomme, il demande à être ſoigné davantage. Nombre de ſes branches étant ſujettes à mourir à cette expoſition, il faut ſe précautionner pour en avoir de réſerve dans l'occaſion : durant les grandes ſéchereſſes, les arroſemens ne doivent point être oubliés.

A l'expoſition du couchant on obſervera, 1°. de ne pas laiſſer encuiraſſer la gomme qui l'attaque fréquemment. 2°. De lui donner de bons engrais, pour réparer la diſſipation de l'humide radical cauſée par les rayons du ſoleil. 3°. De faire uſage des gourmands, qui pouſſent inceſſamment, en ravalant, autant qu'il ſera poſſible, l'arbre ſur ces gourmands, & les dirigeant

durant l'été, comme je le dirai dans la ſuite. 4°. De le bien couvrir tandis que les vents de galerne ſouffleront. 5°. De le paliſſer & de l'ébourgeonner plus tard à cette expoſition, & non dès qu'il a commencé à faire éclorre ſes pouſſes. Autrement un arbre dégarni de toutes parts s'épuiſe à produire de nouveaux rameaux à la place de ceux dont a l'a dépouillé.

CHAPITRE III.

De la façon de former le Pêcher, & des divers ordres de ſes branches.

DÈS l'année de la plantation d'un arbre; dès ſa premiere taille, on le diſpoſera de façon qu'en rapportant beaucoup, il parvienne à une extrême vieilleſſe, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Pour y réuſſir, il faut ſubſtituer à la méthode uſitée par les Jardiniers, une méthode ſûre, infaillible, aiſée dans l'exécution & telle que la pratiquent les Montreuillois depuis un ſiecle.

Elle ſe réduit à trois points principaux. 1°. A couper au pêcher & aux autres arbres le canal direct de la ſeve par lequel elle ſe porte perpendiculairement vers le haut, & les obliger, par cette ſuppreſſion, à ne pouſſer des branches que ſur les côtés.

On doit cependant leur laiſſer des branches directes montant verticalement, lorſquelles ſont néceſſaires pour garnir le milieu, & qu'elles ne ſont pas perpendiculaires, en partant de la tige, mais perpendiculaires ſur obliques. 2°. A ne jamais arrêter par les bouts, ne jamais pincer, rogner, caſſer par le milieu les branches ſur-tout du pêcher, mais les laiſſer pouſſer de leur longueur & les paliſſer. 3°. A fonder ſur les gourmands toute l'économie & la diſpoſition du pêcher, les paliſſer avec tous leurs bourgeons pourvu qu'ils puiſſent trouver place ſans confuſion, ſans quoi il faudroit les ſupprimer. C'eſt d'aſſeoir ſur ces gourmands ſa taille annuelle autant que l'arbre peut l'exiger, leur donnant une charge proportionnée à leur vigueur, & les alongeant le plus qu'il eſt poſſible. On verra les raiſons de ces pratiques fondées ſur l'uſage & le ſuccès de Montreuil.

J'établis préſentement trois claſſes de branches : ſavoir, 1°. Des *branches-meres*, il ne doit y en avoir que deux à chaque pêcher, l'une à droite, l'autre à gauche ; en ſorte qu'il repréſente la forme d'un V, un peu plus ouvert que de coutume : 2°. Des *membres*, ou branches montantes & deſcendantes, qui croiſſent ſur les deux branches-meres, communément à un pied de diſtance les unes des autres. Les bran-

ches montantes garniſſent le dedans, & les deſcendantes le dehors : 3°. Des branches appelées *crochets*, qui ſont à bois & à fruit pour l'année, & qui en fourniſſent d'autres pour les années ſubſéquentes. L'habileté du Jardinier conſiſte à les ménager, tellement que l'arbre en ſoit toujours pourvu.

Pour avoir une idée de ce ſyſtême, il ſuffit de comparer un pêcher conduit ſuivant la routine ordinaire, avec un autre traité de la façon qui va être expliquée. Le premier forme un éventail, tel qu'il eſt repréſenté (*Pl. III*, *fig.* 1.) *a* eſt la ſouche d'un pied de diametre ; *b* eſt une excoriation occaſionnée par un flux de gomme ; *c* branche verticale & perpendiculaire ; *d* cicatrice d'une branche viciée qu'on a été obligé de couper ; *e* branche qui croiſe en-deſſous de la groſſe pour remplir le vide. Cet arbre, comme on le voit, eſt dégarni du bas juſqu'en haut à la lettre *c*, pour avoir toujours été tiré de long par voie de perpendicularité : il eſt repréſenté ébourgeonné & paliſſé réguliérement (*Pl. IX*, *fig.* 3.) comme un exemple du parti qu'on peut tirer d'un vieil arbre qui a toujours été mal gouverné.

Le pêcher au contraire, que je donne pour modele, forme, tant de ſes membres, que de ſes branches-meres, autant d'éventails particuliers. On remarque ſur celui de

la *fig.* 2, (*Pl. III.*) un bourrelet *a* ſimple & non gonflé de la greffe, les branches latérales *b* & ce qu'on nomme ſortie *c* les branches-crochets ou lambourdes, qui ont pris naiſſance ſur les deux branches-meres *d*, & ſur les ſix appelées membres *e*. Ces ſortes de branches ſont le fruit de l'induſtrie du jardinier, qui a ſu le ménager à propos, ſuivant un ordre de ſymétrie, tel qu'on le voit dans cette figure. La lettre *f* déſigne les clous & les loques qui ſervent à paliſſer les branches ſur les murs enduits de platre.

La *fig.* 1 *Pl. IV*, offre un poirier traité ſuivant la méthode ordinaire. Les branches cotées *a* ſont verticales & montent perpendiculairement plus ou moins. Celles côtées *b* ſont les branches latérales & obliques, mais toujours foibles & ordinairement mourantes. Cet arbre a la forme d'un éventail, & toutes ſes branches partent du tronc, comme les rayons du centre d'un demi-cercle, à la circonférence.

La *fig.* 2 repréſente le même arbre tel qu'il doit être : *a* le canal direct de la ſeve coupé ; *b* les deux branches-meres d'où dérivent les autres nommées membres, ſur leſquelles naiſſent les petites branches-crochets qui portent les fruits. La différence de ces deux arbres eſt ſenſible.

La *fig.* 3 eſt un arbre nain qui eſt ſur une ſeule branche montante ou mere : on peut

peut ſuppoſer que l'autre a péri, & que celle-ci a été contrainte dans cette attitude pour le coup d'œil.

Le pêcher de la *Pl. V* (*fig.* 1.) eſt tout taillé & paliſſé à la loque : le vide *a* ſera rempli comme on le verra à la lettre *b* de la *fig.* 2, (*Pl. VIII.*) la branche-mere *b*, plus forte, parviendra peu-à-peu à une égalité proportionnelle, par le moyen de l'ébourgeonnement. Les tailles y ſont différentes ſur les différentes branches ; les unes taillées fort long, pour donner du fruit la même année, & les autres court qui ſont les branches de réſerve pour tailler deſſus l'année ſuivante.

La différence de ces arbres pour la pouſſe eſt telle que ceux de Montreuil à l'âge de cinq ou ſix ans ſont plus formés, qu'ils occupent plus de terrain, que leur tige & leurs branches ſont plus groſſes, & qu'ils donnent plus de fruit que les autres arbres de dix à douze ans. De plus, à meſure que les branches qui pouſſent perpendiculairement au tronc groſſiſſent, celles des côtés meurent ſucceſſivement après avoir langui, & il ne reſte plus que le milieu & le haut qui profitent. Ces groſſes branches perpendiculaires croiſſent auſſi aux dépens de la tige, & la ſurpaſſent en groſſeur. Au contraire les arbres étant dreſſés en forme de V, il ſe fait une diſtribution proportionnelle de ſeve, qui des deux meres-branches

paſſe obliquement, & par conſéquent avec moins d'impétuoſité, tant dans les branches montantes que dans les deſcendantes. Cette maniere de former les arbres en eſpalier eſt conforme à l'uſage pratiqué envers ceux de tige & les buiſſons auxquels on coupe la tête pour forcer la ſeve, qui ne formeroit que des branches verticales, capables d'emporter les arbres, de ſe diviſer, ſe partager & ſe répandre horizontalement.

Pourquoi arrête-t-on par le haut une branche qu'on veut faire pouſſer du bas? C'eſt pour empêcher qu'elle ne s'emporte. Ce n'eſt pas au reſte que j'approuve cet uſage. Pourquoi rabat-on les giroflées, les pois, les fèves de marais qu'on veut faire multiplier ou faire étendre des côtés? C'eſt afin que ni les uns ni les autres ne s'étiolent, ce qui arriveroit, ſi on les laiſſoit monter perpendiculairement. Cette ſuppreſſion du canal direct de la ſeve, qui ne trouve plus à ſe dépoſer dans ſes extrémités retranchées, la détermine à ſe rabattre ſur les yeux du bas, qui font alors éclorre des bourgeons dûs à cette induſtrieuſe invention.

Les fluides, me diſoit un jour un Académicien, agiſſent également & en tout ſens; la ſeve eſt fluide, donc il importe peu qu'elle ſoit mue perpendiculairement ou obliquement. Le fait décide. Un arbre

conduit ſuivant la méthode ordinaire eſt très-long-temps à ſe former & à rapporter : un autre au contraire dirigé à la Montreuil, fait des progrès rapides, & devient extrêmement fructueux ; dans le premier, la ſeve eſt portée verticalement ; dans le ſecond, elle l'eſt obliquement. Mais quels effets ſurprenans en ce dernier !

Outre les trois claſſes de branches que j'ai diſtinguées, il y en a un autre ordre. 1°. Des gourmandes qui naiſſent communément de l'écorce, des yeux, des boutons, de la tige, ſouvent même des racines dont elles ſont des rejetons. 2°. Des demi-gourmands qui viennent également par-tout. 3°. Des lambourdes ou brindilles qu'on ne connoît pas ou que l'on confond ſouvent. 4°. Des branches folles ou chiffonnes que l'on appelle auſſi faux-bourgeons, ou branches de faux-bois.

Telles ſont ordinairement toutes celles dont le pêcher & les autres arbres ſont compoſés. Pour former les branches-meres qui ſont le premier ordre, je commence à dreſſer mon arbre ſur deux branches, que je taille à quatre, cinq ou ſix yeux ; & dans le cas où il en a pouſſé une plus forte d'un côté que de l'autre, je taille fort long la plus forte & je tiens très-court la plus foible qui tarde peu à rattraper la premiere beaucoup chargée pour être réduite. A meſure que ces branches s'alongent, je leur

donne plus ou moins de charge afin de leur faire occuper une plus grande étendue sur la muraille. Elles me produisent une infinité de gourmands qui poussent à leur extrémité ; je les taille fort long, à un, deux & trois pieds, suivant la vigueur de l'arbre, & je rabats le bout de la branche-mere sur ce gourmand, qui a poussé le plus près de son extrémité. Je détache ensuite du mur les branches-meres, pour abaisser chaque côté davantage, afin de l'évaser & de l'étendre.

Le milieu de l'arbre, loin d'être vide, se trouve aussi garni que les côtés, au moyen des branches montantes & descendantes qui sont aussi la plupart des gourmands alongés, & au moyen des branches-crochets placées de distance en distance, pour en garnir les intervalles. Ces branches-meres & ces membres font éclorre des branches-crochets qu'on laisse pousser de toute leur longueur, & qu'on taille au printemps à bois & à fruit, suivant l'âge & la force de l'arbre.

Parmi les branches-crochets qui poussent à côté de chaque œil des gourmands conservés, je supprime au palissage & à l'ébourgeonnement toutes celles de devant & de derriere, pour palissier celles des côtés, & à la taille suivante, j'en abats une entre deux, je taille les autres à un ou deux yeux sur les fleurs qui se rencon-

trent. Ces branches-crochets me donnent l'année même du fruit, & du bois pour la suivante.

Qu'on ne dise point que je me contredis, & que je laisse sur les branches-meres des branches tirantes qui poussent perpendiculairement. Ces dernieres, quoique perpendiculaires, sont originaires de branches obliques, & par conséquent elles ne peuvent attirer à elles seules toute la nourriture, ni affamer les autres, comme si elles étoient d'à-plomb à la tige. Il arrive néanmoins quelquefois qu'elles prennent trop de nourriture: on les réduit alors, soit en les supprimant, s'il y en a de voisines, pour leur succéder, soit en les ravalant sur une basse, soit enfin en les courbant forcément pour arrêter la seve, comme je le dirai en parlant de la courbure des branches.

Par rapport aux branches-crochets qui donnent bois & fruits, les fortes dont les yeux sont doubles, avec un bouton à bois au milieu, reçoivent un peu plus de charge que les autres. Les demi-fortes, dont la grosseur est moindre, sont moins chargées. Quant aux foibles qui n'ont qu'un œil à fruit & à bois, on les tient court. Mais à force de tailler successivement sur les unes & sur les autres, les branches sur lesquelles on a taillé précédemment, se trouvent trop haut montées, on les rabat d'année en année, & on profite de celles qui per-

cent aux environs & des gourmands pour rapprocher ſa taille.

Les gourmands pouſſent plus promptement, plus vivement & plus abondamment que les autres branches. Ils ne viennent ſur les arbres que lorſqu'on les taille trop court, qu'on les décharge trop, ou qu'ils ſont extrêmement vigoureux. Ce ſont des eſpeces d'hémorragie de ſeve qui vient de pléthore ou de plénitude. Ils ſont une ſuite du jeu de la nature. Tel le ſang eſt porté dans certaines parties du corps humain, avec plus d'impétuoſité que dans d'autres. On diſtingue trois ſortes de gourmands; les naturels, qui naiſſent immédiatement de la greffe & des branches; les ſauvageons qui pouſſent au-deſſous de la greffe & du tronc même, & les demi-gourmands également produits de cès parties de l'arbre. Je pourrois y ajouter une quatrieme ſorte de gourmands que j'appelle artificiels, & qu'un Jardinier induſtrieux fait pouſſer à tout arbre pour le renouveler lorſqu'il commence à s'uſer, ou pour le regarnir.

Voici les principaux indices pour connoître les gourmands. 1°. Leur poſition: la plupart pouſſent de l'écorce & non d'un œil. 2°. Leur extrémité inférieure: ſoit qu'ils partent de la peau ou d'un œil, ils ſont gros du bas, fournis & nourris même en naiſſant, & ils occupent toujours par leur baſe preſque toute la capacité de la bran

che dont ils ſortent. 3°. La précipitation avec laquelle ils s'efforcent de pouſſer : ils naiſſent, croiſſent, groſſiſſent & s'alongent comme tout-à-coup. Il en eſt qui, durant un été, pouſſent juſqu'à ſix à ſept pied de haut, & qui parviennent à la groſſeur du doigt. 4°. Le tiſſu du bois d'un gourmand & ſon écorce, ſont des marques certaines auxquelles il ſe fait connoître. Ces ſortes de branches commencent de fort bonne heure à avoir par le bas cette couleur brune de la peau, qui n'exiſte ſur les bourgeons, que quand ils ſont convertis en bois dur. Leurs feuilles ſont auſſi plus longues, plus larges, plus épaiſſes, & d'un vert plus foncé. Ces caracteres diſtinctifs ſont une ſuite de l'abondance immodérée de la ſeve. 5°. Leurs boutons tous différens de ceux des autres branches ſont petits, noirâtres, & fort diſtans les uns des autres. 6°. Leur figure les décele. Ils ne ſont point exactement ronds comme les branches venues dans l'ordre naturel, mais aplatis plus ou moins d'un côté ou d'un autre, juſqu'à ce qu'ils grandiſſent. 7°. Leur écorce, au lieu d'être liſſe, luiſante, verniſſée, eſt ordinairement graveleuſe & raboteuſe.

La nature, en leur prodigant tant de ſeve, a des deſſeins dans leſquels nous devons entrer pour les faire tourner à l'avantage de l'arbre. Rien de plus commun, par exemple, que de voir une branche d'une

groſſeur ordinaire devenir gourmande au bout d'un an ou deux. Vous l'aurez taillée à quatre, cinq ou ſix yeux, pour en faire un des membres de votre arbre, mais parce qu'elle eſt perpendiculaire, quoique ſur oblique, elle prend tellement de la nourriture qu'elle ſurpaſſe en groſſeur la mere-branche & ſes voiſines. Si on ne peut la retrancher, ſans dégarnir l'arbre, il faut chaſſer dans le mur un fort clou, qu'on garnit de linge, puis forcer preſque juſqu'à caſſer cette branche rétive, l'y attacher & l'arrêter de même par le haut. Tel eſt le ſecret de faire d'une branche directe & ſeconde, une branche oblique & mere. Une économie judicieuſe ſupprimera enſuite toutes celles qui s'entrelaceront, & fera choix de celles propres à former l'arbre.

A l'égard des gourmands ſauvageons, je les laiſſe, quand ils ſont néceſſaires, ſoit pour le renouveler dans ſa vieilleſſe, ſoit pour le remettre des épuiſemens cauſés par le mauvais gouvernement. Je les greffe alors, ſinon je les coupe fort près, afin que la plaie ſe recouvre. Pour les demi-gourmands, j'en fais le même uſage à peu de choſe près que des gourmands décidés. Quant aux artificiels, j'emploie pour les faire naître le ravalement & le rapprochement. D'autres fois je mets en uſage divers expédiens qui feront la matiere du Cha-

pître ſuivant, expédiens tirés de la Médecine & de la Chirurgie, dont je fais l'application au Jardinage. On eſt maître juſqu'à un certain point de ne pas avoir de gourmands, ou d'en avoir peu. En les ſupprimant, l'arbre chargé d'une ſeve ſurabondante, en produit toujours de nouveaux juſqu'à ce qu'enfin il ſoit épuiſé. Pour les diminuer ou s'en préſerver, il ſuffit de profiter de ceux que la Nature nous préſente, de tirer deſſus, de les alonger, & de les charger amplement.

Un arbre eſt épuiſé; je ſuppoſe qu'il eſt bon, & que ſes branches ne ſont point totalement deſſéchées. On lui a ôté tous ſes gourmands qui faiſoient ſa richeſſe, ſa force, ſa ſanté & ſa fécondité. Il n'a pouſſé que de faux bourgeons. On a rogné, pincé ou arrêté par leurs extrémités le peu de bonnes branches ou de bourgeons qu'il a fait éclorre, auxquels ont ſuccédé des branches chiffonnes. De plus, il eſt dégarni en quantité d'endroits. La gomme qui le ronge a carié ſes branches remplies de chancres. Cet arbre, quoique jeune, va être la proie du feu. Pour peu que j'apperçoive en fouillant ſes racines qu'elles ſoient ſaines, je le renouvelle par le ravalement & le rapprochement, après quoi je panſe les plaies que j'ai été obligé de lui faire.

Je coupe au printemps toutes les branches de vieux bois ſur celles qui ſont les

plus voiſines, que je taille à un ou deux yeux. Je le rapproche en ſupprimant une partie de ſes anciennes pouſſes, & en obſervant de le mettre ſur les branches du bas & du milieu qui annoncent le plus de vigueur. Je ſuis ſûr alors d'avoir des gourmands, ou même d'autres branches qui perceront de la peau au-deſſous de mes coupes. Il eſt inutile d'ajouter que, pour faciliter la végétation, on doit lui donner de bons engrais, & que pour le recouvrement des plaies, les coupes doivent être nettes & ſans chicot. Je crois que d'après ce que je viens de dire, tout Lecteur ſenſé conclura, 1°. que les gourmands ſont comme les entrepôts & les magaſins que la nature a pratiqués pour y renfermer des proviſions de ſeve, afin de la diſtribuer enſuite dans toute la capacité de l'arbre. Ce ſont en effet, après la tige, les réſervoirs ſecondaires qui la contiennent en plus grande abondance, que les branches dont ils reçoivent l'être. 2o. Qu'ils prouvent la fécondité des arbres; ceux qui ſont chétifs, malades, mourans ou épuiſés, n'en produiſent point. Faites-en l'expérience ſur deux branches, pour voir laquelle aura plus profité de celle qui a été privée des bois réputés gourmands, ou de celle à qui on les a laiſſés. La première n'aura que des cercles minces, aplatis & ſerrés; dans la ſeconde, vous les verrez gonflés, nourris & plus eſpacés.

On remarque qu'en ſupprimant les gourmands, la tige ceſſe de profiter, & reſte à-peu-près dans le même état, qu'en pinçant ou arrêtant quelques branches au pêcher, la Nature, à qui cette extrémité eſt eſſentielle, en reproduit ſur le champ une autre. De plus au lieu d'un petit rameau que vous ôtez, il en croît d'innombrables, qui ſubiſſent le même traitement, & qui forment à chaque bout rogné autant de têtes de ſaule, d'où il arrive que tous les yeux du bas de ces branches rognées, qui dans le pêcher vous auroient donné du fruit l'année ſuivante, s'ouvrent dès l'année même en pure perte. De là, votre arbre s'emporte, vous n'avez plus que des branches par en haut, & tout le bas périt infailliblement.

Les lambourdes & brindilles exiſtent dans tous les arbres fruitiers, tant à noyau qu'à pepin, avec cette différence que dans ceux-là elles donnent leur fruit la même année qu'elles ont été produites, au lieu que dans ceux-ci les lambourdes ſont trois ans à ſe former en brindilles pour fructifier.

Les lambourdes ſont de petites branches menues & longues, qui ne croiſſent guere ſur le pêcher que de cinq à ſix pouces, quelquefois plus ſur les autres arbres; elles naiſſent ordinairement vers le bas à travers l'écorce du vieux bois, & même des yeux

des branches de l'année précédente. Leurs yeux ſont drus, de couleur noirâtre, plus gros & plus rebondis que ceux des fortes branches. La couleur de leur peau eſt d'un beau vert de mer, clair & luiſant. Leur extrémité ſupérieure eſt couronné par une eſpece de bouquet ou groupe de boutons noirâtres, avec un ſeul bouton à bois. On peut juger de leur fécondité, parce qu'une ſeule nourrit cinq à ſix pêches. Leur durée n'eſt que d'un an ; épuiſées enſuite, elles ſont retranchées à la taille.

Les brindilles plus précieuſes encore ſont à-peu-près la même choſe, excepté qu'elles ſont moins longues, moins élancées, mais plus groſſes & plus nourries ; elles n'excedent jamais deux ou trois pouces de long : ſouvent elles ſe trouvent placées par devant, en forme de dards.

Nulle raiſon ne peut autoriſer à abattre ces deux ſortes de branches, ſoit à la taille, ſoit à l'ebourgeonnement & au paliſſage, quand même elles ſe trouveroient ſur le devant. Heureuſe difformité qui naît de l'abondance ! Je préfere des arbres bien fournis de fruits & un peu irréguliers à ceux qui, traités ſelon les regles, en auroient moins. On retrouſſe néanmoins ces branches quand le bouton à bois eſt grandi, & on les attache, en leur faiſant faire tant ſoit peu l'anſe de panier. Il n'y a qu'une exception à cette regle ; c'eſt quand l'œil à

bois a gelé ou manque : le fruit du pêcher, comme on l'a vu, ne murit point qu'il n'ait à côté ou au-deſſus une branche pour lui ſervir de mere-nourrice, qu'on fait ſagement de couper à trois ou quatre yeux, lorſque le fruit peut être ſevré & qu'il a acquis les deux tiers de ſa groſſeur, afin que les feuilles placées à chaque œil ſervent à le défendre des rayons du ſoleil. Il profite alors de la ſeve qui auroit monté dans toute la branche.

J'ai dit qu'on diſtinguoit dans le pêcher trois ſortes de branches à fruit, les groſſes, les médiocres & les petites. Les fortes ſont celles qui ſont de la groſſeur d'une plume à écrire, qui ont des yeux triples à chaque nœud ; ſavoir, deux yeux à fleur, avec un œil à bois au milieu. Ces branches, loin de s'aoûter comme les gourmands, ſont d'un vert un peu foncé avec des marques noirâtres & un peu graveleuſes. Leurs yeux voiſins les uns des autres, ſont bien nourris & produiſent des feuilles longues, larges & d'un beau vert. A ces ſortes de branches on donne ſept à huit pouces de taille, ſelon la vigueur de l'arbre. Mais à l'ébourgeonnement, on en ſupprime une partie ſans les éclater ni les pincer, pour peu que les autres s'alongent. Les branches médiocres à fruit tiennent le milieu entre celles dont je viens de parler & les petites. Elles ont auſſi des yeux triples, comme les groſſes, leur

couleur eſt la même & leur groſſeur peut être celle d'un cure-dent : on les taille à quatre, cinq ou ſix yeux. Les petites branches ſont de deux ſortes. Les unes fructueuſes, & qui ont à chaque nœud un ſeul œil à fruit avec un œil à bois, ſont particuliérement celles que les gens de Montreuil nomment branches-crochets, dont ils ſe ſervent pour amuſer la ſeve, & ſur leſquelles ils tirent à fruit au défaut des fortes & des demi-fortes. On les taille à un, deux ou trois yeux ; le fruit y noue également & y murit parfaitement. Taillées à un œil, elles donnent pour l'année ſuivante de très-bonnes branches médiocres, fructueuſes. Beaucoup de Jardiniers tirent trop à fruit ſur elles, ſauf, diſent-ils, à les rabattre, ſi le fruit ne noue point. Mais dénuées de ſeve pour nourrir tant de fleurs & de bourgeons, elles ne produiſent que des feuilles. La ſeconde eſpece eſt celle des branches folles ou chiffonnes, dont la ſtérilité eſt le partage. Elles ne ſont pas plus groſſes que des brins de balai, & n'ont que de très-petits yeux à côté de chaque feuille & fort éloignés les uns des autres. Il faut leur aſſocier certaines branches dénuées d'yeux à bois, mais qui ont un bouquet de vingt ou trente fleurs. On a dit plus haut la raiſon de leur ſuppreſſion.

CHAPITRE IV.

Diverſes Pouſſes du Pêcher durant ſes premieres années.

UN pêcher d'un an doit avoir pouſſé quatre, cinq ou ſix belles branches qu'on aura paliſſées de toute leur longueur. La conduite tenue à l'égard de cet arbre la premiere année ſert également de regle pour la ſeconde. Au lieu de ravaler, comme font les Jardiniers, ſur la branche d'en-bas en la taillant à deux ou trois yeux, on laiſſe une ou deux branches qu'on taille en branches-crochets à trois ou quatre yeux, puis on en ôte une après qu'on coupe tout près de l'écorce, & on alonge celle des extrémités : s'il s'y rencontre des gourmands, on les rabat deſſus. Cette pratique conſerve à la ſeve ſes agens & ſes réſervoirs, ſans épuiſer, dès ſon jeune âge, un arbre qui fait tous les ans à pure perte la pouſſe de quatre ou cinq branches. A la ſeconde année, il doit avoir trois ou quatre pieds d'étendue, & ſa tige une groſſeur conſidérable : s'il ne pouſſoit pas auſſi vigoureuſement, on le tiendroit plus court relativement à ſa force.

On demande s'il faut conſerver aux pê-

chers de cet âge quelques branches à fruit pour en eſſayer la vigueur. Malgré le ſentiment de la Quintinye, qui laiſſoit un petit nombre de pêches aux arbres vigoureux, je dirai avec les Montreuillois qu'on aura toujours du fruit quand on aura du bois, mais qu'il y aura diſette de bois lorſque l'arbre commencera par donner du fruit. Si, contre l'ordinaire, des pêchers en donnant du fruit dès la premiere année, on fait en même temps de belles pouſſes; il eſt certain qu'après les avoir amuſés à porter d'abord quelques fruits, ils ſont long-temps & preſque toute la vie étiques. Ces oracles du Jardinage ne laiſſent aucune branche fructueuſe, la premiere ni la ſeconde année. Si dès la premiere les fruits ſe nouent, ils les abattent; s'ils en ſouffrent quelquefois à la ſeconde, c'eſt ſur un petit nombre d'arbres d'une force extraordinaire. En un mot, quel eſt le but auquel on doit tendre alors? C'eſt à former ſon arbre, & ce n'eſt que par les branches à bois qu'on y parvient. Quant à l'ébourgeonnement durant ces deux premieres années, je laiſſe fort peu de bois, choiſiſſant toujours le plus fort & le mieux placé, conformément à mon ſyſtême du V ouvert. Si je vois que le jeune arbre produit beaucoup de gourmands, je lui laiſſe plus de bois qu'il ne lui en faut, afin d'amuſer la ſeve, ſauf à le ſupprimer à la taille, & j'alonge les deux

branches-meres. C'eſt le ſeul moyen d'avoir des arbres qui s'étendent, croiſſent & groſſiſſent, & de faire profiter la tête & la tige en même temps.

Si ces moyens ne réuſſiſſoient pas, il faudroit recourir à ceux que j'indiquerai ci-après, l'inciſion, la ſaignée, & ce ſeroit un fort mauvais ſigne. Voici donc un avis que je donne à tous les Jardiniers; c'eſt en même temps qu'ils jettent les yeux ſur la pouſſe des jeunes arbres, d'avoir toujours attention à leur tige. Elle eſt la baſe & le principe de la végétation; elle doit dominer. Il eſt impoſſible qu'un arbre réuſſiſſe, quand la groſſeur de ſa tige n'eſt pas en proportion avec ſes branches.

Mon arbre, à ſa troiſieme année, doit commencer non-ſeulement à occuper une vaſte étendue, mais encore à donner ſuffiſamment de fruit. Voici mon procédé à ſon égard dans le temps de la taille. Quand il eſt dépaliſſé, j'abaiſſe de côté & d'autre les deux branches-meres, & je les étends à chaque extrémité, en conſultant toujours la vigueur de mon arbre. J'alonge à proportion les membres, & je leur donne en hauteur l'étendue qu'ils peuvent ſupporter. Quant aux branches-crochets, je les tiens toujours un peu de court afin d'avoir du fruit, en même temps que des branches fructueuſes pour la taille ſubſéquente. En les tirant, elles pourroient me donner plus

de fruit, mais elles n'auroient que des branches étiolées pour l'année ſuivante.

Si cependant l'événement ne répondoit pas à mon attente, je déchargerois amplement mon arbre, en l'ébourgeonnant. Le peu de bois que je lui laiſſerois, ayant toute la ſeve à lui ſeul, profiteroit néceſſairement. Dans ces commencemens il pouſſe toujours une infinité de gourmands. Au moyen de la charge & de l'alongement dont je viens de parler, il en a beaucoup moins, que ſuivant la méthode ordinaire. Les Jardiniers ont coutume d'alonger le menu bois : il arrive de là qu'il noue fort peu de fruit, parce que ces branches foibles & fluettes n'ont pas de récipiens aſſez vaſtes, pour contenir ſuffiſamment de ſeve, afin de le nourrir. Alors ou il avorte, ou celui qui eſt noué tombe. De plus, en taillant court les gros bois, ils pouſſent avec véhémence : c'eſt un fait inconteſtable. Ces ouvriers peu intelligens arrêtent par les bouts ces branches fortes, & raccourciſſent ſans ceſſe les branches folles qu'elles ont pouſſées de tous les yeux du bas qui ſe ſont ouverts contre l'ordre de la végétation. Cette opération meurtriere répétée tous les ans, prive le Maître de fruit & bientôt d'arbres.

Malgré l'eſſor que je donne au pêcher, il ne laiſſe pas de produire des gourmands de toutes parts. Je les paliſſe & je n'ôte que ceux qui s'entrenuiſent, ou qui ſont placés

devant, derriere, aux extrémités, & tout au haut de l'arbre. Pour ne point l'épuiſer à force de porter des gourmands en pure perte, on taille vers le mois de Juin & au commencement de Juillet ceux qui ſe trouvent néceſſaires dans les places où ils ſont nés, & on les ravale ſur deux ou trois yeux les plus bas, quelquefois même ſur un ſeul. Alors on voit éclorre de ces yeux des branches-crochets, qui ſeront formées encore aſſez à temps pour donner du fruit l'année ſuivante. Quand on appréhende que ces gourmands ainſi traités ne prennent trop de force du bas & ne deviennent branches dominantes, on commence dès la fin de Mai à les couper à moitié, tout près d'un œil; à la mi-Juin on les coupe encore plus bas, & au commencement de Juillet on les met à un ſeul œil. Au moyen de toutes ces plaies ſur leſquelles l'air agit, la ſeve s'évapore, ſon action ſe ralentit, & le gourmand eſt dompté.

Les autres ſoins néceſſaires aux arbres nouvellement plantés ſont de les labourer à temps, de les préſerver de la gomme, de la cloque, des pucerons, de mettre ſur la ſuperficie de la terre deux pouces de terreau autour de leur pied, de ſupprimer les pouſſes qu'ils pourroient faire en devant, ſoit de leurs yeux, ſoit de la tige même, non en les caſſant, ce qui occaſionneroit un flux de gomme, mais en les coupant

proprement près de l'écorce, de les buter afin de les empêcher de jaunir durant les humidités continues, en battant un peu la terre par-dessus en forme de talus, ou en plaçant une douve à leur pied qui en éloigne les eaux, de laver fréquemment leur tronc durant les sécheresses, de les frotter avec une brosse, & de mouiller leur tête vers le soir; on a vu que les végétaux tiroient la pluie & la rosée, sur-tout dans les saisons seches; & enfin de leur faire un bassin pour les arroser. L'effet de ces arrosemens est de détremper les sucs de la terre & les sels nitreux qui doivent passer dans les racines des arbres & leur donner la nourriture. A la faveur des feux qui sont dans le terre ou de ceux du soleil qui la pénetrent, il se fait une fermentation & un bouillonnement qui occasionnent le soulevement & l'agitation de ses parties spiritueuses, portées rapidement des racines dans la tige, & de la tige dans les autres parties des plantes. L'eau fait à-peu-près le même effet dans la terre que dans la chaux. Celle-ci ne fermente & ne s'échauffe qu'au moment qu'elle ressent les impressions de l'eau, qui souleve & développe ses parties. La trop grande abondance d'eau peut devenir nuisible, en ce qu'elle noie ces sucs & ces sels de la terre.

Les arbres ont produit du bois & des jets vigoureux. Ils ne demandent qu'à être taillés

& attachés à la muraille. Mais auparavant il faut les régler dans leurs pouſſes, & examiner les expédiens les plus propres à les former & à les rendre fructueux.

CHAPITRE V.

De la Diſtribution proportionnelle des Branches.

C'EST à la troiſieme & à la quatrieme année qu'il faut uſer envers les arbres de divers moyens dour les diriger. Ces moyens ſont de deux ſortes : les uns appartiennent à la Médecine & à la Chirurgie dont je les ai empruntés, tels que la diette, la ſaignée ; les autres ſont des inventions particulieres, comme la courbure des branches, le *caſſement*. Après les avoir long-temps pratiqués avec le plus grand ſuccès, je ne crains point d'en démontrer les avantages.

Ils ont pour but de régler la pouſſe des arbres, afin d'opérer une diſtribution proportionnelle de la ſeve dans toutes leurs parties, de faire en ſorte que déſormais ils ne s'emportent plus, ſoit du haut en ſe dégarniſſant du bas, ſoit d'un ſeul côté, tandis que l'autre eſt foible & languiſſant. Il eſt queſtion de renouveler des arbres malades,

& de conſerver ceux que les Jardiniers condamnent à être remplacés par d'autres, de faire porter du fruit aux arbres de quatre & cinq ans en plus grande quantité qu'on n'a fait juſqu'ici à dix ou douze, de leur donner une étendue immenſe par rapport aux bornes étroites dans leſquelles on a coutume de les retenir, de les faire groſſir de la tige à proportion ; enfin de leur procurer, durant un ſiecle, une parfaite ſanté, tandis que l'expérience journaliere nous apprend qu'à peine tous les arbres, & ſur-tout les pêchers, ont fait paroître une brillante verdure pendant quelques années de vigueur, ils ſont aſſaillis à la fois par tous les maux d'une vieilleſſe prématurée. Si je parviens à ces différens points par ma méthode & par les moyens que j'indique, les gens ſenſés pourront-ils les déſapprouver & refuſer de s'en ſervir ?

Je commence par ceux qui ſont tirés de la Médecine & de la Chirurgie.

1°. La diette & l'abſtinence.

2°. L'inciſion & la ſaignée.

3°. Le cautere à la tige, aux branches & aux racines.

4°. La ſcarification.

5°. Les cataplaſmes & les topiques.

6°. Les écliſſes, les bandages & les ligatures.

Toutes ces nouvelles inventions ſont établies ſur des expériences, & ont pour fon-

dement les principes de la phyſique des végétaux. Celles dont la Médecine & la Chirurgie ſe ſervent pour la cure de nos maladies, ont pour les arbres des vertus & des propriétés qu'on ne peut trop admirer.

Ces expédiens pour opérer la diſtribution proportionnelle des branches ſervent encore à mettre à fruit les arbres qui n'en rapportent jamais, comme je le dirai dans ma troiſieme partie. Leur effet eſt auſſi la belle figure de l'arbre, ſa ſanté, ſa vigueur & ſa durée. On n'y parvient qu'en faiſant fluer la ſeve du côté où elle alloit peu auparavant, & en l'arrêtant du côté où elle ſe portoit avec trop de vivacité. Par ce moyen le pêcher eſt également fourni de branches & de fruits; de façon qu'il ne s'emporte point vers le haut, & que dans le bas & dans le milieu il n'offre point de grands membres alongés, dégarnis de branches, & qu'il ne pouſſe point d'un ſeul côté aux dépens de l'autre. Cette diſtribution eſt, comme dans l'Architecture, ce bel enſemble dans lequel les parties ſe rapportent au tout.

Ce que j'ai à dire ſur cette importante matiere a pour baſe, les trois principes ſuivants. 1°. Fixer le pêcher dans ſes variations, ſans le violenter. 2°. Faire avantageuſement uſage de l'abondance & de l'impétuoſité de ſa ſeve. 3°. Partager toutes ſes branches de maniere qu'elles ne puiſſent ſe détruire, comme il n'arrive que trop

souvent par les gourmands qu'on lui fait pousser de tous côtés. Mais avant que d'entrer à cet égard dans aucun détail, j'établis ici quelques propositions qui sont autant de corollaires de tout ce que j'ai avancé.

1°. Après l'ordre de la préparation des racines, la distribution proportionnelle des branches dépend absolument de la suppression totale des perpendiculaires à la tige ; & il ne doit y avoir dans tout arbre, qu'on veut rendre régulier en même temps que fructueux, que des branches obliques & latérales d'où procedent toutes les autres. J'ai déjà traité ce point.

2°. Le moyen le plus analogue à la façon de pousser du pêcher, & le plus efficace pour l'égale distribution des branches dans tout arbre, est de faire des gourmands, le fondement de sa taille & de l'harmonie des branches entre elles.

3°. Pour avoir un abre garni de toutes parts, il faut en même temps qu'on le charge d'un grand nombre de branches, lui faire prendre l'essor en l'alongeant beaucoup, proportionnément à sa vigueur.

4°. Tailler long les branches à bois & les gourmands, & court les branches à fruit.

5°. Rapprocher toujours & renouveler les branches du pêcher, le concentrer pour ainsi dire, en tirant sur les branches du bas par préférence à celles du haut.

6°.

6o Quand un arbre a, durant ſes premieres années, jeté ſon feu, & qu'il pouſſe plus ſagement, le tenir un peu plus de court & ne lui plus tant donner l'eſſor.

7°. Recourir alors aux engrais & au changement de terre, ſur-tout pour le pêcher.

8°. Lors de l'ébourgeonnement & du paliſſage, éclaircir, élaguer, tirant toujours du plein au vide, du plus fourni à ce qui l'eſt moins.

9°. Le pêcher étant ſujet à la mortalité de ſes branches, veiller à ce qu'il y en ait de réſerve auxquelles on puiſſe recou r pour remplacer les mortes, & qu'on puiſſe attirer ſans rien dégarnir.

10°. Dans le cas de remplacement des branches mortes, ſi dans le voiſinage, il n'y a que des branches à fruit, faire d'une branche à fruit une branche à bois.

Il eſt queſtion de remplir un vide & je n'ai que des branches fructueuſes. Si je les taille à la longueur ordinaire, c'eſt-à-dire, à fruit, elles me donneront bien moins de bois. En les taillant à un ou deux yeux ſeulement, je ſuis aſſuré d'avoir de bon bois pour garnir, parce que l'année ſuivante j'alonge les branches venues des yeux de celles que je taille ainſi fort court, & je les mets à bois & à fruit tout enſemble. Les Jardiniers au contraire alongent ces menues branches pour garnir, & au-lieu

d'avoir de bon bois, ils n'ont que des pouſſes chétives qui meurent ou qui ne garniſſent point.

Je vais maintenant rapporter divers expédiens tirés de la Médecine & de la Chirurgie, pour régler la pouſſe des arbres, & les diriger.

1°. *La diette & l'abſtinence.* Je remarquai un jour dans la cour d'un Vigneron, un murier qui d'un côté faiſoit briller une riante verdure, ſes feuilles plus grandes qu'à l'ordinaire, & ſes fruits abondans contraſtoient avec l'autre côté qui étoit étique & n'avoit que des feuilles chétives & de petits fruits. En fouillant une premiere racine depuis le pied de l'arbre, je rencontre une foſſe à fumier comble & toute couverte de gazon qui avoit cru par-deſſus. A travers les terres de cette foſſe, j'apperçois une multitude innombrable de petites racines & de chevelu qui pompoient les ſucs de la terre où les parties ſpiritueuſes du fumier avoient pénétré. De l'autre côté, ce n'étoit que gravois, cailloutage, ronces, épines ſur la ſuperficie de la terre, & tuf dans le fond. De là je tirai beaucoup de conſéquences utiles dans la pratique, telles que celle de faire jeûner les arbres en pareil cas, & de bien nourrir le côté maigre.

Je ſuppoſe un arbre plein d'un coté & dégarni de l'autre; je commence par charger amplement le premier; & afin que le

ſecond puiſſe fournir au peu que je lui laiſſe ; je le décharge & le tiens fort court. Il s'agit enſuite de couper les vivres au côté plein, pour qu'il ne faſſe que s'entretenir, & de les faire paſſer au côté maigre. Je ne parle ici que de ces arbres vigoureux qui portent toute leur ſeve d'un côté, dont les branches ont affamé l'autre. La diette & l'abſtinence que je fais obſerver à ce côté trop nourri conſiſtent dans la ſouſtration de la bonne terre, pour en ſubſtituer une inférieure en bonté. J'y joins quelquefois le raccourciſſement de quelques racines dans leur fort.

Lors du printemps, ou à la chute des feuilles, j'enleve au côté paraſite toute la bonne terre à trois ou quatre pieds environ du tronc, je laiſſe à l'arbre de ce même côté une motte de terre d'un pied, à laquelle je ne touche point, de peur d'ébranler ou d'entamer ſes premieres racines qui partent du tronc. Du reſte, je les découvre tout-à-fait, comme pour déplanter l'arbre avec les précautions requiſes pour leur conſervation. Un grand nombre de racines confuſes & entrelacées s'offrent à mes yeux, j'en ſacrifie quelques-unes, & je les eſpace. Je les coupe juſqu'à la motte, en y appliquant l'onguent de Saint-Fiacre, à raiſon de leur force. Cette ſeule opération de mettre ces racines au jour a ſouvent occaſionné un ralentiſſement de ſeve.

Quant aux autres qui ſont découvertes ;

je les raccourcis, en les coupant dans leur fort, elles ne s'alongent plus dès-lors, & ne pouſſent que des racines moyennes, ou un plus grand nombre de petites. Je ne touche point au chevelu, ni à celles qui piquent en fond. Mon opération faite, je les recouvre avec moitié ſable & moitié terre la plus aride & la plus mauvaiſe que je puis trouver. Il faut, en rempliſſant, paſſer la main dans tous les vides qui ſe trouvent autour des racines pour y couler de la miette, & n'y point laiſſer de jour. L'effet de cette opération ſe conçoit aiſément. Suppreſſion de ſubſtance & privation d'alimens dans ce côté trop nourri de l'arbre d'une part, & de l'autre diminution de canaux, pour recevoir & porter la ſeve de ce côté-là au moyen de l'amputation totale de quelques racines ſurnuméraires, & du raccourciſſement des autres dans leur fort.

Ce ſeroit peu faire, ſi je ne portois pas en même temps du ſecours à l'autre côté qui ne profite point. Je lui ôte également toute ſa terre juſqu'aux premieres racines ſeulement, & je lui en ſubſtitue de la neuve dont je les couvre à la hauteur de ſix pouces. Je mets par-deſſus pareille épaiſſeur de gazons renverſés que je comble de fumier gras bien conſommé. Je laiſſe au pourtour un baſſin où je jette à l'inſtant quelques ſeaux d'eau, pour faire approcher toutes ces terres des racines, & développer les ſels de la terre.

Ce premier moyen de faire jeûner les arbres eſt excellent pour dompter des poiriers & des pommiers qui ne donnent que du bois & point de fruit, avec cette différence qu'au-lieu qu'on ne fait jeûner ici qu'une partie de l'arbre, dans ceux-là l'abſtinence eſt pour la totalité.

A la taille ſuivante, ce côté de l'arbre condamné à la diete, a beſoin d'être ménagé : il faut être très-réſervé ſur la quantité de bois qu'on lui laiſſe, ainſi que ſur ſa longueur. Quant à l'autre, je lui donne une taille plus forte qu'il eſt en état de ſoutenir, au moyen de ce qu'il a toutes ſes racines dans leſquelle paſſera déſormais l'abondance de la ſeve par les engrais qu'on lui prodigue. On ne tarde point à s'appercevoir de l'effet de ces opérations. Le côté foible fleurit plutôt, verdit de meilleure heure, & eſt en tout plus hâtif ; ſes bourgeons ſont plus vigoureux : dès l'année même il croît prodigieuſement, tandis que l'autre s'entretient ſans faire aucune pouſſe vigoureuſe. A meſure néanmoins que s'opere le recouvrement des plaies faites aux racines, ſes bourgeons vont toujours en augmentant. Il pourroit même à ſon tour l'emporter ſur l'autre, mais on y remédie aiſément par les engrais donnés au côté à qui l'on a fait faire diete.

2°. *L'inciſion & la ſaignée.* Mon miniſtere eſt rempli par rapport au côté de l'arbre

qui a trop de vigueur, il ne l'eſt pas à l'égard de l'autre. Le changement de bonne terre en mauvaiſe, la ſouſtraction des racines & leur raccourciſſement ne peuvent manquer d'occaſionner une diverſion de ſeve qui, au moyen des engrais abondans que j'ai donnés au côté foible, va s'y porter abondamment. Il faut donc le diſpoſer à recevoir cette affluence de ſeve, que l'étroite capacité de ſes canaux ne peut contenir. J'appelle l'art à mon ſecours pour les étendre & les dilater. J'y parviens par le moyen de l'inciſion que je diſtingue de la ſaignée.

Au printemps, avec la pointe de la ſerpette, je tire du côté maigre de mon arbre, depuis le tronc juſqu'aux premieres branches une inciſion, en fendant l'écorce juſqu'au bois. Je la fais latéralement, & je la continue à cette partie maigre, toujours ſur le côté à la mere-branche & aux groſſes branches, & j'enduis toutes ces inciſions de bouſe de vache, ſans l'envelopper, dans l'intention de prévenir le flux de gomme.

Si cette plaie faite par l'inciſion, au lieu de ſe fermer, venoit à ſe ſécher, ce ſeroit un mauvais ſigne pour l'arbre, qu'il n'y auroit point d'eſpérance de rétablir. Si la branche maigre ne groſſiſſoit pas, il faudroit recommencer l'inciſion l'année ſuivante; mais non dans la même place, ſoit

par derriere, ſoit par devant, avec la précaution d'y appliquer une douve, pour que le ſoleil ni la pluie ne frappât point la plaie.

La nature m'a fait naître l'idée de ces inciſions. Je voyois des arbres vigoureux ſe fendre d'eux-mêmes à la tige & aux branches, & ſouvent du haut en bas, comme ſi on les eût inciſés exprès. J'ai reconnu, en les meſurant, que depuis le mois de Mai, juſqu'à l'automne, ils avoient groſſi d'un pouce. La ſuture de ces inciſions ſe fait ordinairement dans l'année; & aux endroits qui les ont ſouffertes, la peau eſt plus claire & moins épaiſſe que l'ancienne. Les noyers, les pommiers, les pêchers mêmes & les arbres féconds en ſeve y ſont ſujets. Il ſe fait aux branches fortes de ces derniers, vers leur baſe, des gerçures de couleur jaunâtre, par leſquelles la nature, en indiquant ſes beſoins, m'a appris à courir à cette opération pour gonfler les récipiens de la ſeve du côté maigre de l'arbre.

La ſaignée n'eſt proprement qu'une inciſion de la longueur de deux ou trois pouces. Elle a également lieu pour les racines, comme pour le tronc, & les branches à bois ſeulement. Voici quelques circonſtances où elle eſt non-ſeulement utile, mais néceſſaire. Un arbre pouſſe avec véhémence dans ſa jeuneſſe, & ſa tige ne

groſſit point à proportion des branches. Un calus commence à ſe former à l'endroit de la greffe, on a lieu d'appréhender qu'il ne groſſiſſe au point de faire un mauvais effet & de s'approprier une partie de la ſeve. Pour opérer alors une diverſion, il ne faut pas ſe contenter de ſaigner l'arbre à la tige ſeulement, mais aux groſſes racines. On découvre le plus proche de la ſuperficie de la terre, & avec la pointe de la ſerpette on ouvre leur peau de deux ou trois pouces de long, qu'on enveloppe enſuite d'onguent de Saint-Fiacre.

Rien de plus efficace que cette ſaignée pour détourner la gomme : en occaſionnant un écoulement de la ſeve qui ſe porteroit vers le haut des arbres, elle eſt auſſi d'un grand ſecours pour empêcher qu'ils ne pouſſent trop de gourmands. De plus, la plaie de cette ſaignée l'attire à elle pour ſa guériſon, & forme une obſtruction dans le canal de la ſeve dont elle modere l'impétuoſité.

Elle ſe fait ordinairement entre l'eſpace vide d'un œil à l'autre de chaque branche, toujours en ligne droite, & non tranſverſalement. L'opération deviendroit alors différente ; ſon effet ſeroit d'interrompre le cours de la ſeve dans une partie de l'arbre, ce que j'appelle ſcarification, dont je parlerai dans la ſuite. Au lieu que mon but, en employant la ſaignée, eſt d'attirer la ſeve & non de l'arrêter.

On en reconnoît l'utilité dans des pêchers de cinq à ſix ans, ou plus, qui pouſſent plus d'un côté que de l'autre. Pour empêcher la partie forte d'emporter la partie foible, on ſaigne celle-ci, & on donne l'eſſor à l'autre; 1o. Afin d'attirer la ſeve du côté où ſe fait la ſaignée; 2o Afin qu'en y arrivant elle trouve des canaux aſſez amples pour la contenir. Il eſt démontré que dès qu'une plaie eſt ouverte à un arbre, la ſeve y arrive de même que le ſang à une ouverture pratiquée dans la peau humaine. Il ne l'eſt pas moins que lorſqu'il y a une inciſion dans la peau de l'arbre, il ſe fait ainſi qu'à notre chair, un gonflement dans les parties ſéparées, que les deux levres de la plaie ſe retirant, operent entre elles un eſpace vide, & qu'enfin la nature venant au ſecours de la partie affligée, les eſprits ſe portent de ce côté-là avec plus d'abondance.

Si au contraire je ſaignois le côté vigoureux, loin de remédier au mal, je ne ferois que l'augmenter en dilatant des vaiſſeaux qui ne le ſont déjà que trop. Cependant je taille fort long le côté vigoureux, je lui laiſſe quantité de branches & j'alonge les gourmands pour amuſer la ſeve. Il eſt ainſi ſubjugué à force de fournir à tout le bois épargné tant à la taille qu'à l'ébourgeonnement: quand il eſt devenu plus modéré, je change de conduite à ſon égard, & je le ménage davantage.

Un arbre nain s'emporte du haut, ſes branches extrêmement étendues profitent & ſa tige demeure toujours au même état. Il lui faut & l'inciſion à la tige & la ſaignée aux branches : la premiere occaſionne ſon extenſion, & la ſeconde empêche la ſeve de ſe porter aux extrémités. La taille enſuite maintient l'équilibre entre le haut & le bas, entre les côtés & la tige.

Une gelée aura brûlé nombre de branches, ou un vice intérieur les aura fait périr, je mets la ſaignée en uſage du côté dégarni, ou même le cautere en cas de beſoin. Elle n'eſt pas non plus à négliger dans certaines maladies du pêcher, telle que la cloque, pour répandre dans les branches du bas la ſeve élancée vers le haut. Il peut arriver que l'enduit appliqué à la ſaignée, venant à tomber, la gomme s'y mette ; on la nettoie alors & on l'eſſuie avant que de l'enduire, & la gomme ne peut jamais fluer.

La ſaignée des racines eſt la même que celle des branches pour la grandeur de l'inciſion & l'ouverture de la peau, comme pour l'application de l'onguent de Saint-Fiacre. Les racines les plus propres à cette opération ſont les plus groſſes & les plus voiſines de la ſuperficie de la terre. L'endroit où elle doit être faite eſt vers la baſe de la racine dans ſon fort, & de côté plutôt qu'en deſſus, parce que la terre y peſe moins qu'en deſſus.

Les circonſtances où il faut l'employer ſont, 1o. Pour arrêter la production ou les progrès des gourmands ; 2o. Pour opérer la diſtribution proportionnelle des branches dans les arbres extrêmement fougueux ; 3o. Contre la gomme qui flue à certains arbres vigoureux, parce qu'elle eſt trop abondante. On obſervera néanmoins que cet effet n'en réſulte pas toujours, quand la gomme a pour principe un mauvais gouvernement, ou une cauſe accidentelle, telle que des contuſions faites par la grêle. Il eſt des cicatrices qui ne ſe font que longuement à cauſe des coupes défectueuſes, des chicots, ergots ou bois morts, par leſquels la gomme flue. La ſaignée eſt plus nuiſible que ſalutaire dans ces cas ; il faut alors aller à la cauſe du mal. 4o. On l'emploie avec ſuccès dans la cure de différentes maladies que je ne détaillerai point quant à préſent. 5o. On s'en ſert pour faire fructifier les arbres, comme pour empêcher les fruits de tomber. Un poirier ne ſe met point à fruit parce que la ſeve trop abondante & pouſſée avec trop d'impétuoſité, au-lieu d'enfiler les paſſages étroits qui compoſent le tiſſu des branches fructueuſes, eſt lancée d'abord dans les orifices ſpacieux des gourmands & des branches à bois qui profitent d'autant plus qu'elles ſe tournent moins à fruit. Un autre fleurit tous les ans : ſes fleurs coulent bientôt après, & il ne noue qu'un petit nom-

bre de fruits : à celui-ci ils tombent chaque année à la moitie de leur groſſeur. Par le ſecours de la ſaignée qui, comme je l'ai dit, amortit ce flux impétueux de ſeve, je réduis ces arbres intempérans.

3°. *Le cautere* à la tige, aux branches & aux racines. Il y a cette différence entre les cauteres humains & ceux des arbres, que les premiers ſe font par l'application des cauſtiques, qui brûlent, ou conſument les chairs ; au-lieu que les derniers ſont proprement l'inciſion & la ſaignée, mais différemment modifiées. Quant à la fin & aux effets, la parité eſt telle que j'ai cru pouvoir donner ce nom à cette opération nouvelle du jardinage, par laquelle j'attire les humeurs ſuperflues de l'arbre, je renouvelle & purifie la ſeve, & je la détourne vers les parties dénuées de verdure.

Lors du printemps juſqu'au commencement de juin, on fait une inciſion de deux à trois pouces de long & en droite ligne à l'écorce d'une branche jeune & vigoureuſe ou d'une tige liſſe & unie qu'on veut garnir d'un côté, ou enfin aux racines. Peu importe dans quel endroit elle ſe faſſe, pourvu qu'on en détourne les rayons du ſoleil. Cette inciſion ſe fait avec la pointe de la ſerpette ou du greffoir, ou avec un couteau bien aiguiſé, de même que ſi on vouloit greffer à œil dormant. On a enſuite un petit coin d'un bois dur, de la longueur de

l'ouverture, assez coupant pour entrer jusqu'au fond de l'incision, & sans que le tranchant puisse rester dans la plaie lorsqu'on l'en retirera. On l'enfonce un peu à force, en frappant légérement dessus avec le manche de la serpette ; afin de donner le temps à la seve d'y arriver ; il faut l'y laisser deux ou trois jours, au bout desquels on visite la plaie & on ôte le coin. L'écorce paroît alors retirée un peu des deux côtés & flétrie.

Il arrive à cette partie de l'arbre incisée la même chose qu'à la chair humaine. Si la plaie a flué, la seve aura transpiré au dehors & dans les côtés de ses levres : aux arbres de fruits à pepin, elle aura suinté ; dans ceux à noyau, elle aura produit de la gomme. Dans l'un & l'autre cas on nettoie la plaie avec une espatule de bois amincie, on l'essuie avec un linge, & on remet le coin ; ce pansement qui se fait tous les trois jours, cave toujours un peu la plaie, l'excorie de nouveau & ouvre les passages de la seve qui ne manqueroient pas de se fermer. Le cautere se fait aux branches & à la tige, afin d'attirer la seve dans les endroits où elle n'iroit pas, suivant son cours ordinaire ; aux racines pour servir d'égout aux humeurs de l'arbre, purger la masse de la seve & la renouveler.

On peut en faire plusieurs : néanmoins il faut distinguer ; à la tige de l'arbre, il

n'en faut faire qu'un ; aux branches & aux racines on peut l'appliquer ſur celles où il eſt néceſſaire pour regarnir l'arbre dénué de verdure. Il ne faudroit pas cependant les trop multiplier parce qu'ils occaſionneroient une trop grande diſſipation de ſeve ; il vaut mieux remettre à en faire de nouveaux l'année ſuivante.

Cet écoulement dure quinze jours ou trois ſemaines, quelquefois plus. Dans les arbres de fruits à pepin ; on n'apperçoit ſouvent qu'une lymphe qui ſuinte peu-à-peu, ou point du tout, il ne faut pas s'en étonner, le cautere n'en fait pas moins ſon effet ; cette ſérosité étant à l'inſtant pompée & deſſéchée par l'air. Quant aux fruits à novau, la ſeve ſemblable au ſang ſorti de nos veines, ſe fige, ſe coagule & ſe met en grumaux. Il faut remarquer que dans ces derniers elle devient au bout de quinze jours limpide, comme l'eau qui ſort de la vigne, quand elle pleure. On fait également le panſement du cautere.

Lorſqu'on voit que l'écoulement n'eſt plus ſi abondant, au bout de trois ſemaines ou un mois, on retire le coin tout-à-fait. Enſuite quand la plaie a été bien nettoyée & eſſuyée, on la remplit de bouſe de vache ou de terre graſſe, qu'on recouvre d'une petite emplâtre enveloppée d'un linge. Trois mois ſont plus que ſuffiſants pour que la plaie ſoit entiérement fermée.

L'effet du cautere eſt tout naturel & très-curieux. Une premiere goutte du liquide qui compoſe la ſeve entre par l'orifice de chaque racine : une autre eſt lancée vivement à la ſuite de cette premiere goutte, & ainſi juſqu'à la derniere qui toujours ſe renouvelle, & eſt produite à chaque inſtant. Les racines envoient de la même maniere cette ſeve dans le tronc, puis dans toutes les autres parties. Le cautere lui occaſionne une diverſion, en ſorte qu'au lieu de paſſer outre, elle eſt arrêtée à l'endroit de l'ouverture où elle trouve une iſſue plus facile. Son cours y eſt néceſſairement déterminé. Comme elle a toujours dilaté les canaux de ces branches, elle trouve plus de force pour y être lancée. Enfin ces parties liquides qui ne ſont autre choſe que les ſucs de la terre accoutumés à être pouſſés de ce côté-là & à s'y fixer, continuent de le faire avec la même impétuoſité. De plus, la plaie quoique fermée, opere en cet endroit une tumeur & un gonflement par leſquels eſt entretenue vers cette partie une nouvelle émiſſion de ſeve, qui ne pouvant plus s'extravaſer, fait ce que les Médecins appellent éruption à travers la peau.

Des branches percent de toutes parts de la peau de cet arbre : il éprouve le même ſort que celui qui a été ravalé ou recépé. Pourquoi ce dernier pouſſe-t-il un ſi grand nombre de jets & de gourmands ? C'eſt

parce que la ſeve qui juſque-là avoit dirigé ſon cours vers les branches ſupprimées y arrive comme auparavant : le paſſage eſt frayé ; mais parce qu'elle ne trouve plus à ſe décharger dans ces parties où elle avoit coutume d'être reçue, elle ſe porte horizontalement, ſe fait jour par les endroits de la peau qui prêtent davantage, les dilate en dedans, les pouſſe au dehors, & ouvre des paſſages pour en faire éclorre des bourgeons.

Le cautere ſert encore à procurer aux arbres une plus ample végétation, à lever les obſtructions, à augmenter l'action de la ſeve, & à faciliter ſon cours en l'arrêtant. Il renouvelle l'arbre, dont il rend la peau liſſe & unie ; ſes bourgeons ſont plus nourris, croiſſent plus promptement, & font briller une éclatante verdure. Par ſon moyen on a du fruit en abondance durant pluſieurs années. Je n'ajouterai point que l'arbre un peu atténué par cette déperdition de ſeve ; a beſoin d'engrais, tels que de l'eau de fumier priſe dans la baſſe-cour, ou de bonne terre ſubſtituée à la vieille, qu'on enleve juſqu'aux premieres racines.

Le cautere s'applique ſur les racines de la même maniere que ſur les branches. En Mars & en Avril on fouille un pêcher malade à un pied & demi, ſuivant que les maîtreſſes racines ſont plus ou moins en terre, & on les met à jour, ſans les déran-

ger. J'en choisis trois des plus grosses, ou deux, si l'arbre a moins de force, & je fais à chacune sur les côtés une incision longue de trois pouces où j'insere un coin de bois, comme aux branches. Je mets par-dessous, dans le fond du trou, une assiette pour recevoir la lymphe qui aura flué des racines, afin de me régler pour son écoulement. Je les couvre ensuite de quelque linge, & je place par-dessus des douves ou des tuiles avec de la grande litiere ou des gazons renversés. Trois jours se passent sans visiter la plaie, au bout desquels j'ôte le coin, j'essuie la plaie, puis je le remets & recouvre le tout pour recommencer au bout de trois jours. L'écoulement en doit durer au moins quinze. Quand la seve n'est plus épaisse, je ferme la plaie de la même façon qu'aux branches, & je garnis les racines de bonne terre, après une suppuration suffisante. Les arbres poussent incessamment des jets admirables, & sur-tout des gourmands précieux qui percent de l'écorce. Ces cauteres aux racines sont très-utiles pour remettre un pêcher cloqué.

4°. *La scarification.* Le hasard m'a suggéré cette invention. Je voyois des contusions & des plaies à certaines branches, & je m'appercevois qu'elles profitoient moins que celles qui étoient saines & intactes ; que tant que le petit bourrelet se formoit autour de la plaie pour en opérer

le recouvrement, les bougeons, & les fruits de ces branches meurtries ne profitoient point comme les autres, & que la végétation étoit retardée ou avancée à proportion de l'ouverture de la plaie. Il m'a semblé que cet effet devoit être attribué à ce que la seve détournée de son cours ordinaire, est forcée de prendre des circuits, semblable à un courant d'eau, qui trouvant à son passage des corps étrangers, se détourne pour couler vers sa pente; d'autant moins rapide que les obstacles sont plus considérables, ou plus multipliés. De là, j'ai conclu que ce qu'alors je regardois comme un accident fâcheux, pouvoit en certaines circonstances être utilement employé.

Une autre fois voyant des branches qu'on avoit trop serrées, j'apperçus au-dessus & au-dessous de la ligature un double bourrelet, & je remarquai que celles qui n'avoient point un pareil lien s'étoient beaucoup alongées, au lieu que les premieres étoient plus grosses du bas que dans la partie au-dessus du second bourrelet. J'ai imaginé de tourner au profit des arbres, par le moyen de l'art, ce qui n'étoit que l'effet de la mal-adresse de l'ouvrier.

La scarification sert à arrêter le flux désordonné de la seve dans les arbres de pur ornement, qui s'emportent soit d'un côté, soit du haut sur une seule branche.

A l'égard des arbres de fruits à pepin, elle eſt d'une grande reſſouce pour les faire fructifier. Mais quant à ceux à noyau, il faut beaucoup de prudence pour la mettre en uſage. Je l'ai ſouvent employée ſur des gourmands d'abricotiers & de pruniers à l'égard deſquels elle a parfaitement réuſſi. Il eſt vrai que tous les jours j'eſſuyois la gomme, ſans lui donner le temps de ſe congeler.

Le but de cette opération eſt de rendre féconds des arbres qui ne rapportent point, tels que des poiriers & des pommiers ſur franc, dont toute la pouſſe eſt en bois, de faire nouer les fruits de ceux qui tous les ans fleuriſſent inutilement, & de mettre à fruit les boutons de quantité d'arbres qui s'alongent & ne s'ouvrent ni ne fleuriſſent point. La ſeve paſſant avec rapidité dans les arbres, dont les couloirs ſont trop dilatés & les fibres trop lâches, n'a point le temps de ſe cuire & de ſe digérer. Telle qu'une eau qui dans ſon cours rapide ne fait que battre la terre & la durcir, cette ſeve s'emporte toujours, inonde certaines branches & laiſſe à ſec les fructueuſes, dont les orifices ſont trop petits pour la contenir. De là, cette ſtérilité des boutons à fruit qui, ou fleuriſſent ſans ſe nouer, ou s'alongent ſans s'épanouir, & qui rongés intérieurement par le trop long ſéjour d'une ſeve inutile & trop délayée, tombent enfin en pourriture.

Toutes les branches qui ne ſont point à fruit, je parle des arbres de fruits à pepin, ont ordinairement la peau belle, luiſante & fort unie. Celles au contraire qu'on nomme brindilles ſont pleines de rides. La Quintinye les appelle des anneaux, parce qu'en effet ces rides ſont placées à ces brindilles comme des anneaux arrangés les uns près des autres; ce ſont autant de petits bourrelets gonflés, qui ſervent de réſervoirs à la ſeve. Les rides ſur les arbres de fruits à noyau ne ſont pas ſi marquées que ſur les branches de ceux à pepin, cependant elles ſont ſenſibles ſur les brindilles & les lambourdes qui ſont toujours fluettes. La *fig. 2 de la Pl. V*, offre une brindille d'un poirier groſſie à la loupe avec ſes rides & ſes boutons à fruit marqués *a*. La *fig. 3. a* repréſente un bois vieux avec des rides & une bourſe à fruit ancienne; *b* deux autres bourſes à fruit plus récentes avec les anneaux & les rides; *c* les boutons à fruit ſortant de leur bourſe. Chaque année ces rides ſe multiplient, & le bouton croît d'un ride juſqu'à ce qu'il en écloſe des fleurs ou des fruits. Leurs inégalités retardent ſucceſſivement le paſſage de la ſeve, au lieu que dans les branches unies n'étant arrêté par aucun obſtacle, elle entre avec aiſance & ſe porte en avant. Je prétends donc que la ſcarification l'empêche de ſéjourner inutilement dans ces brindilles, &

qu'elle lui procure une filtration aisée par ces rides qui en absorbent une partie par l'emploi que l'arbre est forcé d'en faire pour leur formation. Combien encore ne s'en extravase-t-il point par les ouvertures faites à la peau, & qui sont pompées & aspirées par l'air ? En même temps qu'il en diminue le volume, il contribue à sa cuisson & à l'affinage des sucs, en portant dans l'arbre la bénignité des siens. Les moyens que j'emploie sont les nodus, les calus & les bourrelets que cette opération fait naître de toutes parts sur les branches pour le recouvrement des plaies.

On scarifie avec la serpette la peau de l'arbre jusqu'au bois, un peu transversalement du bas en haut, à la longueur de deux ou trois pouces, & à la distance de cinq à six, toujours à l'opposite d'une incision à l'autre. Pour les arbres de fruits à pepin, le temps le plus propre est la chute des feuilles, jusqu'au printemps, avant que la seve soit tout-à-fait en mouvement. A ceux à noyau, le printemps est l'unique saison convenable : on observera d'essuyer la gomme qui ne manquera pas de fluer. Il est inutile de dire que du terreau bien gras ou de la bouse de vache, sont des préservatifs nécessaires pour éloigner les insectes, qui feroient de toutes ces plaies des lieux de retraite.

En faisant ces incisions en dessous, & un

peu de côté, la seve est nécessairement arrêtée ou du moins retardée dans son passage ; les plaies sont plus lentes à se refermer ; & les arbres n'ont rien à craindre des pluies ni des gelées. Faites du haut en bas, ces incisions formeroient insensiblement autant de petits augets propres à retenir les humidités nuisibles, qui leur causeroient des chancres. Enfin leur position tant soit peu inclinée, intercepte le cours de la seve, en divisant & séparant les fibres alongées de l'arbre.

Au reste ces plaies se guérissent dans l'année même, sur les sujets vigoureux, de la saison du printemps à celle de l'hiver. Sur ceux-ci je les fais plus longues & plus drues ; souvent je ne scarifie que la tige ou quelques branches. A l'égard des gourmands, on observera de ne faire les incisions que dans l'espace d'un œil à un autre, sans les endommager. Elles opéreront dans l'arbre une plus ample végétation démontrée par son accroissement sensible, sur un jeune abricotier, par exemple, dont les ressorts n'ont point été usés ni relâchés par des pousses forcées, & toujours retranchées ; il s'accommodera beaucoup mieux de cette opération, qu'un vieil arbre à qui un mauvais gouvernement continué depuis longues années a ôté la force de la supporter.

J'ai dit que la scarification étoit très-utile

pour mettre à fruit les arbres ſur franc, tels que les virgouleuſes & les bergamottes, qu'on prétend n'être fructueux qu'au bout de quinze ou vingt ans. Je ſuis parvenu à en cueillir des fruits à la quatrieme & cinquieme année, mais je n'épuiſois point ces arbres dès leur premier âge, en leur faiſant pouſſer ſans ceſſe du bois que chaque année on leur enleve, & qu'ils produiſent toujours avec d'autant plus d'abondance qu'on le leur coupe plus fréquemment. Je compare ces arbres ainſi retenus, à de jeunes chevaux vifs & fougueux, qu'un mauvais cavalier pique des deux en même temps qu'il leur retient la bride : ces animaux ſe tourmentent & s'épuiſent, toujours en ſueur, & toujours arrêtés dans leur courſe ; en leur lâchant un peu la bride, ils avanceroient ſans ſe fatiguer.

5°. Les *cataplaſmes*. La Pharmacie & la Médecine du Jardinage ont été juſqu'à préſent preſque ignorées. Trois ſortes de topiques indiqués par les Auteurs, ſont connus des Jardiniers; ſavoir, les ſimples & les naturels, tels que les terres graſſes détrempées, uſitées pour les greffes en fentes auxquelles on joint de la mouſſe ou du foin, & les diverſes cires : enſuite les topiques onctueux & graiſſeux. De ce genre ſont le vieux oing, le beurre, la térébenthine & la poix, qu'on applique tant ſur les plaies des arbres, que ſur ceux qui ſont

ſains. Enfin les topiques compoſés : ce ſont des recettes où il entre quantité d'ingrédiens, auxquels on attribue des effets ſurprenans, ſoit pour guérir les maladies des végétaux, ſoit pour dilater leur écorce & leurs fibres ; pour les faire même fructifier, & faire prendre racine aux bourgeons, aux feuilles, à des branches même inanimées & comme deſſéchées. On peut conſulter là-deſſus l'ouvrage du Docteur Agricola, Médecin à Ratisbonne, imprimé en François à Amſterdam en 1720 & qui eſt intitulé, l'*Agriculture parfaite*.

A l'égard des topiques de la premiere eſpece, les recettes les plus ſimples ſont non-ſeulement préférables aux autres, mais les ſeules bonnes pour les arbres, conſéquemment aux épreuves & aux expériences que j'ai faites tant de celles indiquées dans les livres, que de celles qu'on m'a communiquées. Les terres graſſes, & la cire ſont les topiques le plus en uſage. Par terre graſſe, on entend communément la terre glaiſe. Je la crois nuiſible dans le Jardinage ; décompoſée, on la trouvera inſipide & dépourvue de parties ſpiritueuſes. En terre, elle fait pourrir, par les eaux qu'elle retient, les racines qui en approchent. Lors des ſéchereſſes elle ſe durcit. Si-tôt qu'elle ſent le hâle, elle ſe gerce & fend de toutes parts. Appliquée ſur quelque

partie

partie d'un arbre, elle laiſſe entrer l'air & le hâle par ſes ouvertures.

Je bannis également l'uſage de la cire, tant de la blanche, que de la verte employée aux orangers par goût de propreté. C'eſt un deſſicatif, & par conſéquent elle retarde la réunion des parties, & fait fendre, ſouvent même éclater l'écorce, en la ſéparant du bois qu'elle gerce. Les plaies au contraire enveloppées d'onguent de Saint-Fiacre, ſont recouvertes infiniment plutôt. Je dis à ce ſujet que la raiſon pour laquelle on met de la terre détrempée avec du foin ou de la mouſſe, aux greffes en fente, eſt afin que l'air ne deſſeche ni l'écorce, ni le bois, ni les entes qui ſont appliquées deſſus, & que la terre naturellement humectante communique aux greffes une ſorte d'aliment extérieur qui, avec le ſecours des pluies, des roſées, & des brouillards, paſſe par l'écorce & dans la partie de l'arbre ſur laquelle on a enté.

Les topiques gras & huileux, les abſorbans, les cauſtiques me ſemblent également contraires à la végétation, & pernicieux aux végétaux. En voici les raiſons. L'air ſert doublement aux arbres, d'abord pour les pénétrer, & pour porter à travers les pores de leur peau ſes parties vitales. Auſſi reſſentent-ils ſes différens bienfaits. Jetez de l'eau ſur un arbre lorſque le ſoleil dardant ſes rayons le deſſeche, à l'inſtant

ſes feuilles repliées ſe redreſſent, s'épanouiſſent & reverdiſſent, ſa peau lâche & áplatie ſe gonfle & devient bandée. Un ſecond effet de l'air, c'eſt non-ſeulement de faciliter la tranſpiration néceſſaire aux végétaux, mais encore le mouvement de la ſeve pour la faire monter & deſcendre dans toutes leurs parties. Supprimez l'air, tout ce mécaniſme ceſſe, & à meſure que les arbres ſont plus ou moins pénétrés par l'air, on apperçoit de la différence dans leur action de pouſſer.

Or que ſont les matieres graſſes & onctueuſes, ſinon de boucher les ouvertures de la peau par leſquelles l'air s'inſinue & paſſe dans leur capacité? La ſeve qui n'eſt elle-même qu'une lymphe, une ſéroſité, ne peut que difficilement couler par un endroit où les fibres ſont imprégnées de parties huileuſes. Auſſi qu'arrive-t-il aux arbres auxquels on met des onctueux pour en éloigner les chenilles? Au bout d'un certain temps l'écorce ſe leve, la peau s'écaille, l'arbre maigrit & ſeche inſenſiblement.

Les cataplaſmes & les topiques analogues aux arbres, ſe réduiſent aux ſuivans: la bouſe de vache, ſoit la nouvelle, ſoit la vieille, pourvu qu'elle ne ſoit point deſſéchée, ni trop délayée, mais qu'elle faſſe tant ſoit peu corps, pour tenir ſur les plaies des arbres; le terreau gras, la bonne terre détrempée avec de l'eau de fumier,

les terres franches, & celles qu'on nomme vierges, celles des marais & des bas-prés, les balayures des baſſe-cours & des foſſes à fumier, les amas d'anciennes immondices reſtées comme en dépôt dans des lieux abandonnés, le limon des mares qui ſont l'égout de quantité de Villages, & où les animaux ſe lavent & s'abreuvent. Toutes ces ſubſtances balſamiques ſont excellentes pour faire des cataplaſmes aux arbres. Elles préviennent le deſſéchement de la plaie, & la préſervent du contact de l'air. Voilà ma chymie & ma pharmacie.

Mes eſſences, mes élixirs, mes fomentations, mes leſſives, ſont les eaux de fumier tirées des baſſe-cours, ou les eaux ſimples dans leſquelles je laiſſe tremper du crottin d'animaux qu'on remue pluſieurs fois pendant quinze jours. Je les expoſe au ſoleil, j'en arroſe enſuite mes arbres jaunes & infirmes, & je les vivifie. Quelquefois je laiſſe fermenter les lavures de vaiſſelle, pour les répandre au pied des arbres qui en ont le plus beſoin, après qu'elles ont été frappées par l'air, qui en emporte ce qui ſeroit trop ſpiritueux & trop mordant. Je recueille ſoigneuſement les neiges; ce n'eſt pas qu'elles ſoient imprégnées de parties nitreuſes, dues à l'impreſſion de l'air, comme on l'a cru, avant qu'on en eût fait l'analyſe, qui n'a produit que de l'eau; mais j'ai remarqué qu'étant répan-

dues le long des espaliers, elles les préservent des atteintes d'une chaleur excessive.

6°. Enfin *les écliſſes*, *les bandages & les ligatures* si usités dans la Chirurgie, à l'égard des membres cassés & déboîtés, ont lieu pour les arbres dans le cas de diflocation des branches, fractures & autres dérangemens forcés. Tous les Jardiniers ne connoissent d'autres remedes à ces accidens que l'amputation ; opération plus prompte que celle de poser une écliſſe, & de mettre un appareil sur la plaie. J'en ai vu néanmoins qui vouloient bien prendre la peine d'entourer d'un osier une branche éclatée, pour la tenir en place. Est-ce là travailler ?

Par un accident imprévu une branche est ou éclatée, ou cassée tout-à-fait ; mais elle tient encore suffisamment à l'écorce. Je rapproche les parties les unes contre les autres, je les enduis d'un des topiques que j'ai indiqués ci-dessus, & je les enveloppe d'un linge double. Je bande ensuite mon appareil, avec un osier fendu en deux, ou avec une vieille corde que je défile pour qu'elle ne soit point coupante. Je me suis muni auparavant de morceaux de lattes fort étroits, ou d'éclats de douves fendues en deux, que j'arrange au tour du topique. Quand ces écliſſes mises l'une près de l'autre ont suffisamment recouvert la branche, je les tiens en état avec un osier que je serre un peu, & je fais dans le milieu,

à l'endroit même de la plaie, une ligature avec une corde un peu forte, que je bande le plus qu'il m'eſt poſſible. Je proportionne la longueur des écliſſes, & je multiplie les ligatures ſuivant la portée & le poids de la branche. Ces écliſſes appuyent alors & ſur le chiffon & ſur le topique, ainſi elles ne peuvent entamer ni même preſſer l'écorce. Cette opération ſe réitere aux deux bouts à un pouce près. Ma branche ainſi panſée eſt attachée enſuite bien ferme, ſoit au mur, ſoit au treillage, & je n'attends point que les ligatures ſoient pourries pour les renouveler. Je ſuis ſûr qu'elle reprendra, qu'elle pouſſera, & qu'elle donnera même du fruit dans l'année. J'aurai occaſion de revenir à cet objet, en traitant des plaies des arbres dans le ſecond volume de la Pratique : on y trouvera une figure qui donnera une idée plus préciſe de cette opération que j'ai ſouvent pratiquée.

Je fais à ce ſujet deux obſervations importantes: l'une, qu'il faut de la prudence quand on travaille aux arbres, ſur-tout aux vieux, dont le bois rempli de cicatrices, eſt fort caſſant, pour ne point trop forcer certaines branches. L'autre, que dans le cas où ils éprouvent de pareilles fractures, on ne peut faire trop de diligence pour renouer leurs membres diſloqués. Si on laiſſe agir l'air & le hâle ſur les parties

ouvertes & séparées, la seve desséchée au dehors, la flétrissure des feuilles, le retour de la seve & le serrement intérieur des parties, seront autant d'obstacles insurmontables à leur réunion.

Il est des plaies de peu de conséquence, telles qu'une écorchure à la peau ou à l'écorce d'une branche dont on taille la voisine, une entamure à quelque partie que ce soit. Un peu de laine, de coton, de filasse, une bande d'étoffe en fait tout l'appareil. Je conviens que sans ces soins, ces plaies légeres se guérissent tous les jours: mais je demande si nous n'éprouvons pas des piqûres, des égratignures, des contusions, des coupures que nous negligeons, & qui après s'être guéries d'elles-mêmes forment des abcès, des ulceres, des maux d'aventure, & donnent lieu à des opérations douloureuses. Aux arbres gommeux sur-tout, & au pêcher, il n'y a point de petites plaies. La gomme fluante opere nécessairement des chancres, quand on néglige d'y pourvoir par une simple ligature, ou un peu de terre.

Après avoir prouvé dans la *Théorie*, que les plantes ont beaucoup d'analogie avec le corps humain, & qu'elles ne sont pas plus exemptes que lui de maladies & de blessures, il m'a semblé pouvoir en conclure que dans bien des circonstances elles doivent être soumises aux saignées, aux amputations, à la diette & enfin à un régime réglé.

LE PÊCHER

ET LES AUTRES ARBRES,

CONSIDÉRÉS DANS LEUR AGE FORME.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Taille.

L'ÉPOQUE de l'âge formé des arbres en général, & sur-tout des pêchers dont je me propose de parler dans cette troisieme partie, est depuis la sixieme année de leur plantation, jusque vers le temps où ils commencent à vieillir. Il y a cette différence entre les arbres de fruits à pepin & ceux à noyau, que les premiers sont plus tardifs, & que les seconds qui viennent

plus vîte finiſſent auſſi de même. Le pêcher en particulier travaillé comme il l'eſt, n'eſt guere formé qu'au bout de quinze ou vingt ans, au lieu qu'il l'eſt à Montreuil à cinq ou ſix. Il eſt donc intéreſſant pour le public de voir une réforme établie dans la culture d'un arbre, dont le fruit fait l'ornement des jardins, & les délices des tables.

La taille ſera mon premier objet. Je paſſerai enſuite à l'ébourgeonnement & au paliſſage dont je donnerai les regles. Cette matiere importante ſera traitée conſéquemment à des pratiques peu connues, mais fondées ſur un ſuccès conſtant. Le haſard, en beaucoup d'occaſions, fut mon maître, la curioſité & la réflexion me guiderent, & l'expérience me décida.

La taille eſt une opération de l'Art oppoſée à l'intention de la Nature. Les arbres ne furent point faits pour être arrêtés dans leur action de végéter, coupés, élagués, ébottés & aſſujettis à des inciſions qui dérangent l'organiſation de leurs parties. Les arbres des forêts ſubſiſtent ſans qu'on les taille & ſans qu'on les émonde. Ceux de nos vergers & des campagnes portent également des fruits, avec le ſecours de la ſeule nature. Cette ſage mere pourvoit à leur renouvellement par les branches qui remplacent celles qui, après avoir été uſées & épuiſées, ſe deſſechent & tombent d'elles-mêmes.

La taille des arbres eſt la ſuppreſſion de certaines branches & le raccourciſſement des autres, pour les rendre d'une forme plus réguliere, plus hâtifs & plus féconds en fruits beaux & ſavoureux. La Quintinye a bien raiſon de dire, que *beaucoup de gens coupent, mais que peu ſavent tailler.* Je conſidere la taille ſous deux rapports différens; ſavoir, en elle-même, & quant à la méthode qui doit ſervir de regle dans cette opération.

Qu'on jette les yeux ſur tous les arbres de nos jardins. Qu'y voit-on? Des chicots, des ergots, des onglets, des branches mortes, de la mouſſe, de la gale, de vieille gomme, des chancres, d'anciennes plaies non recouvertes & deſſéchées des faux-bois, des branches chiffonnes, des coupes défectueuſes. Ce portrait n'eſt ſurement point outré. Les Jardiniers y ſont tellement accoutumés, qu'ils ne s'en apperçoivent pas; peu de Maîtres ſe connoiſſent en Jardinage, & un ſpectacle qu'ils voient chez leurs voiſins ne les touche guere dans leurs maiſons. Je vais tâcher de les mettre en état de juger par eux-mêmes ſi leurs arbres ſont bien ou mal tenus, & de bannir des objets auſſi diſgracieux que ceux dont je viens de faire le détail.

Les *chicots* ſont les reſtes des branches ſoit mortes, ſoit vives, qu'un Jardinier négligent a laiſſées de la longueur d'un pouce, au lieu de les couper près de l'écorce,

(*Pl. V. fig. 4. a*). Je demande si la seve peut monter par dessus pour recouvrir la plaie, tandis qu'elle trouve un obstacle à sa rencontre, & comment peut se faire sa communication dans les parties voisines, lorsqu'elle est interrompue par des obstructions que ces chancres forment ? De plus, un bois mort communique sa contagion au bois auquel il tient, de même que les chairs mortes & baveuses dans nos corps aux parties circonvoisines. Et comme la seve ne peut plus y parvenir, il faut de nécessité que le pourtour de la branche à laquelle ce bois mort est attaché, meure à son tour.

L'*ergot* confondu ordinairement avec le chicot, quoiqu'il en diffère, est un talus en forme de courson, laissé à l'endroit où l'on a coupé une branche. (*Pl. V. fig. 4. b.*) Quoique moins visible que le chicot, parce qu'il n'est pas si saillant il produit les mêmes effets & occasionne un flux de gomme, qui fait naître les chancres ; l'inapplication & la paresse font fermer les yeux sur les ergots, ainsi nommés à cause de leur ressemblance avec ceux qu'ont à leurs pattes les poules, les coqs & les dindes.

On appelle *onglet* cette partie qui est à l'extrémité de la taille, & qu'on a coupée à quatre ou cinq lignes au-dessus de l'œil. (*Pl. I. fig. 4. c.*) On doit tailler une branche un peu en bec de flûte, plus avant derriere l'œil qu'au-dessus. Quand ce bec

eſt trop alongé, il forme au bout de la branche coupée une petite ſaillie nommée *onglet*, parce qu'elle imite la forme de nos ongles. Il eſt démontré que la ſeve ne les couvre jamais, qu'ils ſe ſechent & meurent, que le bourgeon qui naît de l'œil au-deſſus en ſouffre, & que la réunion de la peau ne peut ſe faire.

Les Jardiniers diſent qu'ils les rabattent à la taille prochaine. D'abord, il eſt certain qu'ils ne le font pas, mais quand ils le feroient ce ſont toujours deux plaies pour une, & le recouvrement de la coupe ſe fait un an plus tard, & par conſéquent l'arbre en pâtit. Pour éviter de laiſſer des onglets, il ne faut pas couper tout près de l'œil. On courroit riſque de l'abattre, de l'effleurer ou de le faire avorter. Il eſt un juſte milieu, qui eſt de tailler environ à une ligne plus haut que l'œil, un peu au-deſſus de ſa petite pointe & par derriere en bec de flûte. On voit à la *fig.* 5 *de la Pl. V.* une coupe tirée & alongée *a* qui auroit dû être d'un tiers plus courte par en bas.

Les *bois morts* & les branches ſeches ſont auſſi communs ſur les arbres. J'ai vu des Jardiniers les empoigner & les éclater à force; de là, ces chicots dont j'ai parlé ci-devant: d'autres moins pareſſeux ſe contenter de les ſcier; cela ne ſuffit pas, il faut avec la ſerpette aller juſqu'au vif; &

après qu'on a bien uni ſa coupe, y employer l'onguent de Saint-Fiacre, en faiſant à la plaie une poupée, telle qu'on en met aux greffes en fente. Les raiſons qui engagent à la mettre en uſage envers celles-ci, ſont les mêmes pour leſquelles je l'exige à l'égard des amputations des groſſes branches des arbres fruitiers & ſur-tout du pêcher. Sans cette précaution, la gomme flue inceſſamment à ces plaies laiſſées à l'air, & corrode toutes les parties circonvoiſines.

Comme il n'eſt point d'animaux qui ne ſoient tourmentés par d'autres il n'eſt point de plantes qui n'aient auſſi à redouter leurs ſemblables qui s'attachent à elles pour vivre à leurs dépens. Telles ſont celles qui prennent racine ſur l'écorce & les branches des arbres. Les unes s'approprient leur ſubſtance, on les nomme paraſites, telles que le gui ; les autres, comme les lichens & les mouſſes, eſpeces d'éponges qui retiennent les eaux, ſont cauſe qu'en hiver elles ſe congelent, pénetrent l'écorce, le bois, la moëlle des arbres, & leur occaſionnent des chancres & ſouvent la mort. Une infinité d'inſectes, durant la belle ſaiſon, s'y réfugient, & y dépoſent leurs œufs. Les mouſſes contribuent auſſi à faire avorter les boutons à fleurs, par la fraîcheur qu'elles entretiennent, & dans l'hiver & au printemps. Elles ſont alors, à l'égard des végétaux, ce que les humidités ſont à nos

corps quand elles y produiſent des fluxions, des rhumes ou des rhumatiſmes, qui proviennent de ſérosités étrangeres & du défaut de circulation dans le ſang. Outre les mouſſes qu'on connoît, il en eſt une qui n'eſt preſque pas ſenſible ; c'eſt une ſorte de gale d'un vert un peu plus jaunâtre, mince & éparſe, qui s'attache également à la peau des arbres, & qui, vue au microſcope, eſt reconnue pour une plante & pour une mouſſe d'une plus petite eſpece. Après une pluie, une roſée, un brouillard, on les ôte aiſément depuis la fin de l'automne juſqu'au printemps, ſoit avec un morceau de bois fait en couteau, ſoit avec des broſſes. On obſervera de commencer toujours par le bas, en remontant vers le haut. C'eſt un moyen ſûr de n'arracher & de n'endommager aucun bouton.

On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences (*année* 1716) qu'il faut, pour détruire la mouſſe, inciſer en ligne droite, avec la pointe de la ſerpette, l'écorce de l'arbre juſqu'au bois, & depuis les premieres branches juſqu'à fleur de terre. Cette plaie ſe fait à la fin de Mars juſqu'en Mai, au côté de l'arbre le moins expoſé au ſoleil, & ſe referme au bout d'un certain temps ; l'écorce devient bientôt nette & garantie de mouſſe pour toujours. Je conviens qu'une ſurface unie eſt moins propre à recevoir la graine de cette plante, qu'une

ſurface raboteuſe, & que l'inciſion donne plus de liberté au mouvement de la ſeve, en relâchant l'écorce dont les inégalités viennent de ce qu'elle n'y circule pas aiſément. Mais je ne puis adopter la raiſon qu'on donne de la deſtruction de la mouſſe. La ſeve, dit-on, ſe diſtribuant mieux dans l'écorce après cette inciſion, ne ſe porte plus tant dans les racines de cette plante, elle périra par famine J'ai expliqué dans la *Théorie*, ce qu'il falloit penſer du tort que la mouſſe fait aux végétaux.

J'entends par *vieille gomme*, non celle qui flue durant la végétation, & dont je parlerai dans ma quatrieme partie, mais celle qui, pour n'avoir pas été enlevée dans le temps, a, par ſon ſéjour, rongé & carié une infinité de branches, & a formé des chancres, des tumeurs & des élévations dans la peau. C'eſt à la taille qu'on remédiera à tous ces maux. Si les branches ſont cariées, il faut, après un temps humide, enlever cette vieille gomme avec la pointe de la ſerpette, & aller juſqu'au vif, du moins par chaque côté de la plaie. Cette eſpece de gangrene ceſſe alors d'être funeſte.

Les *chancres* nés de la gomme qui a corrodé une branche, ſe guériſſent par les mêmes moyens. Ce ſont de petites taches noires & livides, ſoit à la tige, ſoit aux branches, par leſquelles il s'eſt fait une

extravaſion de ſeve, qui en ſéchant ſur la peau, la fait mourir. Les chancres naiſſent auſſi des queues des pêches qui demeurent ſur les arbres plus d'une année après qu'elles ſont cueillies ; ces queues ſe ſechent, meurent & ſe durciſſent.

Vieilles plaies non recouvertes. On a coupé anciennement de groſſes branches, & ces coupes ſont reſtées découvertes. Le hâle les a priſes, les gelées ont pénétré, les humidités ont tranſpiré entre l'écorce & le bois, le ſoleil a enſuite déſſéché, & en a fait ſéparer les parties, des inſectes s'y ſont établis. Que faire alors ? Si ce ſont de vieux pêchers, il faut les laiſſer vivre & en tirer ce qu'on pourra, en attendant que leurs ſucceſſeurs les remplacent. S'ils ſont de moyen âge, il faut, avec la ſcie à main, aller juſqu'au vif, puis, avec la ſerpette, unir les plaies & y mettre un topique. En deux ou trois ans, elles ſe recouvriront entiérement. Pour peu qu'on connoiſſe le mécaniſme de la végétation, on ſentira l'importance de ces ſoins, loin de les traiter de frivoles & d'inutiles.

Les *faux-bois* ſont certaines branches qui ne pouſſent point d'un œil ni d'un bouton, mais directement de l'écorce à travers laquelle la ſeve ſe fait jour, en produiſant un rameau verdoyant. Ces ſortes de branches ſont rarement fructueuſes, & ne le deviennent qu'après un très-long-

temps : on ne taille deſſus que dans la néceſſité. Elles ſont vigoureuſes, bien nourries & gourmandes ; la raiſon en eſt bien ſimple. Quand on taille un arbre qui regorge de ſeve, on lui en ôte les récipiens : comme les racines en fourniſſent plus abondamment que les réſervoirs n'en peuvent contenir, elle s'en fait de nouveaux ; auſſi n'y a-t-il que les arbres fort vigoureux parmi ceux de fruits à pepin, qui produiſent de ces faux-bois lorſqu'ils ſont taillés trop court. Les Jardiniers s'accordent à les ſupprimer. Mais le moyen de n'en point avoir ou d'en avoir moins, eſt de donner d'abord aux arbres qui en produiſent, une taille longue & réitérée ſur un plus grand nombre de branches, & de caſſer enſuite ces faux-bois à un demi-pouce environ des ſous-yeux.

Les *branches folles* ou *chiffonnes* ont une double origine : elles croiſſent naturellement faute de vigueur de la part de l'arbre, ou par accident, & par une ſuite d'un mauvais gouvernement. Dans le premier cas, il faut mettre en uſage les moyens que j'indiquerai pour remédier à la foibleſſe de l'arbre ; dans le ſecond, il faut s'abſtenir de donner lieu à la production de ces ſortes de branches, puis à la taille les récéper, comme infertiles, ſe pourvoir ſur les meilleures branches, & rabattre ſur les plus fortes pour faire pouſ-

fer de bon bois. Je ſens que de tels arbres où l'ignorance & la négligence les a épargnées, ſont très-difficiles à remettre, & que c'eſt l'ouvrage de pluſieurs années.

La *coupe défectueuſe* peut l'être en elle-même par le vice de l'inciſion, & dans la forme par l'impéritie du Jardinier. Au lieu de faire ſa coupe courte & horizontale, tant ſoit peu en bec de flûte, il coupe à un demi-pouce plus bas; tirant ſon inciſion en bec de flûte alongé, de façon qu'elle ſe trouve par derriere plus baſſe que l'œil qui eſt par devant; ou bien ſans regarder ſi la branche eſt dans ſon ſens ou non, il la taille comme elle ſe préſente ſous ſa ſerpette à un des côtés de l'œil. La coupe eſt encore défectueuſe quand elle eſt faite pardevant l'œil, au lieu de l'être par derriere, parce que la ſeve ne peut monter ſur les onglets que produit cette double coupe vicieuſe, pour opérer le recouvrement. On voit à la (*fig. 4. Pl. V. d.*) une coupe vicieuſe au-deſſus de l'œil *e*, au lieu d'être près de lui. On tombe dans le même inconvénient, lorſqu'après avoir ſcié une branche, on néglige d'unir avec la ſerpette, la plaie qui reſte graveleuſe.

Toutes ces pratiques vicieuſes ſont également préjudiciables au pêcher. 1°. En faiſant une coupe longue, on ôte à la ſeve ſon paſſage pour arriver à l'œil, au-deſſus duquel on coupe, attendu qu'elle eſt plus

baſſe par derriere, & que toutes les fois qu'on retranche une branche, le bois meurt à une demi-ligne près de l'extrémité de cette coupe, d'où il s'enſuit que l'œil doit périr. 2°. On entame la moëlle de l'arbre, & on l'évente : ſa nature ſpongieuſe reçoit, durant les gelées printanieres, les neiges & les frimats qui ſont funeſtes à l'arbre. Le ſoleil enſuite fait ſécher ce bout de branche qui devient chicot. 3°. On donne jour à la ſortie de la gomme. 4°. On laiſſe aux extrémités de chaque branche coupée, ou ſur les côtés, ou ſur le devant autant d'onglets qui empêchent le recouvrement des plaies.

La coupe réguliere au contraire (*Pl. V. fig.* 5. *b*) eſt celle qui eſt près de l'œil, ſuffiſamment pour ne pas l'affamer, courte, ronde, un peu en bec de flûte, liſſe & unie. Il ne doit y avoir ni creux, ni éminence, ni haut ni bas, toujours l'écorce doit être à fleur de la partie ligneuſe. Jamais le bois ne doit être éclaté, fendu, ni la peau entamée, ou pleine de filandres & d'eſquilles.

CHAPITRE II.

Suite de la Taille, du temps de la faire, & des Buissons.

IL faut d'abord observer que la taille du pêcher, remise au printemps, n'a lieu que dans les climats froids, & non dans les pays chauds; mais cette pratique n'est que locale en ce sens.

1o. La délicatesse de cet arbre & sa sensibilité au froid sont telles, que l'hiver brûle quantité de boutons à bois & à fruit, & altere beaucoup de branches. Dans cette saison les uns & les autres sont réellement morts, quoiqu'un reste de seve qui les soutient encore les fasse paroître vivans. Ces apparences trompeuses s'évanouissent au printemps; le hâle & les premiers coups de soleil achevent de dessécher toutes les parties sur lesquelles le froid a agi. Si on avoit taillé plutôt qu'en seroit-il arrivé? J'ai fait à cet égard une observation qui me semble décisive. En visitant mes pêchers durant les temps nébuleux dans les gelées à glace, j'ai vu quantité de gouttes d'eau qui tomboient sur les branches, s'arrêter à chaque petite éminence que forme le nodus des yeux. Ces gouttes d'eau s'y

congeloient & formoient un glaçon dont le séjour brûloit les boutons moins garnis de cette bourre, que la Nature a pratiquée autour des yeux, en dedans, pour les préserver de la rigueur du froid. J'ai taillé ces branches à l'endroit de ces boutons que j'avois marqués, & j'ai reconnu au-printemps que la plupart étoient brûlés en dedans, quoique lors de la taille, ils me parussent aussi sains que les autres; & après le développement de la seve, les uns étoient gelés en bourre, les autres un peu moins.

2°. Pour ne point tailler le pêcher en hiver, on allegue les effets de la gelée & du froid. La moëlle spongieuse des branches mise à l'air par l'ouverture de l'incision, reçoit les eaux glacées des pluies & des frimats qui se congelent dessus, & l'œil qui y répond doit périr.

3°. Cet arbre pousse d'abord avec impétuosité & s'empresse de donner des preuves prématurées de sa fécondité, avant que les gelées soient passées. Si donc au-lieu de lui laisser tout son bois, toutes ses fleurs & tous ses boutons dans lesquels la seve se distribue, on l'en déchargeoit d'une partie dans l'hiver, avec quelle véhémence ne pousseroit-il pas au printemps, livré aux gelées tardives qui trouveroient d'autant plus à mordre que les bourgeons seroient plus avancés! Les vignes par exem-

ple, ſont plus ou moins endommagées; ſuivant que le bourgeon eſt long & formé & moins défendu par les feuilles naiſſantes. Si ce bourgeon encore petit vient à être offenſe, la ſeve qui a peu fourni à ſa ſubſtance, eſt en état de réparer ce dommage, ſoit par une nourriture plus abondante aux bourgeons épargnés par la gelée, ſoit en faiſant percer des yeux à travers la peau des branches vigoureuſes, quoique cela ne ſoit pas dans l'ordre ordinaire de la pouſſe du pêcher.

4°. J'ai remarqué, en taillant d'hiver, qu'il eſt ſûrement attaqué de la gomme. Les partiſans de cette taille n'y font point attention : accoutumés à en voir ſur leurs pêchers, ils la regardent comme une maladie annexée à leur nature, & ils négligent d'en examiner la ſource, les effets & les progrès. Ils en rejettent auſſi la cauſe ſur le climat, ſur le terrain, ſur la ſaiſon, ſur le vice même des arbres en particulier, & ſur mille autres raiſons chimériques, tandis qu'ils ſe diſſimulent la véritable.

5°. Tout étant comme dans l'inaction durant l'hiver, les branches malades, gangrenées, ou mortes, ſont abreuvées par les humidités & paroiſſent ſous un coup d'œil tout différent, que lorſque la ſeve ſe développant au temps de la taille fait appercevoir, ſeches ou remplies d'une

moëlle noirâtre, ces branches qui ſembloient vives. Ces raiſons tendantes à prouver la néceſſité de différer la taille du pêcher juſqu'au printemps, ſont fondées ſur mes obſervations & appuyées ſur le ſentiment d'un grand Maître dans le Jardinage.

A l'égard du temps où elle doit être faite, il n'eſt pas abſolument fixe. C'eſt à la circonſtance des ſaiſons, aux climats, aux poſitions, à la nature du terrain à, l'âge & à la qualité des arbres à en décider. Pour les ſaiſons & les climats, on comprend qu'on taille plutôt ou plus tard, ſuivant qu'ils ſont hâtifs. Dans un fond, dans une vallée froide & aquatique, je taille plus tard que ſur le ſommet d'une montagne ou ſur le penchant d'une colline, à cauſe des dangers provenant de l'humidité. L'expoſition du midi eſt la plus hâtive ; & par conſéquent j'y taille les pêchers & les jeunes arbres qui ont plus de feu avant ceux dont la pouſſe tardive ne ſe preſſe point d'éclorre. Certaines eſpeces de fruits, telles que l'avant-pêche, celle de Troyes & la madeleine hâtive, me preſcrivent ce que j'ai à faire. Le terrain ſec & chaud doit auſſi avoir la préférence ſur un ſable froid ou ſur des terres lourdes & maſſives. Les fruits ſont plus hâtifs dans ces terrains que dans les terres humides, non-ſeulement parce qu'ils ſont plus chauds à raiſon de leur ſéchereſſe, mais encore

parce qu'ils n'en tirent qu'une plus petite quantité de sucs. L'abondance de la seve, en augmentant l'accroissement des fruits en retarde la maturité.

Avant que d'expliquer la maniere de procéder à la taille, il est à propos de parler des buissons auxquels on veut faire prendre un bon pli & une figure agréable. Leur régularité consiste dans la proportion de toutes les branches entre elles, de façon qu'ils soient pleins sans confusion, dégagés sans altération, à jour sans aucun vuide, qu'il y regne une sage ordonnance, & que les fruits également distribués dans tout l'arbre, jouissent des bienfaits de l'air & des regards du soleil. Nulle branche ne doit y être perpendiculaire ou verticale, mais toutes seront latérales & obliques, comme autant de ventouses pour pomper & contenir la seve.

Le poirier de la *Pl. VI.* (*fig.* 1.) a été dessiné d'après un buisson qu'on voit dans la maison de campagne de M. l'Archevêque de Rouen, à Gaillon. Il a trente ans, trois toises de diametre *a*, & une tige *c* qui a dix-huit pouces de grosseur. Les branches horizontales *b* ont été alongées par succession de temps. Il est évasé en forme d'un verre à boire. Pour y parvenir, il faut s'y préparer dès les premieres années, & tailler toujours sur l'œil de dehors, jamais sur celui de dedans, à moins qu'une

branche s'échappant trop, il ne fallût ; pour la remettre en ſon rang, tailler ſur ce dernier. On alongera les pouſſes & on les chargera ſuivant la portée de chaque arbre ſans arrêter les bourgeons. Tous les Jardiniers ſont dans l'uſage de raccourcir, en taillant, les extrémités des branches à la même hauteur, en ſorte qu'elles ſoient de niveau, ce qu'ils appellent couronner. Ainſi une branche groſſe, comme le pouce, & de cinq ou ſix pieds de haut, n'eſt pas plus alongée que celle qui n'a que la groſſeur d'un fétu, & qui a ſix ou ſept pouces de long Il arrive de là que la premiere ainſi retenue pouſſe avec plus de vigueur, & que la ſeconde prend d'autant moins l'eſſor qu'on lui a donné plus d'alongement. Prétendre que la branche fluette s'appropriera la ſeve de la groſſe qui a été taillée court, c'eſt un paradoxe. Un arbre ainſi couronné eſt ſymétriſé l'hiver quand perſonne ne le voit ; & lors de la belle ſaiſon il eſt épaulé : les principes du Jardinage, fondés ſur la raiſon, enſeignent de tailler les branches ſuivant leur force, ſauf à réduire les fortes en Mai, Juin, Juillet & Août, & à les rabattre ſur les inférieures.

Les Jardiniers ont pareillement coutume de tailler à la même longueur les branches de côté au pourtour des buiſſons, & ils en font des objets des plus difformes, ce qu'ils nomment

nomment double couronne. Il vaudroit mieux couper tout près de l'écorce les bourgeons qui ne peuvent trouver place. Suivant notre méthode on ne taille point les branches du tour, mais on les casse, & on a des fruits en quantité l'année suivante : on pourra ensuite les rapprocher, comme il sera dit.

On se plaint tous les jours de ce que les arbres sur franc ne se portent point à fruit, malgré les moyens employés pour y réussir. Ces plaintes cesseroient bientôt, si l'on faisoit attention à la maniere dont ils ont été travaillés & traités dès leur tendre jeunesse. On a commencé par couper fort court tous les ans & par supprimer presque entiérement les pousses de ces arbres ordinairement fougueux. De là qu'est-il arrivé ? La seve a pris son cours vers les extrémités, ou vers la peau même, au lieu de se décharger dans les branches alongées que la Nature lui avoit pratiquées. Cette liqueur accoutumée à s'y porter, a élargi les premiers couloirs, & a dilaté leurs fibres, en faisant continuellement effort pour se déposer où elle a pu, étant privée de ses vases & de ses récipiens naturels. Telle une eau qui est retenue & qui s'est formé une pente qu'elle suit toujours, si l'on n'a soin de régler son cours. Il auroit fallu d'abord amortir la fougue de ces arbres par de longues tailles & par

une grande quantité de branches laiſſées dans toute leur étendue : la ſeve trouvant alors ſuffiſamment de vaſes pour y être reçue, eût coulé plus lentement, & auroit eu le temps d'être travaillée & affinée.

Lorſqu'un arbre eſt greffé en pied, où lorſqu'il a été recepé proche du tronc, le nodus étant plus bas, la ſeve a moins de chemin à faire pour arriver à ſa tête & pour la former. De là vient que les arbres nains faiſant des progrès plus rapides que ceux qui ſont greffés en tige, on doit les tailler beaucoup plus long, ce que n'obſervent pas tous les Jardiniers. Auſſi il arrive que la fructification des arbres nains, ſur-tout de fruits à pepin, eſt très-tardive, que la plupart de ceux à noyau ne pouſſent que des gourmands durant les premieres années, & ne donnent auſſi que fort peu de fruit.

Excepté certains arbres de fruits à noyau, tous peuvent être mis en buiſſon. Il en eſt que les Jardiniers n'entendent point à gouverner, tels que les arbres ſur franc & la virgouleuſe. Ceux-ci demandent à n'être preſque point taillés, & à être fortement alongés ſur les gourmands.

Un défaut très-commun dans le Jardinage eſt la plantation trop prochaine. On peut y remédier, 1°. En ôtant un arbre entre deux ; 2°. En plaçant dans l'intérieur de chaque arbre un ou deux cerceaux *e*

(*fig.* 1. *Pl. VI.*) proportonnés à ſon étendue, auxquels on fait des coches, pour que les branches liées avec des oſiers reſtent en place. Ces cerceaux ſeront attachés à des pieux enfoncés en terre pour leur ſervir d'appui. 3°. En tenant fort court un buiſſon entre deux, & le chargeant en lambourdes, il fera des pouſſes vigoureuſes, dont on ſupprimera entiérement la meilleure partie, & on laiſſera prendre l'eſſor aux deux voiſins.

Maintenant je réduis à trois points ce qu'il faut faire avant, durant & après la taille.

Je poſe d'abord pour conditions eſſentielles les deux pratiques ſuivantes. La premiere conſiſte dans un coup-d'œil général jeté ſur l'arbre, & dans une viſite plus exacte pour s'aſſurer de la diſtribution de ſes branches, de leur quantité & de leur qualité, de ſon état de vigueur ou de foibleſſe, de ſanté ou de maladie, de ſa forme, de ſes diſpoſitions à s'emporter, pour ſe régler ſur la conduite qu'on doit tenir en le taillant. La ſeconde eſt de dépaliſſer toutes les branches, afin d'être le maître de tailler ſon arbre, & de lui donner une forme réguliere, autant qu'il eſt poſſible. Je ne parle point des maîtreſſes branches, ni des branches-meres, qu'il ne faut détacher qu'en cas de ravalement.

Après avoir visité mon arbre, comme je l'ai dit, je le décharge de tous le bois mort, des branches ruinées, galeuses & gangrenées, ensuite je coupe les chicots & onglets. Les vuides occasionnés, tant par la suppression des branches défectueuses que par le vice même de l'arbre, m'obligeront à amener de loin des branches pour les remplir. J'observerai de les tirer avec précaution, en appuyant légérement dessus, par l'extrémité d'en-haut, ou un peu en-deçà, à un point d'appui solide, sans les forcer ni les tordre, & quand elles seront à leur point je les attacherai.

Je taille ensuite le côté le plus difficile de l'arbre, en commençant par le bas, qui ne doit jamais être placé qu'à six pouces au moins au-dessus de la terre, je remonte jusque vers le milieu, en espaçant mes branches dans une sorte d'égalité, afin de ne point laisser de grands vuides en des endroits, & en d'autres des branches trop proches. Je me comporte de même envers l'autre côté, & je m'arrange pour que le milieu se trouve garni, & que les branches restantes soient à-peu-près à une égale distance qui sera remplie au palissage futur par les bourgeons qui vont croître & s'alonger. Je suis très-exact à palisser & à attacher les branches à mesure que je les taille. Sans cette attention, celles sur-tout

qui ont été laissées de longueur, deviennent le jouet des vents, & le crépit du mur les froisse & les écorche.

Fort éloigné de penser qu'il faille donner plusieurs tailles successives au pêcher, je dis qu'il n'en faut faire qu'une seule au printemps pour ne plus y retoucher, que lors de l'ébourgeonnement & du palissage. La maxime de tenir long une branche à fruit, parce qu'on ne sait pas où les fruits noueront, n'est point recevable, attendu qu'il est impossible que, laissant sur une branche fluette une aussi grande quantité de fleurs, le fruit puisse profiter & mûrir, s'il vient à nouer. On en sera de plus en plus convaincu en considérant qu'outre les pêches que ces branches fluettes sont obligées de nourrir, chacune a une mere nourrice, qui doit participer à la même nourriture.

Une autre pratique non moins vicieuse est celle de raccourcir ces branches où les fruits ont noué, ou de les supprimer s'ils ne nouent point. Peut-on disconvenir qu'il s'est fait en pure perte une dissipation considérable de seve, qui auroit passé dans le petit nombre de pêches & de bourgeons, proportionné à la capacité de la branche? n'est-il pas plus naturel de ménager des fleurs dans l'étendue de l'arbre, à l'exception de l'extrémité des branches, & de tailler fort court ces branches me-

nues, incapables de fournir à beaucoup de fruit une seve assez abondante? Il faut excepter de cette regle les brindilles & les gourmands à qui la nature a coutume de prodiguer la fécondité, & qui sont dans un genre différent des branches ordinaires. Je ne fais qu'indiquer les suites funestes de cette taille multipliée, l'évaporation de la seve, les issues que ces différentes plaies ouvrent à la gomme, un épuisement assuré pour l'année même, & pour la suivante, une maigreur dans la pousse des nouveaux bourgeons, & l'origine d'une infinité de branches chiffonnes.

C'est un principe certain qu'il faut conserver soigneusement les branches à fruit ou les branches-crochets, en évitant néanmoins la confusion, & les tailler court. Sur un arbre bien constitué, les fortes doivent l'être à cinq & six yeux, & même à huit en certains cas pour arrêter l'impétuosité de la seve, sauf à les réduire en l'ébourgeonnant. Les demi-fortes le seront depuis un œil jusqu'à trois. Il est un juste milieu entre tailler trop court, ou trop long, ou sur une trop grande quantité de branches. Dans le premier cas on n'a que des gourmands; dans le second, on épuise son arbre, qui ne pousse que des branches chiffonnes, & dans le troisieme la place leur manque au paliſſage. Si vous en supprimez trop, vous n'aurez

point de fruit. C'eſt au jugement & à l'expérience à décider des pratiques qu'exigent les différents cas où l'on ſe trouve.

Je dis qu'en taillant long, on ne doit point craindre d'épuiſer ſes arbres. Les Jardiniers taillent par ſuppoſition une douzaine de branches, & ils laiſſent à chacune environ ſix pouces : douze fois ſix pouces font ſix pieds d'alongement ſur douze branches. Je ne conſerve au contraire que ſix branches bien nourries ſur leſquelles j'aſſieds ma taille, & je leur donne un pied à chacune. Par conſéquent, je ne laiſſe pas plus de longueur que les Jardiniers ; mais avec cette différence, que ce qui eſt partagé en douze ſuivant la routine ordinaire, ſe trouve réuni en ſix dans ma méthode. Je vais plus loin, & je dis que ces branches multipliées laiſſées aux arbres ſont très-propres à les ruiner. Elles conſument en pure perte une grande quantité de ſeve ; auſſi ſont-elles petites, maigres & rabougries, & font de l'arbre une eſpece de hériſſon. Ses fruits ne ſont rien moins que ſavoureux & nourris. D'ailleurs tant de petits bois s'offuſquent réciproquement, & ſe dérobent les roſées, les influences de l'air, & les rayons vivifians du ſoleil.

Le pêcher s'emporte vers le haut & ſe dégarnit du bas. Pour le retenir, il ſuffit de le rapprocher en taillant tant ſur les

branches fortes, que ſur les demi-fortes; c'eſt-à-dire, que ſi on a taillé les fortes l'année derniere à quatre cinq & ſix yeux, & les demi-fortes à un, deux & trois, on rabaiſſe à la taille actuelle chacune de ces branches ſur celle qui aura pouſſé de l'œil le plus bas. Mais ſi cette derniere étoit ou défectueuſe ou plus fluette que celle du nœud au-deſſus, on tailleroit la foible du bas à deux yeux, & celle d'au-deſſus à trois ou quatre; au moyen de ce rapprochement de chaque année, on met un frein à la fougue du pêcher. On a remarqué que plus le fruit eſt rapproché de la branche-mere, plus la ſubſtance lui eſt fournie abondamment. Elle n'arrive ni auſſi-tôt ni en auſſi grande quantité aux fruits placés à l'extrémité des branches.

Quoique le pêcher pouſſe rarement de l'écorce & du vieux bois, il arrive qu'étant ravalé & concentré, la ſeve s'entretient avec une ſorte d'équilibre vers le bas, & qu'accoutumée à s'y porter elle y fixe ſon cours. En conſéquence, elle fait éclorre de temps en temps à travers la peau, des branches ineſpérées, qu'on conſerve précieuſement en paliſſage, & qui renouvellent une partie de l'arbre l'année ſuivante. On les taille long, ſans appréhender que les yeux d'en bas s'éteignent. Ce ſont des branches gourmandes & vigoureuſes, qui remplacent leurs voiſines uſées,

ou trop alongées, & qui deviennent très-fructueuses.

Les lambourdes & les brindilles ne doivent être taillées aucunement. On cassera les premieres par le bout, afin de ne point leur laisser une si grande quantité de boutons à fruit à former & à nourrir. La Nature, comme je l'ai dit, s'étant chargée seule de pourvoir à leurs besoins, & de les gouverner, nous n'avons d'autre ministere à exercer envers elles, que de les conserver précieusement. Les pêches qu'elles rapportent sont presque toujours les meilleures, les plus grosses & les plus hâtives. Tant il est vrai que c'est la nature des couloirs & la filtration qui fait le fruit, & nullement la grosseur de la branche. Dans les années de stérilité, ou lorsque les fleurs sont gelées, ces brindilles demeurent toujours naines, leurs bourgeons tiennent de leur nature; & de leurs yeux on ne voit éclorre que des branches maigres & fluettes, d'où je conclus que la seve qu'elles reçoivent n'est pas configurée, de même que celle qui passe aux gourmands. Ceux qui abattent ces derniers, dans l'intention de faire refluer la seve vers les autres branches, renversent l'ordre de la nature. Il est aussi impossible qu'une seve affinée & purifiée, destinée aux brindilles & à leur fruits, passe aux gourmands, qu'il l'est qu'une seve grossiere, matte, épaisse, propre

aux gourmands, ſe porte à leur défaut aux lambourdes & branches fructueuſes, & s'inſinue par les orifices déliés de leurs fibres menues.

Cette ſeve néanmoins, à force de ſe filtrer dans les petites branches voiſines de ces gourmands, & d'y circuler, s'affine & donne des yeux à fleurs aux uns & aux autres, qui produiſent des fruits l'année ſuivante. Telle eſt la raiſon pour laquelle on fait uſage à Montreuil des yeux des gourmands, qui deviennent une ſource intariſſable de branches fructueuſes. Tout ceci recevra un nouveau jour dans le chapitre ſuivant, où je traiterai de la taille des gourmands.

Ces principes s'appliquent, à peu de choſe près aux arbres de fruits à noyau, & moins à ceux de fruits à pepin, à cauſe de leur façon diverſe de pouſſer, relative à la nature de leurs branches tant à bois qu'à fruit, & à la diſpoſition différente de leurs boutons à fruit. Quant à leurs lambourdes & à leurs brindilles, & à la méthode de tirer ſur les branches fortes de ces derniers, il n'y a nulle différence, ſi ce n'eſt qu'ils doivent être étendus & prendre l'eſſor, au lieu que le pêcher demande à être concentré & rapproché.

CHAPITRE III.

De la maniere de convertir les Gourmands en Branches fructueuſes.

AVANT que de procéder à la direction & au gouvernement des gourmands, je les conſidérerai dans deux temps différens; ſavoir, durant la pouſſe depuis le mois d'avril juſqu'à l'automne, & enſuite à la taille du printemps ſuivant, parce qu'on doit ſe comporter différemment dans ces deux circonſtances.

Quant à ce qui regarde la pouſſe, je n'en parlerai ici qu'en paſſant, pour en traiter plus au long à l'article de l'ébourgeonnement. Si j'abats ces gourmands, je ſuis ſûr que la branche à laquelle je les ſupprime ceſſera de pouſſer, de produire du fruit, & que toute l'économie de l'arbre s'en reſſentira. Il dépérira, maigrira, & ne me donnera que des branches fluettes, de faux bourgeons; la gomme l'attaquera de toutes parts, les yeux ou boutons qui ne doivent s'ouvrir que l'année ſuivante, s'ouvriront prématurément. Les fleurs qui naîtront des bourgeons formés à la place des gourmands ſupprimés avorteront, faute d'avoir été produites dans l'ordre de la Na-

ture, & faute d'une ſeve aſſez abondante; dont on aura arrêté le cours & coupé le canal par la ſuppreſſion des gourmands deſtinés à la recevoir pour la tranſmetrre aux branches latérales qui naiſſent d'eux.

D'un autre côté, ſi j'en conſerve un ſi grand nombre, je ne pourrai les placer non plus que les branches latérales. Pour mettre donc un frein à l'intempérance de la ſeve & pour l'amuſer, je laiſſe pouſſer tous ces gourmands juſqu'au mois de juillet, en les paliſſant de mon mieux, & je les rabats dans ce temps, à deux, trois & quatre yeux, ou à un ſeul bourgeon latéral le plus bas. Voici quel eſt l'effet de ce ravalement. Leurs yeux s'ouvrent par en bas, & il en naît pluſieurs branches fructueuſes appelées crochets dont les yeux ont le temps de ſe former pour faire produire l'année ſuivante à chaque branche ainſi arrêtée une prodigieuſe quantité de pêches; on taille ces branches, enfants de l'induſtrie, au printemps ſuivant, à un, deux & trois yeux. Quelquefois auſſi pour ne les pas fatiguer & en dompter la fougue peu-à-peu, je commence vers la fin de Mai, à les arrêter à une des branches latérales qu'elles ont pouſſées, puis dans le courant de Juin je les rabaiſſe à un ou deux bourgeons plus bas, & finalement comme je viens de le dire. Ces opérations réitérées ſe font lors de l'ébourgeon-

nement, & n'exigent qu'un peu d'attention & d'application.

J'ai dit que les gourmands ne devoient être supprimés, que dans le cas de nécessité ; par exemple, lorsqu'ils sont mal placés ou qu'il y a à craindre qu'en les laissant, l'arbre ne vienne à s'emporter. C'est son âge & sa force qui me décident ; à un arbre foible j'en laisse peu & je les taille fort court ; à un arbre jeune & vif j'en laisse davantage, & je les alonge. J'appelle gourmand mal placé celui qui naît sur le devant d'une branche, qui fait le coude, le cerceau, l'anse de panier, qui est par derriere, ou trop près d'un autre qui croise sur une ou plusieurs branches, qui pousse perpendiculairement à la tige, ou sur la greffe même, sans qu'il soit nécessaire pour le renouvellement de l'arbre. Dans tous ces cas, je le supprime lors de l'ébourgeonnement.

Un gourmand a poussé dans le milieu d'un arbre, & se trouve bien placé pour le garnir, je le laisse croître environ à deux pieds de haut, & je le coupe ensuite à moitié, au mois de Mai ; les yeux restants s'ouvrent & font éclorre autant de nouveaux bourgeons. Ils peuvent avoir chacun vers la mi-Juin sept ou huit pouces de long. Je coupe de nouveau ce rameau à moitié, & je retranche trois ou quatre de ces bourgeons, jusqu'à ce que vers la mi-

Juillet je le ravale une troiſieme fois ſur un ou deux de ces bourgeons reſtans, & il en ſortira deux qui, avant la chute des feuilles, s'alongeront conſidérablement, & auront encore le temps de s'aoûter. L'année ſuivante, on taillera deſſus. Ce gourmand ceſſe de l'être, & devient une bonne branche, qui donne du fruit à la taille ſubſéquente dans les arbres de fruit à noyau, & par la ſuite dans ceux à pepin.

Si on laiſſe pluſieurs gourmands ſur la même branche, il faut en taillant, ravaler ſur l'inférieur, à moins que la néceſſité de garnir l'arbre par le haut ne détermine à préférer le ſupérieur. Le grand art du gouvernement du pêcher, je l'ai déjà dit, conſiſte dans le rapprochement. Ainſi, taillez le plus que vous pourrez ſur les gourmands & les demi-gourmands, & taillez fort long, quand il n'eſt pas poſſible de faire autrement ſans nuire à l'arbre.

S'il n'a pouſſé que des gourmands, je ſuis forcé à tailler deſſus. Je les alonge pour lors conſidérablement, & je taille, ſuivant leur nature, le peu de petites branches qui le garniſſent. Je ſuis ſûr d'avoir l'année ſuivante un nombre prodigieux de bonnes branches à fruit. Si au contraire je ne lui laiſſe point jeter ſon feu, ou il ne produira encore que des gourmands, ou il ne pouſſera point du tout. Celui qui, au lieu de tailler ſur les gour-

mands, alongeroit ces branches foibles, mettroit cet arbre dans un tel état de dépériſſement, qu'il ne pourroit plus ſe remettre ou que très-difficilement.

Pour placer tous les bourgeons nés de ces gourmands, je laiſſe environ un pied de diſtance entre chacun d'eux, & lors du paliſſage je remplis ces vuides à droit & à gauche avec ces bourgeons, en les plaçant, non en face les uns des autres, mais à l'oppoſite, de façon qu'étant entrelacés, chacun remplit le vuide qui ſe trouve entre eux, en préférant toujours ceux d'en bas, & ſupprimant ceux qui font confuſion. A l'égard des gourmands qui ont, ſoit au-deſſus, ſoit à leurs côtés de bonnes branches fructueuſes, je ne balance pas à m'en défaire, quand ces dernieres ſont en état de me donner du fruit, & qu'elles ne peuvent être conſervées pour la taille qu'aux dépens des gourmands. Je les ſacrifierois, au contraire, ſi elles étoient foibles & ruinées. Mais dans le cas où je peux me ſervir des deux à la fois, je taille ſur la branche à fruit comme à l'ordinaire, & j'alonge le gourmand qui me fournira de quoi remplacer la branche fructueuſe épuiſée l'année ſuivante, & qui ſera jetée à bas.

Une des raiſons pour leſquelles on doit être fort réſervé à abattre des gourmands, eſt tirée de la nature de la plaie qu'on

fait à l'arbre, & de ſon étendue. En conſidérant à la loupe la tiſſure des parties fraîchement coupées du gourmand, & le nodus qu'il a fait à la branche où il eſt né, & dont il vient d'être ſéparé, on voit à l'un & à l'autre une infinité de trous, comme ceux d'un dé à coudre, à travers leſquels ſort une eau limpide. On peut faire la même remarque ſur les autres branches, avec cette différence que ces orifices ſont preſque imperceptibles, & qu'il ne s'y fait point d'écoulement. De plus, à la jonction du gourmand à la branche, eſt une baſe beaucoup plus groſſe que le corps de la branche dont il eſt né, laquelle s'étend à droite & à gauche, & occupe horizontalement toute ſa capacité. Or en coupant les gourmands, on tranche le fil des fibres; & la ſeve qui y paſſoit avec abondance, ſe trouve ralentie, parce qu'elle n'a plus le même paſſage, & que la plaie eſt amortie par le deſſéchement & la flétriſſure de cette partie frappée de l'air & du ſoleil.

En conſéquence de cette baſe du gourmand, qu'on juge ſi, par l'amputation, la branche n'eſt pas éventée, ſi la moëlle & toutes les parties intérieures expoſées à l'air, ne doivent pas être altérées & deſſéchées, ainſi que ce qui peut reſter de vif à cette branche, à laquelle on ôte un gourmand beaucoup plus gros qu'elle,

puiſqu'en la coupant à quelque endroit que ce ſoit, la partie inciſée qui reſte, meurt à une ligne près de l'inciſion. Telle eſt la raiſon pour laquelle une branche à qui on a ôté un gourmand ne profite plus, & qu'avec lui elle croît quand ce n'eſt point une branche à fruit.

J'ai avancé qu'il falloit tailler fort long les gourmands, & à proportion les demi-gourmands. Je leur donne ordinairement depuis un pied juſqu'à dix-huit pouces, & quelquefois trois & quatre pieds de taille ſur certains arbres qui ont fait des pouſſes exceſſives, & qu'on ne peut dompter autrement. En trois années ils ſont garnis de toutes parts & formés : la tige pouſſe à proportion.

Au reſte, cette longueur de trois & quatre pieds que je donne aux gourmands, n'a lieu qu'à l'égard des deux branches-meres néceſſaires pour former mon arbre. Mais après que je lui ai laiſſé jeter ſon feu, je le traite ſuivant qu'il le demande; & autant j'ai été prodigue à ſon égard, autant je deviens économe & ménager, juſqu'à rapprocher ces mêmes branches que par néceſſité j'avois alongées. Il eſt alors dans le cas d'un arbre qui auroit eu une trop grande abondance de fruits, & qui a beſoin de repos & de ſoins pour ſe refaire : je le tiens court l'année ſuivante, & même encore après, je lui donne

quelques engrais, & bientôt il revient. Il n'y a point à appréhender l'avortement des yeux d'en bas de ces gourmands ſi gros & ſi nourris. Leur vigueur eſt telle qu'ils feroient éclorre des branches de tous leurs yeux, ſi on les abandonnoit à eux-mêmes.

Enfin, je puis aſſurer qu'au moyen du traitement que je preſcris, les arbres ceſſeront de pouſſer des gourmands, ou en pouſſeront en ſi petite quantité, qu'ils ne donneront pas grand exercice au Jardinier: les branches fructueuſes les remplaceront. Il eſt certain que dès qu'un arbre ſe porte à fruit, il ne pouſſe plus en bois comme auparavant, & qu'il produit d'autant plus de branches à bois qu'il rapporte moins de fruit.

Les regles pour la taille des gourmands, ſont les mêmes pour les arbres de fruits à pepin, que pour ceux à noyau, tels que les cerifiers en eſpalier, les abricotiers, les pruniers & les pêchers. Il n'y a de différences que dans la maniere de les conduire eu égard à leur façon de pouſſer; différences qu'une bonne judiciaire fera aiſément appercevoir.

On voit (*Pl. VI. fig. 2.*) un poirier en éventail, de trente-huit pieds d'étendue & agé de cinquante ans, dont les branches ſont diſpoſées en forme de rayons, qui vont du centre à la circonférence. Il eſt

dans les jardins de M. l'Archevêque de Rouen à Gaillon. *a*, ſa ſouche de dix-huit pouces de diametre. *b*, branches latérales partant immédiatement de la ſouche, & placées horizontalement. *c*, deux branches-meres dont les membres garniſſent l'arbre haut & bas. Elles ſe trouvent plus fortes que les autres, ce qui pourroit infirmer l'obſervation faite ſur les branches perpendiculaires qui prennent toute la nourriture, & dont il a déjà été parlé. Mais on remarquera que les trois branches côtées *e* ne forment qu'un tout. Suivant ma méthode on n'en auroit laiſſé qu'une, & l'autre mere-branche en auroit profité d'autant. *d*, membres & branches-crochets ayant des lambourdes & des brindilles. Les trois branches *e* partent du corps même du poirier, & s'élevent perpendiculairement, l'arbre n'ayant pas été dirigé de jeuneſſe ſelon mes principes. Ces branches ſont plus fortes que les latérales.

A la *fig.* 1. *de la Pl. VII.* eſt un poirier de ſeize ans, planté dans le petit potager d'en-bas de M. l'archevêque de Paris, à Conflans. *a*, tige de cinq pied de haut. *b*, ſa groſſeur de ſix pouces. *c*, canal direct de la ſeve ſupprimé. *d*, cicatrices de deux branches-meres inférieures qui ont été coupées à cauſe de deux poiriers voiſins qu'elles offuſquoient. *e*, les deux branches-meres avec les membres & les branches-

crochets. *f*, étendue de l'arbre de vingt-deux pieds. *g*, hauteur de trois pieds. *h*, branches coulées à droite & à gauche, à cauſe du treillage qui ne monte pas plus haut.

La *fig.* 2. repréſente un Albergiertige de Montgamet en Touraine, âgé de dix-huit ans : il eſt expoſé au levant & au midi, & appliqué à une terraſſe de vingt pieds de haut dans le même jardin. *a*, tige de ſix pouces de diametre ſur cinq pieds de haut. *b*, jonction de la greffe & ſon bourrelet qui l'excede, l'arbre ayant été greffé ſur prunier. *c*, canal direct de la ſeve, coupé & recouvert. *d*, hauteur de quinze pieds depuis la greffe juſqu'à l'extrémité d'en-haut. *e*, étendue latérale de vingt-ſept pieds. *f*, branches du milieu qui garniſſent à la place du canal direct de la ſeve ; elles ſont perpendiculaires ſur obliques. *g*, ſont ſix branches-meres, paralleles d'un côté comme de l'autre.

On diſtingue dans les poiriers & pommiers cinq ſortes de branches, 1°. Des gourmands ou branches de faux-bois que je mets dans la même claſſe ; 2°. Des branches à bois qui pouſſent ſur les yeux de celles qui ſont taillées tous les ans ; 3°. Des lambourdes qui croiſſent également partout & percent auſſi du vieux bois ; 4°. Des brindilles qui naiſſent de ces lambourdes & des autres parties de l'arbre ; 5°. Des branches folles ou chiffonnes.

Je ſuppoſe d'abord qu'on leur a fait prendre la forme d'un V ouvert, & qu'on a fermé le canal direct de la ſeve pour ne leur laiſſer pouſſer que des branches obliques. Dès la premiere année je les alonge par les extrémités, pour donner aux arbres le moyen de s'étendre & de grandir, bien entendu que je me conforme à leur vigueur; au lieu que les Jardiniers les épuiſent en les raccourciſſant, ſoit qu'ils pouſſent vigoureuſement ou non. Ils ont pour maxime de les ravaler toujours; en ſorte que ſi les arbres de fruit à pepin ont fait quatre pouſſes, ils abattent les trois premieres d'en-haut, & taillent ſur la quatrieme à quatre ou cinq yeux, & l'année ſuivante ils ravalent ſur la plus baſſe de celles qui ont pouſſé, au moyen de quoi ces arbres ſont toujours des avortons. Il eſt évident que dépouillés d'année en année de leurs productions, & forcés de pouſſer en vain de nouveau bois ils ſont un temps conſidérable à grandir & à ſe former. Il ne faut que du bon ſens, diſent les Montreuillois, pour concevoir qu'un homme dont on tire continuellement le ſang & la ſubſtance, ne peut profiter, être en embonpoint & travailler.

Ce raiſonnement eſt juſte, & je penſe qu'on ne donne point aſſez d'eſſor aux arbres de fruits à pepin, ſoit en eſpalier, ſoit en buiſſon. Voyez la différence pour la

force & la groſſeur des arbres en plein vent, avec les buiſſons du même âge. Aux premiers tout reſte & leur profite, aux autres leurs plus belles & leurs meilleures pouſſes ſont en pure perte.

Si on me demande ce que je fais de ces branches qui croiſſent au-deſſous de celle qui a pouſſé à l'extrémité, je répondrai que dans les pommiers & poiriers de deux & trois ans, j'en abats de deux une, & je taille long en faiſant de ces branches autant de membres & de crochets ſur les branches-meres, & à la pouſſe je les applique ſur le mur de toute leur longueur, mais lors de l'ébourgeonnement je ne conſerve que ce qui peut trouver place au treillage; & cependant j'ai du bois franc, des bourgeons & des fruits en abondance au bout de quatre à cinq ans. A l'égard des buiſſons, je les laiſſe monter. L'année d'après je me comporte de même, en chargeant l'arbre à proportion de ſon étendue.

J'ai confondu les gourmands avec les branches de faux-bois dans les arbres de fruits à pepin, parce qu'ils partent également de l'écorce & non de boutons ou d'yeux comme dans le pêcher. Les Jardiniers les laiſſent pouſſer aux buiſſons, & à la taille ils les coupent près de l'écorce; il en renaît bientôt deux ou trois autour de la plaie. Quant aux arbres en eſpalier,

ils les coupent dans le mois de Juin à trois ou quatre yeux ; telle eſt la raiſon pour laquelle tous les pommiers & poiriers de nos jardins ſont comme des hériſſons ſur le devant ou des têtes de ſaule. Ces yeux ne tardent pas à s'ouvrir, & produiſent autant de branches qui ſont auſſi coupées à la taille ſuivante. La ſeve laſſée d'être troublée dans ſon cours, abandonne enfin ces ſouches informes qui ne ſont qu'un tiſſu de cicatrices. Je n'ignore pas qu'il en naît quelquefois des boutons à fruit, mais ces arbres ſont on ne peut pas plus difformes. On voit à Montreuil des arbres de fruit à pepin pleins de ſanté, & qui tapiſſent la muraille preſque auſſi régulierement que les pêchers.

La ſeconde eſpece de branches eſt formée de celles à bois qui naiſſent des yeux des rameaux ſur leſquels on a taillé l'année précédente. Au lieu de rabaiſſer ſur la derniere d'en-bas, & de la tailler à trois ou quatre yeux, il faut tailler ſur la plus haute ; & quant à celles qui ſont au-deſſous, les ôter en partie en les coupant bien près ; à côté il pouſſera des lambourdes. Je proportionne la longueur de la taille de cette branche ſupérieure à la vigueur de l'arbre ; s'il eſt fort je lui en donne une dans les commencemens d'un pied de long ; je la porte enſuite à trois & quatre pour le dompter & le mettre à fruit, ſauf à le tenir

plus court l'année ſuivante, & même à lui laiſſer moins de bois à l'ebourgeonnement.

A l'égard des lambourdes, on ſe contente de les caſſer par le bout; ſi elles ſont trop longues on les raccourcit, afin que la ſeve ait moins d'yeux à nourrir & de chemin à faire pour arriver aux derniers. Ces lambourdes, au reſte, preſque ſemblables à des brins de verges, ſont longues & étroites; elles ont les yeux gros, s'aoûtent de bonne heure, ſe forment en bois avant les autres bourgeons, & ſortent de l'écorce du vieux bois. Lorſqu'elles ſont en trop grand nombre, on les met à bois en les taillant à un ſeul œil durant deux ou trois ans, après quoi l'arbre eſt en état de recevoir la ſeve dans toutes ſes parties, & ſur-tout dans ces lambourdes qui deviennent fructueuſes.

Les brindilles même étant placées ſur le devant, ſont très-précieuſes; elles croiſſent par-tout indifféremment, & ſont trois ans à donner du fruit, chaque bouton paſſant par différens états avant que d'être parfaitement formé. Dans les vieux arbres ſur-tout qui ne ſe portent qu'à fruit, on eſt ſouvent forcé d'ôter de ces brindilles pour faire pouſſer de nouveaux bois, on taille auſſi ſur le vieux, & on leur ôte de diſtance en diſtance quelques branches. S'ils ont des gourmands, on les taille long, & on ſupprime la groſſe branche

la

la plus voiſine. C'eſt la maniere de renouveler peu-à-peu & de rajeunir les vieux arbres. Quant aux jeunes qui ne donnent que des brindilles, leur durée ne ſera pas longue ſi on a ſoin de rabattre ſur le vieux bois pour leur en faire pouſſer de nouveau.

Les branches nommées chiffonnes, qui ſont la derniere eſpece, éprouveront le même ſort que dans les arbres de fruits à pepin, celui d'être retranchées comme inutiles & infécondes, à moins que l'arbre n'en eût pas d'autres, ou qu'il y eût des vuides à remplir qui ne puſſent l'être qu'avec leur ſecours. Dans ces deux cas on les tailleroit à un ſeul œil durant deux ans. Alors la ſeve, à force d'y arriver élargit peu-à-peu leurs fibres & leurs pores, & elles deviennent à la fin branches à bois.

Quoique j'aie, dans ma ſeconde partie, proſcrit les branches verticales, je ne laiſſe pas de m'en ſervir dans certains cas, & d'en tirer de grands avantages : trop heureux de recourir à ces ſortes de branches, en uſant néanmoins de précautions, lorſqu'un arbre de moyen âge eſt dégarni du milieu & qu'il n'y a pas d'autre moyen de le rendre plein, ou que des arbres déjà âgés font éclorre des branches perpendiculaires propres à les rajeunir. Dans ce double cas, voici deux moyens d'en faire uſage. Le premier, eſt de les couper dans

le fort de leur pouſſe à deux yeux vers la mi-Juillet, pour avoir des bourgeons qui deviendront branches fructueuſes, & qui, à la taille ſuivante, donneront bois & fruit. Le ſecond moyen eſt de tailler au printemps ces branches à un œil en courſon, & de laiſſer étendre de toute leur longueur celles qui en proviendront pour tailler deſſus l'année d'après. Si les unes & les autres prenoient trop de nourriture, on les réduiroit à deux ou trois yeux.

Ces branches dont je parle, quoique perpendiculaires dans leur origine, étant arrêtées dans le bas au fort de leur pouſſe, & ceſſant de monter, leur feu eſt amorti; & par la ſouſtraction de la partie la plus conſidérable d'elles-mêmes, comme par la plaie qu'elles reçoivent, elles ſont néceſſitées à ſe partager & à répartir leur ſeve aux yeux ſur leſquels on les a taillées.

Les pêchers en plein vent, loin d'être abandonnés à leur ſort, doivent être taillés: les regles ſont les mêmes, avec cette différence, qu'ils ont beſoin de l'être plus d'une fois, parce qu'ils ſont maltraités par les vents roux ou de galerne, & qu'ils ſont preſque tous les ans gelés en hiver, & au printemps. C'eſt pour cette raiſon qu'ils ſont fort ſujets à la gomme. On les taille auſſi fort court, ainſi que les nains en plein vent & ſur un grand nombre de branches.

Quand un arbre eſt achevé, avant que de paſſer à un autre, je m'en éloigne de deux ou trois pas pour mieux appercevoir les défauts qu'une trop grande proximité, en travaillant, auroit ſouſtraits à mes yeux. Je crois cette attention auſſi eſſentielle que le coup d'œil général dont j'ai parlé avant la taille. A l'exemple de ces fameux Peintres qui perdent de vue leurs ouvrages pendant quelque temps pour y revenir à tête repoſée, ſoit ſeuls, ſoit avec des gens de l'Art, un habile Jardinier doit faire la revue de tous ſes arbres généralement, & les viſiter ſucceſſivement pour une derniere fois, après que ſa taille eſt achevée.

J'ajoute que, comme un pere tendre, il doit étudier leurs beſoins, guérir leurs maladies, prévenir, les dangers auxquels ils peuvent être expoſés, enfin les défendre contre cette foule d'ennemis qui les attaquent ſans ceſſe. Durant la taille, les vents froids, les neiges fondues, la grêle, le givre & les gelées tardives donnent un continuel exercice au Jardinier. Tous les jours ſur les huit heures du matin, lorſque le ſoleil commence à paroître, il eſt obligé d'ôter ſes paillaſſons qu'il replace promptement dans le cours de la journée, ſi des ouragans deſtructeurs ou des nuages de grêle menacent les fleurs. Sans m'arrêter aux attentions qu'exigent les bourgeons, ſoit en les couvrant, ſoit en les décou-

vrant ; je me bornerai à dire que les paillaſſons ne doivent être appliqués que dans le bas des eſpaliers, un peu au-deſſus de la terre. Les influences nuiſibles d'en haut, ne tombent point perpendiculairement, mais ſont envoyées obliquement par les vents vers le bas. Rarement les endroits élevés ſont-ils incommodés de la gelée, elle n'exerce le plus ſouvent ſes fureurs meurtrieres contre les végétaux que dans les bas ; & c'eſt pourquoi les Vignerons taillent beaucoup ſur des bois long qu'ils ne courbent, pour les attacher aux échalas, qu'après que les grands périls ſont paſſés. Toujours les bourgeons du cep ſont gelés avant ceux du haut.

Immédiatement après la taille il faut labourer les arbres, non-ſeulement pour que le ſoleil puiſſe donner de l'action à la ſeve & ſe faire ſentir aux racines, mais auſſi pour détruire la demeure des mulots, remplir les fouilles des taupes, & mettre dans le fond de la terre quantité d'œufs d'inſectes près d'éclorre, & d'animaux logés dans le pied des arbres.

J'ai dit que dans le printemps les branches vivement frappées de la gelée périſſoient lorſque les rayons du ſoleil ſe faiſoient ſentir. Il faut donc, après les avoir abattues, détacher quelques rameaux voiſins pour couvrir la nudité du mur. La gomme flue auſſi à quantité de plaies faites

dans le printemps ſi elle ſéjourne, le mal devient preſque irréparable.

Depuis le temps de la taille juſqu'à celui du paliſſage, le pêcher eſt ſujet à de grandes révolutions. Le ſoleil dardant à plomb ſes rayons ſur ſa tige & ſur ſes raeines, tout-à-eoup des vents fougeux, aecompagnés de froids deſſéehans, interrompent le cours de la ſeve, & flétriſſent ſa belle verdure. Ses feuilles à l'inſtant ſe reeoquillent & ehangent de eouleur; e'eſt-là ee qu'on appelle la eloque, maladie dont je parlerai dans ma quatrieme partie. Un pêcher alors eeſſe tout-à-fait de pouſſer, & eſt ſouvent pris par la jauniſſe. Le Jardinier ſoigneux doit en chercher la cauſe, & employer les remedes que j'indiquerai. Il arroſe, il fume, il jette de l'eau de fumier au pied de tels arbres, il fouille pour voir ſi leurs raeines ne ſont point chancreuſes, gangrenées, rongées des vers ou attaquées par des fourmis. Il doit encore faire la guerre aux limaçons, aux pueerons, aux chenilles, arroſer pendant les ſéchereſſes, buter le pied de ſes pêchers durant les grandes humidités, en élevant la terre en glaeis pour jeter les eaux au loin, & rabattre enſuite ees talus, lorſque le temps eſt remis.

Son miniſtere exige qu'il viſite généralement tous ſes arbres en eſpalier, ſur-tout les abricotiers, pour les débarraſſer des

bois morts gelés durant l'hiver, & dont la mortalité ne se déclare qu'au printemps. De plus, quantité de bourgeons naissans fatigués des gelées d'hiver & du printemps avortent, ainsi que des yeux sur lesquels il a taillé. Les uns demandent à être supprimés tout-à-fait, & les autres à être rabattus sur le bourgeon voisin, le plus vigoureux. Si l'on néglige ces soins & si l'on remet à la taille suivante à ôter ces bois, on recule d'un an la guérison de ces plaies, & on met obstacle à la communication de la seve.

Nombre de fruits qui ont noué, se trouvent à découvert : en proie aux rayons du soleil, ils vont être couronnés. Le Jardinier tirera dessus quelques feuilles voisines qu'il retiendra avec un jonc, où y appliquera une feuille large pour leur servir de parasol.

CHAPITRE IV.

Divers expédiens pour former les Arbres & leur faire rapporter du fruit.

MAINTENANT les arbres sont en bon état, & s'efforcent par leur figure rianté, & par l'abondance de leurs fruits, de récompenser le Jardinier de toutes ses peines.

Ils ſemblent n'aſpirer qu'après l'ébourgeonnement, & le paliſſage. Avant que d'y procéder, il eſt eſſentiel de les ſuivre de nouveau dans leurs diverſes façons de pouſſer à cet âge formé dont il eſt préſentement queſtion. A dix ou douze ans, ils ſe démentent quelquefois au point qu'ils deviennent méconnoiſſables. Quel parti prendre pour les diriger, ſuivant les différentes révolutions qui leur arrivent.

Voici pluſieurs moyens très-utiles qui conduiſent à cette fin :

1°. La courbure des branches.

2°. Les éclater.

3°. Les tordre.

4°. Caſſer les branches lors de la taille, & les bourgeons à la pouſſe en Juin & Juillet.

5°. Déplanter pour replanter auſſi-tôt en la même place.

6°. Ne tailler que durant la ſeve.

I. COURBURE DES BRANCHES. Je voulois conſerver, vers la mi-Juillet, un gourmand pour en faire, l'année ſuivante, la baſe d'un des côtés d'un arbre, je m'aviſai de le courber & de le coucher preſque le long de la muraille qu'il ſurpaſſoit beaucoup. Pour lui faire place, je dépaliſſai entiérement la branche ſur laquelle il avoit pouſſé, & que je me propoſois de ſupprimer à la taille ſuivante, afin de la remettre ſur ce gourmand. Je me trouvai

dans la néceſſité de forcer tant ſoit peu la branche-mere pour la faire deſcendre. En viſitant l'arbre j'apperçus qu'elle avoit ceſſé de pouſſer, ainſi que le gourmand. Je vis les yeux à bois de ce dernier ſe convertir en boutons à fruit dans tous les bourgeons de la branche-mere ainſi forcés, & en moins de trois ſemaines ce changement ſe fit. Au gourmand courbé & ſurbaiſſé ſe formerent autant de lambourdes qu'il y avoit d'yeux dans le bas ; & ces lambourdes taillées l'année ſuivante, donnerent amplement du fruit ; c'eſt de là que m'eſt venue l'idée de la courbure des branches. Ce n'eſt autre choſe que l'action de courber à propos & forcément une ou pluſieurs branches à deſſein d'arrêter la ſeve pour la faire refluer dans d'autres. Un pêcher, par exemple, ne pouſſe que d'un côté, il s'emporte du haut, le reſte laiſſe voir la muraille toute dégarnie. Je courbe alors les rameaux trop vigoureux, & je laiſſe les autres s'étendre en liberté. Bientôt le fort eſt ſubjugué, & le foible ne tarde point à l'égaler. Toutes ſortes d'arbres & de branches ſont ſuſceptibles de la courbure. Ceux qui ſont âgés, dont le bois eſt uſé, chancreux & caſſant, ne peuvent jouir des avantages attachés à cette pratique. Les ſaiſons du printemps & de l'été ſont les plus propres à la courbure, qui a lieu principalement à l'égard des branches-meres & des gourmands.

Je commence par la branche-mere qui s'emporte d'un seul côté. Après m'être assuré de son état, je la prends d'une main en la faisant descendre appuyant peu-à-peu & la tenant vers le haut, pour voir jusqu'à quel point je puis la courber. Je la remets à sa place naturelle ; & à l'endroit du mur où j'ai remarqué que je pouvois la faire descendre, je chasse un gros clou que je garnis bien pour la préserver de la rouille & des contusions ; je la mets sur ce clou, placé à un tiers du bas de la branche, tandis que vers l'autre tiers au-dessus, appuyant un peu fortement, je la fais obéir, & je chasse dans le mur un pareil clou garni, mais en-dessus de la branche dans l'endroit ou je l'ai un peu forcée.

L'effet s'ensuit dans toute l'étendue de la peau, tant supérieure qu'inférieure. En courbant ainsi la branche avec effort, il faut qu'en-dessus l'écorce s'alonge, & qu'elle appuye sur la partie ligneuse : au contraire la partie en-dessous obéit, se ride & forme quantité de petits bourrelets, qui occasionnent autant de nodus. La tension forcée de l'écorce en-dessus cause une obstruction qui étrécit & bouche même les passages de la seve, tandis qu'en-dessous les vuides de cette écorce operent le même effet : il ne lui reste par conséquent d'issue que par les côtes, mais le tout est telle-

ment comprimé qu'il ſe reſſent de la preſſion de l'écorce & des nodus. Cette branche ne reçoit donc de nourriture que pour ſon entretien.

Je ne perds point de vue cependant la branche qui profite peu. Je la dépaliſſe auſſi pour la laiſſer dans toute ſa liberté, je la redreſſe même ſi elle eſt un peu courbée & gênée, & je l'attache uniquement afin qu'elle ne ſoit pas le jouet des vents. Or, tandis que la ſeve ne paſſe que difficilement dans la branche courbée, il s'en fait dans la foible une effuſion ſurabondante qui s'y porte avec une telle impétuoſité, que ſouvent en un mois elle égale & ſurpaſſe l'autre en groſſeur. On eſt même obligé de lâcher tant ſoit peu la branche courbée, pour tempérer le flux de ſeve qui ſe porte entiérement vers l'autre. Ce qui décide du temps que celle-là doit reſter gênée, c'eſt ſon dépériſſement viſible, & le progrès de celle-ci. Juſqu'à ce que les pores de la branche qui ont été bouchés, les fibres affaiſſées, en un mot les couloirs de la ſeve aient repris leur jeu & leur reſſort, il ſe paſſe trois ſemaines ou un mois. Si elle reſte fougueuſe, on la détache pour la courber davantage.

Si cette branche a du fruit, je m'y prends à pluſieurs fois d'une façon plus modérée, qui me mene également à mon but. Je mets deux clous dans la muraille, l'un en deſſus

& l'autre en deſſous, mais je ne force la branche que médiocrement : huit jours après je les chaſſe dans le mur deux pouces plus bas, & je répete la même opération une troiſieme fois. Lorſqu'à la taille prochaine le feu de la branche courbée eſt amorti, elle exige beaucoup de ménagement. Dans le cas contraire, il faudroit la charger. La branche libre qui aura profité amplement, peut être taillée long, ſinon elle ſera retenue.

Ce que j'ai dit juſqu'à préſent ne regarde que la courbure des branches-meres. Cette pratique a auſſi lieu à l'égard des gourmands placés dans le haut d'un arbre, & qui menaceroient le bas d'un dépouillement total. Les Jardiniers les coupent aux extrémités comme les autres branches ; j'ai fait voir les inconvéniens qui en réſultent : je les préviens par la courbure, ce parti eſt préférable à celui de les tailler ou de les abattre. Dans le premier cas ils s'emporteroient ; dans le ſecond, ils ſeroient un grand vide dans l'arbre.

Comme les branches dont je parle ſont des jets de l'année précédente ou de l'année même, je place vers le bas un clou dans le mur, enſuite je les plie & je mets un autre clou en deſſus vers la moitié, & un troiſieme au bout. Nonobſtant cette gêne violente, je ne laiſſe pas charger beaucoup ces branches, ſauf à les décharger à l'ébour-

geonnement, ou à les rabattre à trois bourgeons, ſuivant leur force. Il y en a auxquelles je fais faire l'arc, & je les affoiblis au point de les rendre ſages, en les ſoulageant en cas de beſoin. Souvent je courbe avec elles celles dont elles ſont ſorties. Quand je vois que le gourmand forcé & la branche dont il ſort ſont domptés, je les taille d'année en année plus court, & tous deux me fourniſſent des branches fructueuſes. Enfin, lorſque je puis m'en paſſer, & que je prévois que leur ſuppreſſion n'occaſionnera point de nouveaux gourmands, je les retranche tout-à-fait.

Cette méthode de courber ainſi les branches eſt utile, 1°. Quand après avoir taillé long pluſieurs gourmands des années précédentes, ils continuent de prendre toute la ſeve. 2°. A l'égard des pêchers plantés trop près les uns des autres : je force les bourgeons en contre-bas, à commencer depuis la premiere branche & toujours en remontant. 3°. Pour les arbres qui ont atteint le haut du mur, & s'emportent au-deſſus du chaperon : bien loin de couper leurs branches par les bouts, je les courbe toutes & je les arrange près l'une de l'autre ſous le larmier, en forme de cordon ; & vers la fin d'Août, ſi leur confuſion eſt trop grande, je les arrête par les extrémités ſans aucun riſque. Ces arbres pouſſeront

par la ſuite plus modérément, & n'auront point été épuiſés.

II NAVRER LES BRANCHES. Navrer en terme de Jardinier, de Vigneron, de Bucheron, de Treillageur, eſt donner un coup de ſerpe à un bois qui n'eſt point droit, & y faire une entaille en biais, pour peſer deſſus afin que ſa partie la plus longue monte ſur la plus petite. C'eſt d'après cette opération que j'ai eſſayé de dompter des arbres trop vigoureux, en leur faiſant, de propos délibéré, diverſes entailles ſemblables. J'avertis d'abord qu'utiles aux arbres de fruits à pepin, elles ont rarement lieu pour les arbres gommeux. Cependant, en obſervant d'eſſuyer tous les jours la gomme à meſure qu'elle flue, on peut les employer pour le pêcher, comme je l'ai fait heureuſement. Je veux affamer une groſſe branche, qui prend trop de nourriture; je lui donne, avec une ſerpe bien tranchante, un coup à cinq ou ſix pouces au-deſſus de l'endroit de ſa naiſſance, & je lui fais une entaille à mi-bois, en-deſſous ou ſur le côté en biaiſant: j'y applique enſuite l'onguent de Saint-Fiacre. Cette opération tient un peu de la ſcarification, mais ces ſuites ſont toutes différentes. Le printemps eſt l'unique ſaiſon où il ſoit permis d'y recourir, afin que la ſeve ſoit ralentie dans ſon cours, & que les parties ſe réuniſſent. On peut faire pluſieurs de ces

entailles aux branches qui ne pouſſent que du bois, ainſi qu'à celles qui s'emportent trop.

On n'uſe, au reſte, de ſemblables expédiens qu'envers des arbres fougueux, qui, avec le ſecours des opérations ordinaires, ne veulent point ſe mettre à fruit. Ce ſont des remedes violens qui doivent être réſervés pour le cas d'une extrême néceſſité. Mais il eſt un moyen ſûr de n'y jamais recourir, c'eſt de donner plus d'eſſor aux arbres, ſans les épuiſer par des tailles courtes qui ne les font pouſſer qu'en bois. Conſidérez les arbres des champs qui groſſiſſent & produiſent du fruit abondamment peu de temps après qu'ils ſont plantés. Rien n'eſt plus commun que de voir en Normandie des pommiers donner une pipe de cidre peſant douze à quinze cents, indépendamment du marc & de tous les fruits tombés ou pourris.

L'effet de ces entailles eſt de couper les fibres & de ralentir le cours de la ſeve. En donnant de l'air à l'intérieur de la branche, elles operent une diſſipation des parties ſubſtantielles. Par ces plaies vous obligez la ſeve de ſe porter à ces endroits entamés afin d'y donner du ſecours, d'y former des bourrelets, des nodus, des cicatrices; enfin, vous faites autant de nouveaux couloirs qui ſervent à la filtrer, & autant de barrieres qui la forcent à ſéjourner davantage, à ſe

cuire & à ſe digérer, plus qu'elle ne faiſoit en ſe portant avec impétuoſité.

Dans le printemps, lorſqu'une branche gourmande prend toute la nourriture, on l'éclate pour les mêmes raiſons, à l'endroit de la bifurcation, & on y met enſuite de l'onguent de Saint-Fiacre & des écliſſes, ainſi que j'e l'ai déjà preſcrit. Juſqu'à ce que la future ſoit faite, la maîtreſſe branche & les deux qu'on a éclatées ſe moderent, la réunion s'en fait avant l'automne ſuivante. Cette idée m'eſt venue en voyant de ſemblables éclats ſurvenus aux arbres de la campagne : j'ai remarqué dans les branches éclatées un ralentiſſement d'action de la ſeve. Ce que le haſard avoit fait, je l'ai eſſayé avec ſuccès. Un gourmand très-gros, par exemple, je le plie du bas juſqu'à ce qu'il éclate, puis avec une ligature je rapproche ſes parties, & je ſuis aſſuré qu'il pouſſera moins. Ou il m'eſt néceſſaire, ou il ne l'eſt point : dans le premier cas, les yeux du bas feront éclorre des bourgeons à fruit, appelés branches-crochets ; dans le ſecond, ſi je l'abats, j'épuiſe mon arbre, & ce gourmand ſera remplacé par de faux-bourgeons. En l'éclatant j'évite ces pouſſes ſuperflues & ce gourmand ſe modere.

III. TORDRE LES ARBRES eſt une autre façon d'éclater, qui contribue beaucoup à leur fécondité. En voyant travailler des

Vignerons qui couchoient des ceps de vigne pour faire des provins, j'ai remarqué que certains ceps craquoient dans leurs mains & ſe tordoient. Ils pouſſoient moins que les autres provins, & en les fouillant, j'ai vu qu'à l'endroit où ils étoient tordus, il s'étoit formé un nodus & un calus aſſez gros. De là j'ai tiré des inductions, & j'ai imaginé, pour arrêter dans différentes occaſions ces torrens de ſeve, de tordre les branches & les bourgeons, afin de mettre les arbres à fruit. Ce moyen m'a tellement réuſſi, que j'ai été forcé ne diſcontinuer, les arbres ne pouſſoient preſque plus en bois, & ne donnoient que des brindilles & des lambourdes. La façon de tordre eſt ſimple & a lieu depuis Mai juſqu'en Septembre. Vous prenez une branche jeune ou un bourgeon formé, & ſerrant bien fort, vous la tournez d'une main en dedans, & de l'autre en dehors, comme pour défiler un cordage juſqu'à ce que vous entendiez un craquement. Vous êtes ſûr que la branche ne prendra plus de nourriture que pour ſa ſubſiſtance, & qu'elle ne mourra point; mais l'année ſuivante ſi l'arbre produit des fruits à noyau, elle en donnera abondamment, & s'il eſt à pepin, elle fournira beaucoup de boutons à fleur.

IV. CASSER LES BRANCHES à la taille & les bourgeons lors de la pouſſe. Paſſant près d'un poirier, j'apperçus un bourgeon

caſſé par le vent dans un endroit de l'arbre où il étoit fort néceſſaire : c'étoit à la mi-Juin. A force de l'examiner, je remarquai qu'à l'endroit des ſous-yeux où il avoit été caſſé, il ſe formoit environ quinze jours après un commencement de verdure. Il y parut enſuite une lambourde, qui fournit pluſieurs boutons à fruit. D'après cette découverte, j'eſſayai de caſſer de propos délibéré, & la Nature m'apprit à la ſuivre. Cette opération n'a qu'un rapport éloigné avec celle que la Quintinye a qualifiée de pincement, & qu'il preſcrit à l'égard des bourgeons ſeulement qu'il pinçoit à cinq, ſix, ſept ou huit yeux en Juin & Juillet, au lieu que je les caſſe près des ſous-yeux, & que j'étends cette opération juſqu'aux branches. Je préviens d'abord qu'elle ne convient qu'aux arbres de fruits à pepin, & point du tout à ceux à noyau, ſi ce n'eſt à l'égard des gourmands ſurnuméraires dont on veut faire des branches fructueuſes, & qu'on caſſe à moitié dès les premiers jours de Juillet ; j'en ai parlé ailleurs.

Deux ſortes de branches ſe préſentent lors de la taille, envers leſquelles le *caſſement* a lieu ; les branches naturelles, produites par les yeux de l'année précédente, & celles de faux-bois. Nos Jardiniers, je l'ai déjà dit, ravalent tous les ans ſur la plus baſſe des branches qui ont pouſſé des

yeux laiſſés à la taille précédente ; en ſorte que s'ils ont taillé par ſuppoſition à cinq yeux chaque branche qui en aura pouſſé autant, ils jettent à bas les quatre premieres pour tailler la plus baſſe à cinq yeux. Les années ſuivantes pareille pouſſe & pareil ravalement ; de ſorte que la pouſſe des quatre branches ſupérieures eſt toujours inutile pour l'arbre qui profite peu, & ne rapporte communément que des feuilles.

Le *caſſement*, au contraire, en procurant aux arbres, ſoit en buiſſon, ſoit en éventail, une étendue immenſe, eſt la ſource d'une grande abondance de fruits. Les Jardiniers ne l'emploient que pour les lambourdes, & moi je le preſcris pour toutes ſortes de branches. Lors de la taille je coupe près de l'écorce deux des cinq branches qui ont pouſſé précédemment, & j'en laiſſe trois, une entre ces deux ſupprimées, une autre dans le bas, & celle qui eſt placée tout au bout que je taille à un pied, & même à dix-huit pouces dans le cas d'une extrême vigueur. Je caſſe, en appuyant ſur ma ſerpette, les deux branches que j'ai laiſſées, & je les éclate à l'endroit des ſous-yeux à un quart de pouce de leur inſertion. Quant aux arbres en eſpalier, je coupe auſſi les branches de devant & de derriere, ſi on ne les a point ébougeonnées, & je taille en forme de crochets deux de ces branches, en en ſupprimant une entre

deux & j'alonge celle du haut à deux & à trois pieds proportionnément à la vigueur de l'arbre.

On me demandera pourquoi je caſſe au lieu de couper. Si je coupe, la plaie ſe recouvrira & aux yeux qui ſont au-deſſous repouſſeront de nouveaux bourgeons qui communément deviennent branches à bois. En caſſant, au contraire, je fais une plaie inégale & pleine d'eſquilles : alors le recouvrement ne pouvant ſe faire que difficilement, ou même point du tout, la ſeve reſte dans la branche, s'y cuit & s'y perfectionne. C'eſt la longueur de ſon ſéjour qui forme le fruit, & non ſon paſſage rapide à travers les fibres longitudinales des branches. La ſeve trouvant du côté de ces eſquilles autant d'obſtacles à ſon paſſage ne peut monter, ni former de bourrelet, mais elle s'affine & s'inſinue à travers les ſous-yeux, & fait éclorre des lambourdes, des brindilles, ou des boutons à fruit pour l'année ſuivante.

On voit (*fig.* 1. *Pl. VIII.*) une branche fructueuſe nouvelle, provenant de *caſſement*, ſur laquelle on remarque les rides ou anneaux *a*, ainſi que les boutons à fruit *b*. Il eſt aiſé de concevoir qu'en ſubſtituant à la ſeve des couloirs moins nombreux & moins ſpacieux que ceux des branches à bois, & que formant des tamis & des cribles plus ſerrés, elle doit être plus

rapprochée, plus concentrée, & par conſéquent mieux travaillée & mieux filtrée.

La raiſon de la différence de taille pour les arbres en eſpalier, eſt tirée de ce qu'ils n'ont qu'une face. Tout le devant & le derriere étant ſupprimés on ne peut ménager du bois que ſur les côtés, & par conſéquent il s'agit de tirer les branches par les extrémités pour les garnir : de là les branches-crochets qu'on y laiſſe. De plus, en ébourgeonnant ces arbres, on leur ôte tout le bois qui peut faire confuſion ; il eſt donc néceſſaire de leur en laiſſer plus lors de la taille qu'aux buiſſons. Enfin, ſi vous les taillez court, & ſi vous n'épargnez pas les branches-crochets, vous n'avez point de fruit, mais des gourmands à l'infini. Supprimez-les, vous perdez vos arbres, laiſſez-les tous, vous faites confuſion. Le milieu eſt donc la conduite que je tiens.

Le *caſſement* ſe pratique pareillement ſur les arbres en eſpalier. Ces branches-crochets ſur leſquelles je taille, produiſent d'autres branches ; ne pouvant les placer toutes, & étant fort éloigné de les abattre, je prends le parti de caſſer. Cette opération ſe fait en deux ſaiſons, vers la mi-Juin juſqu'à la mi-Juillet pour les bourgeons qui ont pouſſé de l'année ; & lors de la taille d'hiver, tant pour les branches à bois que pour celles de faux-bois. Par ſon moyen, les arbres

ſur franc qui, dans les mains des Jardiniers, ne peuvent porter de fruit, parce qu'ils les tourmentent toujours à leur détriment, deviennent ſouvent d'une année à l'autre les plus féconds du jardin. Il faut cependant en uſer modérément. Un Jardinier indiſcret qui s'aviſeroit chaque année de caſſer toutes les branches ſecondaires de ſes arbres & celles de faux-bois, les mettroit tellement à fruit, qu'ils ne pouſſeroient plus que des brindilles & point de branches à bois. Ils ceſſeroient de plus de groſſir & de s'alonger, & donneroient une telle quantité de fruits, qu'enfin ils périroient épuiſés.

Le *caſſement* des bourgeons ſe fait en les appuyant ſur le coupant de la ſerpette, à l'endroit où ils portent à faux; ils s'éclatent tout de ſuite. La ſeve qui a coutume de couler dans les canaux deſtinés aux bourgeons caſſés, y arrive comme à ſon ordinaire, & ne trouvant plus d'iſſue, elle eſt forcée de ſéjourner autour des ſous-yeux où elle fait effort pour entrer, & de s'y arrêter faute d'un paſſage ſuffiſamment ſpacieux. Elle ſe filtre donc, s'inſinue par menues parcelles à travers les calibres de ces ſous-yeux, & enfin elle fait éclorre une petite verdure qui eſt une lambourde, une brindille ou un bouton à fruit. Nos Jardiniers, ainſi que je l'ai rapporté plus haut, font tout le contraire; ils caſſent à un, deux ou trois pouces: la ſeve alors enfile les

yeux du reſtant du bourgeon, & forme ces toupillons, d'où s'enſuit l'amaigriſſement de la branche-mere, l'épuiſement de l'arbre, & enfin la privation de tout fruit.

Quant au nombre des branches naturelles, des faux-bois & des bourgeons qu'il faut caſſer, il n'y a point d'autre regle à ſuivre que la force des arbres & la quantité de leurs pouſſes. J'eſtime qu'on peut caſſer le quart des branches ſur les arbres les plus vigoureux. S'ils ſe portent à fruit par eux-mêmes, ou ſi l'on a alongé & laiſſé des branches-crochets, le *caſſement* n'a point lieu. S'ils ſont foibles & s'ils n'ont que des pouſſes médiocres, il faut bien ſe garder de le mettre en uſage à leur égard.

V. DÉPLANTER pour replanter en la même place. Ce moyen que j'ai rarement employé m'a toujours réuſſi. J'avois été obligé de déplacer quelques arbres de mon jardin, & je m'apperçus qu'ils me donnoient beaucoup plus de fruit qu'auparavant. Je pris de là occaſion d'eſſayer de lever pluſieurs arbres infertiles, & de les replanter au même endroit. L'événement répondit à mon attente, & ils ne ceſſerent depuis de me donner des fruits abondamment.

Je fis fouiller un pommier d'api, un bon chrétien & une bergamotte âgés d'environ quinze ans, qui pouſſoient beaucoup de bois, & fleuriſſoient quelquefois ſans

jamais rapporter, & je découvris avec la plus grande attention leurs racines depuis le tronc, juſqu'aux extrémités. Quant à celles du deſſous, je fis tout mon poſſible pour ne les point éclater. Lorſque ces arbres furent bien dégagés & ne tinrent plus, je les fis mettre de côté, & on tranſporta toute les terres de leurs trous. J'y ſubſtituai celles du voiſinage, je remis enſuite ces arbres dans leur même place, après quoi je fis faire un large baſſin, & y jeter une demi-douzaine de ſeaux d'eau C'étoit immédiatement après la chute des feuilles.

On ne doit recourir à ce moyen, qu'après avoir ſondé les racines & les branches des arbres inféconds. Si on les trouve ſaines, on emploiera à leur égard les engrais, les arroſemens, le rappel, on les recepera même pour leur faire pouſſer de nouveau bois. Ainſi je ne propoſe cette pratique, que comme un exemple, ſans abſolument la conſeiller, quoiqu'il n'y ait aucun riſque à courir en prenant les précautions que j'ai priſes: je l'ai eſſayée pluſieurs fois ſur le pêcher, qui ne s'accommode nullement du traitement des autres arbres; auſſi n'a-t-elle réuſſi que ſur des ſujets de trois ou quatre ans.

NE TAILLER QUE DURANT LA SEVE. Quelques arbres rébelles & fougueux ne ſe mettent point à fruit: on peut eſſayer d'abord de les décharger ſeulement des

bois confus, & attendre vers la mi-Avril, quand la seve aura nourri les nouvelles pousses, à les ravaler sur quelques-unes des inférieures. Cette pratique que j'ai vu réussir est fondée sur ce que la seve est retardée par la distribution qui s'en fait à tant de branches & de boutons auxquels elle a été répartie, & que les plaies des coupes occasionnent une grande extravasion de seve que l'on peut voir sortir entre l'écorce & le bois. En se hâtant de les recouvrir, elle se distribue d'autant moins dans tout le reste de l'arbre, qu'elle est plus ralentie par le soleil, l'air & les vents qui amortissent, dessechent & resserrent les différens endroits qui ont éprouvé des plaies. Ainsi domptée, elle coule avec moins d'impétuosité, & est nécessairement digérée & filtrée, au point que les yeux à bois se gonflent, jusqu'à devenir autant de boutons à fruit pour l'année suivante. Il est essentiel d'observer que l'effusion trop abondante de la seve dans toutes les différentes parties de l'arbre, les rend si tendres & si cassantes, que le plus léger froissement de l'habit, de la main ou de la serpette les jette à bas.

Ces remedes s'appliqueront avec un égal succès à certains pruniers qui ne poussent que des gourmands, sans brindilles ni menu bois, & à quantité de pêchers, qui n'ayant que des gourmands ou des branches chiffonnes, sont plusieurs années sans rapporter

porter. A ceux-ci je ne laiſſe ni brindilles, ni lambourdes qui ne ſoient taillées à un ſeul œil, & je ſupprime les trois quarts de ces branches folles, qui pullulent de toutes parts. Quantité de poiriers & de pommiers ſur franc pouſſent des forêts de bourgeons, & ne ſe mettent à fruit que fort tard. Des poiriers boutonnent tous les ans, & promettent ſans rien donner ; leurs boutons au lieu de ſe former & de fleurir s'alongent ſans jamais groſſir, & avortent enfin. A ces arbres j'emploie les expédiens ci-deſſus indiqués. Je pourrois ranger dans leur claſſe ces individus ſtériles & féconds tout enſemble, produiſant des fruits qui avortent, ou qui nouent, mais qui ne tiennent jamais, & ceux qui laiſſent tomber leurs fruits ſans les amener à maturité, ou n'en donnent que peu ou point du tout.

Laſſé de voir de pareils arbres occuper inutilement la terre, on les arrache. Plus d'une fois je l'ai vue, avec peine, couverte de ces individus dont les racines étoient dans le meilleur état. Plus d'une fois j'ai fait fendre leur tige & leurs meres-branches, après les avoir ſondées, & j'en ai conclu qu'on ne peut être trop réſervé à abattre de tels arbres, qu'il eſt aiſé, comme on l'a vu, de faire fructifier.

Dans les végétaux que j'ai été obligé d'arracher, j'ai remarqué que les conduits de la ſeve étoient totalement bouchés &

obſtrués par des grumeaux de ſuc, par des nodus & des eſpeces de glandes ſquirreuſes, qui avoient formé des conglomérations. Elles ſont très-fréquentes dans tous les fruits dont les arbres ſont malades, & dans ceux qui ont pâti de la gelée lorſque les fruits ont noué, tels que quantité de prunes & d'abricots.

CHAPITRE V.

De l'Ébourgeonnement.

LES arbres doivent avoir fait de rapides progrès, & avoir beſoin d'être ébourgeonnés. Depuis le printemps, leurs bourgeons alongés & multipliés préſentent un touffu difforme; les uns demandent qu'on leur aſſigne une place, en les étalant pompeuſement ſur la muraille ou ſur le treillage, les autres ſemblent s'attendre à être retranchés, comme membres ſuperflus, pour donner à ceux-là plus de nourriture & de relief.

L'ébourgeonnement, j'oſe le dire, eſt au-deſſus de la taille pour l'importance; il la diſpoſe pour l'année ſuivante. On peut juſqu'à un certain point ſuppléer à une taille défectueuſe, au lieu que rien ne peut réparer un ébourgeonnement vicieux. De là

dépend la fécondité de l'arbre, comme sa santé & sa durée. Il est question ici de la saison de l'ébourgeonnement & de la méthode qu'il faut y suivre.

C'est en conséquence de l'empire absolu de l'Art sur la Nature, que les hommes se sont avisés de donner aux arbres en espalier cette forme & cette étendue, qui de chaque branche fait autant d'éventails, & que par le retranchement de celles de devant & de derriere, ils ont forcé la seve de se porter sur les côtés, en la gênant dans son cours. Le pêcher a plus besoin qu'aucun autre d'être ébourgeonné : il produit tous les ans une si grande quantité de bourgeons, qu'abandonnés à eux-mêmes, ils n'offriroient à la vue qu'un objet informe, & que devenant le jouet des vents, ils seroient immanquablement cassés. Le fruit, outre qu'il profiteroit moins, acquerroit aussi moins de saveur.

L'exactitude de l'ébourgeonnement est moins essentielle dans les autres arbres, parce que le touffu de leurs feuilles, qui sont d'ordinaire plus larges & plus serrées que celles du pêcher, en cache la difformité ; & de plus, le préjudice qu'on peut leur faire, en les dégarnissant en quelques endroits, est réparable par ces branches, que j'appelle adventices, qui percent à travers la peau.

Cet art de l'ébourgeonnement n'est autre

choſe que la ſuppreſſion ſage & raiſonnée des rameaux ſuperflus, que le choix judicieux de ceux qu'il faut paliſſer, que ce goût & cette intelligence pour n'en conſerver qu'une quantité ſuffiſante. Il ſe répete autant de fois que les bourgeons s'alongeant & ſe multipliant, donnent lieu à le renouveler. Le point eſſentiel eſt de fuir également la confuſion & le vide. Pour celui-ci, il faut toujours tirer du plein au vide, mais ſans forcer, ſans croiſer, ſans cauſer aucune difformité. On évite la confuſion, en laiſſant entre les bourgeons un eſpace ſuffiſant, pour qu'ils ne ſe touchent point, & que leurs feuilles ne jauniſſent ni ne tombent.

L'époque de l'ébourgeonnement n'eſt pas plus fixe que celle de la taille. On doit ſe régler ſur la ſaiſon, l'âge, la vigueur des arbres, le climat, les expoſitions différentes & les circonſtances particulieres de l'abondance ou de la diſette des fruits.

Les Montreuillois le different juſque dans le mois de Juin, lorſque les bourgeons de leurs arbres ont un pied ou quinze pouces de long. C'eſt moins la propreté & la régularité que le beſoin des arbres qui les guide. Voici leurs principales raiſons : 1°. En ébourgeonnant de bonne heure, on met le fruit au grand air. Comme en Avril & au commencement de Mai, il eſt encore for

tendre, il eſt en danger d'être frappé du ſoleil & de tomber. 2°. En retardant & en laiſſant alonger les bourgeons, & ne ſupprimant que tard les ſurnuméraires, les arbres ne s'épuiſent point à en pouſſer de nouveaux. 3°. La gomme eſt plus à portée de fluer au mois d'Avril que quand l'écorce eſt plus formée. 4°. A peine les arbres commencent-ils à ſe remettre des fatigues qu'ils ont eſſuyées par les tailles faites à leurs rameaux, à peine les cicatrices commencent-elles à ſe recouvrir, qu'on leur en fait de nouvelles. 5°. Tant que le fruit eſt à couvert ſous cette eſpece de forêt hériſſée de bourgeons, il jouit d'une fraîcheur qui contribue beaucoup à ſon accroiſſement. Les bourgeons d'ailleurs ſe trouvant à l'aiſe pouſſent & s'alongent; leurs yeux, leurs boutons pour l'année ſuivante, ſe forment & ſe façonnent. Tous ces avantages diſparoiſſent dans l'ébourgeonnement précipité.

Doit-on ébourgeonner par proviſion, & remettre à paliſſer à un autre temps? Cette façon de travailler a des ſuites fâcheuſes. 1°. Les fruits dénués de l'appui des bourgeons qu'on leur a ôtés ſont abattus par les vents. 2°. Les feuilles des bourgeons du bas, après avoir jauni, tombent & font avorter les yeux pour l'année ſuivante. 3°. De nouvelles occupations font oublier le paliſſage. 4°. En ébourgeonnant à vue

de pays, on court risque de supprimer certains bourgeons mieux placés que ceux que l'on conserve, ou d'épargner ceux qu'il faudroit jeter à bas. Il peut arriver aussi qu'on ne trouve pas son compte dans le nombre des branches qu'on a laissées, comme suffisantes. Ces mêmes branches non palissées venant à être cassées par les vents, operent encore des vides. En palissant au contraire, à mesure qu'on ébourgeonne, on prévient tous ces inconvéniens.

Beaucoup de Jardiniers qui n'envisagent que la régularité & l'uniformité, commencent à palisser par un bout de l'espalier & finissent par l'autre. Je crois que les arbres exposés sur des hauteurs à la fureur des vents, ceux qui ont le plus poussé, qui portent des fruits plus hâtifs & plus nombreux, ont droit d'être travaillés les premiers, ensuite les plus foible, puis les vieillards & les infirmes. Parmi les expositions, celle du midi exige la préférence. Je ne dis point qu'un arbre vigoureux doit être moins ébourgeonné qu'un foible, qui n'étant pas soulagé ne feroit que des pousses chétives.

On ne perdra point de vue la nourriture actuelle du fruit, & la provision pour la récolte suivante. On pourroit ajouter une troisieme considération, qui est la grace & la régularité de l'arbre. Il faut être bon éco-

nome, & ſe ménager ſucceſſivement des fruits chaque année. On excelle en cela à Montreuil: tous les ans les arbres en donnent, au lieu que dans nos jardins on en a abondamment dans une année, & peu ou point les ſuivantes. On laiſſe à cette fin moins de bourgeons à un arbre bien chargé de fruits, qu'à un qui l'eſt moins, afin que le premier puiſſe les nourrir. On en réſerve enſuite de diſtance en diſtance, ſoit pour regarnir l'arbre, ſoit pour remplacer l'année prochaine ceux qui ſeront épuiſés ou retranchés.

En ébourgeonnant les arbres de deux & de trois ans, leur diſpoſition & la diſtribution de leurs branches doivent être conſultées. Je donne en général beaucoup de charge à des arbres, quoique jeunes, quand ils ſont extrêmement vifs. Mon but eſt de leur procurer un plus prompt avancement, & de faciliter dans leur totalité le cours de la ſeve.

Rien de plus à éviter dans le Jardinage, que la pratique de pincer, de raccourcir & d'arrêter les bourgeons. Toutes ces mutilations ſont la cauſe du dépériſſement des arbres. La prétendue régularité qu'on leur attribue diſparoît trois ſemaines après, par un nombre infini de faux-bourgeons d'autant plus aſſidus à pouſſer qu'on eſt plus obſtiné à les retrancher.

Pour l'ébourgeonnèment il ne faut ſe

ſervir que de la demi-ſerpette (1) ; & couper avec la pointe de cet outil, tout près de l'écorce, les branches ſurnuméraires & les faux-bourgeons. Si ces derniers naiſſent à côté d'un œil, on les retranchera à une ligne au-deſſus de peur de l'endommager. Lorſque vers le mois de Septembre on n'a plus à craindre la gomme ni l'avortement des yeux, près deſquels on éclate de petits bourgeons tardifs, on peut ſans conſéquence caſſer quelquefois, mais hors ce cas, il n'eſt pas permis de pincer par les bouts.

A l'égard des gourmands, on doit 1°. les conſerver, tant qu'on peut, proportionnément à la force de l'arbre ; 2°. Ne les abattre que dans le cas de néceſſité ; 3°. Les paliſſer de toute leur longueur avec leurs bourgeons latéraux, en ôtant ceux de devant & de derriere ; 4°. Paliſſer auſſi, ſans rogner ni pincer, les bourgeons qui pouſſent à droite & à gauche des yeux d'en haut de ces gourmands ; 5°. Au cas qu'il n'y eût point de place pour les étendre ſur le mur, les ſupprimer, en les coupant à une ligne près de chaque œil,

(1) Durant l'impreſſion de cet ouvrage, j'ai appris que *Bonié*, Maître Coutelier à Paris, rue des *Cinq-Diamans*, frere de celui dont j'ai parlé *page* 21, vendoit, comme lui, & au même prix, les outils de Jardinage gravés dans la *Pl. I.* de ce volume.

le plus tard qu'il ſe peut, afin d'éviter la pouſſe des nouveaux bourgeons.

Je me ſuis déjà expliqué ſur le traitement à faire aux branches chiffonnes & de faux-bois. Si cependant l'arbre n'en avoit point d'autre & que ſa jeuneſſe pût faire préſumer ſon rétabliſſement, on paliſſeroit de toute leur longueur ces branches foibles, mais en petit nombre. L'arbre ſeroit alors en état de les nourrir; & à la taille on les couperoit fort court, juſqu'à ce qu'il ſe remît. S'il n'y a point lieu d'en eſpérer ce ſuccès, il faut lui chercher un ſucceſſeur.

Quatre ſortes d'arbres ſe préſentent actuellement pour être ébourgeonnés: les uns ſont nouvellement plantés, ou le ſont depuis trois ou quatre années. Les autres qui ont huit à dix ans, compoſent la claſſe des jeunes. Ceux d'un âge formé, & d'une vaſte étendue, viennent enſuite. Les vieillards enfin ſe préſentent au dernier rang.

Parmi ces différentes ſortes d'arbres, je diſtingue ceux qui ſont extrêmement vigoureux, de ceux qui ſont plus ſages, ceux qui ſont malades depuis long-temps d'avec ceux qui n'ont que des maladies paſſageres. Les uns ont été bien conduits; les autres, & c'eſt le plus grand nombre, l'ont été fort mal. Quantité de gourmands & de branches tant fécondes que ſtériles, ſe remarquent à tous; enfin la plupart, pour avoir été plantés trop près, ſe touchent,

& leurs rameaux alongés s'entrelacent: il s'agit de preſcrire des regles pour ces différentes claſſes.

Une des plus eſſentielles, eſt de conſidérer la nature des bourgeons qui ne doivent pas être indiſcrétement jetés à bas. Comme le pêcher eſt l'arbre le plus difficile à ébourgeonner, je le prends pour exemple. Ses fruits, au premier paliſſage ſur-tout, n'étant pas fort gros, & étant cachés ſous les feuilles dont ils empruntent la couleur, tombent aiſément, ſi on n'a ſoin de tâter les branches qu'on veut ébourgeonner, afin d'épargner tous les bourgeons chargés de pêches. Il faut en outre, avant que d'en jeter aucun à bas, le préſenter en place; on connoîtra par-là s'il eſt dans ſon ordre naturel, s'il ne forcera pas ou s'il n'éclatera point du bas.

J'ajoute qu'il eſt de conſéquence, dans cette opération, de conſerver ſoigneuſement, non-ſeulement les feuilles deſtinées à préſerver les fruits des rayons brûlans du ſoleil, mais auſſi toutes les autres, quelque part qu'elles ſoient. Cette propoſition ſera traitée de minutie par ceux qui ignorent quel peut-être le miniſtere des feuilles dans l'ordre de la végétation. Grew (*Ch. VI. pag.* 188.) dit « que les parties les plus » groſſieres du ſuc demeurant dans les » feuilles, il n'entre dans le fruit que les » plus pures & les plus délicates. »

Deux sortes de branches doivent être supprimées dans les arbres lors de l'ébourgeonnement ; d'abord celles qui sont irrégulieres, infécondes, tortues, chancreuses, gommeuses, contre l'ordre de la nature, mortes ou mourantes ; ensuite les bourgeons surnuméraires, quoique branches fructueuses pour l'année suivante, & les gourmands inutiles. Après avoir fait choix de ceux qui sont le mieux placés, on en supprimera un entre-deux, ou même deux de suite, selon que la muraille est plus ou moins garnie.

Les mêmes regles doivent s'observer à l'égard des arbres en contr'espalier & en éventail, avec cette différence, que les premiers étant moins gênés que ceux d'espalier, on peut leur laisser plus de bourgeons, & que les seconds qui présentent une double face, demandent à être ébourgeonnés par devant comme par derriere. Les buissons qu'on évide, en seront dédommagés par la quantité de bourgeons bien placés au pourtour qu'on leur laissera : il faut plus d'intelligence pour les ébourgeonner à propos que les autres abres. On coupera à ceux en plein vent tous les bourgeons maigres qui poussent par pelotons, & on n'en laissera qu'un ou deux bien placés. On leur retranchera les pousses qui se croisent & s'entrelacent, & certains gourmands qui emporteroient tout l'arbre, en

appauvriſſant leurs voiſins. Elaguer peu-à-peu les bourgeons du haut de la tige pour ne laiſſer que ceux qui doivent former une belle tête, eſt le moyen de n'avoir que des arbres chargés de fruits nombreux, gros & exquis, & qui préſenteront un coup d'œil charmant.

Un point capital de l'ébourgeonnement, relativement aux arbres en eſpalier, eſt de ne jamais abattre le bourgeon qui termine la branche, à moins que celui de deſſous ne fût meilleur. A la taille, comme je l'ai dit plus haut, on rapproche, on reſſerre, on concentre; à l'ébourgeonnement on ne peut donner trop d'extenſion aux arbres, quand ils pouſſent vigoureuſement, & que tous les milieux ſont garnis. Il ſe rencontre ſouvent de groſſes branches de vieux bois, mortes depuis la taille du printemps, qu'on ne ſait ſi on doit abattre ou laiſſer; je penſe que de fortes inciſions faites aux arbres en Juin & en Juillet leur ſont très-préjudiciables, & qu'elles doivent être remiſes à l'année prochaine. Néanmoins on peut diminuer la difformité cauſée par la préſence de ces branches, en paliſſant deſſus ou à côté des bourgeons voiſins.

Rien de plus ordinaire aux gourmands que de produire à leur extrémité deux ou trois branches: on ne laiſſera que celle qui ſera le plus avantageuſement placée, on coupera les deux autres. A l'egard des bour-

geons que la Nature donne uniformément à tous les arbres pour ſervir de meres-nourrices aux fruits, loin de les ſupprimer ou de les couper à deux ou trois yeux, un bon ouvrier les coulera le long d'une branche de vieux bois, ou les retournera en anſe de panier ſur le devant ou ſur un côté; cette difformité, au reſte, n'eſt que paſſagere; elle diſparoît lorſque le fruit eſt mur, ou à la taille ſuivante. Les bourgeons que la gomme aura pris, ſeront raccourcis à un œil au-deſſous du mal afin qu'il en pouſſe de nouveaux.

Point d'arbres ni d'arbuſtes qu'on ne puiſſe ébourgeonner pour qu'ils prennent une figure réguliere. Les cerifiers, guigniers & bigarreautiers, par exemple, tant en eſpaliers, qu'en contr'eſpaliers, reſſemblent ſans l'ébourgeonnement, à des hériſſons. Comme ils pouſſent différemment qu'un pêcher & qu'un pommier, ils doivent auſſi être ébourgeonnés d'une autre maniere. Ils n'exigent pas non plus la même préciſion ni la même correction. Leurs boutons toujours gros & nourris, parce que leurs fruits ſont par paquets ſortant du même œil, & qu'ils ſont abondans en ſeve, ont beſoin d'un plus grand nombre de branches qui leur ſervent de réſervoirs & de meres-nourrices. Ils pouſſent moins de branches à bois ſeulement, que de branches à fruit.

Le cerifier fait auſſi éclorre ſur le vieux

bois quantité de brindilles en devant qui ſont précieuſes, & des branches fortes ſouvent aplaties avec des côtes, & cannelées qui prennent beaucoup ſe ſeve : on ne conſervera celles-ci qu'autant qu'elles ſeront en nombre égal de chaque côté. La figure qu'il doit avoir eſt celle d'un éventail régulier. Jamais ſes branches perpendiculaires ou demi-perpendiculaires ne s'approprient toute la ſeve, comme celles du pêcher. S'il s'emporte du haut, quoiqu'il ſe dégarniſſe rarement du bas, rapproché à la taille il pouſſe aſſez aiſément. La façon de l'ébourgeonner, eſt de lui ôter les rameaux trop nombreux, de laiſſer tous ceux qu'on peut paliſſer, quand même ils ſeroient trop drus, & de conſerver les lambourdes des côtés & celles qui ſont droites & courtes en devant ; ces dernieres donnent les plus beaux fruits & les plus abondants. On les retranche enſuite lorſque de nouvelles lambourdes les remplacent.

Un cerifier en eſpalier, bien dreſſé, ébourgeonné à propos, & paliſſé ſuivant les regles, forme un riche coup-d'œil, ſurtout lorſque paré de ſes fruits il étale ſes rameaux ſouples, dont le feuillage d'un vert brun & obſcur, contraſte avec le bel incarnat de ſes fruits pendans négligemment au bout d'une queue alongée.

Les précoces font une claſſe ſéparée ; leur bois eſt toujours plus fluet : cependant

bien gouvernés, ils acquierent une étendue ſemblable à celle des arbres d'une conſtitution plus robuſte. Il eſt fort commun d'en voir à Montreuil qui ont trente pieds de face & au-delà : ils ne ſe plaiſent qu'au midi & dans une terre neuve.

Tous les arbres fruitiers qu'on paliſſe contre l'uſage ordinaire, demandent à être ébourgeonnés. Tel eſt le figuier que des particuliers, plus curieux de l'excellence de ſon fruit que de ſa quantité, placent en eſpalier. C'eſt celui qui craint le plus la gêne, & qui pouſſe d'autant plus qu'on lui donne moins l'eſſor. Pour lui faire prendre une forme réguliere afin de l'aſſujettir au treillage, on eſt forcé de couper quantité de rameaux placés par derriere qui empêchent les gros bois d'approcher du mur, ainſi que ceux qui dardent de toutes parts en devant, d'où il arrive que les faux-bourgeons ſe multiplient à l'infini.

Le bois du figuier eſt rempli d'une moëlle ſpongieuſe, & ſa ſeve eſt laiteuſe. Par la ſuppreſſion de ſes rameaux, on met la moëlle à l'air qui la deſſèche, la pluïe s'introduit enſuite dans les petites cellules que la Nature y a pratiquées, & de là s'enſuit la pourriture qui occaſionne bientôt la mortalité de ces branches inciſées. Comme ſes pores ſont fort ouverts & ſes conduits intérieurs très-dilatés, il ſe fait une extravaſion de cette ſeve laiteuſe qui flue juſqu'à

évacuation totale. Telle eſt la raiſon pour laquelle tout figuier qui n'eſt pas empaillé l'hiver ou qui l'eſt mal, gele aiſément, ſur-tout s'il tombe de la neige, du givre & des frimats. Il fait le plus ſouvent éclorre du bas quantité de branchettes creuſes qui gelent en hiver ou qui ſechent au printemps, faute de conſiſtance ſuffiſante, ſoit pour ſupporter le froid, ſoit pour réſiſter au grand air du printemps.

Beaucoup de Jardiniers ont la mauvaiſe habitude de retrancher ſans ceſſe au figuier tous ſes bourgeons, afin, diſent-ils, qu'il ne s'emporte point en bois. Ils prétendent fixer dans le bas de l'arbre & dans ſon fruit la ſeve qui nourrit les bourgeons nombreux au haut des branches de ceux qui pouſſent à leur gré. Je déſapprouve également l'uſage de ceux qui, pour prévenir la gelée, rompent en été l'extrémité des jeunes pouſſes; & je penſe qu'on doit réduire le régime du figuier à ne le tourmenter aucunement, à lui ôter ſeulement les branches confuſes & celles de faux-bois, ſans toucher aux branches à fruit; à appliquer ſur ſes plaies longuent de Saint-Fiacre, à l'empailler amplement durant l'hiver, & à le tirer de ſa priſon vers la fin de Mars quand les dangers ſont paſſés.

J'ajoute que la conſervation de ſes branches exige qu'avant l'hiver on cueuille les dernieres figues qui ne ſont pas parvenues

à maturité. Le séjour de ces fruits tardifs destinés à pourrir est funeste aux branches qui les portent.

Au reste, toutes sortes de terres conviennent au figuier. Planté dans un terrain sec, à l'exposition du midi, le goût de son fruit est plus fin & plus sucré. Dressé en buisson, il est préférable à ceux en caisse ou en espalier. Lorsque la figue est aux deux tiers de sa grosseur, ont réussit à hâter sa maturité & à augmenter sa grosseur, en mettant avec un pinceau une goutte d'huile à l'œil de ce fruit.

L'ébourgeonnement fait de la maniere dont je l'ai dit, influe tellement sur la suite de l'ouvrage, qu'on n'a plus qu'une simple recherche à y faire de temps en temps. Les arbres ayant eu le loisir de jeter leur feu, deviennent plus sages, sans être épuisés, altérés, ni fatigués.

CHAPITRE VI.

Du Paliſſage.

L'ART du paliſſage consiste à attacher d'abord au treillage le côté le plus difficile de l'arbre, puis passer à l'autre, & finir par le devant & le milieu. Il n'est pas dans l'ordre de la Nature. Toujours elle porte en

avant ſes rameaux pour ſuivre la direction & l'impreſſion de l'air. Toujours les bourgeons attachés & arrêtés s'écartent du mur par leur extrémité.

On diſtingue deux ſortes de paliſſages, l'un d'hiver & l'autre d'été. Tous deux ont également pour objet l'utilité & l'avantage de l'arbre ; le dernier ſe propoſe de plus de former un coup d'œil régulier. Tous deux tendent à lui donner plus d'étendue, à faire naître l'abondance, à accélérer la maturité du fruit, & à lui procurer, avec un coloris charmant, une ſaveur douce & un parfum exquis.

De la façon dont on a traité juſqu'ici les arbres en eſpalier, qui ne parviennent jamais à garnir les murailles, il n'eſt pas aiſé de concevoir que le paliſſage contribue à leur donner plus d'étendue. On croiroit que ce ſeroit plutôt l'office de la taille. Rien cependant n'eſt plus vrai. Par la taille & l'ébourgeonnement, on ôte aux arbres d'eſpalier toutes les branches tant de devant que de derriere. Parmi celles qu'on laiſſe pour être dreſſées en éventail, il y en a au moins la moitié qu'on ſupprime aux différens ébourgeonnemens. Cette ſuppreſſion peut être eſtimée la troiſieme partie de leurs membres. Joignez encore à ces prodigieux retranchemens, celui de l'extrémité de leurs rameaux, & vous en conclurez que les arbres, au lieu de s'alonger, doivent périr

en peu de temps, & que la ſtérilité d'ailleurs leur eſt réſervée. Si donc au lieu de tant les décharger & de leur faire pouſſer tant de bourgeons en pure perte, on laiſſoit à leurs rameaux plus d'étendue & plus de longueur, ils prendroient l'eſſor, & donneroient au centuple de ce qu'ils donnent ordinairement : ils ſe fortifieroient, & leur durée ſeroit plus longue. Puiſque nous leur ôtons par néceſſité les rameaux de devant & de derriere, qui ſont la moitié d'eux-mêmes, il faut, pour les dédommager, les laiſſer pouſſer par les côtés & étendre, ſuivant la force des arbres, les branches des extrémités & de face, ainſi que celles qui pouſſent entre deux. Pourquoi les beaux eſpaliers ſont-ils ſi rares ? C'eſt parce que tous les Jardiniers déchargent leurs arbres à tort & à travers, & les tiennent de court le plus qu'ils peuvent. S'ils les alongeoient proportionnément à leurs pouſſes, on verroit l'abondance ſuccéder à la diſette, & des eſpaliers vaſtes, étendus, ſuperbes, faire diſparoître ceux qui, quoique bien placés & bien garnis d'arbres, ſont d'un modique rapport.

Une des regles fondamentales du paliſſage, eſt d'alonger toutes les branches des extrémités, tant celles des côtés que de face. On va m'objecter que cette méthode fera éteindre les yeux du bas, & que les arbres n'auront plus de verdure qu'au bout de

leurs branches. A cela je réponds qu'autant qu'un habile Jardinier eſt prodigue, quant à l'alongement des bourgeons à la pouſſe, autant eſt-il réſervé à la taille, excepté à l'égard des branches de côté, & occupé de rapprocher & de concentrer. L'ignorant au contraire alonge à la taille les branches à fruit, & tient de court toutes les autres. Alors les premieres n'ont pas de quoi y fournir, & les autres pouſſent avec véhémence. Rien n'eſt plus propre à rendre l'arbre plein, que de laiſſer à la ſeve ſes vaſes & ſes récipiens pour s'y pórter, en obſervant d'alonger par préférence les branches qui ont dans le bas des yeux francs. S'il arrivoit qu'ils fuſſent éteints, comme le pêcher ne repouſſe point communément, il y auroit un moyen pour les faire revivre; ſavoir, de greffer à la pouſſe ſur ces branches.

Le paliſſage contribue à une plus prompte maturité du fruit, à ſon goût & à ſon coloris. Par ſon moyen, l'arbre & le fruit ont également part aux bienfaits de l'air qui s'inſinue par ſes pores, l'humecte, le rafraîchit, lui porte la roſée durant la nuit & lui verſe, le jour, des pluies fécondes. Dans les arbres de tige & en buiſſon l'air circule & pénetre de toutes parts, au lieu que contre la muraille il a moins de jeu & d'action.

Le paliſſage ſi utile pour tous les arbres

a pour le pêcher des avantages particuliers. Nul ne forme un plus riche tapis vert, & ne fait un plus beau coup d'œil qu'un pêcher bien paliſſé; ſes branches flexibles & dociles à nos volontés, ſemblent collées ſur la muraille & incorporées avec elle. Dans les autres arbres nombre de branches pointent ſur le devant, & y font des éminences; comme elles ſont la baſe du fruit, on ne peut les ſupprimer : mais au pêcher nulle branche ſaillante, nul rameau indocile : excepté les maîtreſſes branches, ſa ſuperficie ne doit point avoir plus d'un pouce d'épaiſſeur. La beauté de ſon feuillage toujours d'un vert naiſſant, le coloris & le velouté de ſes fruits le font admettre dans les jardins les plus réguliers, pour y figurer pompeuſement avec les fleurs rares & précieuſes.

Quelle riche paliſſade qu'un eſpalier d'arbres dont les branches ſont diſtribuées d'une maniere raiſonnée & bien entendue, où l'intelligence a préſidé pour leur donner plus ou moins d'étendue, pour avancer ou reculer les bourgeons, & dont le vuide, la confuſion & la difformité ſont bannies! La *Pl. VIII.* en offre deux modeles (*fig.* 2 & *fig.* 3) deſſinés d'après des pêchers de treize ans, greffés ſur amandiers, & plantés par l'Auteur dans le petit potager de l'Abbaye de Livry : ils ont ſeize pieds d'étendue ſur onze de haut. Dans celui de la *fig.* 2. les

branches *a* ſont fort preſſées, mais à la taille on peut les éclaircir. Le vuide *b* ſe remplita à meſure que les bourgeons s'alongeront. Ceux de la lettre *c* s'élevent à la hauteur du chaperon; loin de les rogner, on les a coulés de côté en les couchant. La branche-mere *d* eſt plus forte que ſa parallele; cette derniere, parce qu'elle porte deux membres, a pouſſé moins vigoureuſement: on les rendra égales en chargeant beaucoup la forte & ſoulageant la foible. *e* deux membres dont le ſupérieur eſt plus fort que l'autre.

Pour que le paliſſage ſoit dans les regles, il faut, pour ainſi dire, qu'on puiſſe appercevoir du premier coup d'œil l'origine de chaque branche, & ſaiſir ce bel enſemble, où les parties ſe rapportent au tout. J'ai dit en parlant de la diſtribution des branches, qu'on ne devoit laiſſer que les obliques, de façon que chacune formât autant de petits éventails qu'il y a de membres dans l'arbre. Suivant la méthode ordinaire, il n'en forme qu'un, en prenant la figure d'un demi-cintre où toutes les branches partent du tronc, comme autant de rayons qui vont du centre à la circonférence. Rien n'empêche que ce qui a été pratiqué juſqu'ici dans la totalité de l'arbre ne ſoit répété dans chacune de ſes parties, & que de toutes en particulier on ne faſſe en petit, ce qu'on a fait en grand dans

chaque arbre. Ces subdivisions qui composent un tout si parfait, offrent un aspect qui charme toujours, parce que l'image de l'abondance s'y trouve jointe à celle de l'agrément.

Je vais plus loin, & je prétends qu'il faut moins de temps pour diriger & palisser un arbre selon ma méthode, que suivant l'ancienne. Gouverné, comme je l'enseigne, tant pour la taille que pour l'ébourgeonnement, je diminue l'une & l'autre. Un seul occupe la place de trois, il est évident qu'en y employant les mêmes momens, on ne peut pas dire que la somme du temps que le travail exige soit augmentée.

Je tire les branches-meres par leur extrémité tant que je puis les étendre, ainsi que les bourgeons qui en naissent, & les membres qui croissent perpendiculairement de distance en distance sur ces branches-meres obliques. Enfin, je tire également sur le milieu, en alongeant à droit & à gauche chaque bourgeon, & c'est ainsi que je forme autant de petits éventails particuliers de chacune des branches. Les obliques qui ont poussé des deux jambes de mon V sont palissées avec leurs faux-bourgeons, & servent à garnir le mur. Je continue la même opération d'année en année, & ce travail commencé de bonne heure devient par la suite d'une extrême facilité. On ne le réitere qu'autant de fois qu'il se présente des bour-

geons à arrêter, à meſure qu'ils pouſſent de nouveau & qu'ils s'alongent.

Le paliſſage à la loque l'emporte ſur les autres façons d'étendre les branches, & les bourgeons des arbres, tant de ceux qui donnent des fruits de primeur, que du pêcher. Comme cet arbre délicat eſt ſouvent attaqué de la cloque, plus ſes rameaux ſont rapprochés du mur, moins il eſt ſujet à être pris par les mauvais vents. Ses boutons étant comme collés ſur la muraille, s'alongent plus promptement, & ſes fleurs s'ouvrent auſſi plutôt qu'au paliſſage ſur le treillage. Une des raiſons pour leſquelles le pêcher réuſſit mieux à Montreuil que partout ailleurs, c'eſt parce qu'on y attache ſes branches ſur le mur même : le fruit y reçoit immédiatement la réverbération des rayons du ſoleil. Il doit auſſi avoir plus de goût, parce que la cuiſſon & la digeſtion des ſucs s'y fait infiniment mieux que dans ceux qui en ſont éloignés d'un ou de deux pouces ſur un treillage carré. La Nature nous montre des exceptions, quant à ce point, dans l'abricotier & dans le prunier. Les fruits de l'un & de l'autre n'ont point de goût & fort peu de couleur en eſpalier, en comparaiſon de ce qu'ils en ont en plein vent.

Il eſt maintenant queſtion de ſavoir en quoi le paliſſage à la loque eſt utile à l'arbre. Je ſerai obligé d'entrer à ce ſujet dans

dans quelques petits détails néceſſaires pour répondre aux difficultés faites par les adverſaires de ce paliſſage. Toute ligature gêne plus ou moins l'écorce des arbres ſur laquelle elle appuie. Cette écorce ou eſt dure dans le bois formé, ou eſt tendre dans les bourgeons de l'année. Si elle eſt dure, on lie les branches avec de l'oſier : cet oſier venant à ſécher preſſe néceſſairement l'écorce de la branche, & fait, par rapport aux parties muſculeuſes des arbres, ce que fait une ligature ſur nos membres, auxquels elle cauſe un ſerrement qui empêche juſqu'à un certain point la circulation des eſprits. La jeune branche venant à groſſir, l'oſier qui entre dans ſon écorce la coupe, & il s'y forme deux bourrelets. De-là naît un chancre, & ſi c'eſt un arbre de fruit à noyau, la gomme s'y met néceſſairement.

Quant aux bourgeons qui ſont tendres, dont la peau eſt fort mince, & qui ſont remplis de ſeve, le jonc de marais, ſur-tout celui de Marſeille, que j'exclus du paliſſage, parce qu'il coupe l'écorce & émouſſe les ſerpettes, forme toujours, lorſqu'on fait la ligature, une petite tache noire ſur la ſurpeau, laquelle devient contuſion quand le bourgeon groſſit. La raiſon pour laquelle les Montreuillois banniſſent toute ligature pour dreſſer & paliſſer leurs arbres, eſt la même que celle qui autoriſe les Orientaux à retrancher de leur habillement ce qui

peut, en ſerrant les membres de leur corps, troubler la circulation du ſang ou en arrêter le cours. Ils ſe contentent de ceintures ſemblables à celles de nos gens qui courent la poſte, pour empêcher ſeulement leurs hardes de flotter autour d'eux. La loque qui eſt douce, & qui d'ailleurs ne preſſe ni les branches, ni les bourgeons, n'a point les inconvéniens du jonc.

Ceux qui ne ſont pas habitués à la loque, ne peuvent ſe perſuader qu'elle ſoit prompte & facile. Que l'on compare le temps de tirer un oſier & un jonc de ſa poignée, celui de paſſer l'un ou l'autre derriere le treillage & le bourgeon, de les tordre enſuite deux ou trois fois & de les couper; que l'on le compare, dis-je, à l'action de prendre une loque dans ſa trouſſe, de la plier ſur la branche ou ſur le bourgeon, & de chaſſer le clou, & on décidera de la facilité & de la promptitude de l'opération. A une longue branche on met cinq à ſix joncs, au lieu qu'à la loque un ou deux clous ſuffiſent, & quand le bourgeon s'alonge & prend ſon pli par en-bas, il ſuffit de faire une petite peſée pour lever le clou avec la tête du marteau, & le repoſer plus haut.

Un avantage de la loque qui décide de ſa prééminence ſur le paliſſage au jonc, c'eſt qu'elle vous force, pour ainſi dire, de ne placer que les bourgeons néceſſaires, & de ſupprimer les autres, parce que la muraille, une fois garnie, ne vous

permet pas d'en employer de surnuméraires, dont les feuilles mises les unes sur les autres, causeroient une confusion révoltante. De plus, lorsque la loque est bien travaillée, quelque vent, quelque ouragant qui surviennent, il n'y a ni branches détachées, ni bourgeons cassés ou offensés.

Si ce palissage, me dira-t-on, est le plus avantageux, au moins n'est-il pas le plus honnête. J'en conviens pour le temps de l'hiver & du printemps; les campagnes sont rarement habitées alors, & on ne profite guere de cette décoration si vantée du treillage carré. J'avoue qu'elle est devenue indispensable, eu égard aux plantations réitérées & aux endroits dégarnis des murs. Mais si la façon de bien conduire les arbres pour garnir en peu de temps les murailles, avoit lieu, je pense que le treillage ne seroit rien moins que nécessaire. Quant au coup-d'œil qu'on trouve peu décent, il ne s'agit que de s'y accoutumer. Néanmoins j'accorderai par composition que le treillage soit conservé dans les jardins de propreté où les espaliers sont admis, pourvu qu'il soit exclu des jardins potagers, fruitiers & vergers.

Je ne dirai rien de l'usage où sont quelques Jardiniers de chasser un clou dans la muraille, & d'attacher chaque bourgeon dessus: la rouille a bientôt gagné l'écorce de la branche & du bourgeon, la gomme

ſurvient ; enſuite un chancre, & enfin la gangrene.

La façon de placer les bourgeons ne varie point ſuivant les différentes formes de treillage. Obſervez toujours de ne jamais faire prendre de faux plis aux bourgeons, de ne les point forcer ni contourner, & que la naiſſance de chacun ſoit, comme je l'ai dit, apperçue, en les conſidérant depuis leur baſe juſqu'à leur extrémité. Il faut que les branches ſoient toutes placées dans un ordre de proportion, & eſpacées à une ſorte d'égalité, de façon que les vuides ſoient remplis ſans confuſion, & qu'aucune branche ne faſſe le cerceau ni l'anſe de panier, excepté dans les cas que j'ai indiqués.

Ceux qui paliſſent au jonc auront ſoin de ne point appuyer ferme ſur les bourgeons : en le ſerrant fort, ils s'expoſeroient à couper ou à entamer leur écorce. Ils doivent auſſi ne placer leur ligature que dans l'intervalle d'un œil à un autre, & jamais ſur un œil, ſur le nodus, ni ſur la feuille.

Quand il eſt queſtion d'atteindre à une maille du treillage, & que le bourgeon eſt encore trop jeune pour être paliſſé par le petit bout, il vaut mieux le laiſſer incliné, que d'eſſayer de le paliſſer. Lorſqu'il vient à grandir il ſe tortue, & il n'eſt plus poſſible de lui faire prendre enſuite une autre forme. Il eſt des cas où pour remplir quelque vuide & donner un

pli à un jeune bourgeon, on le paliſſe, quoique trop court, en lui mettant une alonge avec du jonc; alonge placée d'une façon aiſée vers ſon milieu, dont on attache l'extrémité en forçant médiocrement, à cauſe que le jonc prête quand il ſeche. On doit encore veiller à ce que le bourgeon ne ſe fourre point derriere le treillage, d'où il eſt difficile de le retirer, ſur-tout quand on l'a laiſſé grandir. Au paliſſage à la loque, on eſt diſpenſé de ces précautions.

J'ai parlé de l'utilité des feuilles & de leur conſervation lors du paliſſage. Souvent l'échelle dont on ſe ſert les fait tomber, caſſe les bourgeons, & détache les fruits. On a coutume de chercher un vuide au mur pour l'y poſer entre deux bourgeons, & enſuite de peſer deſſus, afin que le pied entre dans la terre. Cependant le poids du corps du Jardinier la fait pencher à droite ou à gauche, & le haut qui deſcend endommage les fruits, les feuilles & les bourgeons. Si, pour éviter ces inconvéniens, on prend une échelle qui monte juſque ſur le chaperon, il faut lui donner du pied: l'ouvrier trop éloigné de ſon ouvrage, travaille alors mal à l'aiſe, & avance peu en ſe donnant beaucoup de peine.

L'échelle la plus commode a, par le haut, deux chevilles de bois de la longueur de ſix pouces, placées à trois pouces de l'extrémité de ſes montans. Chaque pied

eſt encaſtré dans une boule de ſix pouces, afin que l'emboîture en ait au moins trois en carré. Il eſt à propos que le bas de l'échelle ſoit un peu plus large que le haut, pour lui donner plus d'aſſiette. Je me ſuis toujours ſervi, tant pour paliſſer que pour cueillir mes fruits, de marche-pieds de vingt-quatre pouces de haut : par leur moyen le Jardinier à ſon aiſe, n'ayant point l'ouvrage trop près de lui ni trop loin, comme à l'échelle, travaille mieux & plus vîte. On fait ces marche-pieds légers, & on emboîte les montans dans un bout de couliſſe, afin qu'ils ne puiſſent entrer en terre.

On a dit que l'action de croiſer étoit vicieuſe. Voici quelques occaſions où elle ceſſe de l'être.

Une groſſe branche de vieux bois eſt hors d'état de ſervir ; je me propoſe de la récéper l'année ſuivante. Si je l'abats préſentement, elle occaſionnera un trop grand vuide. Je la laiſſe donc, mais je fais paſſer deſſus un bourgeon voiſin deſtiné à la remplacer.

Je ſuis obligé d'abattre ſur un arbre beaucoup de branches ſemblables à la précédente, & pour ne pas multiplier les plaies, j'en remets une partie à l'année prochaine. Je ménage alors pluſieurs bourgeons ou des gourmands capables de remplir le vuide qu'elles feront. Si je les paliſſe ſuivant les regles, ils auront pris un pli tout différent de celui qu'il faut qu'ils

prennent ; & lorſque je voudrai les amener, je courrai riſque de les forcer ou de les caſſer. Lors de la pouſſe & quand ils ſont dociles, je les paſſe en travers, ſoit par-deſſus, ſoit par derriere ces branches à retrancher.

Je ſuppoſe que j'aie nombre de branches chargées de fruits ; l'année ſuivante elles demanderont à être remplacées par leurs voiſines qui ſont fécondes. Je n'ai point d'eſpace & je ne puis m'en procurer : je paliſſe alors en coulant quelques-unes de ces branches, pour les diſpoſer à prendre dans leur temps la place de celles-là, ſans les fourrer, les forger ni les contourner : toutes ces opérations mauvaiſes, deviennent néanmoins quelquefois indiſpenſables. Une forte branche, par exemple, dénuée de verdure dans toute ſa longueur, fait éclore un bourgeon favorable ſur le devant ou ſur le derriere. Si je le coupe à cauſe de ſa difformité, j'ôte tout l'eſpoir de mon arbre ; ſi je le tire de côté, ou que je le coule le long de la branche, il fait un mauvais effet. Je laiſſe donc croître ce bourgeon juſqu'à la longueur de ſix pouces. Alors j'appuie légérement vers l'endroit où il a pris naiſſance, & je l'incline un peu en le liant à la groſſe branche. Quelques jours après je le fais approcher un peu plus, juſqu'à ce qu'il ait pris un bon pli. Si l'année ſuivante j'abats la groſſe branche, je la ſcie en

bec de flûte près de ce bourgeon, qui d'ordinaire eſt un gourmand.

Lorſqu'en paliſſant on a découvert certains fruits qui demanderoient encore à être cachés, on tire par-deſſus une petite branche voiſine pour les couvrir. Cette difformité paſſagere n'eſt-elle pas préférable à leur perte ?

Des arbres ſont plantés trop près ; on ne ſait comment les paliſſer. J'ôte dans ce cas un arbre entre deux, ou j'en ébotte un ; j'examine auſſi les plus vigoureux que j'alonge, tandis que je tiens de court leurs voiſins, & je préfere ceux qui ont les bourgeons les plus francs à ceux qui le ſont moins, & que je décharge amplement.

Le paliſſage étant achevé, on ne doit pas manquer de donner aux arbres un labour léger. Sa néceſſité eſt fondée, 1°. ſur ce qu'en paliſſant on a battu la terre à leur pied, qui ne peut plus être pénétrée des rayons du ſoleil, ni humectée de la pluie. 2°. Sur ce que les plaies ayant juſqu'à un certain point occaſionné une diſſipation de ſeve & troublé ſon cours, le labour en développant les ſucs de la terre, les met en mouvement pour les faire paſſer plus promptement dans les parties de l'arbre. Il eſt encore utile pour lui donner la facilité, de recouvrir toutes ſes plaies, d'y répandre une cruchée d'eau, ſur-tout après les ſéchereſſes.

LE PÊCHER

ET LES AUTRES ARBRES,

CONSIDÉRÉS DANS LEUR VIEILLESSE.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des moyens de renouveler les vieux Pêchers.

LE temps où le pêcher approche de la vieilleſſe n'eſt pas aiſé à déterminer. S'il a peu de beaux jours, il ne faut l'attribuer qu'à ceux qui le cultivent. Bien conduit, il n'eſt jamais vieux dans un ſens; quelque nombreuſes que ſoient ſes années, la fécondité, la vigueur & la ſanté continuent d'être ſon partage.

Je distingue deux sortes de pêchers vieux ; ceux qui ont été bien gouvernés depuis leur jeunesse, jusqu'au temps où ils commencent à être sur le retour, & ceux qui l'ont été mal. Comme les pêchers de la premiere classe forment le plus petit nombre, je puis également les envisager sous ce dernier rapport, & ne prescrire à leur égard qu'un grand ménagement, & une partie de ce que je vais appliquer aux autres. Les vices d'origine & les vices accidentels occasionnent donc les diverses maladies des pêchers dans leur vieillesse. Les plus ordinaires sont d'être épuisés & ruinés, d'être mangés de gomme & de chancres, d'avoir l'écorce desséchée, d'être couverts de gale & de mousse ; enfin, de n'avoir plus qu'un reste de vie que leur communique un peu d'écorce verte encore, dans la partie seulement qui répond à la muraille.

Ce ne sont plus ces branches vigoureuses, ces gourmands nourris & multipliés, ces beaux jets surchargés de boutons, ces rameaux verdoyans & ce touffu de bourgeons pullulans de tous côtés. Ils sont remplacés par des jets chétifs, des yeux uniquement à fleur sans presque aucun bouton à bois, & quantité de faux bois. Les traitemens & les remedes que je vais prescrire pour leur guérison contribueront à les renouveler.

Avant que d'entrer en matiere je ne puis qu'applaudir à l'uſage preſque univerſel de planter un jeune arbre entre deux vieux qu'on élague à meſure qu'il s'étend, jaſqu'à ce qu'il devienne aſſez fort pour les remplacer.

Je ſuppoſe préſentement un pêcher ancien qui a encore de la reſſource, quoique privé de ſes gourmands, chargé de branches perpendiculaires au tronc, emporté du haut, & dégarni du bas & des côtés. On peut l'ébotter, c'eſt un triſte expédient, après lequel il n'eſt plus bon qu'à brûler : s'il ne ſe remet pas, le ravalement & le rapprochement ſont deux moyens plus propres à le rétablir. Mais le diſcernement néceſſaire pour faire tourner ces opérations au profit de l'arbre, y préſide bien rarement. Faut-il ravaler ? on abat tout l'arbre juſque ſur la greffe ou ſur deux ou trois groſſes branches à ſix pouces de longueur chacune. S'agit-il de rapprocher ? on le récepe entiérement ſur le jeune bois, ou ſur la ſouche, ce qui s'appelle étronçonner. Il arrive de-là que l'arbre qui ſouvent a l'écorce fort dure, ne peut pouſſer de bourgeons & meurt, ou que la multiplicité des plaies lui cauſe un tel épuiſement, qu'éventé il ne fait que des pouſſes maigres, & que les groſſes branches bruſquement rapprochées meurent en partie.

Si l'on m'objecte l'exemple des arbres des forêts qui, étant coupés par le pied, font éclore de leur tronc de nouveaux jets qui percent immédiatement de l'écorce, & s'élevent prodigieusement, je répondrai que le tronc étant cotinuellement imbibé en terre de l'humidité qui y réside, son écorce est beaucoup plus aisée à s'ouvrir pour la sortie de ces jets, au lieu que l'écorce écailleuse de ceux qui sont ravalés sur le gros bois, frappée de l'air, & dès-lors plus compacte & plus dure, ne peut être que difficilement percée par l'éruption de la seve. De plus, la coupe de ces vieux bois étant exposée au soleil, aux pluies & aux diverses intempéries de l'air, ne peut se guérir, & tandis que dans les arbres vigoureux, le bourrelet cicatrisant commence à se faire, la partie ligneuse & la moëlle s'attendrissent, s'excorient, & l'humidité les mine peu-à-peu. Quoiqu'il arrive aussi à de vieilles souches coupées dans les bois de se convertir en poussiere, l'arbre ne périt pas; ses rejetons sortant du tronc pour la plupart, prennent racine en terre, & sont en état de subsister par eux-mêmes.

La délicatesse du pêcher exige que le ravalement & le rapprochement ne se fasse que par partie & en trois ou quatre années. Alors on donne le temps à chaque plaie de se cicatriser, & la seve n'étant ni éventée ni évaporée, suffit, tant pour produire

de nouveau bois, que pour former le bourrelet essentiel au recouvrement de ces ouvertures successives.

La premiere année, je ravale trois grosses branches, une dans le milieu & une à chaque côté; la seconde & la troisieme, je double & triple ce retranchement si l'arbre est considérable. Les bourgeons qui naissent sont communément des gourmands. Je les laisse pousser de toute leur longueur, en supprimant seulement les faux-bourgeons de devant & de derriere, & conservant précieusement ceux des côtés pour amuser la seve. La seconde année, je taille fort long ces pousses; & les faux-bourgeons des côtés me donnent des fruits qui, à la troisieme, sont plus abondans encore sur les branches-crochets, nées immédiatement des yeux de tous ces gourmands.

On distingue deux sortes de rapprochemens: l'un, se fait sur le vieux bois des années précédentes, l'autre sur les bourgeons de la derniere pousse. Tous deux s'exécutent au printemps à la taille, mais différemment selon la nature des branches & l'état actuel de l'arbre, en rapprochant celles qui choquent davantage par leur dépouillement & leur épuisement. S'il faut les ravaler, & qu'il n'y ait point de pousses dans le bas, on a bientôt pris son parti: mais si dans le bas de ces branches épuisées on trouve quelque bon bois, on coupe

au-dessus & on le rapproche à deux ou à trois branches. Si on n'en laissoit qu'une & qu'elle vînt à manquer, on n'auroit plus de ressource, l'arbre seroit dégarni. Je taille à deux ou trois yeux ces branches de la pousse précédente. Lorsqu'il est question de l'ébourgeonnement, je rapproche sur le bourgeon d'en-bas; & l'année suivante, j'alonge ou je tiens de court à proportion de la vigueur des bourgeons. Je commence toujours par ravaler les branches perpendiculaires, qui sont ordinairement la cause du mauvais état des arbres.

Pendant quatre ou cinq années, me dira-t-on, que dure ce ravalement & ce rapprochement, vos arbres sont stériles. Je distingue les arbres fruitiers à pepin de ceux à noyau. Si je ravale & rapproche les premiers, où le fruit est trois ans à se former, je n'en puis avoir que vers ce temps-là aux nouvelles branches que je fais pousser. Mais comme je me restreins à décharger & à rappeler l'arbre, alors les lambourdes & les brindilles qui restent, sont plus fructueuses qu'auparavant. Si ce sont des arbres de fruits à noyau, comme les boutons à fruit se forment dans chaque année, je ne puis manquer d'en avoir, puisque je fais pousser de nouveau bois franc à la place d'un bois usé. La seconde année & la troisieme, l'augmentation est sensible, jusqu'à ce que mon arbre étant

tout-à-fait formé, je suis en état de le charger. J'oublie alors qu'il est vieux, & je le conduis comme un jeune.

Sur les vieux arbres on rencontre fréquemment des chancres, de la gomme, des plaies non recouvertes, des chicots, des onglets: je fais disparoître toutes ces difformités, la considération de tant de plaies, indépendamment de celles du ravalement & du rapprochement, est une des raisons pour lesquelles je ne fais pas mon opération en une seule année. Je gratte avec la pointe de la serpette les vieilles écorces qui s'exfolient, & je coupe tout ce qui est mort, jusqu'à ce que j'arrive au vif. Je fais la même chose aux chancres que je nettoie bien. J'ôte les bois morts, j'enleve la vieille gomme, & j'aplanis les levres desséchées de ces plaies. Je creuse jusqu'au vif dans toutes les cavités avec la pointe de la serpette. Lorsque l'arbre est exactement visité, j'applique mes cataplasmes sur ses plaies. Au reste, la saison du printemps est la seule convenable pour de semblables pansemens. Par de tels moyens, la seve qui se porte naturellement vers les plaies pour opérer la réunion des parties, coule à la faveur de ces topiques; & au bout de quelques années, l'écorce, soit de la tige, soit des branches de ces vieillards, se trouve aussi lisse que celle des jeunes arbres.

Les différentes ſuppreſſions que je viens de détailler, operent néceſſairement de grands vuides aux eſpaliers. Je les remplis, ou je tâche de les rendre moins ſenſibles en cette maniere. Je dépaliſſe mon arbre entiérement; & lorſque les panſemens ſont achevés, je diſtribue à diſtances à-peu-près égales, tous les bois reſtans, mais je n'en force aucun, je ne m'aviſe point de trop plier les branches pour les attirer & remplir un vuide, elles éclateroient aiſément. On a vu que la tenſion de la peau altéroit la circulation de la ſeve. Aſſez ſouvent ces arbres foibles font des pouſſes ſauvages qui partent du tronc & des racines; leurs branches uſées à force d'y recevoir la ſeve, ne ſont plus en état de la contenir. Les fibres ſont rapprochées & comme criſpées, & les pores de la peau ſont fermés. Les racines néanmoins ſont encore pleines de force. La ſeve ne rencontrant que des obſtructions dans les parties de l'arbre, produit quelquefois ces ſauvageons dont je parle: on les greffe & ils le renouvellent; alors ils ſont préférables à de jeunes arbres. Au lieu de le récéper, il vaut mieux laiſſer la ſouche deux ou trois ans afin de ſervir de tuteur à la nouvelle pouſſe, & lui donner le temps de groſſir ſuffiſamment pour pouvoir être ſevrée ſans altération.

Outre les moyens que j'ai indiqués pour

remettre les vieux pêchers, il en eſt un autre qui conſiſte dans le renouvellement de leurs racines. A la chûte des feuilles, je découvre ſuperficiellement le pied de l'arbre, enſuite je vais chercher les extrémités des groſſes racines. Je raccourcis les petites & les moyennes, ainſi que le chevelu, & je rafraîchis les groſſes. Je ſupprime les parties uſées, pourries, ou rongées par les vers blancs. Je fais enſuite enlever toute la terre pour en ſubſtituer de nouvelle mêlée avec du terreau & du fumier bien conſommé; de cheval aux terres dures & compactes; de vache aux terres légeres, & de crottin de brebis à celles qui ſont froides.

Ce raccourciſſement des racines occaſionne d'abord la production d'un nouveau chevelu. En ôtant enſuite celles qui ne peuvent faire fluer vers l'arbre qu'une ſeve viciée, je lui prépare des canaux plus purs & plus ſains par la réproduction des racines qui vont ſe former. L'application de l'onguent de Saint-Fiacre & la terre neuve mêlée donnent lieu à la ſeve de ſe porter dant tous les réſervoirs de l'arbre, ſans être retardée ni arrêtée. Ayant ſuivi cette opération dans ſes effets, j'ai remarqué qu'au printemps ſuivant les arbres avoient produit une infinité de filets qui dardoient en terre, & que loin d'avoir pâti, ils étoient plut hâtifs & portoient des

fruits nombreux à parfaite maturité. J'ai cru être l'inventeur de cette taille des racines, mais j'ai eu la satisfaction, depuis que je l'ai pratiquée, de la trouver dans la Quintinye.

Lorsqu'il y a des boutures ou usées ou naissantes du tronc, ce qui arrive fréquemment à ces vieux arbres, je les coupe tout près de l'écorce. Si elles viennent du fond, je les retranche sur les racines qui les ont produites. Les pêchers greffés sur prunier sont fort sujets à pousser de ces boutures; il est essentiel de les aller chercher, pour les détruire, jusqu'au fond de la terre.

La plupart des arbres ne dépérissent que parce que les sucs de la terre qui les nourrit depuis long-temps sont épuisés. Quoique son fonds soit bon, il est indispensable de le renouveler. Ce moyen seul m'a souvent réussi pour remettre de vieux pêchers. Si ce changement de terre ne suffit pas, il faut un secours plus puissant, tel que celui des engrais.

La nécessité de fumer le pêcher se fera sentir à tous ceux qui ont étudié la nature de cet arbre. Etranger parmi nous, il doit être traité différemment que les naturels du pays : si on le considere ensuite par rapport à la grande dissipation & à la déperdition de sa seve causées par les bourgeons nombreux qu'il fait éclore, par son flux de gomme, par le desséchement qu'occa-

sionne dans toutes ses parties l'impression vive des rayons du soleil, & par la disette des sucs de la terre épuisée, il est certain qu'il a besoin d'être fumé de temps à autre.

L'automne est la saison la plus convenable pour cette opération. On fait un bassin d'environ un pied de profondeur, à commencer vers l'endroit où aboutissent les grosses racines, & on va en mourant jusqu'au pied de l'arbre. On laisse le fumier durant l'hiver sans le couvrir ; & au printemps, lorsqu'il est bien fondu & presque en miettes, on laboure & on l'enterre. Quand on fume au printemps, le fumier, quoique pourri, a toujours une crudité qui ne fournit point des sucs bien travaillés. Le pied des arbres fumés alors est couvert de mauvaises herbes, ils deviennent eux-mêmes tout noirs, par les divers insectes qui les rongent ; presque toujours les pucerons & la cloque les attaquent. A Montreuil on fume les pêchers tous les trois ou quatre ans. Ne seroit-il pas mieux de prendre le besoin pour la regle & la mesure de la distribution du fumier ?

Les vieux pêchers se mettent beaucoup plus à fruit qu'à bois. La raison en est que la seve n'y coule plus avec la même célérité que dans les jeunes. Les sucs nourriciers y sont incessamment retardés par l'épaississement des liqueurs, & parce que

leurs pores étant plus ſerrés, & preſque ſans moëlle, le parenchyme eſt plus aplati, leurs couloirs, leurs ſéparations ſont extrêmement preſſés, & il ſe forme par conſéquent dans les paſſages de la ſeve des obſtructions & des embarras qui operent une lenteur dans ſon action. Qu'apperçoit-on dans l'extérieur de ces vieux arbres ? Une quantité de cicatrices qui ont occaſionné des nodus fréquens, par leſquels l'action de la ſeve n'eſt pas peu retardée. Leur écorce n'eſt point, comme celle des jeunes, imprégnée de liqueur & de cette lymphe, qui à la moindre contuſion ſe fait appercevoir ; mais elle eſt ſeche, plate & dure, telle que la peau des vieillards. Un affaiſſement univerſel, en un mot, fait que leurs conduits organiques n'ont plus leur jeu ni leur reſſort, comme autrefois. L'évaporation des parties ſpiritueuſes y devient rare, tout y eſt employé & mis à profit, au lieu que dans les jeunes il s'en fait une diſſipation conſidérable, qu'ils ſont obligés de réparer aux dépens de l'abondance de la ſeve. La dureté des parties qui compoſent la racine des vieux pêchers, eſt telle que les ſucs de la terre y ſont admis avec moins d'afluence, & qu'ils y font un plus long ſéjour. Ce ſont là les cauſes de l'abondance & de l'excellence des fruits, nés ſouvent ſur de vieilles ſouches : fruits ſi ſavoureux & ſi ſubſ-

tantiels, que ceux des jeunes arbres les plus vigoureux ne peuvent leur être comparés.

Les jets que produiſent les pêchers dans leur vieilleſſe, ſont ordinairement très-courts, les boutons à fruit ſont plus gros & plus ſerrés. Rarement pouſſent-ils des gourmands; chaque année ils perdent quelque branche uſée, qu'il faut tâcher de remplacer par une voiſine. Un Jardinier qui réfléchit peu, voit beaucoup de boutons à fruit bien nourris, & tire deſſus amplement. L'année d'après, quantité de branches épuiſées par cette charge ſurabondante ſechent & périſſent. La mort de l'arbre ſuit de près cette funeſte abondance, dont le Jardinier s'étoit applaudi. Il eût réuſſi à donner à ſon Maître des fruits cueillis ſur un ſujet étique, s'il l'eût taillé court & conduit avec la plus grande retenue. Deux ou trois yeux laiſſés aux bonnes branches, un ſeul aux foibles, & une diſtribution raiſonnée, pour que l'arbre ſoit toujours plein, conſtituent toute l'économie de celui qui tire à ſa fin. Quant à ceux qui, par leur vigueur, imitent les jeunes, je leur lâche un peu la main, en les rapprochant & les concentrant le plus qu'il m'eſt poſſible. Leurs pouſſes vigoureuſes ne me font point perdre de vue leur âge. Ceux qui ont été bien conduits & qui donnent des gourmands, je les traite

comme les jeunes, en ne les alongeant néanmoins à la taille que médiocrement.

L'ébourgeonnement de ces vieillards eſt fondé ſur les mêmes raiſons. On ne doit leur laiſſer que de bon bois, & ne pas être ſéduit par des bourgeons nombreux & de belle apparence. Leur petit nombre ſur lequel j'aſſieds ma taille, eſt préférable à la quantité qui ne feroit qu'entretenir l'arbre foiblement. Dans les années abondantes en pêches, les vieux ſemblent, à l'envi des jeunes, s'efforcer de prouver leur fécondité : il faut pour lors les décharger proportionnément à leur état.

Non-ſeulement on ne doit point ſouffrir de mauvaiſes herbes, ni même de plantes utiles au pied des arbres, tant jeunes que vieux, mais il faut labourer ceux-ci en hiver & au printemps, à la beche préférablement à la houe. Cet inſtrument coupe les racines, & ne réduit point aſſez en miettes la terre dont il n'atteint pas le fond auſſi avant. Outre ces labours que j'appelle fonciers, il en eſt de ſuperficiels, autrements dits binages, qu'il faut faire tous les quinze jours ou trois ſemaines, à moins qu'il ne ſurvînt de grandes ſéchereſſes. Mais après des pluies abondantes, ce ſoulevement des parties ſulfureuſes de la terre que le labour développe, quand il eſt frappé des rayons du ſoleil, porte juſqu'aux racines une chaleur douce & bé-

nigne qui s'insinue dans les parties intérieures de l'arbre. Ces binages légers dont je parle, empêchent, sans effruiter la terre, les mauvaises herbes de croître. Celle qui seroit labourée foncièrement tous les quinze jours, seroit bientôt privée de ses sucs par l'évaporation.

L'humide radical qui n'est plus le même dans la vieillesse des arbres, que dans leur jeunesse, demande à être entretenu durant les sécheresses par les arrosemens deux fois la semaine. Ils sont encore plus nécessaires vers le temps de la maturité des pêches; je suppose que les terres sont seches & sablonneuses. Il n'en est pas du pêcher comme de la vigne, à qui les engrais & l'humidité sont préjudiciables pour le goût de son fruit. La pêche dans un terrain trop sec, est âpre & petite; dans un terrain humide, elle grossit, mais n'a point de goût; elle est délicieuse lorsque la terre est suffisamment humectée, en même temps que ses sucs sont animés & spiritueux.

CHAPITRE II.

Des défauts naturels du Pêcher.

UN pêcher, malgré ces attentions, peut ne pas répondre à nos soins : il n'en faut pour lors chercher la cauſe que dans ſes défauts naturels. Il en eſt de deux ſortes ; les uns extérieurs, comme les loupes, les excreſſences, les calus & les bourrelets des greffes ; les autres intérieurs, tels que les ſauvageons de prunier ſur leſquels le pêcher a été greffé, la délicateſſe de l'arbre & ſon mauvais tempérament cauſés par le fumier & le terreau dans lequel il aura été élevé. Ces derniers qui attaquent ſa conformation intérieure ſont ſans remede, les autres peuvent être réformés & corrigés. Tous lui occaſionnent ſouvent des maladies & la mortalité.

J'ai fait pluſieurs fois l'opération de couper les loupes qui croiſſent ſur les arbres. Quelques-uns l'ont ſoutenue & ont guéri, d'autres ſont morts. Quand ces loupes ne ſont que naiſſantes & groſſes comme un œuf de pigeon, on ne riſque rien d'en faire l'imputation, ſur-tout à de jeunes arbres, en y appliquant l'onguent de Saint-Fiacre & le renouvelant au beſoin, la plaie

plaie guérit parfaitement, ſouvent au bout de l'année.

Ainſi que les os des animaux, le corps des arbres eſt ſujet à des exoſtoſes formées d'un bois extrêmement dur, dont les fibres ſont irrégulieres : la partie ligneuſe qui, dans ces endroits, s'eſt développée avec plus d'abondance qu'ailleurs, paroît en être la cauſe. D'autres qui forment des éminences ſuivant la direction de la tige, ſont occaſionnées par un coup violent de ſoleil.

La plus conſidérable des difformités du pêcher & des arbres fruitiers, eſt le bourrelet qui ſe forme à l'endroit de leur greffe. Pendant les trois ou quatre premieres années elle groſſit conſidérablement, tandis que la tige reſte à-peu-près dans le même état. Au bout de dix ans, ce bourrelet, dont les progrès ont été ſi ſenſibles, commence à ſe fendre, enſuite la peau s'écaille, & l'arbre va toujours en dépériſſant. Les branches latérales meurent les unes après les autres. Les perpendiculaires au tronc ſubſiſtent ſeules; leur groſſeur eſt quelquefois du triple de celle de la tige.

Curieux de connoître la cauſe d'un événement ſi ſingulier, j'ai tiré de terre quelques poiriers ſur coignaſſier, & des pêchers ſur prunier, dans leſquels cette difformité du bourrelet étoit plus ſenſible : j'en ai diſſéqué les différentes parties, &

j'ai apperçu au microſcope des ſinuoſités & des ouvertures ſemblables à celles qui compoſent l'éponge. Dans les jeunes arbres, elles étoient extrêmement molles, humides, aqueuſes & percées de quantité de petits trous, tels que ceux d'un dé à coudre; en les coupant l'eau diſtilloit de toutes parts. Dans les arbres vieux & deſſéchés, ces parties devenues auſſi dures & auſſi compactes qu'elles étoient faciles à couper dans les premiers, avoient leurs pores extrêmement ſerrés, à-peu-près comme ceux du tronc même. Ces obſervations m'ont amené au point de regarder ce bourrelet comme un dérangement de nature. Toutes les fois qu'il groſſit ſans que la tige profite à proportion, ou qu'il ſe tuméfie & ſe dilate, tandis qu'elle reſte toujours la même, ou à-peu-près, on peut aſſurer que l'arbre ne vivra pas long-temps; mais lorſqu'elle croît proportionnément au bourrelet, quoiqu'il ſoit un peu dominant, c'eſt un ſigne non équivoque de la bonne complexion de l'arbre.

Quatre cauſes m'ont paru concourir à la formation de ce difforme bourrelet. 1°. Une greffe qui, dans la pépiniere, a été appliquée ſur un ſauvageon trop fluet ou vicieux. 2°. Les branches perpendiculaires à la tige. 3°. Le retranchement des gourmands. 4°. Le pincement & la ſuppreſſion des extrémités des bourgeons durant la pouſſe.

J'ai greffé des sauvageons de toute espece à la grosseur seulement d'une forte plume à écrire, & j'ai vu la seve se porter vers l'écusson. Quand au printemps j'avois coupé la tête du sauvageon, je voyois en moins de six semaines la greffe former un bourrelet du double de la grosseur de la tige, & à mesure qu'il augmentoit, elle ne profitoit que médiocrement. Le contraire arrivoit quand la tige du sauvageon étoit en proportion avec la greffe. J'ai une autre fois choisi une bouture de prunier, & une d'amandier, toutes deux remplies de nodus & de callosités, mais jeunes; elles avoient la moëlle noire. Je les ai récépées pour leur faire pousser de nouveaux bourgeons que j'ai greffés & qui ont pris. Au bout de huit à dix ans la tige n'avoit que très-peu grossi.

La seve ne peut séjourner dans un sujet, ni lui être adaptée, qu'autant qu'il est capable de la conserver & de la faire tourner à son profit. Or, toutes les fois que la tige n'est pas assez grosse, ou qu'elle a des nodus, la seve qui ne cherche qu'à se porter vers le haut, trouvant dans l'écusson plus de jeu & plus de flexibilité, y passe plutôt que dans la tige où elle n'a pas les mêmes facilités. L'écusson ou la greffe est de nature poreuse, spongieuse, aisée à se dilater; donc il est plus naturel que la seve s'y porte, que dans la tige où elle n'éprouve

que de la roideur & un ſerrement univerſel dans toutes ſes parties. La greffe, au contraire, molle & fibreuſe prête toujours ; de-là cette extenſion de la peau formant un bourrelet, qui ſe gonfle horizontalement & recouvre la tige de deux ou trois pouces. Quand elle eſt proportionnée à l'écuſſon, ou que le ſujet a la bonté & l'intégrité requiſes, on conçoit qu'y ayant de l'eſpace & du jeu pour la ſeve, que la peau & le parenchyme de la tige étant flexibles, cette ſeve agit ſuivant ſon cours ordinaire, en ſe répandant également dans la tige & dans l'écuſſon.

Examinez tous les arbres qui ont des branches d'aplomb à la tige, de ces branches perpendiculaires, ou qui le furent dans leur origine ; vous n'en trouverez preſque point dont le bourrelet de la greffe ne ſoit du double au moins plus gros que le tronc, & dont les branches verticales n'aient auſſi beaucoup plus de groſſeur. Il eſt contre nature que les branches-meres ſoient plus groſſes que la tige.

Les gourmands, ai-je dit, ſont les entrepôts & les magaſins de la ſeve. Lorſqu'elle en eſt privée, il faut qu'elle ſe dépoſe autre part. Après s'être portée vers l'écuſſon, elle ſe décharge horizontalement à l'endroit de la ſuture qui s'eſt faite entre lui & le ſauvageon. L'écuſſon ſe trouvant inondé de ſeve, doit groſſir toujours &

former néceſſairement un bourrelet. Cette ſeve imprégnée de ſels, de parties nitreuſes, vitrioliques, dont les acides, les pointes & les eſprits ſont dans une fermentation continuelle, agit ſur ſon principal récipient, & produit inceſſamment ce gonflement & cette tumeur.

On voit (*Pl. IX. fig.* 1.) un pêcher ſur prunier avec un bourrelet *a* ſaillant de la greffe, cauſé par l'engorgement de la ſeve. *b*, canal direct de la ſeve qui n'a point été coupé dans le temps, & qui devra l'être quand les branches inférieures *c* ſeront ſuffiſantes pour garnir l'arbre *d*, tige qui profite peu, tandis que tout l'accroiſſement ſe fait dans la greffe qui eſt en forme de loupe, & eſt ordinairement trois fois plus groſſe. Les ſous-yeux de cet arbre ne ſont pas marqués. On les verra diſtinctement dans la *fig.* 2 de la même planche à la lettre *b*. *a* eſt le bourrelet qui forme l'eſpece de ſoudure de la ſurpouſſe avec la pouſſe primitive.

Tout ce que je viens de dire n'arrive point, du moins à ce degré, lorſque la ſeve ſe dépoſe dans les gourmands comme dans des entrepôts. De ce gonflement du bourrelet de la greffe qui attire & contient une ſi grande quantité de ſeve, s'enſuit néceſſairement le peu d'accroiſſement de la tige, faute de ce mouvement ſucceſſif du haut dans le bas, comme il ſe fait du

bas vers le haut. Ce mouvement étant interrompu, la seve cesse d'être distribuée, & est interceptée dans le bourrelet de la greffe d'où elle ne peut plus sortir. On conçoit bien par la grosseur des gourmands un envoi de seve du bas vers eux : mais aussi pour qu'elle se communique des gourmands aux branches inférieures, il faut que la seve y retourne. Leur conservation contribue à faire grossir ces dernieres sensiblement, au préjudice de celles qui sont au-delà du gourmand.

En tirant toujours du bas en haut, le bas s'épuise comme on vient de le voir. A mesure que la seve monte, loin de lui donner le temps de passer dans les fibres transversales de la tige, par le moyen desquelles seules peut se faire son accroissement en grosseur, on la force de venir au secours de tous les jets qu'on pince continuellement, & à la place desquels elle s'occupe à faire de nouveaux rameaux nécessaires à sa circulation. On trouble par-là son cours, on l'arrête & on l'oblige à revenir sur ses pas. Ne trouvant point de canal qui lui soit plus analogue que la greffe, elle y séjourne, & y opere une dilatation extérieure.

Lorsque les arbres sont vifs, on peut bien corriger la difformité de ces bourrelets, & donner lieu à la tige de grossir & de prendre plus de nourriture ; mais il n'est

pas poſſible de la faire diſparoître. Je ne ſais qu'un moyen pour y réuſſir, qui eſt l'inciſion dont j'ai parlé plus haut. Elle conſiſte à ſcarifier au printemps, l'écorce de la tige, depuis le tronc juſqu'à ce bourrelet, d'abord par derriere l'arbre; l'année ſuivante on réitere cette opération ſur un des côtés, à la troiſieme ſur l'autre, & à la quatrieme par-devant. Elle n'eſt utile qu'à l'égard des arbres dont l'écorce eſt liſſe, unie & dénuée de nœuds. Au reſte on ne la répete qu'à proportion des progrès de la tige.

Il eſt certain, 1°. que par l'inciſion vous fixez la ſeve ſur la tige, & vous l'empêchez de s'élever comme auparavant, & de ſe décharger dans le bourrelet, ce qui occaſionne une diverſion. 2°. En la forçant de ſe porter à l'inciſion pour la guérir, vous opérez une extenſion & une dilatation dans la tige. 3°. Quand les deux levres de la plaie ſont ouvertes, une peau nouvelle ſe forme peu-à-peu, qui opere une future de deux ou trois lignes. 4°. Cette peau étant plus mince que l'ancienne, prête par la ſuite à meſure que la ſeve fait effort pour y arriver. J'ajoute enfin que l'onguent de Saint-Fiacre y eſt tellement eſſentiel, que ſans lui vous perdez tout le fruit de votre opération; les levres de la plaie ſe ſechent, & la réunion des parties eſt bien différente.

CHAPITRE III.

Des maladies du Pêcher qui lui ſont communes avec les autres arbres.

TANT de cauſes ſi différentes & ſi oppoſées en apparence concourent à la végétation, qu'il n'eſt pas étonnant que les arbres éprouvent ſouvent des dérangemens de ſanté. D'ailleurs les parties qui compoſent leur individu ſont ſi fines, leur organiſation eſt ſi compliquée qu'il en doit réſulter des obſtructions & quantité de maladies. On peut leur aſſigner différentes cauſes; les unes, ſont internes ou cachées, les autres externes ou apparentes.

Les premieres ſont celles qui ne ſe manifeſtent point, & qu'on ne connoît ſouvent que lorſqu'on ne peut plus y remédier. Si l'on s'y fût appliqué dans le temps, il eût été très-poſſible de les découvrir, ou du moins de les conjecturer & de les détourner. Telles ſont les ſuivantes : le vice de la terre ſans fond, ſtérile par elle-même, aride, ſablonneuſe, pierreuſe, ou glaiſeuſe, la trop grande abondance comme la diſette de ſeve, les racines chancreuſes, pourries, gangrenées, & enfin la mauvaiſe plantation de l'arbre.

Il eſt d'autres cauſes internes des maladies des pêchers, produites par les animaux leurs ennemis, comme les gros vers de terre qui mangent leurs racines, les taupes, les mulots qui les mettent à jour, ſans que rien paroiſſe au dehors.

Les cauſes externes ſont ou naturelles & ordinaires, ou accidentelles. Parmi les premieres, on compte la gomme, les gelées tant de l'hiver que du printemps, les neiges, les frimas qui font avorter les boutons ou ſécher les bourgeons, l'humidité, la ſéchereſſe qui occaſionne diverſes maladies, telles que la jauniſſe, la rouille, la brûlure & la lepre, enfin toutes les ſuites de l'intempérie de l'air. Les autres cauſes externes nommées accidentelles, ſont celles qui n'ont pas coutume de nuire au pêcher, mais qui lui deviennent ſouvent funeſtes, ſoit qu'elles ſoient forcées, ſoit qu'on ne puiſſe les prévoir. Les ſuivantes ſont de ces deux genres; ſavoir, la grêle en été qui abat les bourgeons, les feuilles & les fruits, & qui, par ſes meurtriſſures, occaſionne des flux de gomme, des calloſités & des plaies; les ouragans, les vents impétueux, les galernaux auteurs de la cloque, les vents coulis, & les contagieux qui portent avec eux la vermine de l'air & de la terre.

J'ajoute à ces cauſes externes de maladies, les mouſſes, la teigne, la gale, &

les autres que j'ai détaillées dans ma troisieme partie. On peut y comprendre les ennemis qui font la guerre au pêcher, tels que les fourmis, les punaises, les limaçons, les limaces & les perce-oreilles.

Ne pourrois-je pas joindre aux causes des maladies des arbres, le voisinage des plantes plongeantes, traînantes, puantes, de celles qui portent une ombre trop épaisse, en un mot de celles qui ne sont pas moins funestes aux arbres, comme les pois, les feves, les haricots, les vignes, enfin les suites de l'ignorance, & de la mal-adresse de ceux qui les gouvernent; telles que le défaut de culture, la mauvaise taille, les labours superficiels ou trop profonds, le fumier trop chaud ou employé sans choix, les branches forcées ou éclatées dans le temps de la taille, la trop grande proximité des arbres dont les racines & les rameaux se nuisent réciproquement, le pincement des branches & des bourgeons, la suppression des gourmands, & la greffe engorgée.

Celle-ci est faite pour jouir du bienfait de l'air, sentir les rayons du soleil, & être isolée. Il faut qu'après les pluies humectantes & les rosées douces qui s'insinuent à travers ses pores, elle éprouve le hâle desséchant des vents dont l'haleine essuie l'humidité qui n'a pu passer dans sa substance, & qui la morfondroit par un trop long séjour.

Quand donc la greffe eſt enterrée, cette humidité ſe mêlant avec la ſeve la rafraîchit & lui cauſe des crudités. Elle paſſe alors, ſans être digérée, à travers les parties humides qui la pénetrent; au moyen de quoi l'arbre devient ſujet à quantité de maladies, ſur-tout à la jauniſſe, ne profite plus de la tige, ſes branches d'en-bas meurent promptement, & les autres dépériſſent avec lui. Son fruit ne noue point, ou s'il noue, il eſt petit, pierreux, rabougri & fort mauvais, il tombe pour peu que la ſaiſon ſoit humide, il n'eſt point de garde & mollit.

Si des racines ont pouſſé contre l'ordre de la nature à ces greffes enterrées qu'on veut dégorger, on les coupe au printemps tout près de l'écorce, & on y applique de l'onguent de Saint-Fiacre. Les baſſins qu'on a coutume d'y pratiquer, ſont trop petits, ſe rempliſſent bientôt par les pluies & les labours; ils ne conviennent d'ailleurs qu'aux vieux arbres, pourvu qu'on creuſe la terre de quelques pouces de profondeur, & à une certaine diſtance de la ſouche.

Cette partie des arbres ne ſe plaît point en général à l'air, elle ne craint pas moins la trop grande humidité. Le premier reſſerre trop ſes pores, & la ſeconde y opere trop de relâchement; la réuſſite d'un arbre dépend beaucoup de la maniere dont ſa ſouche eſt placée en terre. Je ne puis

concevoir que la Quintinye ait conſeillé de déchauſſer les arbres aux approches de l'hiver, afin que les humidités de cette ſaiſon humectent leur tronc & leurs racines. Diſciple aveugle de ce grand Jardinier, j'ai ſuivi quelque temps ſes avis, & j'ai vu avec peine cette partie des arbres ſi précieuſe ſe rider, ſe flétrir & devenir prématurément écailleuſe.

Il ne faut point balancer à lever en motte les jeunes plants pour les replacer à leur alignement après avoir mis au fond du trou de la terre qui les exhauſſe, & y jeter enſuite quelques cruchées d'eau. Dans les terres qui ne font point corps, on laiſſe la motte un peu plus forte qu'elle ne devroit être, & on attend que la gelée l'ait durcie pour faire cette opération.

Quant aux arbres d'entre-deux âges, ils peuvent être levés & mis en place de la façon ſuivante. On fait une large tranchée, afin de fouiller juſqu'au bout des racines. On prend enſuite pour point d'appui un treteau de charpentier, ou un tonneau qu'on approche du trou, & on garnit de chiffons le tronc de l'arbre. On coule ſur cette garniture un cordage, & on y paſſe une longue piece de bois, ſur le bout de laquelle on fait une peſée. Cependant deux hommes coupent en deſſous la motte de l'arbre qu'on tient ſuſpendu un peu plus haut que l'engorgement de la greffe,

cauſe de l'affaiſſement qu'éprouveront les terres qu'on mettra deſſous. Quand il eſt à la hauteur requiſe, on laiſſe tout doucement aller le levier, on fait le rempliſſage avec la terre de la ſuperficie, & l'on arroſe. L'arbre ne ſe reſſent point de cette opération, ſi l'on a l'attention de le fumer & de le ſoulager à la taille.

Dans une maiſon de campagne ou étoit un carré de pommiers de vingt ans qui n'avoient jamais rapporté, j'apperçus que la terre étoit beaucoup plus haute que celle du carré voiſin. J'entrepris de le rabaiſſer; je fis donc faire des tranchées dans les entre-deux des arbres, & mettre à part la terre de deſſus, qui ſervit à remplacer celle du fond qu'on enleva à la profondeur d'un fer de beche, & on dégorgea enſuite toutes les greffes qui ſe trouverent à la hauteur convenable.

Fouillant au pied de quelques arbres malades pour en viſiter les racines, il m'eſt arrivé, en les taillant, de les trouver fort ſaines; j'y ai remarqué ſeulement une ſorte d'affaiſſement: en effet, leur peau étoit fort aplatie, & tenoit fortement ſur la partie ligneuſe qu'elle preſſoit intimement. Au lieu que dans un arbre ſain elle eſt rebondie, ſe détache aiſément, eſt abreuvée d'une ſeve abondante, & imbibée d'un ſuc glutineux qui colle les doigts; dans les arbres malades la peau eſt ſeche

en pluſieurs endroits, & ne s'enleve qu'avec une ſorte d'effort. Après avoir mis tremper dans de l'eau ces ſortes de parties affaiſſées, les racines du jour au lendemain ſont devenues enflées & comme rebondies, ſemblables en un mot à celles qui, ſur les mêmes arbres, étoient douées de vigueur & de jeuneſſe. Cet affaiſſement de la peau m'a ſemblé avoir beaucoup d'affinité avec celui de la peau des branches, & en être la cauſe directe; j'ai viſité celles-ci pour m'en aſſûrer, & j'y ai remarqué les mêmes ſymptômes de maladie.

J'ai commencé par meſurer avec un compas ces racines dans leur fort, un peu au-deſſus de la moitié en remontant vers le tronc, j'en ai entouré quelques-unes avec de la ficelle qui avoit trempé dans l'au durant quelque temps. Aſſûré de la cauſe du mal, je me ſuis appliqué à en chercher le remede. Les engrais, les arroſemens & les fomentations dont je parlerai ayant été mis en uſage, je viſitai quinze jours après ces racines affaiſſées, & je trouvai que la peau étoit augmentée d'une ligne ſur la groſſeur d'un pouce; la ficelle, de lâche qu'elle étoit, bandoit & appuyoit fortement ſur la peau. Après les avoir ouvertes en pluſieurs endroits, j'y retrouvai ce gluant & cette humidité qui en ſont inſéparables quand l'arbre eſt en pleine ſanté, & la peau ſe détachoit aiſément.

Dans la couleur de la moëlle, dit Hales (1), *vous pouvez conjecturer la maladie des arbres. En taillant un pêcher, vous jugez que le froid a offensé la branche & le bois, lorsque la moëlle est noire ou jaune, au lieu qu'elle est verdâtre dans le jeune bois.* Cependant les symptômes des maladies du pêcher ne décident pas toujours de leur nature. Ils font souvent prendre le change, ainsi que les diagnostiques de nos maladies, capables d'induire en erreur les gens de l'Art. Il n'y a qu'une longue expérience qui puisse faire éviter la mépriſe. La jauniſſe, par exemple, dans le pêcher a pour principe la sécheresse & la trop grande humidité, la pourriture des racines & la piqûre des insectes dans le fond de la terre. Comment discerner alors qu'elle est la vraie cause de cette maladie ? comment se décider pour la cure & les remedes ? C'est à quoi je vais m'appliquer, en faisant connoître, autant qu'il est possible, leur nature différente.

Les principales maladies du pêcher peuvent se réduire à la gomme, à la cloque des feuilles, à la brûlure, à la jauniſſe, à la lepre, autrement dite le meunier. Je les traite séparément, & je donne des remedes pour les faire cesser, d'après des

(1) Stat. des végétaux.

expériences ſuivies pendant un long cours d'années.

LA GOMME, quoique peu dangereuſe par elle-même, devient la maladie la plus fâcheuſe du pêcher, & la cauſe de ſa mort. Ce n'eſt, dans ſon principe, que l'éruption du ſuc propre dans les vaiſſeaux l'ymphatiques, qui forme un dépôt contre nature. Le pêcher & tous les arbres gommeux ayant le bois auſſi poreux que l'écorce tendre, il n'eſt pas étonnant que la ſeve ſe décharge par ces pores extrêmement ouverts, qui ont auſſi plus de capacité pour la recevoir. Cette double conſidération ne peut rendre les Jardiniers trop circonſpects, pour ne leur point faire de plaies mal-à-propos, ni à contre-temps.

Il en eſt de la ſeve du pêcher comme du ſang extravaſé qui ſe caille hors de notre corps. Sa nature viſqueuſe, gluante, limoneuſe, ſe coagule dès-lors que ſes parties ceſſent d'être agitées, elles s'affaiſſent dans le repos & ſe deſſèchent par la preſſion de l'air. Les globules épais, onctueux, épars dans la partie ſéreuſe de la ſeve, & confondus avec elle, ſe ramaſſent & ſe rapprochent les uns des autres.

De même que le ſang deſtiné par ſa nature à porter la nourriture & la vie, endommage, par le levain mordant qu'il acquiert en croupiſſant, les parties charnues, les membranes, les muſcles & les

ossemens même, ce qui produit ensuite la gangrene ; dès que la seve cesse d'être contenue & de circuler dans les vaisseaux destinés à la transmettre aux parties du pêcher, qui en reçoivent la nourriture & l'accroissement, elle produit nécessairement sur la peau & sur la partie ligneuse des effets semblables à ceux du sang extravasé. De-là je conclus que le Jardinier doit apporter par rapport à la gomme, les mêmes soins requis pour empêcher le sang de faire aucun dépôt aux parties de notre corps.

Dans les amandiers, les abricotiers, les pruniers & les cerisiers, le dommage causé par la gomme se répare plus facilement. La nature remplace les branches desséchées par de nouvelles qui percent de la peau, & souvent même aux endroits malades. Le pêcher éprouve très-rarement ces heureux événemens ; sa peau plus tendre & plus poreuse rend plus considérables les plaies que lui fait la gomme : les suites en sont aussi plus fâcheuses ; non-seulement les branches ne poussent plus, mais il n'en revient point d'ordinaire à leur place.

Les pêchers sur prunier y sont moins sujets que sur amandier, arbre abondant en seve, dont l'écorce, la moëlle & le bois sont plus tendres relativement à ses pores plus dilatés. Il est à remarquer que ce dernier est plus souvent attaqué de la gomme

par la tête & les branches que par la tige, qui dans le prunier y eſt ſujette.

Je dirai à ce ſujet que les abricotiers ſe greffent ſur des ſauvageons ou des pruniers, & qu'il eſt rare d'en voir ſur amandiers. Ceux-ci cependant ſurpaſſent pour la groſſeur & la durée, ces ſortes d'arbres fruitiers, leurs fruits plus abondans ſont auſſi plus gros & plus ſavoureux, ſoit en eſpalier, ſoit en plein vent.

La gomme eſt très-préjudiciable au pêcher par la grande diſſipation de ſa ſeve que la Nature eſt obligée de réparer. Ses cauſes naturelles viennent ou de trop de plénitude, comme dans les arbres vigoureux dont l'écorce ſe fend d'elle-même, ou de ſa conſtitution défectueuſe, ou de l'intempérie de l'air, du dérangement des ſaiſons par les froids tardifs, les vents deſtructeurs, la grêle & le vice de la terre. Lorſqu'au printemps, à des chaleurs prématurées ſuccedent des froids exceſſifs, la ſeve s'arrête au milieu de ſon cours, la gomme alors congelée paroît de toutes parts, & quantité de branches & de bourgeons meurent.

A l'égard des cauſes étrangeres, elles peuvent être prévenues. J'en ai rapporté pluſieurs, auxquelles j'ajoute les ſuivantes. Un jardinier taille l'hiver, ou attend que la ſeve ſoit tout-à-fait montée, comme à la mi-Avril, pour récéper du vieux bois, abattre des

maîtreſſes branches, jeter à bas des gourmands : cette ſeve arrêtée tout-à-coup par des plaies & des inciſions, éprouve une révolution univerſelle. On évente la moëlle dans un temps où le hâle & le ſoleil deſſechent tout. A chacune de ces coupes faites contre l'ordre de la ſaiſon, elle bouillonne & forme d'abord de petites pleurs comme des gouttes de roſée qui ſe convertiſſent en autant de boulettes perlées de la groſſeur d'une tête d'épingle. Ces globules de gomme, en ſéjournant ſur les branches, cauſent autant de petits chancres ſur la peau, qui produiſent une infinité de taches noirâtres. De-là ces pouſſes ſi chétives & ces branches dont la moëlle eſt noire & jaunâtre. Comment ces ulceres multipliés n'interromproient-ils pas le cours de la ſeve ?

Si on n'a pas ſoin de couper net avec la ſerpette, ou d'unir proprement les plaies faites avec la ſcie à main ; ſi on néglige d'appliquer l'onguent de Saint-Fiacre aux amputations de gros membres faites dans leur temps, on voit à toutes ces inciſions autant de petits grumeaux de gomme.

Le bon gouvernement & la pratique de tout ce que j'ai dit contribuer à la ſanté de l'arbre, ſont les préſervatifs les plus efficaces contre cette maladie. Quant aux remedes actuels, je n'en connois qu'un

qui consiste à enlever la gomme, dès qu'elle paroît, sans lui donner le temps de se sécher & de se durcir. Pour cet effet, que doit faire un Jardinier ? Visiter ses arbres de temps en temps dans ses momens perdus, & toujours après quelque pluie froide, faire le tour de ses espaliers & enlever jusqu'aux moindres vestiges, soit avec ses doigts, soit avec des chiffons mouillés, la gomme qu'il apperçoit. Celle qu'on laisse, sert à en attirer de nouvelle. Ainsi les Chirurgiens, pour arrêter la supuration d'une plaie, essuient à fond ; ce qu'ils se gardent bien de faire tant qu'elle doit avoir lieu.

Si la gomme amassée en grumeaux, s'est épaissie, séchée & durcie, il ne faut pas l'enlever forcément de peur d'occasionner une nouvelle plaie qui serviroit d'issue à un nouveau flux de gomme, mais attendre une pluie qui l'ait suffisamment détrempée. Cette opération ne suffit pas : pour voir si la gomme n'a pas carié en fond, vous sonderez la plaie avec une spatule de bois que vous porterez dans tous ses replis, attirant au-dehors ce que vous pourrez avoir de cette gomme ; & la pointe de la serpette vous servira ensuite à enlever jusqu'au vif le bois rongé & pourri. L'application de l'onguent de Saint-Fiacre empêchera que les pluies ne continuent à carier l'arbre. Si la tige étoit

attaquée de la gomme depuis le haut juſqu'en bas, on ſe contenteroit de panſer lès endroits malades, ſans envelopper entiérement la tige, qui veut avoir la liberté de l'air, les trachées qui doivent en aſpirer les parties ſpiritueuſes, ſoit celles qu'il contient, ſoit celles qui viennent de la roſée & des humidités de la terre, étant bouchées, quantité de branches, ainſi que je l'ai éprouvé, meurent ſucceſſivement.

La maladie que les Montreuillois appellent *la gorme*, eſt la même que celle dont je viens de parler, mais différemment modifiée à l'occaſion d'un événement qui ſe paſſe alors dans toute la Nature, & qui eſt commun aux végétaux. Cette gorme eſt la nielle qui attaque les grains, les melons, les feves, les oignons, & qui laiſſe ſur les épis du blé une couleur rougeâtre vers le temps de la fleur; comme ils ſont tendres alors, ils ſont plus faciles à être rongés & altérés par cette humeur âcre & mordante. Il en eſt de même du pêcher; ſur ſes jeunes pouſſes & ſur-tout ſur ſes gourmands, elle fait des taches livides de couleur canelle, ſemblables à celles de la rouille du fer: les eſpeces qui s'en reſſentent le plus ſont les pêches hâtives & les mignones, dont le bois eſt plus tendre & plus poreux. J'attribue cette maladie qui commence à la mi-Mai, & dure juſque vers la mi-

Juillet, à la disposition de l'air, à sa constitution, & au vice intérieur de la plante occasionné par son action. Elle est fort commune dans les années extrêmement seches ou humides, quand au lever du soleil les brouillards s'élevent lors de la belle saison; les pêchers en ressentent plus vivement les atteintes après ceux des printemps, durant lesquels ils ont étrangement souffert de la gelée, comme en 1749. Dans les terres fortes, dans les climats chauds & secs, elle est moins fâcheuse & de moindre durée.

La gorme fait un grand tort au pêcher, & détruit quantité de bourgeons depuis l'endroit qu'elle attaque jusqu'à leur extrémité, ce sont toujours ceux qui ont poussé depuis le printemps. On n'y connoît point d'autre remede que de couper le bourgeon à un œil plus bas que l'endroit malade, & il s'en forme un nouveau à l'œil au-dessous. Comme cette maladie est contagieuse, & qu'elle prend d'une heure à l'autre, il faut visiter tous ses arbres plutôt deux fois le jour qu'une, & en arrêter promptement le progrès.

LA CLOQUE. Vers la fin de Mars ou en Avril, les fleurs épanouies du pêcher, ses feuilles verdoyantes, & ses bourgeons déjà alongés, offriront le spectacle brillant d'un vert naissant, lorsque d'une nuit à une autre, du matin au soir, tout ce superbe

appareil ſe trouve changé en un déſaſtre affreux. Ses feuilles liſſes & unies ſe reçoquillent ; à ce beau vert ſuccede une couleur livide, d'un brun noirâtre & rougeâtre tout enſemble. De minces qu'elles étoient, elles ont acquis ſubitement le double & le triple de leur épaiſſeur ordinaire ; difformes, repliées, elles ſont graveleuſes, raboteuſes & galeuſes. Les bourgeons dont l'écorce étoit unie & luiſante, & la figure ronde, ſont remplis de boſſes, d'inégalités, de calus ; leur groſſeur par le haut eſt du triple de celle du bas, & la gomme en découle de toutes parts. Les fruits naiſſans, dénués de l'ombrage des feuilles repliées, qui ſe ſechent, ſont à la merci des rayons du ſoleil ; & bientôt dépourvus de nourriture par la privation de leurs meres-nourrices, ils ſe fanent & tombent. Enfin les pucerons vont ſe loger dans les replis de ces feuilles brouies, & achevent de mettre le comble à la diſgrace de ces arbres infortunés.

Quelle peut être la cauſe fatale d'une métamorphoſe ſi ſubite & ſi étrange ? Le ſeul ſouffle paſſager d'un vent brûlant peut bien changer l'économie extérieure de l'arbre, & détruire cette brillante harmonie, mais non pas déranger en un moment ſon organiſation.

Je me ſuis tranſporté, lors de la cloque, en différens cantons durant nombre d'années,

pour obſerver & ſuivre cette maladie dans tous les terrains & à toutes les poſitions, comme auſſi pour recueillir les ſentimens des plus experts dans l'Art du Jardinage. Tous s'accordent à dire que la cloque eſt une maladie peſtilentielle du pêcher, l'une des plus bizarres & des plus variables de celles qui concourent à ſa perte, & ils l'attribuent à un mauvais vent. Mais ce vent pernicieux, auteur de ces déſordres, ſouffle tous les ans, & eſt accompagné des gelées meurtrieres, & néanmoins ce n'eſt pas toujours alors que cette maladie a lieu. Quelques feuilles ſont rôties, quelques bourgeons deſſéchés, certaines branches viciées meurent, nombre de fruits avortent, ceux qui ſont noués ſont grillés, ſans que tout l'arbre ſoit maltraité.

Il eſt démontré que dans un tel événement il y a un dérangement de nature occaſionné par une cauſe accidentelle qui n'a pas encore été découverte. Cet accroiſſement ſubit, tant dans les feuilles que dans les bourgeons, qui immédiatement après cette métamorphoſe, peſent deux & trois fois plus que les feuilles épargnées, n'eſt pas le ſeul effet du vent. De plus, ayant examiné au microſcope & diſſéqué ces bourgeons & ces feuilles cloquées, je les ai trouvées différemment conformées que les feuilles ſaines du même arbre. Le flux de gomme qui paroît inceſſamment dans

dans tout le vieux bois, n'annonce-t-il pas une abondance de seve mal préparée, mal cuite & mal digérée? Il faut supposer qu'il s'est fait dans la tige d'abord, ensuite dans le réservoir de la greffe, puis dans les grosses branches, & enfin dans les bourgeons une sorte de cacochymie qui a causé ce bouleversement universel, & que la seve a passé tout-à-coup dans ces parties différentes, au lieu qu'elle auroit dû y couler successivement, suivant l'ordre réglé par la Nature.

Dans les diverses observations que j'ai faites sur un événement aussi singulier, j'ai remarqué, 1°. Que malgré les paillassons, la cloque prenoit aux pêchers. 2°. Que l'exposition du couchant en étoit la plus maltraitée. 3°. Qu'elle n'arrivoit jamais durant un temps mou, brun, obscur, ni même après les pluies froides du printemps ni après certaines gelées fortes, pendant lesquelles le soleil ne paroissoit point. 4°. Je n'ai jamais vu les pêchers brouis ni cloqués lors des plus grands vents du nord & les plus froids, si ce n'est qu'ils fussent rabattus sur l'espalier par quelque toit ou bâtiment voisin, par un mur ou par une montagne. 5°. Ces vents destructeurs soufflent du midi au couchant en forme de tourbillons, & apportent avec eux des exhalaisons contagieuses, non-seulement aux plantes délicates, telles que les laitues pla-

cées sur des coftieres, les pois hâtifs, les melons & concombres avancés sur couches, mais aux plantes robustes, comme les lilas & les chevre-feuilles. 6°. La cloque n'a jamais attaqué un pêcher après ces vents de galerne, qu'ils n'aient été précédés, accompagnés ou suivis de coups passagers d'un soleil très-ardent, ou de quelque chaleur immodérée pour la saison. 7°. Elle ne prend pas toujours uniformément, souvent elle arrive tout d'un coup, d'autres fois peu-à-peu, tantôt avec la naissance même des bourgeons, tantôt lorsqu'ils sont à cinq ou six feuilles.

La cloque n'est donc qu'une indigestion en forme, causée par le contraste du froid & du chaud. Elle ne prend, comme je viens de le dire, qu'après que la terre a été durant quelque temps échauffée par la douceur des zéphirs, ou qu'après que les rayons pénétrans du soleil ont mis la seve dans un mouvement subit. Alors, par une révolution soudaine, ces vents de galerne apportent des froids morfondans qui l'arrêtent. Cette révulsion momentanée de la seve, ne lui permet pas de se préparer dans ses cribles, ni de séjourner dans les canaux propres à la digérer; elle y arrive grossiere. Elle a bien pu monter, mais s'étant morfondue en chemin, elle ne descend plus, & se jette alors dans les parties les plus voisines; savoir, l'extré-

mité des bourgeons & les feuilles vers lesquelles elle a été lancée d'abord. De-là naît le volume énorme de chaque feuille, & le gonflement des bourgeons épaissis par leur extrémité.

Les Montreuillois ne connoissent d'autre remede à la cloque, que de laisser agir la Nature sans toucher aux arbres, ni aux feuilles cloquées, qu'ils laissent tomber d'elles-mêmes. Ils comparent ces arbres ainsi maltraités à un homme attaqué d'une fluxion de poitrine, ou affoibli par d'abondantes saignées & par des épuisemens considérables, à qui on donne le temps de se remettre & de prendre de bonne nourriture, avant que d'exiger de lui aucun travail. De même pour ces sortes d'arbres, ils attendent patiemment que les nouvelles feuilles soient venues, & que les bourgeons, après s'être remis, soient suffisamment alongés pour être palissés. Les arbres se débarrassent seuls de tous les bourgeons desséchés. En 1749, nombre de pêchers de Montreuil, dont je désespérois presque, se sont remis d'eux-mêmes, & étoient en Juillet aussi pleins & aussi verts que ceux que la cloque avoit épargnés.

La cloque, disent les Montreuillois, a fait pâtir les arbres : la premiere seve qui a coulé inutilement leur a occasionné un épuisement. Leur faire alors pousser de nouveaux jets, en supprimant ou en raccour-

ciſſant les jets cloqués, c'eſt leur demander au-deſſus de leurs forces actuelles. Mais laiſſez-les ſe remettre de leurs fatigues, donnez le temps aux racines d'envoyer à la tige & aux branches de nouveaux ſucs, attendez qu'ils ſoient en état de les cuire & de les faire circuler au renouvellement de ſeve, permettez aux parties relâchées & affaiſſées, de reprendre leur jeu & leur reſſort; alors la Nature travaillant à loiſir à réparer ces accidens, les arbres ſe rétabliront peu-à-peu.

Je ne puis qu'applaudir à cette pratique qui a pour baſe un raiſonnement auſſi juſte. Néanmoins perſuadé que la Nature veut en nombre d'occaſions être aidée, & qu'elle m'a paru en avoir grand beſoin après la cloque, je penſe qu'il eſt à propos de donner aux arbres cloqués des ſecours pour l'exciter ſans la forcer. Je les laiſſe durant quelque temps ſans leur rien faire, afin que la ſeve ſe reproduiſe, & que celle qui eſt extravaſée rentre en partie pour être mieux travaillée ou ſorte tout-à-fait & ſe décharge. Ce temps ne peut être déterminé que par celui qu'emploient les arbres à ſe remettre de leur criſe, c'eſt-à-dire, quand les feuilles brouies commencent à ſe faner. Je préviens leur chute; & avant la pouſſe des nouvelles, je vais les ôter & les recueillir dans un panier pour les brûler, avec celles qui ont pu

tomber. En voici la raiſon. La cloque n'arrive jamais qu'elle ne ſoit ſuivie d'un déluge de pucerons qui s'attachent aux feuilles devenues extrêmement tendres. En laiſſant ſur terre ces feuilles remplies des œufs de tous ces petits animaux, ils ſe multiplient à l'infini l'année ſuivante, & reviennent aſſaillir les pêchers.

Après cette premiere opération, je jette à bas les bourgeons rabougris, étiques & morts, & je fais aux arbres une ſorte de taille. Les arbres ſont malades, il faut les ſoulager; ils ſont épuiſés, il faut leur fournir les moyens de prendre vigueur. Or, ſi je leur laiſſe trop de bourgeons à nourrir, combien auront-ils de peine à ſe remettre, & combien de temps s'écoulera-t-il avant leur rétabliſſement? Le reſte des bourgeons choiſis que je conſerve, profite d'autant qu'ils ſont en moindre quantité. C'eſt ainſi qu'en 1749 j'ai conduit une infinité de pêchers, & j'ai eu la ſatisfaction de les voir rétablis un mois plutôt que ceux de Montreuil.

Autour du pied de ces arbres, je mets du terreau; s'ils ont été fumés, j'y jette un peu d'eau. Je répare de cette façon leurs pertes & leur épuiſement, & je leur donne le moyen d'agir plus promptement. Je ne dirai point qu'après l'enlevement de toutes les feuilles cloquées, un labour eſt eſſentiel.

La cloque ne se borne pas aux effets dont j'ai fait la triste peinture, elle étend sa malignité sur la pousse de l'année & sur le fruit, comme sur celle des années suivantes. D'abord elle fait avorter à chaque bourgeon cloqué tous les yeux du bas jusqu'à la quatrieme & cinquieme feuille, & par conséquent nulle espérance de fruit à la taille prochaine, qu'on est obligé d'allonger à ceux des yeux qui ont poussé après coup.

Une autre suite non moins fâcheuse de la cloque est l'avortement de tous les boutons à fruit des bourgeons. En faisant tomber leurs feuilles elle les force d'ouvrir leurs boutons pour en reproduire de nouvelles, & cette réproduction ne peut se faire qu'aux dépens de la substance de chaque œil, qui dès-lors étant altéré, n'est plus en état de donner du fruit pour l'année suivante. Aussi ne doit-on compter d'en avoir qu'à l'extrémité de quelques branches.

Plus d'une année un pêcher se ressent des suites de cette maladie. Après sa guérison, il perce à travers la peau en différens endroits, & fait éclore des gourmands ou des branches adventices, dont j'ai tant de fois parlé. Un Jardinier entendu taille d'année en année le plus long qu'il lui est possible sur ces sortes de branches, les étend, & rabaisse insensiblement

les autres ſur leſquelles il rapproche ſon arbre.

LA BRULURE du pêcher par la tige, la greffe & les branches, n'eſt que trop commune ; on en ignore le principe, qu'on dit être le ſoleil en été. Il eſt étonnant que l'inutilité des préſervatifs employés pour s'en garantir, n'ait pas déſabuſé du préjugé généralement adopté à cet égard.

Dès la cinquieme & ſixieme année que le pêcher eſt planté, ſur-tout à l'expoſition du midi, l'écorce de ſa greffe commence à ſe rider, inſenſiblement elle ſe durcit & ſe ſeche. Les pluies & les humidités qui pénetrent dans ces gerçures, jointes à l'impreſſion des rayons du ſoleil, font écailler cette écorce qui ſe détache & tombe enfin en pourriture. Au bout de quatorze ou quinze ans, un pêcher qui doit être dans la vigueur de ſon âge, n'eſt plus qu'un ſquelette.

Aux autres expoſitions la même choſe arrive à la tige & aux groſſes branches, mais avec quelques différences. Les parties en face du midi, qui ſont d'ordinaire de figure ronde comme toutes les branches, s'affaiſſent & s'aplatiſſent dans la ſuite conſidérablement. Si on leve l'écorce en cet endroit, on la trouvera tellement collée ſur le bois, qu'on aura de la peine à la détacher, tandis qu'à cette même branche l'écorce de derriere eſt ronde, gonflée

comme les autres, pleine de seve, & quitte aisément le bois. Levez avec la serpette l'écorce à l'endroit où le soleil du midi la frappe, vous la trouverez d'un jaune pâle, au lieu que par derriere, elle a sa verdeur ordinaire. Considérez également les moyennes branches & les grosses; le devant & le côté qui répond au midi, sont toujours desséchés. Toutes les fois néanmoins que la brûlure fait des progrès, elle s'étend aux parties malades, sans qu'on puisse trop faire cette distinction. Mais regardez celles qui commencent à brûler dans les pêchers, & à quelque exposition que ce soit, vous les verrez desséchées à l'endroit où chacune d'elles répond au midi, & non ailleurs.

Ces faits une fois établis, je prétends que la cause principale de la brûlure du pêcher n'est point le soleil en été dans son midi, mais le froid de la gelée des hivers; & que si le soleil y concourt, ce n'est que comme cause accessoire & instrumentale.

Avant que d'embrasser un sentiment si opposé à celui de tout le monde, j'ai pris plusieurs précautions pour garantir mes pêchers de la brûlure, telles que d'entourer leur tige de paille, de toile cirée, d'écorce d'arbre, de planches & de douves. Toutes ces tentatives, loin de les préserver de cette maladie, leur ont attiré un déluge d'insectes & de vermine, qui s'y

trouvoient d'autant plus à l'abri, qu'on ne s'aviſoit point d'aller les y chercher. Enfin dans une forte gelée, au mois de Janvier, lorſque le ſoleil à l'heure de midi étoit dans ſon plus grand éclat, j'apperçus un ancien pommier que j'avois laiſſé pour me donner du fruit, en attendant que mes jeunes plans fuſſent en état de m'en fournir; je l'apperçus, dis-je, tout mouillé. Un coup de vent du midi l'avoit courbé vers le nord par le bas de ſa tige. Je reconnus que cette humidité, qui avoit auſſi trempé la terre de deſſous, étoit de ces frimas blancs que la nuit, durant l'hiver, ſe plaît à verſer ſur tous les végétaux, & que le ſoleil fait fondre alors malgré la fraîcheur de l'air. Sur les trois heures après midi, je vis que ce pommier étoit incruſté en face du midi d'une couche de verglas épaiſſe d'un demi-pouce, depuis le commencement de ſa courbure juſqu'en-bas. Très-ſain du côté du nord, il étoit carié fort avant du côté du midi, à l'endroit où ſe trouvoit cette incruſtation. Je réitérai la même obſervation durant trois jours, au bout deſquels, quand les frimas furent fondus, j'enlevai avec une éponge toute cette humidité dans la partie cariée de l'arbre. Après des inciſions faites juſqu'au vif, j'en remplis la cavité avec de la bouſe de vache que j'entourai de linge & que je couvris d'une planche.

Cette découverte me fit penſer à mes eſpaliers, ſur leſquels je fis les mêmes remarques & auxquels j'appliquai les mêmes remedes. Il n'y eut plus de brûlure à mes arbres dès cette année, ni les ſuivantes. 1°. Si elle avoit pour principe la chaleur exceſſive du ſoleil en été, mes jeunes arbres avec tous les préſervatifs dont j'ai uſé pendant nombre d'années, auroient dû être exempts de cette maladie. Or, ils ont également brûlé; il faut donc admettre une autre cauſe de la brûlure que le ſoleil 2°. Il n'y a perſonne qui ne convienne que la glace appliquée ſur l'écorce du pêcher, gele la ſeve qui n'eſt qu'une eau fort limpide. Elle doit, ainſi que tous les liquides qui gelent, perdre ſa ſaveur & ſes propriétés. Les pointes des ſels & des acides dont elle eſt compoſée, doivent être émouſſées par l'effet de la congélation, d'où il réſulte un dérangement dans les organes de la végétation, & un dommage conſidérable pour l'arbre. 3°. L'écorce étant flétrie & deſſéchée, la partie ligneuſe & même la moëlle doivent s'en reſſentir. Coupez quelques-unes de ces branches, quoiqu'elles ne ſoient pas mortes, vous trouverez leur moëlle noire. Durant les années où la gelée a été longue & forte, lorſque le ſoleil a beaucoup lui en hiver, la moëlle des petites branches eſt de couleur jaune, qu'une nouvelle ſeve jointe à

la vigueur de l'arbre fait enſuite diſparoître. 4°. Ne ſont-ce pas les faux-dégels qui gâtent les biens de la terre ? Ils ne font auſſi que trop de ravages ſur les parties des arbres tant de fois dégelées & regelées. 5°. Tout le monde convient que la gelée mord davantage ſur l'eau chaude que ſur la froide. Eſt-il étonnant que le ſoleil échauffant les frimas ſur la tige & ſur les branches du pêcher, puis ſe retirant preſque auſſi-tôt, cet arbre ſi poreux ſoit engourdi & pénétré du froid. 6°. Il n'arrive que trop ſouvent à la vigne & aux autres végétaux d'être gâtés lorſqu'il gele au printemps, & que le ſoleil paroît enſuite. 7°. Si cet aſtre, durant l'été, brûloit les pêchers, tous devroient l'être dès la premiere ou ſeconde année, temps où ils ſont plus tendres, où ils ont l'écorce moins épaiſſe, & où ils ont moins de ſeve & d'humidité radical, que quand ils ont pouſſé en terre de profondes racines. 8°. Enfin, qu'on examine tous les arbres qui furent gelés en 1709, on reconnoîtra qu'ils ſont dépouillés de leur écorce & cariés en face du midi, tandis qu'ils ſont fort ſains du côté du nord, d'où venoit le froid apporté par un vent violent. Cette brûlure ne doit donc être attribuée qu'à la fonte ſucceſſive des frimas & des neiges que le ſoleil occaſionne, & qui eſt ſuivie d'une nouvelle congélation. Je conviens que

durant l'été l'impreſſion des rayons du ſoleil ſur l'écorce attendrie par ces congélations réitérées, rend l'exfoliation plus facile, mais pour lors elle fait le même effet que les pluies & les humidités de cette ſaiſon.

Les remedes convenables à la guériſon de la brûlure regardent la tige, la greffe, & les groſſes branches ſaillantes, ſur leſquelles les incruſtations des frimas fondus, convertis en verglas, s'attachent après que le ſoleil a diſparu. A meſure qu'il les fait fondre, ils coulent de toutes les parties ſupérieures de l'arbre ſur la tige. Celle des nains eſt communément plus maltraitée, dépouillée de ſa peau & deſſéchée, parce que l'humidité & la fraîcheur de la terre dont elle eſt plus voiſine, influent beaucoup ſur la congélation de ces frimas fondus.

Pour s'oppoſer à leurs ravages, voici deux moyens que j'ai conſtamment éprouvés. Le premier conſiſte à appliquer les paillaſſons ſur les arbres, ſoit dans les temps nébuleux avant la neige, ſoit lorſque le ſoleil darde vivement ſes rayons durant les fortes gelées. J'ai expliqué plus haut la façon de les fabriquer & de les poſer. Le ſecond eſt d'ôter avec un petit balai de plumes de volaille les frimas de la nuit & les neiges, en houſſant l'arbre du haut-en-bas, ſur-tout à l'expoſition du midi,

avant que le ſoleil puiſſe les faire fondre. Je ne parle ici que des gelées fortes & à glace, durant leſquelles les frimas fondus peuvent former des incruſtations de verglas. Lorſqu'ils fondent d'eux-mêmes, ou par la chaleur du ſoleil durant une gelée médiocre, ils tombent à terre, où ils ſont pompés par l'air & ſéchés par le ſoleil. Je puis aſſurer qu'avec ce dernier expédient dont il ne faut point ſe faire une chimere, les boutons de mes arbres ne ſe ſont point reſſentis de la gelée : leurs branches, leur greffe & leur tige n'ont point été incruſtées de glace, & ils ont été conſéquemment préſervés de la brûlure. Quand on voit que l'extrémité des branches eſt noire, il eſt inconteſtable que celle des racines l'eſt auſſi. On les raccourcit alors juſqu'à l'endroit où elles ſont vives, en obſervant d'ailleurs les précautions que j'indiquerai en parlant de la viſite des racines par rapport à la jauniſſe.

LA JAUNISSE, maladie commune à tous les végétaux, les attaque en différens temps de leur pouſſe, & ſouvent lorſque leur verdure ne fait que d'éclore Elle eſt ſuivie de la chute prématurée des feuilles, & d'un changement total dans l'arbre. Sa peau s'aplatit & ſe reſſerre contre la partie ligneuſe, elle jaunit en dedans ſeulement, & devient d'un pâle blafâtre : enfin la partie de la ſeve qui l'imbibe tant dans les

branches de la pouſſe précédente, que dans les bourgeons de l'année, ſe ſeche & tarit peu-à-peu. Cette maladie attaque juſqu'à la moëlle qui, après avoir jauni, noircit. Les boutons à bois & à fruit travaillés imparfaitement, ſont petits & mal nourris. Les rameaux chétifs & maigres ſechent par le bout, & leur extrémité noircit, comme s'ils avoient paſſé par le feu. Les branches privées de cette ſeve abondante, principe de leur élaſticité, ſe caſſent facilement & cedent au moindre effort. On n'y voit plus cet humide qui leur eſt ordinaire; & ſi l'arbre a rapporté des fruits, ils ſont jaunâtres, petits & d'un goût fade.

La jauniſſe prend quelquefois en vingt-quatre heures, quoique d'ordinaire elle ſe prépare de loin : les feuilles des arbres pâliſſent, ſe replient & jauniſſent tout-à-fait. Les jeunes & les vieux, les foibles & les vigoureux en ſont également attaqués; nul terrain, nulle expoſition n'en peuvent garantir, ſa durée n'eſt point fixe : elle décide communément du ſort de l'arbre, quand elle eſt à un certain point, & qu'elle a été négligée.

Après avoir viſité les racines de quantité d'arbres atteint de la jauniſſe, j'ai trouvé que dans pluſieurs cette maladie venoit du vice de la terre qui n'avoit point de fond, & que les racines avoient gagné le tuf, le ſable,

la craie ou la glaiſe, & étoient devenues noires par le bout, comme ſi elles euſſent paſſé par le feu. J'ai mis alors en œuvre les remedes preſcrits dans ma premiere partie.

D'autres fois, j'ai vu quantité de ces gros vers blancs qui ſe tranforment en hannetons, & qui avoient rongé les moyennes & les petites racines, endommagé l'écorce des groſſes, & mangé le chevelu. Au lieu de découvrir toutes les racines à la fois, je les prends alors par parties, & à meſure que je les viſite & que je les taille, je les recouvre de terreau onctueux ou de fumier bien conſommé. Je les fais enſuite arroſer amplement avec de l'eau de fumier juſqu'à ce que les arbres aient repris vigueur. Cette opération faite néceſſairement dans un temps où les racines ne doivent point être miſes à l'air, m'oblige à couvrir durant le jour ces arbres, avec des paillaſſons que j'ôte le ſoir.

Fouillant au pied de quelques poiriers de bon-chrétien d'hiver, je trouvai de pareils vers dans leur tronc, qui avoient pénétré juſqu'à la moëlle & gagné à la hauteur de huit à neuf pouces. Je fis avec un ciſeau, une ouverture au tronc, à l'endroit par lequel le gros vers étoit entré, ouverture que je conduiſis à trois pouces en avant dans le corps de l'arbre. Après avoir détruit cet animal dangereux, je rendis la plaie de l'arbre unie, & j'en remplis toute

la capacité d'onguent de Saint-Fiacre, dont je la couvris pareillement. L'arbre ayant été enſuite beaucoup ſoulagé tant à l'ébourgeonnement qu'à la taille, fut remis parfaitement, & la plaie fut couverte au bout de trois ans.

Quand je voyois que les taupes & les mulots avoient mis à jour les racines de mes arbres, & qu'enſuite la ſéchereſſe les avoit pénétrées, j'employois le changement de terre, les engrais, les labours après des pluies, ou le ſoir après des arroſemens faits durant le jour, j'y jetois de l'eau de fumier, ou de mares bourbeuſes. Avec ces précautions, qu'aucun Jardinier ne s'aviſe de prendre, j'ai conſervé quantité d'arbres attaqués de la jauniſſe.

Voici la compoſition d'un bouillon très-efficace pour la guériſon de cette maladie.

Prendre une couple de ſeaux d'eau & les mettre dans un bacquet, y jéter ce qui ſuit :

Crottin de cheval, la valeur d'un demi-boiſſeau mis en miette & pulvériſé.

Crottin de mouton, auſſi pulvériſé, plein les deux mains.

Bouſe de vache, environ un demi-boiſſeau, bien délayée.

Autant de terreau gras & vif.

Commencer par mêler le tout enſemble, puis le jeter dans le bacquet & le bien délayer.

Faire un baſſin autour de l'arbre, à un pied du tronc, ôter la terre juſqu'aux premieres racines, & verſer le tout dans la jauge. Quand l'imbibition eſt faite, remettre la terre afin que rien ne s'évapore. On réitere ſi un bouillon ne ſuffit pas, ce qui eſt fort rare.

L'eau des lavures de vaiſſelle qu'on a laiſſé fermenter ſuffiſamment dans des bacquets eſt auſſi une excellente fomentation au pied des arbres jaunes, ſur les premieres racines deſquels on la répand. Cette eau, ainſi que celle priſe dans les puiſarts des cuiſines, eſt merveilleuſe pour la jauniſſe des plantes étrangeres, telles que les orangers.

Dans les grandes ſéchereſſes, qui occaſionnent ſouvent la jauniſſe, il faut arroſer amplement. Quelquefois j'ai trouvé au pied des arbres des fourmilieres, & des fourmis jaunes, que j'ai détruites avec les remedes qui ſeront indiqués à la fin de cette partie.

La jauniſſe qui peut ceſſer en quinze jours, dure auſſi le reſte de l'année juſqu'au printemps ſuivant, qui eſt le plus ſouvent ſon terme. Les remedes ont alors produit leur effet. Les nouveaux ſucs, après avoir été portés dans toutes les parties de l'arbre, ont remplacé l'humeur viciée dont elles étoient imprégnées. Il eſt une eſpece de jauniſſe qu'on peut qualifier de mortelle, quand cette humeur a tellement gagné &

détérioré les organes des végétaux par ſon long ſéjour, que toute la maſſe de la ſeve eſt gâtée. L'unique remede eſt de replanter. On s'apperçoit que le mal eſt incurable, lorſqu'il réſiſte à tous les remedes indiqués ci-devant.

LA ROUILLE a pris ce nom de certaines taches brunâtres, de la couleur du fer rouillé, qui ſe forment ſur les feuilles & ſur les branches de la pouſſe nouvelle. Elle eſt plus ordinaire aux arbres de fruits à pepin qu'à ceux à noyau, elle attaque communément les pruniers en eſpaliers, & le pêcher n'en eſt pas exempt. Voici comment elle ſe forme. La ſurface mince & légere des feuilles eſt alors enlevée, & au lieu de ce beau vernis & de cette verdure fraîche, on apperçoit une couleur livide : elles deviennent raboteuſes & rudes au toucher, elles ſont enſuite à jour comme un rézeau. Les bourgeons de l'année deviennent graveleux ; leur écorce eſt un peu brunâtre, & conſéquemment contuſe & endommagée.

La cauſe de la rouille eſt quelquefois la même que celle de la jauniſſe, & on emploie auſſi les mêmes remedes. Souvent elle eſt occaſionnée par un principe étranger qu'il faut chercher. Plus extérieure qu'intérieure, ſon ſiege eſt dans les feuilles & ſur l'écorce des arbres, dans les feuilles des plantes & des fleurs. Elle affecte rarement, comme la jauniſſe, les parties nobles des végétaux.

Une des plus fâcheuſes ſuites de cette maladie eſt la chûte des feuilles ainſi corrodées, à la place deſquelles l'arbre eſt forcé d'en produire d'autres ; ce qui ne peut ſe faire qu'aux dépens du bouton à fruit, qui dès-lors avorte pour l'année ſuivante.

Il faut diſtinguer deux ſortes de rouille, ſur-tout dans le pêcher, l'une qui naît d'un dérangement intérieur & d'un vice de la ſeve, l'autre qui a pour principe des cauſes extérieures.

La premiere eſt produite par le dérangement même de la ſaiſon. En 1751, la pluie dura preſque depuis le mois de Janvier juſqu'en automne, & à l'exception d'une douzaine de jours fort chauds vers la fin de Mai, on ſe chauffa juſqu'au mois d'Août, & les nuits pendant l'été furent extrémement fraîches. Ces humidités ſucceſſives & réitérées, ces contraſtes de chaud & de froid arrêterent la ſeve au point qu'on ne vit jamais une rouille ſemblable à celle de 1751. L'effet de cette maladie fut la chute prématurée des feuilles ; & par l'abondance d'une ſeve mal cuite, les yeux ou boutons deſtinés à fleurir l'année ſuivante, s'ouvrirent tous & pouſſerent des branches chiffonnes. Je remarquai que la plupart des melons furent gercés, fendus, ouverts & fort mauvais. Les prunes, ſur-tout celle de monſieur, furent dans le même cas. Ce qu'on put faire de mieux alors, fut de

donner de l'air au pied des arbres, en fouillant la terre & en découvrant leurs premieres racines.

L'autre eſpece de rouille qui a pour principe des cauſes extérieures, vient de l'éroſion ou de l'enlevement de l'épiderme des feuilles. On ne peut l'attribuer qu'à des animaux dont il fait la pâture durant la nuit. La Nature s'efforce de produire cette partie enlevée de deſſus la feuille; mais comme elle ne peut la réparer dans le même état où elle étoit originairement, la feuille ainſi rongée prend une couleur brunâtre livide.

Après avoir long-temps réfléchi ſur la cauſe de cette maladie, j'imaginai que les fraîcheurs de la nuit y contribuoient, ainſi que les brouillards, les roſées & les humidités; j'allai dans cette idée viſiter ſur le minuit avec de la lumiere ceux de mes pêchers qui en étoient le plus attaqués. C'étoit vers la mi-Mai. Je trouvai une avant-pêche couverte de petits perce-oreilles qui en rongeoient le feuillage, & qui avoient entamé nombre de fruits les plus avancés. A l'aſpect de la lumiere, tous ces animaux firent une prompte retraite. Je vis en outre beaucoup de limaçons, la plupart gros comme des pois & des noiſettes, je les ſaiſis aiſément. Je continuai cette chaſſe nocturne, & je m'apperçus bientôt de ſes effets, non-ſeulement par la beauté du feuillage de mes arbres, mais par l'intégrité de mes chaſ-

ſelas & de mes muſcats, qui tous les ans étoient entamés à meſure qu'ils tournoient.

Lorſque cette rouille des feuilles & des branches tire ſon origine de la ſéchereſſe & d'un défaut de ſeve, on peut la faire ceſſer par le moyen des arroſemens. Le ſoleil, durant les grandes ardeurs de l'été, rôtit peu-à-peu la ſuperficie des feuilles dont il pompe l'humide radical. Alors elles ſe ſechent en-deſſus, & il n'en reſte, pour ainſi dire, que la carcaſſe, elles bruniſſent & tombent. Je les ai vu rouillées par les coups réitérés de la grêle; & par l'agitation continuelle des vents fougueux, devenir toutes brunes à force de meurtriſſures & de contuſions.

La rouille eſt ordinaire à beaucoup de légumes, tels que le céleri, la laitue, la chicorée: je l'attribue au vice des arroſemens, lorſqu'on répand deſſus des eaux croupies ou trop fraîches durant les grandes chaleurs, ou au défaut de la terre trop légere, & incapable de réparer par de nouveaux ſucs la tranſpiration des plantes.

La maladie nommée LE BLANC, LE MEUNIER ou LA LEPRE, parce que les branches qui en ſont attaquées deviennent toutes blanches, déconcerte les plus grands Maîtres de l'Art, qui n'ont pu encore y trouver de remede. Dès la fin de Juin, & durant les mois de Juillet & d'Août, juſqu'en Septembre, il ſe forme à l'extrémité des

bourgeons, aux feuilles & aux rameaux, ainſi qu'au fruit même, un duvet blanchâtre aſſez reſſemblant à la chanciſſure qui paroît ſur les viandes cuites, & trop long-temps gardées. Cette matiere cotonneuſe arrête la tranſpiration des arbres, & les prive des bienfaits de l'air.

En ſuivant la lepre dans ſon commencement, dans ſes progrès & dans ſa fin, j'ai remarqué :

1°. Que ce duvet blanchâtre attaquoit d'abord l'extrémité du rameau. Toutes les maladies qui affligent les arbres, commencent du bas en haut, à meſure que la ſeve viciée y eſt portée. Dans celle-ci, au contraire, l'humeur prend d'abord à la cime du bourgeon ; ce groupe de feuilles qui en termine la pouſſe commence à blanchir, puis elle deſcend inſenſiblement vers le gros du rameau, & ſe communique aux feuilles, à la peau, aux yeux, au fruit, & ſouvent au vieux bois. Toute la capacité de l'arbre en eſt tellement infeſtée, qu'il devient farineux. Les ſuites en ſont funeſtes pour l'année ſuivante : il n'y a pas de fruit à eſpérer ſur aucune des branches qui en ſont attaquées, à cauſe de la chûte prématurée des feuilles qui n'ont point le temps de travailler la ſeve pour la faire paſſer au bouton endommagé lui-même par cette humeur deſſéchante.

2°. Les pruniers, les abricotiers, &

tous les végétaux ſont ſujets à la lepre; mais plus rarement & plus légérement, à proportion de leur délicateſſe.

3°. Il en eſt de cette maladie comme de la jauniſſe; elle ne prend pas toujours à toutes les parties de l'arbre à la fois, & ne nuit qu'aux bourgeons qui à la taille ſont jetés à bas ou taillés fort court, ſi on eſt obligé de les conſerver.

4°. Elle attaque également toutes ſortes de pêchers en tous lieux. Ceux qu'on arrête par les bouts qu'on rogne & qu'on pince, en ſont bien plus maltraités, ainſi que les arbres couverts de mouſſe, de bois morts, de chicots, de chancres & de plaies non panſées.

5°. Cette maladie eſt tellement contagieuſe, que les bourgeons de l'arbre le plus ſain, placé à côté d'un autre qui en eſt attaqué, ne tardent point à être couverts de lepre. Il eſt vrai qu'elle n'y fait pas le même progrès, mais elle ne laiſſe pas de s'étendre.

6°. L'humeur, principe de ce duvet blanc dans le pêcher, vient d'une ſeve mal cuite & mal préparée, qui filtre à travers les toupillons de feuilles dont chaque bourgeon eſt couronné, & qui ſont plus petites que celles des yeux inférieurs.

Elle commence à diſtiller de ces dernieres & de l'écorce du bourgeon, comme une humidité gluante qui colle tant ſoit peu les doigts. Son principe eſt la gomme qui

flue des feuilles où elle eſt différemment modifiée, plus amincie, plus déliée que dans les grands réſervoirs de la ſeve.

Je ſuppoſe que la ſeve, après avoir monté facilement, trouvant ſes paſſages fermés à ſon retour, eſt obligée de fluer au dehors, & qu'étant déplacée elle produit les mêmes ravages dans les plantes que le ſang dans nos corps en ſemblable occaſion. Elle ne flue point par bouillons comme l'autre gomme dont j'ai parlé ci-devant, mais par petites parcelles minces & ſuperficielles. D'abord frappée de l'air, coagulée enſuite, & aplatie ſur les feuilles & ſur la peau, elle ne tarde pas à être deſſéchée par le hâle, les vents & le ſoleil. Le tiſſu de cette humeur viſqueuſe & gluante, m'a paru au microſcope comme un amas de petites parties filandreuſes & collées les unes ſur les autres. Je ne puis mieux les comparer qu'à certains duvets cotonneux que la Nature forme ſur les feuilles & les fruits du coignaſſier, & ſur les feuilles des raiſins, que pour cette raiſon on nomme auſſi *meunier*.

7°. Les arbres attaqués de la lepre en Juin & au commencement de Juillet, ſe remettent au renouvellement de ſeve. A la fin de Juillet & en Août, au contraire, temps où la ſeve eſt amortie & où le ſoleil va en rétrogradant, ils ſe dépouillent de leurs feuilles, dès-lors les yeux ou boutons

tons avortent pour l'année ſuivante. Il faut à la taille avoir une attention particuliere au choix du bon bois, afin de ne l'aſſeoir que ſur celui qui eſt le plus franc.

Cette lepre, dont je parle, ne doit pas être confondue avec le blanc qui ne prend qu'aux feuilles du pêcher lors des chaleurs durant les grandes ſéchereſſes. Vers le mois d'Août & au commencement de Septembre, il eſt des coups de ſoleil qui frappent vivement les feuilles de certains pêchers dont la ſeve n'eſt pas aſſez abondante pour ſuffire à la diſſipation qui s'en fait, quand le ſoleil enleve toute leur ſubſtance, & pompe leur humide radical. Ces feuilles paroiſſent alors toutes blanches à l'endroit du deſſus qui répond au ſoleil, tandis que le deſſous eſt vert comme à l'ordinaire. Elles peuvent ſe remettre juſqu'à un certain point, en baquetant de l'eau avec la main pour les humecter, & en arroſant les tiges. Ce blanc n'eſt pas dangereux, en ce que le bouton eſt tout-à-fait formé, & qu'on n'a point à appréhender la chute des feuilles, ni leur production forcée.

J'ai dit que la lepre du pêcher eſt une ſeve appauvrie & dépouillée de ſon baume, qui étant portée trop abondamment vers l'extrémité des bourgeons, n'a plus de jeu pour deſcendre à cauſe des obſtructions qui l'en empêchent, & eſt obligée de ſe dégorger autour des feuilles & de la branche par

la nouvelle ſeve qui la pouſſe & qui flue tant qu'elle ne trouve point de conduits pour ſe renfermer. Il faut donc pour l'arrêter & la fixer, lui en former de nouveaux où elle puiſſe être digérée, & par conſéquent dans le cas préſent, pincer & arrêter les branches & les bourgeons attaqués de la lepre, auſſi-tôt qu'elle commence, & les couper à trois ou quatre yeux plus bas que leur extrémité d'en-haut, afin qu'il s'y forme un nouveau bourgeon dont les pores libres & plus ouverts donneront lieu au flux & reflux de la ſeve. En retranchant cette partie ſupérieure qui eſt viciée, vous coupez court infailliblement à l'humeur gangreneuſe. Cet expédient employé dès la naiſſance du mal m'a toujours réuſſi.

Lorſqu'on rabaiſſera ces branches, on obſervera de ne les point caſſer, mais de les couper proprement proche d'un œil, & de ſoulager beaucoup l'arbre à l'ébourgeonnement, en ſorte que ſi une branche de la taille du printemps en a pouſſé cinq ou ſix, on n'en laiſſera qu'une ou deux. Au moyen de cette ſuppreſſion, l'arbre ſera plus en état, & de fournir à la circulation de la ſeve dans les rameaux qu'on laiſſe, & d'en produire de nouveaux à la place de ceux qui auront été raccourcis. L'année ſuivante la taille ſe fera très-courte ſur du bois choiſi & en petite quantité.

Perſonne n'eſt plus oppoſé que moi à

la mutilation des bourgeons par le bout ; plus d'une fois dans cet ouvrage je m'éleve contre cette pratique dangereuſe, mais dans le cas de néceſſité toutes les regles ſont obligées de plier. Ceux qui laiſſent leurs arbres attaqués de la lepre, ont le chagrin de les perdre. Si par ma méthode les yeux avortent à cauſe des nouvelles pouſſes que je les oblige de produire, j'ai du moins l'avantage d'arrêter le cours de la gangrene, & d'avoir pour l'année ſuivante des yeux qui peuvent me donner du fruit.

Les autres maladies du pêcher ſont les fentes & les fluxions, la brûlure de l'extrémité des branches, le deſſéchement des racines, leur brûlure par le bout, leur chanciſſure & leur pourriture. Elles naiſſent toutes ou de la quantité ou de la diſette de ſeve.

Lorſqu'un arbre eſt très-abondant en ſeve, ſon écorce ne pouvant plus contenir l'exceſſive quantité des ſucs nourriciers, ſe fend quelquefois le long de la tige du haut en bas, & dans les groſſes branches, de telle ſorte que ſe ſéparant en deux, elle met à jour la partie ligneuſe ; & le bois couvert auparavant de ſa peau & imbibé d'une humidité nourriſſante, ſe trouve à ſec en cet endroit. Cette peau s'entr'ouvre ſouvent de trois & quatre lignes ; l'air alors, le ſoleil, les pluies, les gelées, dilatent & font gercer les deux parties de la peau

séparées l'une de l'autre. Par cette ouverture qui imite, lorsqu'elle se fait dans les gros arbres, le bruit d'un coup de pistolet, la seve s'évapore & flue jusqu'à la réunion des parties. La gomme y arrive, suivie de la carie & du desséchement de la peau, qui operent des chancres par la suite.

Si l'on n'a pas soin d'aider la Nature à fermer ces ouvertures, quantité de pucerons & de vermine de toute espece s'y établissent pour l'été, & en font leur quartier d'hiver. D'autres animaux non moins nuisibles, tels que les cloportes, les bêtes à cent pattes, & les vieux papillons qui se choisissent eux-mêmes leur tombeau, picotent sans cesse la peau de l'arbre avec leurs petites pinces tranchantes, ou leurs trompes pointues, & rendent inutiles tous les efforts de la Nature, pour refermer une plaie qu'elle s'est faite elle-même. Les oiseaux qui font leurs délices de cette peuplade d'animaux, percent avec leur bec aigu cette peau mince & déliée, tant pour se nourrir de ses sucs, que pour détacher les œufs qui y sont déposés. Ces divers renouvellemens de plaies occasionnent un nouveaux flux de seve & une nouvelle gomme. Pour comble d'infortune, le retour de l'hiver devance la guérison de ces plaies, & y introduit par le souffle des vents les humidités morfondantes : au printemps l'écorce s'exfolie ; telle est l'origine de la paralysie de la tige &

des groſſes branches, des chancres & ſouvent de la mort des rameaux & de l'arbre même.

Par toutes ces fentes la Nature ne ſemble-t-elle pas nous inſtruire & nous preſcrire ce que nous devons faire ? Le Jardinier fidelle à ſa voix recourt à l'opération de la ſaignée & au topique ordinaire qu'il recouvre avec des lattes retenues par des oſiers. C'eſt l'unique moyen de détourner des arbres tant de maux réſultans de ces ouvertures non-refermées. On a vu plus haut la maniere de la faire.

La brûlure de l'extrémité des branches eſt plus fréquente aux arbres de fruits à pepin qu'à ceux à noyau. Elle conſiſte dans le dépouillement prématuré des feuilles, & dans une noirceur qui paroît au bout des branches. Trois ſortes de pêchers en ſont attaqués : les vieux ſur leur retour, les jeunes qui ſont épuiſés, & tous ceux dont les racines ont atteint le tuf. Ces marques noires qui ſe forment au bout des bourgeons m'ont paru comme autant de petits chancres occaſionnés par l'appauvriſſement & la diſette des ſucs nourriciers. Leur effet eſt la maigreur des bourgeons, des yeux & des boutons ; les feuilles deviennent petites & maigres ; le fruit rare & médiocre annonce que les racines ſont également noires par leur extrémité. Les arbres jeunes & vigoureux ſe guériſſent par le renouvelle-

ment & le changement des terres, par des engrais & une taille fort courte durant quelques années.

Le desséchement des racines, leur brûlure par le bout, leur chanciſſure (1) & leur moiſiſſure ne ſont pas faciles à guérir, quand ils ſont invétérés. La diſette de ſeve en eſt la cauſe. Comme elle eſt interne on ne peut que la conjecturer. Le Jardinier vigilant fouille au pied de ſes arbres & va d'abord à la ſource du mal. Lorſqu'il s'apperçoit que les racines ſont noires par le bout, il les retaille juſqu'à l'endroit où elles ſont vives & ſaines, il arroſe, il fume, il change la terre, il la ſonde auparavant pour voir ſi elle a du fond, en un mot, il n'omet rien de ce que j'ai preſcrit en pareille occaſion. Si les racines ſont chancies au point que l'arbre ſoit déſeſpéré, il ſe réſout à replanter.

Cet examen ne doit point être remis au temps de la chute des feuilles, lorſque le bois eſt amplement aoûté. Les arbres paroiſſent alors fort ſains, à l'exception de ceux qui ne pouſſent plus, des rabougris, des chancreux, des gangrenés. Mais il en eſt

(1) Ce ſont de véritables plantes; vues au microſcope, on y diſtingue des racines, des tiges, des rameaux & des fleurs. Nombre de Savans & de Curieux les ont apperçus.

qui font des pouſſes équivoques, qui donnent chaque année des apparences trompeuſes, & dont le dépouillement des feuilles arrive avant le temps marqué. Toutes ces obſervations doivent être faites vers les mois d'Août & de Septembre, lorſque la ſeve commence à ſe modérer dans ſon mouvement, ſoit pour donner à chacun leur traitement convenable, ſoit pour la replantation.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES ET TITRES

Du Tome premier.

CHAPITRE PREMIER. *Du Jardinage en général*, pag. 1

CHAP. II. *Du Jardinage considéré du côté de l'esprit*, 27

CHAP. III. *Du Jardinage considéré du côté de l'opération*, 47

CHAP. IV. *Des diverses pratiques usitées dans le Jardinage*, 55

DISCOURS *sur Montreuil*, 97

LE PÊCHER

Et les autres Arbres considérés dans leur premier âge.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Description du Pêcher, son gouvernement commun aux autres arbres.* 121

CHAP. II. *Des différentes sortes de greffes & de celle du Pêcher en particulier*, 127

CHAP. III. *Des terres propres au Pêcher, & des moyens de corriger celles qui ne lui conviennent point,* 140
CHAP. IV. *De la plantation des arbres fruitiers,* 151

LE PÊCHER

Et les autres Arbres considérés dans le second âge, ou leur jeunesse.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Des Abris,* 177
CHAP. II. *Des Espaliers & des Expositions,* 183
CHAP. III. *De la façon de former le Pêcher & des divers ordres de ses branches,* 189
CHAP. IV. *Diverses Pousses du Pêcher durant ses premieres années.* 207
CHAP. V. *De la Distribution proportionnelle des Branches,* 213

LE PÊCHER

Et les autres Arbres considérés dans leur âge formé.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *De la Taille,* 247
CHAP. II. *Suite de la Taille, du temps de la faire, & des Buissons,* 259

CHAP. III. *De la maniere de convertir les Gourmands en Branches fructueuſes*, 275
CHAP. IV. *Divers expédiens pour former les Arbres & leur faire rapporter du fruit*, 294
CHAP. V. *De l'Ébourgeonnement*, 314
CHAP. VI. *Du Paliſſage*, 329

LE PÊCHER

Et les autres arbres conſidérés dans leur vieilleſſe.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. *Des moyens de renouveler les vieux Pêchers*, 345
CHAP. II. *Des défauts naturels du Pêcher*, 360
CHAP. III. *Des maladies du Pêcher qui lui ſont communes avec les autres arbres*, 368

Fin de la Table.

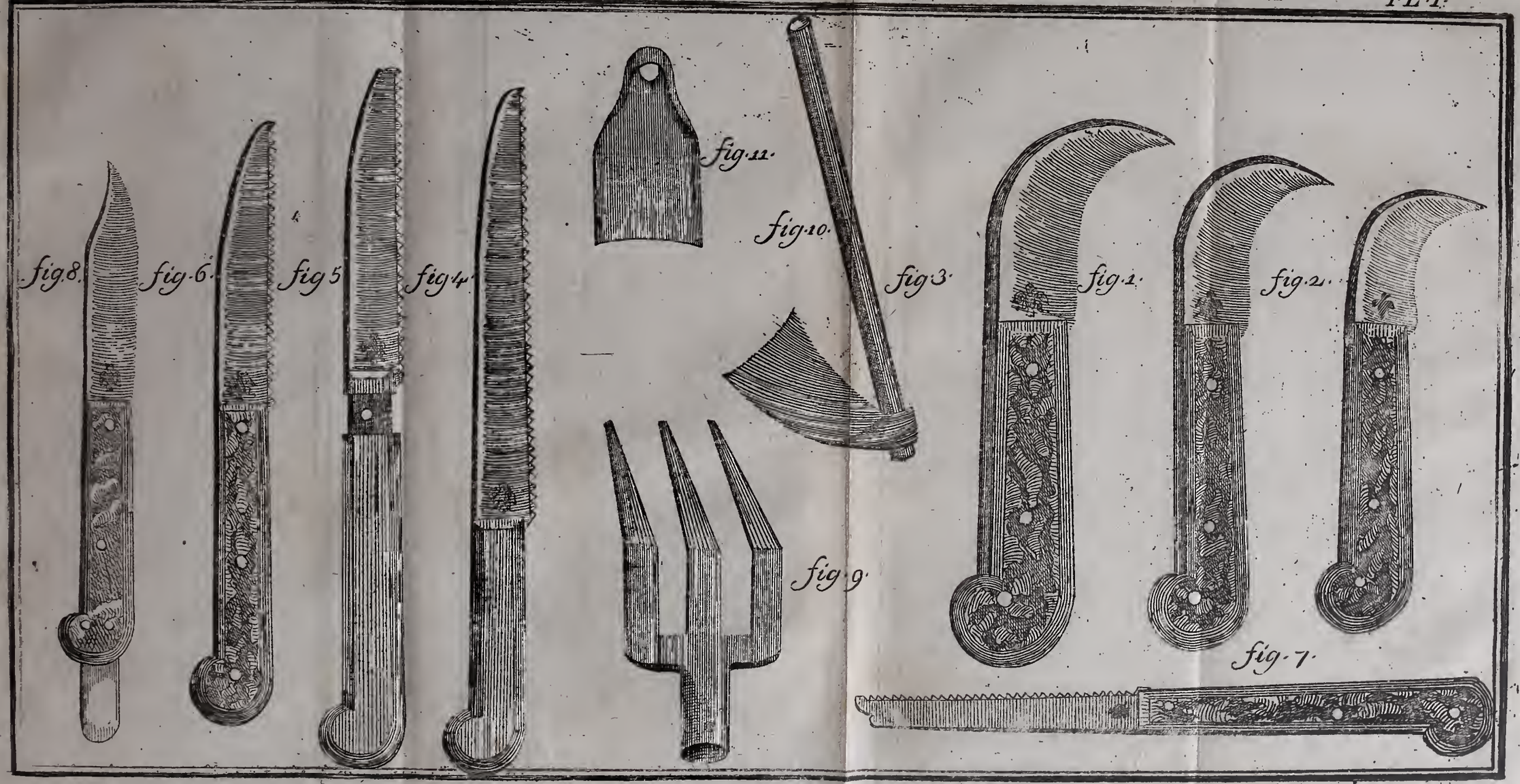


fig.8.
fig.6.
fig.5
fig.4.
fig.11.
fig.10.
fig.3.
fig.1.
fig.2.
fig.9.
fig.7.

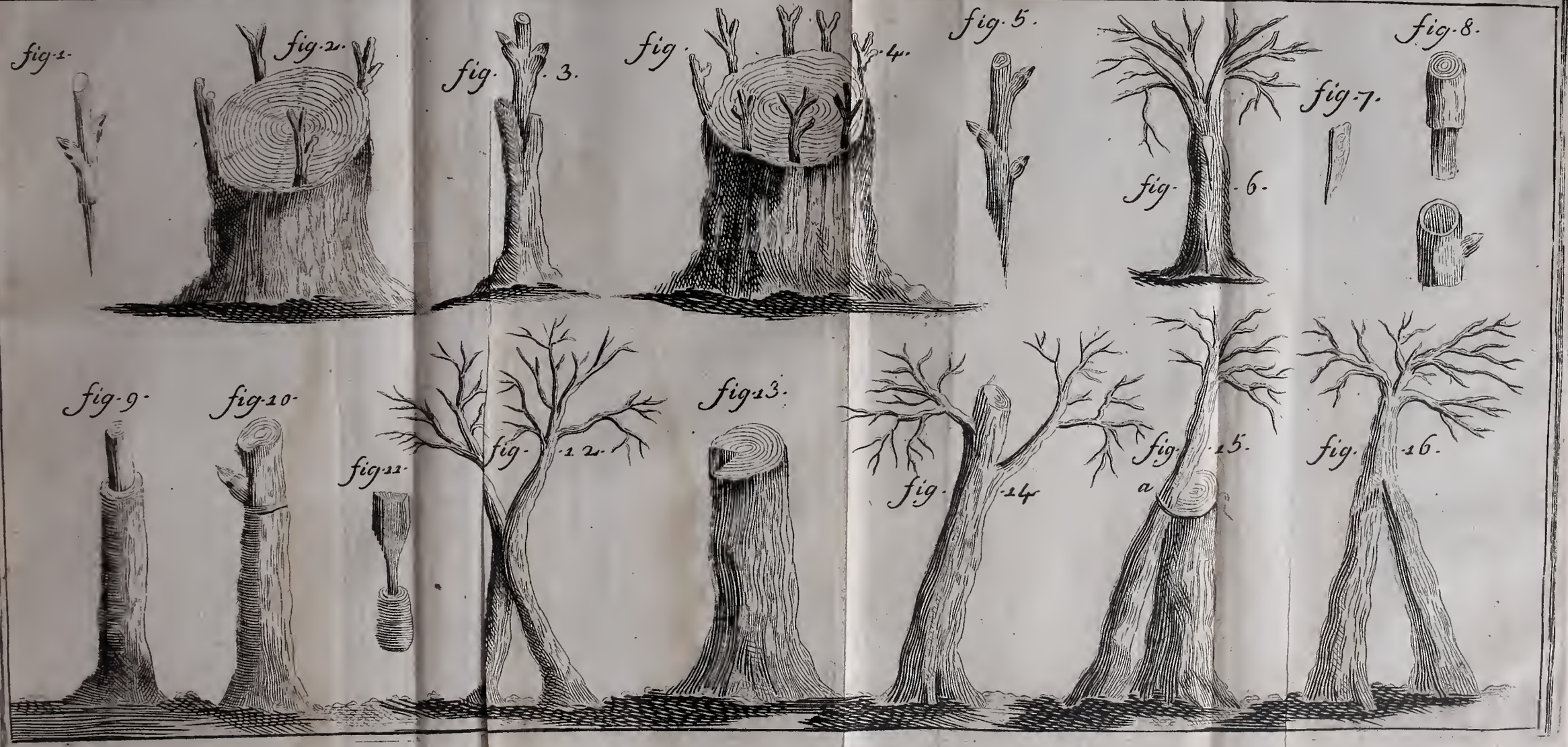
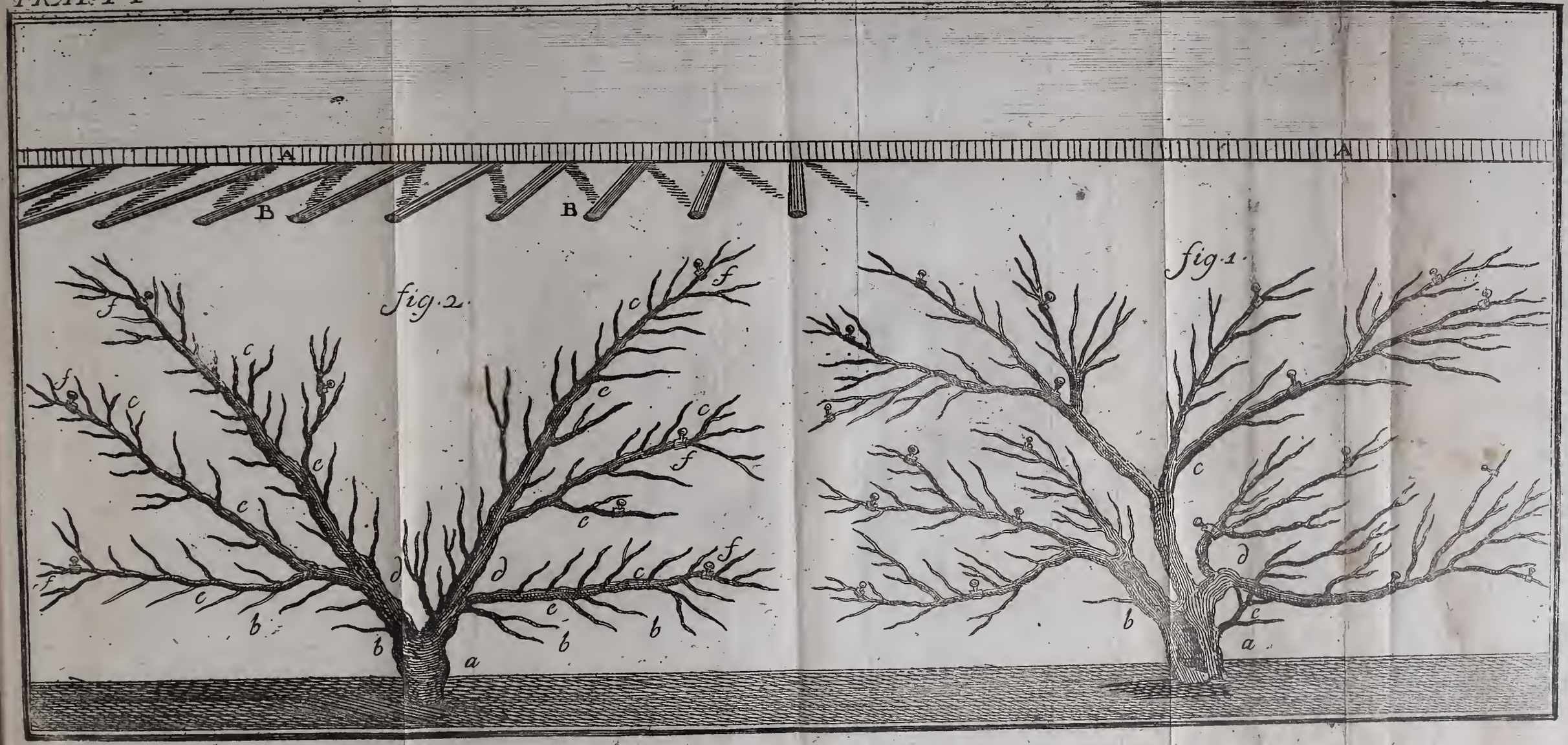
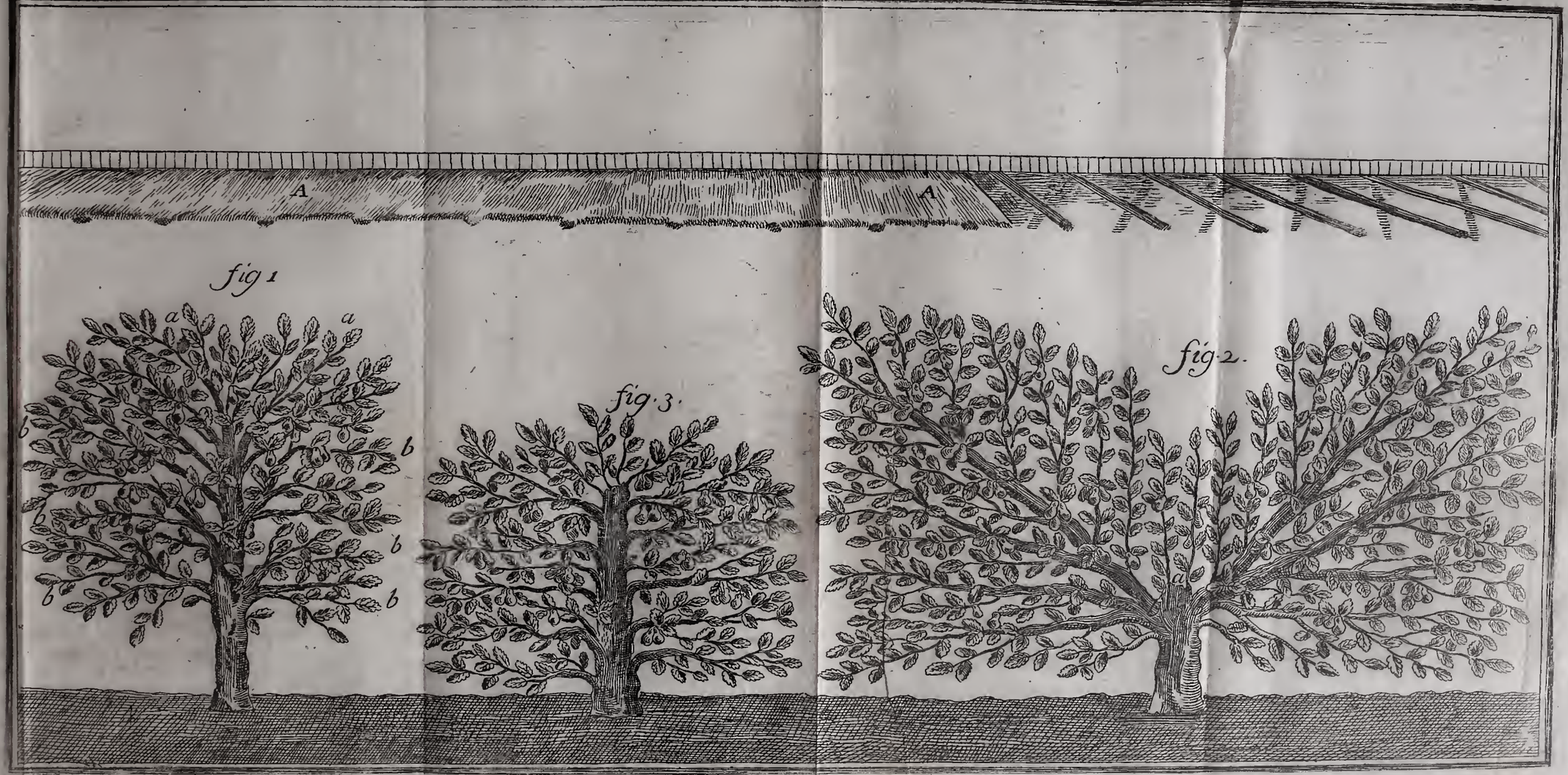


fig.1.
fig.2.
fig. 3.
fig. 4.
fig.5.
fig. 6.
fig.7.
fig.8.
fig.9.
fig.10.
fig.11.
fig. 12.
fig.13.
fig. 14.
fig. 15.
a
fig. 16.


A
B
B
fig. 2.
f
c
d
b
a
A
fig. 1.
c
d
b
a


A
A
fig 1
a
a
b
b
b
b
b
fig. 3.
fig. 2.
a

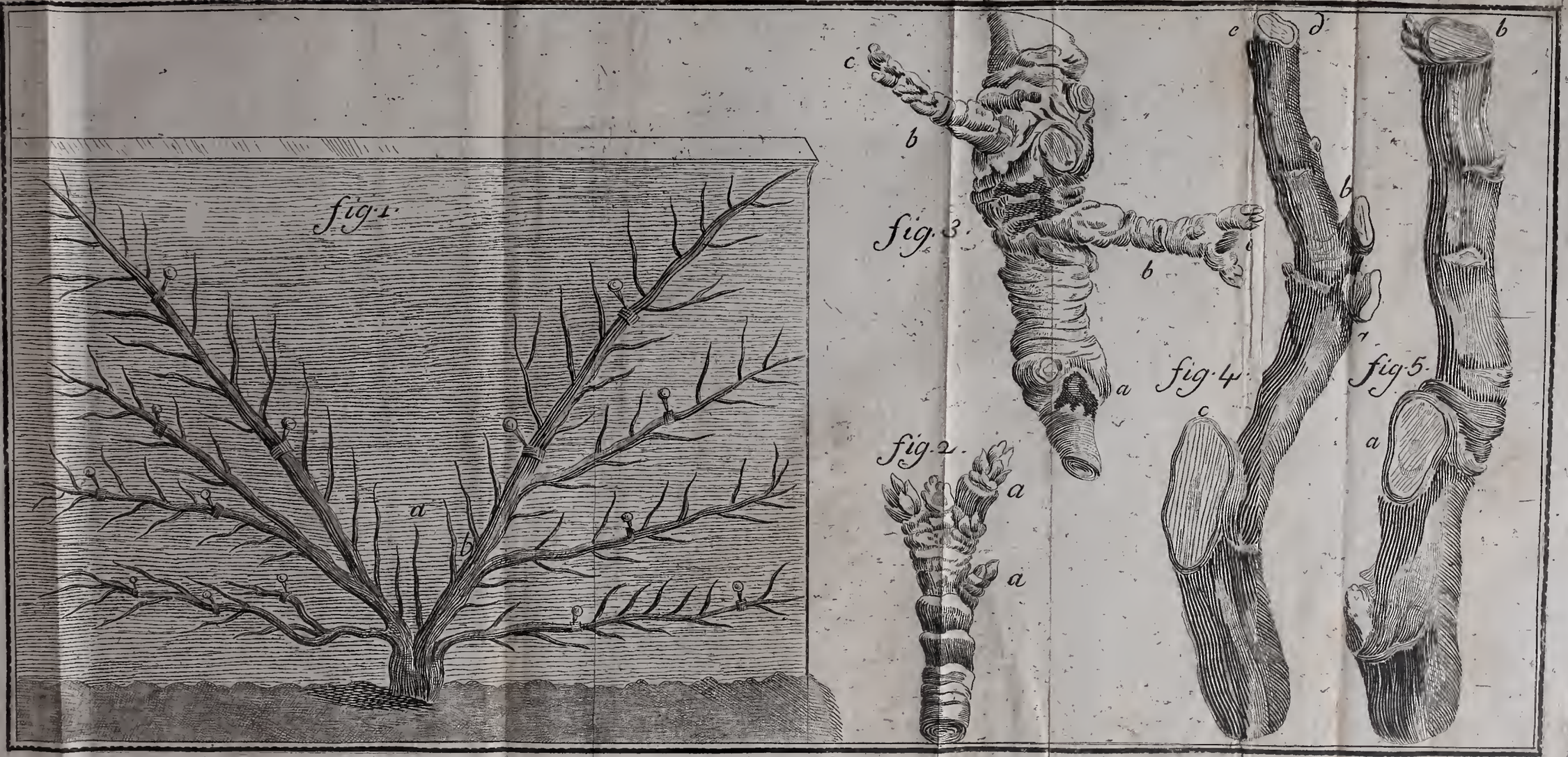


fig. 1.
a
b
c
b
fig. 3.
b
a
fig. 2.
a
a
c
d
b
c
fig. 4.
b
a
fig. 5.

fig. 1.

fig. 2.

fig. 1.

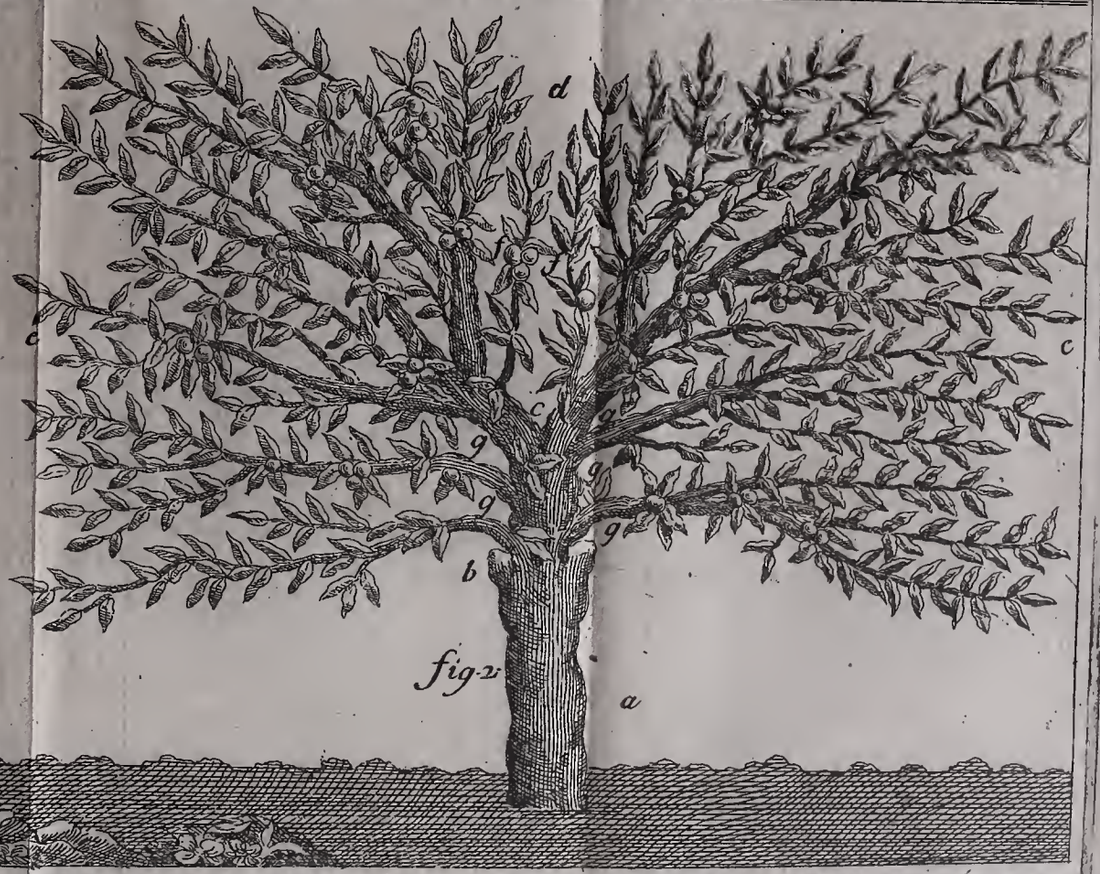


fig. 2.

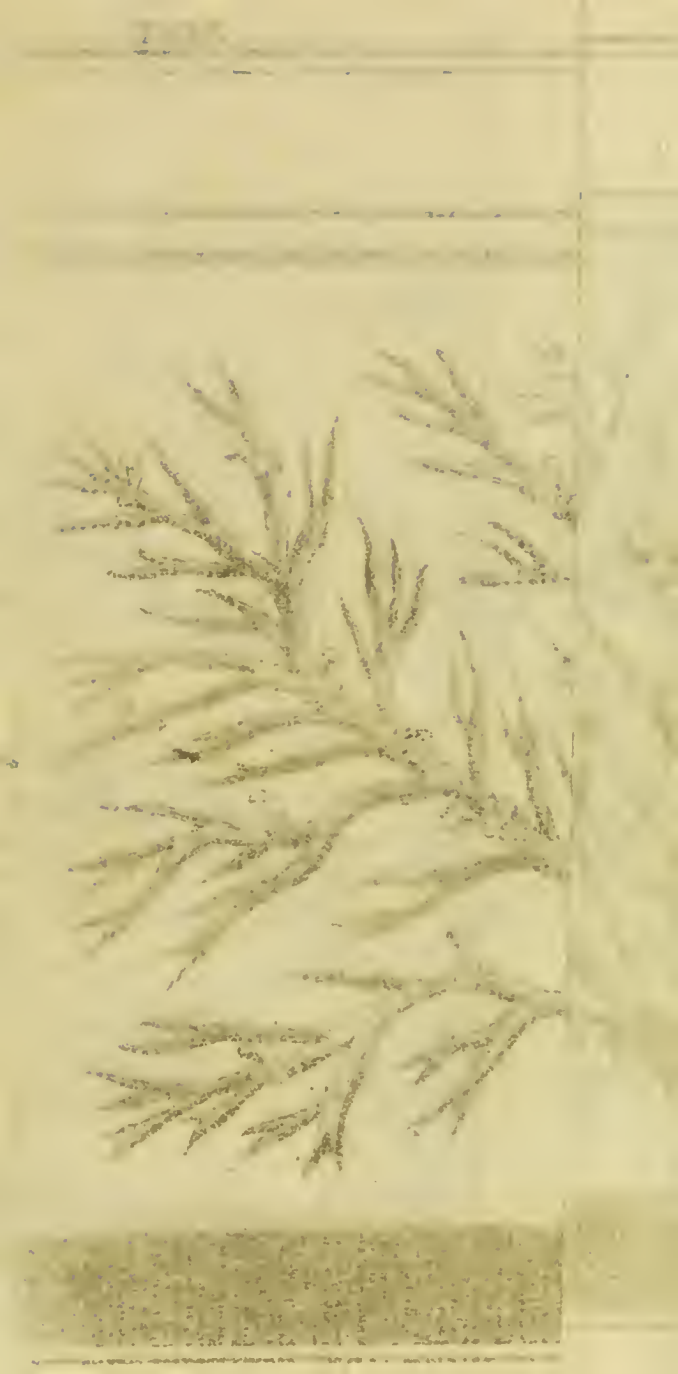


fig.3.
fig.2.
fig.1.
b
b
b
a
b
c
c
a
d

fig. 3.
fig. 1.
fig. 2.
a
a
b
b
c
c
b
a
a